

**LE  
MESSAGER  
EVANGÉLIQUE**

---

**1868**

---

Feuille d'édification chrétienne

VEVEY

# Le Messager Evangélique – Année 1868

---

## TABLE des Matières

Comment on trouve la paix avec Dieu - Darby J.N. ....	5
Marie assise aux pieds de Jésus - Luc 10: 38-42 .....	16
Justification par la mort de Christ.....	19
La justice de Dieu.....	19
Les exigences de la justice de Dieu .....	20
Justification par le sang.....	20
Justification par grâce .....	21
Justification par la foi .....	21
Justification sans la loi.....	21
La justice dont le croyant est revêtu devant Dieu.....	22
Notre union avec Christ, sous six points de vue.....	23
Dieu ne voit pas le croyant en la chair .....	24
Quelle est l'utilité de la loi.....	25
La loi est-elle la règle de vie du croyant? .....	25
Extraits .....	27
1 <sup>ère</sup> série.....	27
2 <sup>ème</sup> série.....	27
3 <sup>ème</sup> série.....	27
4 <sup>ème</sup> série.....	27
5 <sup>ème</sup> série - Darby J.N. ....	28
6 <sup>ème</sup> série - Les voies de Dieu et sa discipline - Darby J.N.....	29
7 <sup>ème</sup> série.....	29
Enoch .....	29
La grâce et ses voies.....	30
Le Saint Esprit demeure avec vous et sera en vous (Jean 14: 17) .....	30
8 <sup>ème</sup> série – Discipline - Darby J.N.....	30
La sainteté à l'Eternel - Darby J.N. ....	31
O sentinelle! Que reste-t-il de la nuit? - Esaïe 21: 11, 12 .....	35
Extrait des études sur la Parole .....	37
La venue de Christ et le jour du Seigneur .....	39
L'antichrist ou l'homme de péché.....	40
2 Chroniques 20 .....	46
L'amour .....	47
La condition naturelle de l'homme.....	51
Pensées .....	54
1 <sup>ère</sup> série.....	54
2 <sup>ème</sup> série.....	54

Le royaume des cieux.....	55
Le chemin de la vie - Psaume 16.....	59
Les actes de l'homme avant la mort du Seigneur, et les actes de Dieu après cette mort - Matthieu 26-27 .....	61
Réponses à des correspondants .....	65
Le siècle présent et le siècle à venir.....	68
Fragments .....	69
1 <sup>ère</sup> série.....	69
2 <sup>ème</sup> série - 2 Corinthiens 4: 18.....	69
3 <sup>ème</sup> série - La dépendance de Dieu.....	69
4 <sup>ème</sup> série.....	69
5 <sup>ème</sup> série.....	69
La mission du chrétien - Jean 1: 41, 42 .....	71
Stabilité et paix - Josué 1: 9.....	74
L'évangile selon Matthieu - Darby J.N. (paru en 1868 & 1869).....	76
Introduction.....	76
Caractère général de l'Evangile selon Matthieu .....	77
Point de départ de Matthieu.....	77
La généalogie du Christ .....	79
Le Christ.....	81
La naissance du Christ .....	81
Les titres sous lesquels Jésus apparaît .....	82
Israël .....	82
L'état d'Israël et l'accueil qu'il fait au Messie à son entrée dans le monde, — les Mages .....	83
Les gloires - Romains 1-8 et 9-11 .....	110
L'intimité divine.....	111
La Sunamite - 2 Rois 4 .....	113
L'amour entre vous - Jean 13: 35.....	115
Adorateur et ouvrier - 2 Timothée 2 - Mackintosh C.H. ....	118
Le service.....	121
La religion des hommes et la religion qui est de Dieu .....	124
Riches en Dieu .....	128
Le vrai fondement de la paix avec Dieu .....	130
Double phase de la seconde venue de Christ .....	133
La nourriture du désert pour les rachetés de Dieu.....	137
Le désert ou Canaan.....	140
«N'ai-je donc rien à faire?» .....	141
«La paix – Ma paix» - Jean 14: 27 .....	143

La veuve de Naïm - Luc 7.....	145
La miséricorde de Dieu est la ressource de l'homme.....	147
La ressource du croyant.....	150
2 Rois 5: 17, 18.....	153
Le voile déchiré - Matthieu 27: 50, 51.....	156
Les lames d'or.....	158
Regardant à Jésus - Hébreux 12.....	160
1 Samuel 8-13.....	163
Romains 5: 18, 19.....	165
Moïse et Christ. La loi et les commandements. La loi, et la grâce et la vérité - Jean 1: 17 - Kelly W. .....	166
Ce que Christ a fait, ce qu'il fait et ce qu'il fera en faveur de son peuple.....	167
Le corps animal, et le corps spirituel - Darby J.N.....	168
Expérience - Darby J.N. ....	169
L'Assemblée de Dieu, ou la pleine suffisance du nom de Jésus.....	170
1. Le fait.....	170
2. qu'est-ce que l'Assemblée de Dieu?.....	175
1. quel est le terrain sur lequel l'Assemblée se réunit?.....	175
2. quel est le centre autour duquel l'Assemblée se réunit?.....	177
3. quelle est la puissance par laquelle l'Assemblée se réunit?.....	181
4. quelle est l'autorité d'après laquelle l'Assemblée se réunit?.....	183
Sur la sacrificature de Christ - Exode 28.....	188
La prière du chapitre 3 de l'épître aux Ephésiens comparée à celle du chapitre 1.....	191
Quelques réflexions sur Josué 4.....	194
Le ciel.....	196
Consolation.....	201
Sur les voies de Dieu et sa discipline - Darby J.N. ....	202
La foi et le sentiment.....	203
Le service dans le repos.....	206
Sur une phrase de «l'Assemblée de Dieu».....	208
«Mes temps sont dans ta main» - Psaume 31: 15.....	210

## Comment on trouve la paix avec Dieu - Darby J.N.

---

– Comment puis-je trouver la paix avec Dieu?

Il a «fait la paix par le sang de la croix» (Colossiens 1: 20). Je ne nie pas cela; je le crois; mais je n'ai pas la paix; et comment puis-je, moi, avoir cette paix?

«Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu» (Romains 5: 1). Oui, je sais qu'il est ainsi écrit; mais je n'ai pas la paix: *cela*, je le sais. Je voudrais avoir la paix, et quelquefois je pense que je ne crois pas du tout. Je vois que *vous*, vous êtes heureux; mais comment ce bonheur de l'âme s'acquiert-il?

– Vous ne pensez donc pas que ce soit de la présomption que d'être en paix avec Dieu, dans la certitude de sa faveur et ainsi dans l'assurance de mon propre salut?

– En *moi*, cette pensée serait de la présomption; mais je la vois dans l'Écriture; ainsi, il faut qu'elle soit juste. Puis, je rencontre çà et là quelques personnes qui jouissent de la faveur de Dieu, et chez lesquelles on voit que cette jouissance est quelque chose de réel. Mais ce bonheur, je ne sais pas comment le trouver. Quand j'y pense, la détresse s'empare de moi, quoique je sois soutenu de jour en jour comme d'autres chrétiens; mais toutes les fois que cette question de la paix avec Dieu dans sa faveur est soulevée, je sais que je n'ai pas la paix, ni l'assurance que la faveur de Dieu repose sur moi, comme je vois que vous et d'autres en jouissez. C'est là une chose sérieuse, parce que si, «étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu», comme vous dites et comme, je le sais, l'Écriture dit, je n'ai pas la paix avec Dieu. Comment donc puis-je être justifié?

– Vous n'avez pas la vraie connaissance de la justification par la foi. Je ne dis pas que vous ne soyez pas justifié devant Dieu, mais votre conscience n'est pas en possession de la justification. Les réformateurs, tous, allaient plus loin que moi: ils ont tous soutenu que si un homme n'avait pas l'assurance de son propre salut, il n'était pas justifié du tout. Or, quiconque croit au Fils de Dieu est, aux yeux de Dieu, «justifié» de toutes choses (Actes des Apôtres 13: 39). Mais jusqu'à ce qu'une personne qui croit comprenne cela, étant enseignée de Dieu, — jusqu'à ce qu'elle comprenne la valeur de l'oeuvre de Christ, elle n'a pas dans sa propre âme la conscience d'être justifiée, et si elle est sincère, comme vous l'êtes, elle n'aura jamais non plus de paix stable et fermement établie jusqu'à ce qu'elle sache, non seulement que Christ mourut pour elle, mais aussi qu'elle est en *Christ*. Réussir à se maintenir seulement, jour après jour, sans déchoir complètement, comme vous faites, est quelque chose de faux et de creux qui faillira un jour ou l'autre et qui devient souvent une cause d'angoisse au lit de mort. Le caractère de l'activité chrétienne est ainsi complètement faussé: on en fait un travail, une sorte de moyen pour arriver au bonheur, au lieu qu'elle soit une oeuvre accomplie dans la puissance de l'Esprit, par une âme qui est en paix avec Dieu. Si une personne est réellement sérieuse, marchant avec Dieu, elle ne peut avoir un vrai repos d'esprit avant qu'elle ait la paix avec Dieu, et plus les exercices par lesquels elle passe sont profonds, mieux cela vaut. Mais Dieu «a fait la paix par le sang de la croix» (Colossiens 1: 20). Tous ces exercices ne font qu'amener les mauvaises herbes à la surface, comme quand on laboure un champ et qu'on le herse; ils sont utiles dans ce sens et nécessaires; mais ils ne sont pas la moisson que produit la foi en l'oeuvre accomplie de Christ. L'oeuvre de Christ est achevée: «Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26); il a «achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire» (Jean 17: 4). Cette oeuvre qui ôte notre péché est complète et acceptée de Dieu. Si vous venez à Dieu par Lui, et si vos péchés ne sont pas tous complètement et pour toujours ôtés, par l'oeuvre qu'il a accomplie, ils ne pourront jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois; et tous vos péchés sont ôtés par le «seul sacrifice»; autrement, comme dit l'apôtre, au chapitre 9 de l'épître aux Hébreux: «Il aurait fallu qu'il souffrit plusieurs fois».

– Je comprends mieux maintenant; je vois que l'oeuvre qui ôte notre péché, est une oeuvre parfaite et achevée, accomplie *une fois pour toutes*.

– De quoi avez-vous donc encore besoin pour avoir la paix avec Dieu?

– C'est ce que je voudrais comprendre clairement.

- Eh bien, voyons. Mais avant de parler de votre état et de vos difficultés, il importe que nous ayons l'oeuvre elle-même clairement devant les yeux de nos entendements. *Qui* a fait cette oeuvre?
- Christ, cela va sans dire.
- Quelle part avez-vous prise à son achèvement?
- Aucune.
- Aucune, assurément, à moins que ce ne soit par vos péchés. Et à quel état de votre âme l'oeuvre s'applique-t-elle; — à un état de piété, ou à un état d'impiété?
- Ne faut-il donc pas que je sois saint?
- Assurément, car: «sans la sainteté nul ne verra le Seigneur» (Hébreux 12: 14). Mais, voyez avec quelle promptitude, et avec quel instinct de propre justice, vous portez vos regards de l'oeuvre de Christ sur votre propre sainteté, — sur ce que vous êtes! c'est quelque chose d'extraordinaire que la pénétration de l'homme relativement à tout ce qui ne fait aucun cas de lui et de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le désir de sainteté que vous avez, toutefois, est le désir du nouvel homme. Si vous étiez indifférent à cet égard, ce serait un devoir pour moi de chercher à réveiller votre conscience, — non pas de vous parler de paix, mais plutôt, peut-être, de détruire votre *fausse* paix. Mais ici, nous recherchons comment une âme *troublée* peut trouver la paix.
- Vous avez raison. Je suis d'une indifférence désolante, quelquefois et c'est là une chose qui me trouble; mais je n'ai pas la paix, et je donnerais tout pour l'avoir.
- Je ne doute pas que cette indifférence ne retarde en un sens, pour vous, le moment où vous jouirez de la paix, mais nous avons à apprendre humblement ce que nous sommes. Que d'âmes poursuivent avec ardeur le misérable gain de quelques pièces d'or! Mais je répète ma question: cette oeuvre de Christ s'applique-t-elle simplement à votre impiété, ou à votre piété, ou à un état amélioré, tout au moins?
- Elle s'applique simplement, je n'en doute pas, à mon état d'impiété.
- Assurément. Donc elle ne s'applique pas à votre sainteté, si vous en possédiez, ni à un état amélioré. Cependant, qu'attendez-vous pour avoir la paix? N'est-ce pas un meilleur état d'âme?
- Mais, oui.
- Alors vous êtes sur la mauvaise voie, car ce par quoi Christ «a fait la paix» (Colossiens 1: 20) s'applique à votre état d'impiété. Le désir que vous avez est juste, mais vous mettez la charrue devant les boeufs, comme on dit: vous cherchez la sainteté pour avoir Christ, au lieu de chercher à avoir Christ pour avoir la sainteté.
- Mais j'espère en son secours pour arriver à la sainteté.
- Je le crois, mais vous comptez sur son *secours*, non sur son *oeuvre*, ou sur son sang qu'il a répandu pour faire la paix. Nous avons besoin de *justice*, non de *secours*. Le secours de Christ nous est indispensable à chaque instant, quand nous sommes justifiés; Christ est l'auteur de toute bonne pensée en nous, avant que nous le soyons; — mais cela n'est pas la paix, ni l'effusion du sang de Christ, ni la justice. Toutefois cette recherche de la sainteté n'est pas sans fruit, malgré tout, parce qu'elle vous amène à découvrir que vous ne pouvez pas par cette voie trouver ce que vous cherchez. Vous n'arriverez pas ainsi à la sainteté, ni à la paix par celle-ci. Mais en faisant la découverte que vous êtes sur une fausse voie, et que quand «le *vouloir* est avec vous», vous ne trouvez pas «le moyen *d'accomplir* le bien», vous serez amené, par la grâce, sachant qu'il n'y a point de bien en vous, à ce qui donne la paix, savoir à *l'oeuvre de Christ*, et non à votre état et à l'oeuvre de la grâce en vous. Cette oeuvre de la grâce en nous, Dieu l'opère; mais non pour que nous la regardions comme le chemin de la paix, mais afin que par elle et en dehors de nous-mêmes, simplement et entièrement, nous regardions à l'oeuvre de Christ et à son acceptation devant Dieu. Approchez maintenant, et dites-moi: Où en êtes-vous devant Dieu?
- Je ne sais; et c'est là justement ce qui m'inquiète.
- Etes-vous perdu?

– J'espère que non. Sans doute, nous sommes tous perdus par nature (comparez Ephésiens 2: 1-3); mais j'espère qu'il y a une oeuvre de la grâce en moi, bien que j'en doute quelquefois.

– Supposons que vous fussiez devant Dieu maintenant, et que la question de votre position devant Lui dût être tranchée, à quoi en seriez-vous si, comme elle doit l'être en jugement, cette question devait être décidée d'après vos oeuvres? Auriez vous confiance?

– J'espère que tout irait bien. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a une oeuvre de la grâce en moi; mais je ne puis penser au jugement sans crainte.

– Moi aussi, j'ai la confiance qu'il y a une oeuvre de la grâce en vous. Mais ce dont vous avez besoin avant tout, c'est de vous trouver dans la présence de Dieu; et d'avoir conscience, là, que vous êtes tout simplement perdu, si Dieu entre en jugement avec vous (car si Dieu entre en jugement, il juge en justice votre état et vos oeuvres). Vous êtes pécheur, et un pécheur ne peut absolument pas subsister devant Dieu en jugement. Ce n'est pas du *secours* qu'il vous faut ici, si vous êtes réellement dans la présence de Dieu, mais de la justice, et cette *justice*, vous ne l'avez pas trouvée, j'entends quant à votre foi et à votre conscience personnelles, par lesquelles et dans lesquelles nous la possédons. La *justice* peut seule suffire devant Dieu, et maintenant, la justice de *Dieu*, car *nous* n'avons point de justice, et ne pouvons en trouver d'autre que celle de Dieu. Ce n'est pas non plus l'oeuvre de la grâce en nous qui produit cette justice. Elle est par la foi, par le moyen de l'oeuvre de Christ, et en lui nous la possédons; par lui, Dieu justifie l'impie. Voyez l'histoire du fils prodigue: il y avait une oeuvre de Dieu en lui; il rentra en lui-même; il se vit périssant et se leva pour s'en aller vers son père. En se mettant en route, il reconnaît ses péchés, ajoutant: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il y avait là chez le prodigue de la droiture, un sentiment de la bonté de Dieu et un sentiment du péché; et il tirait des conclusions au sujet de ce qu'il pouvait espérer quand il rencontrerait son père: — il en est de même de vous. Le prodigue avait ce que le monde chrétien appelle humilité et une humble espérance; il raisonnait et tirait des conclusions exactement comme vous faites, ce qui prouvait — quoi? — c'est qu'il n'avait jamais rencontré son père. Il n'aurait pas pu raisonner sur la manière dont il serait reçu par son père quand il le rencontrerait, s'il l'avait rencontré. La position du prodigue est celle de quelqu'un *qui ne s'est jamais trouvé devant Dieu*, bien que Dieu eût opéré en lui. Quand il rencontra son père, il n'est question en aucune manière pour lui d'être traité comme «un mercenaire». Il y a de sa part pleine confession de son péché; et l'expérience qu'il a faite précédemment l'amène dans ses haillons auprès de son père, dans ses péchés (non pas les *aimant*, mais *dans* ses péchés et confessant ses péchés). L'effet du travail intérieur par lequel il a passé, c'est que, maintenant, il se trouve devant Dieu, quant à sa conscience, dans ses péchés; et c'est là tout; et son père était à son cou, le couvrant de baisers — (la grâce régnait) — et la plus belle robe devenait son partage, Christ, la justice de Dieu, qu'aucun progrès ne lui avait procurée et dont il ne possédait rien auparavant. C'était une chose nouvelle, à lui conférée. Quand nous sommes dans la présence de Dieu, nous avons besoin de Christ non de progrès; de justice et de justification par lui, non d'aide ou d'amélioration. Dieu est venu à notre aide, autrement nous n'aurions pas pu nous trouver là. Il y a eu progrès, mais le progrès a été de nous amener dans la présence de Dieu, — non de juger du progrès et d'espérer à cause de ce progrès, mais de juger du péché devant Dieu, de reconnaître que Dieu ne peut point en admettre devant Lui, et de trouver *Christ*, notre acceptation parfaite devant lui, *au lieu, de nous-mêmes*, — Christ qui a porté nos péchés, Christ qui est notre justice, parfaite, absolue et éternelle. Ce n'est pas en regardant à nos progrès que nous trouvons la paix: si cela était, il faudrait dire: «Etant donc justifiés par l'expérience, nous avons la paix avec Dieu»; mais la Parole de Dieu parle autrement, Le vrai progrès, à cet égard, c'est que, comme des pécheurs complètement perdus, confessant nos péchés, et reconnaissant que «en nous, c'est-à-dire, en notre chair, il n'habite point de bien», nous soyons amenés dans la présence de Dieu, ayant ainsi la conscience que nous sommes perdus, comme fait actuel. La question n'est pas de savoir ce que nous serons, ou comment nous serons jugés être au jour du jugement, mais de reconnaître ce que nous sommes, nos péchés actuels et notre nature pécheresse qui font le vrai tourment d'une âme droite, et de recevoir Christ au lieu et place de ces choses, «la plus belle robe», au lieu de nos «haillons», alors que nous nous trouvons en la présence de Dieu dans ces haillons. Nous avons trouvé Christ et cru en lui, Il a été la propitiation pour nos péchés, les portant en son propre corps sur le bois; et ayant Christ, il est notre justice; Dieu a condamné le péché en la chair, *alors que Christ fut fait un sacrifice pour le péché* (Romains 8: 3), et nous ne sommes pas «dans la chair», mais «en Christ». Au lieu d'Adam et de ses péchés, c'est-à-dire de nous-mêmes, nous avons Christ et

la valeur de son oeuvre. — Ce que je viens de dire est vrai de quiconque croit en Christ et vient à Dieu par lui. Si nous étions aussi simples que l'Écriture, nous verrions cela en un instant; mais nous ne sommes pas simples, et il faut que nous soyons guéris de la propre justice de nos cœurs, et que, comme des pécheurs devant Dieu, nous découvriions que Dieu, dans son amour, s'est occupé de la question de nos péchés et de notre mauvaise nature; qu'il a anticipé le jour du jugement, et réglé la question du péché pour tous ceux qui viennent à lui par Christ, «*une fois pour toutes*», et «*pour toujours*» sur la croix (comparez Hébreux 9: 26; 10: 1-18); qu'il a jugé les péchés pour lesquels j'aurais eu à répondre au jour du jugement, et les a jugés en les ôtant selon sa justice et que là, la forme la plus complète de notre péché en la chair contre Dieu, c'est-à-dire notre inimitié contre lui, a rencontré Dieu occupé du péché, en grâce pour nous, mais en jugement contre le péché. Le péché et Dieu se sont rencontrés à la croix, quand Christ fut fait péché pour nous; et par la mort de Christ, nous sommes morts au péché et sommes le fruit du travail de son âme devant Dieu. Il porta les péchés de plusieurs, et apparut pour ôter le péché; il a glorifié Dieu à l'égard du péché en justice dans cette heure solennelle. Il *prit* sur lui ce que moi j'avais *mérité*; et moi je reçois le fruit de ce que lui a *fait*. Pratiquement, je viens à Dieu comme Abel, avec ce sacrifice dans ma main (Hébreux 11: 4); Dieu est obligé d'en reconnaître la valeur; j'ai de sa part le témoignage que je suis juste: le témoignage est rendu à mes dons; je suis reçu selon la valeur du *sacrifice de Christ*, devant Dieu. M'approcher avec ce sacrifice, c'est me confesser justement exclu en moi-même, non pas amélioré dans mon état; je viens à Dieu avec Christ dans ma main, pour ainsi dire, avec Christ mon agneau immolé; et le témoignage est rendu à *mon don*. Dieu regarde au sacrifice quand je m'approche ainsi par Christ; il ne regarde pas à ce que je suis, moi, qui, quand je viens à lui par ce chemin, confesse que je suis un pécheur et rien qu'un pécheur, par tout ce que je suis personnellement, exclu de la présence de Dieu.

– Mais, ne faut-il pas que j'accepte Christ?

– Mais plutôt, voyez comme le *moi* se glisse à travers les témoignages les plus précieux des voies de Dieu envers nous en grâce. Je dis: Voici Christ de la part de Dieu pour vous, — l'Agneau de Dieu; et vous répondez: «*Mais ne faut-il pas que moi je...?*» Votre réponse ne m'étonne pas, et aussi ce n'est pas un reproche que je vous fais ici. La nature humaine est ainsi faite, ma nature dans la chair: en «*moi*», *il n'y a point de bien*. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas heureux d'avoir Christ?

– Assurément.

– Alors la vraie question pour vous n'est pas de savoir si vous l'acceptez, mais si Dieu vous l'a réellement présenté et la vie éternelle en lui. Une âme simple dirait: «*Je l'accepte*», trop reconnaissante de le posséder! Mais comme tous ne sont pas simples, je dirai un mot aussi sur ce point. — Si vous aviez grièvement offensé quelqu'un, et qu'un ami cherchât à lui offrir satisfaction pour vous, quelle est la personne qui devrait accepter la satisfaction?

– La personne offensée, naturellement.

– Sans doute! Et qui a été offensé par vos péchés? — C'est *Dieu*, cela va sans dire.

– Et qui est-ce qui doit accepter la satisfaction? — C'est *Dieu* aussi.

– C'est cela! Et croyez-vous que Dieu l'ait acceptée?

– Sans aucun doute, je le crois.

– Et qu'il est...?

– Satisfait!

– Et vous, êtes-vous satisfait?

– Oh! je vois maintenant. Christ a fait l'oeuvre tout entière, et Dieu l'a acceptée, et il ne peut plus y avoir de question quant à ma culpabilité ou à ma justice. Christ est, pour moi, ma justice devant Dieu. C'est merveilleux, et pourtant si simple! Mais pourquoi ne le voyais-je pas? Que j'étais aveugle!

– La foi en l'oeuvre de Christ, ce n'est pas notre acceptation de cette oeuvre, quelque joyeuse qu'elle soit; c'est la foi que *Dieu* a accepté l'oeuvre. Vous n'avez pas besoin de chercher maintenant à savoir si vous croyez. L'objet est devant votre âme; il est vu par elle — ce que Dieu a révélé est connu en le voyant ainsi



par la foi. Vous êtes sûr de cela, non de votre propre état, tout comme vous voyez la lampe devant vous et vous le savez, non parce que vous connaissez l'état de votre oeil; mais vous connaissez l'état de votre oeil en voyant la lampe. Mais vous dites: que j'étais aveugle! Il en est toujours ainsi. — Or permettez moi de vous demander ce que vous cherchiez, Christ, ou de la sainteté en vous-même et un meilleur état d'âme?

– De la sainteté et un meilleur état d'âme.

– Rien d'étonnant alors que vous ne vissiez pas Christ. Or, c'est ici ce que Dieu appelle «se soumettre à la justice de Dieu», trouver une justice qui n'est ni de nous, ni en nous-mêmes, mais trouver Christ devant Dieu, notre volonté orgueilleuse se soumettant, par la grâce, à être sauvée par ce qui n'est ni de nous, ni en nous-mêmes. C'est Christ au lieu du moi, Christ au lieu de notre position dans la chair. Si vous aviez trouvé la paix de la manière dont vous la cherchiez, de qui auriez-vous été satisfait?

– De moi-même.

– Précisément. Et qu'est-ce que cela eût été? Rien de réel, assurément, si ce n'est exclure Christ sauf comme un aide, — exclure Christ comme justice et comme paix. Et comme une âme droite, vraiment enseignée de Dieu, ne peut être satisfaite d'elle-même; elle reste pendant des années peut-être, bien que se confiant dans l'amour, si elle marche avec Dieu, cependant sans paix jusqu'à ce qu'elle se soumette à la justice de Dieu. — Remarquez maintenant un autre point: car l'âme en paix avec Dieu peut désormais contempler Christ pour apprendre. Non seulement Christ a porté nos péchés, est mort au péché, et a terminé toute l'histoire du vieil homme dans la mort pour ceux qui croient, ceux-ci ayant été crucifiés avec lui; — mais Christ a glorifié Dieu — dans cette oeuvre (Jean 12: 31; 17: 4, 5) et il a ainsi obtenu une place pour l'homme dans la gloire de Dieu; et une place d'acceptation présente positive, selon la nature et la faveur de Dieu qu'il a glorifié: c'est là notre place devant Dieu. Non seulement le vieil homme et ses péchés sont ôtés de devant Dieu, mais nous sommes en Christ devant Dieu; et de cela, nous avons la conscience par le Saint Esprit qui nous a été donné (Jean 14: 20). Nous sommes acceptés dans le Bien-aimé; la faveur de Dieu repose sur nous comme sur lui. Ainsi aussi, il demeure en nous; et ceci conduit à la vraie sainteté pratique. Nous sommes sanctifiés, mis à part pour Dieu par son sang; mais nous le sommes en possédant sa vie ou lui-même comme notre vie; et le Saint Esprit et ces choses ou lui-même, si vous voulez, deviennent la mesure de notre marche et de notre relation avec Dieu. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais nous sommes achetés à prix, et rien d'incompatible avec le sang de Christ et la valeur et la puissance de ce sang dans nos coeurs ne sied à un chrétien. L'Ancien Testament déjà nous le montre dans des figures d'une grande beauté. Quand un lépreux avait été rendu net, non seulement un sacrifice était offert, mais le sang était mis sur le mou de son oreille, sur son pouce et sur son orteil (Lévitique 14: 14). Chaque pensée, chaque acte, tout ce qui dans notre marche ne peut supporter l'épreuve de ce sang, est exclu des pensées et de la marche du chrétien. Combien celui-ci est content d'être affranchi de ce monde et du corps du péché, pratiquement, et d'avoir ce sang précieux pour motif, mesure et garantie de cet affranchissement; combien il est heureux de ce que tout ce qui contriste le Saint Esprit de Dieu, par lequel nous sommes scellés quand nous sommes ainsi aspergés, ne convienne pas à un chrétien, puisque cet Esprit habite en lui. Et ce sang précieux et l'amour que Christ montra en le versant, deviennent le motif, et le Saint Esprit la puissance de dévouement et d'amour pour ceux qui marchent comme Christ a marché. Si nous sommes en Christ, Christ est en nous; et nous le savons par le Consolateur qui a été donné (Jean 14); et nous sommes l'épître de Christ dans ce monde: la vie de Jésus doit être manifestée dans notre corps mortel (2 Corinthiens 3: 2, 3; 4: 10).

– Votre mesure est bien élevée!

– C'est simplement celle que donne l'écriture: «Celui qui dit qu'il demeure en lui doit... lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2: 6). Dieu lui-même est placé devant nous comme le modèle que nous avons à suivre, Christ étant l'expression de ce qui est divin, dans un homme. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants; et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur» (Ephésiens 5: 1, 2). Et il n'y a pas de limites ici: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous devons laisser nos vies pour nos frères» (1 Jean 3: 16). — «Maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur; marchez comme des enfants de lumière» (Ephésiens 5: 8). Mais vous remarquerez qu'il n'y a rien de légal ici, rien par quoi nous cherchions à nous mettre en règle avec Dieu.

Beaucoup de gens pensent que la pleine grâce et l'assurance nous laissent libres d'agir comme bon nous semble; que, si nous sommes complètement sauvés, les motifs mêmes pour agir font défaut et qu'il n'y a plus besoin d'oeuvres quelconques. C'est là un principe affreux. N'avons-nous donc de motif pour agir que celui «d'obtenir le salut», n'avons-nous rien qu'un joug légal et des obligations légales? Une fois sauvés, tout motif d'action aurait disparu! Les anges n'ont-ils point de motifs d'action? Nous ne ferions pas pareille méprise dans les affaires humaines. Que penseriez-vous du sens de quelqu'un qui vous dirait que les enfants d'un homme n'ont pas de devoirs envers lui par la raison qu'ils sont certainement et toujours ses enfants? — N'est-il pas vrai au contraire, qu'ils ont certainement et toujours des devoirs envers lui, parce qu'ils sont certainement et toujours ses enfants, et que s'ils ne l'étaient pas, les devoirs cesseraient?

— Assurément! mais je n'y avais jamais pensé. Vous ne voulez pas dire pourtant que nous ne fussions sous aucune obligation avant d'être les enfants de Dieu.

— Non, mais nous n'étions pas sous cette obligation-là; vous ne pouvez pas être sous l'obligation de vivre comme un chrétien jusqu'à ce que vous soyez devenu chrétien. Nous étions sous l'obligation de vivre comme des hommes devraient vivre, comme des hommes dans la chair devant Dieu; c'est de cela que la loi était la parfaite mesure. Mais, sur ce terrain, nous étions entièrement perdus, comme nous l'avons vu. — Maintenant, nous sommes complètement sauvés, nous qui, par la grâce, croyons; et nous sommes tous enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus (comp. Galates 3: 26) : Nos devoirs sont les devoirs des enfants de Dieu. Les devoirs et les affections légitimes découlent toujours des relations dans lesquelles nous nous trouvons, et la conscience de la relation est le principe et le caractère du devoir, — quoique notre oubli de la relation ne change pas l'obligation. L'Écriture parle toujours ainsi: «Soyez imitateurs de Dieu *comme de bien-aimés enfants*». «Revêtez-vous donc, *comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde*» (Colossiens 3: 12). Les affections et les devoirs légitimes découlent de la position que nous occupons déjà, et ne sont jamais le moyen d'y arriver. Nous jouissons de la position quand nous y marchons; ou plutôt nous jouissons de la lumière et de la faveur de Dieu, de la communion avec lui dans la position qui est devenue notre partage. — Mais, notez-le bien, les manques de fidélité n'amènent pas à douter de la relation; mais, parce que nous sommes dans la relation, ils nous amènent à nous juger nous-mêmes pour le manque d'accord, qu'il y a entre notre marche et cette relation. L'intercession de Christ trouve ici sa place, ainsi que d'autres vérités dont, malgré toute leur importance, je ne puis m'occuper dans ce moment. Remarquez seulement, que l'intercession n'est pas le moyen d'obtenir la justice pour nous, mais qu'elle est fondée sur la justice et sur ce que Christ a fait la propitiation pour nos péchés. Nous n'allons pas non plus à Christ pour qu'il intercède pour nous, mais il intercède parce que nous avons péché. Christ avait prié pour Pierre avant même que Pierre eut commis le péché, et il avait demandé précisément ce dont Pierre avait besoin; il n'a pas demandé que Pierre ne fût pas criblé, car Pierre en avait besoin; mais il a prié pour que sa foi ne défailit pas quand il serait criblé. Oh! si nous savions nous confier en lui! Voyez comment, du milieu de ses ennemis, il regarde Pierre au moment convenable pour briser son cœur!

— Combien tout est simple quand nous nous en tenons à l'Écriture, et comme elle change toutes les pensées que nous avons de Dieu! On se trouve dans un état tout à fait nouveau!

— En effet, et ceci nous amène à deux autres points sur lesquels je voudrais attirer votre attention. Nous avons considéré l'oeuvre de Christ comme satisfaisant, bien plus comme glorifiant Dieu, parce que nous avons à apprendre comment on trouve la justice. Mais il faut nous rappeler que c'est l'amour souverain de Dieu qui a donné Christ, et le même amour dans lequel il s'est offert lui-même pour nous. Ce n'est pas pour nous que règne la justice; la justice régnera ci-après, quand le jugement s'unira à la justice (Psaumes 94: 15), quand Dieu viendra pour juger la terre. Mais pour nous la grâce règne, la souveraine bonté, Dieu lui-même, par la justice, — une justice divine, nous l'avons vu, qui nous donne une place dans la gloire, dans la présence de Dieu, selon l'acceptation de Christ, et semblables à lui. C'est la grâce souveraine qui donne à un pécheur cette position glorieuse avec le Fils de Dieu, le rendant conforme à son image (Romains 8: 29). Toutefois, c'est la justice; car le sang et l'oeuvre de Christ ont droit à une telle place, et la réclament, comme nous le voyons aux chapitres 13 et 17 de l'évangile de Jean. Et maintenant, «nous nous glorifions en Dieu lui-même, par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 11). Nous le connaissons comme étant amour, et cet amour comme la somme de toute notre joie et de tout notre bonheur, toutefois en justice en Christ: car nous sommes faits justice de Dieu en lui. Nous connaissons Dieu en amour, et nous sommes réconciliés

avec lui. C'est une position bienheureuse, une position de saintes affections et de paisible repos. Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. — Qu'est-ce que la communion?

– C'est, je pense, avoir des pensées, et des joies et des sentiments communs.

– Oui; — et «avec le Père et son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 1-4)!

– C'est merveilleux! J'ai peine à le réaliser.

– Nous avons à chercher à ce que «Christ habite dans nos coeurs par la foi, et à être enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre...» (Ephésiens 3: 14 et suivants). Toutefois, si le Saint Esprit, qui habite en nous, est la source de nos pensées, de nos joies et de nos sentiments, ces pensées et ces joies ne peuvent pas, quoique nous soyons de pauvres et faibles créatures, discorder avec celles du Père et du Fils. Le coeur du chrétien ne trouve-t-il pas ses délices en Christ, dans ses paroles, dans son obéissance, dans sa sainteté, dans son sacrifice de lui-même à la volonté du Père? Le Père aussi ne trouve-t-il pas là ses délices? Nous, sans doute, nous le faisons, pauvrement et faiblement, Lui parfaitement; mais l'objet est le même et pour nous et pour le Père: Christ est choisi de Dieu, et précieux; et à ceux qui croient, il est précieux (1 Pierre 2). Je me bornerai à ce passage comme exemple. Ce dont nous parlons ici est une affaire de notre vie de tous les jours, et à laquelle vous avez à veiller incessamment; mais vous devez comprendre que ce qui vient du Saint Esprit doit rendre conforme à la pensée du Père et du Fils.

– C'est évident, mais tout cela est si nouveau pour moi. Je me trouve introduit dans un monde si différent de celui dans lequel je vivais autrefois! Si ce que vous dites est vrai, où en sommes-nous tous?

– Je vous laisse méditer ces choses et sonder les Ecritures pour apprendre si, en effet, il en est ainsi. La parole divine vous dira si, en reconnaissant pleinement le fait que nous passons par des exercices d'âme quand nous venons à elle, elle regarde jamais le chrétien autrement que comme étant pardonné et accepté dans le Bien-aimé, et en ayant conscience; comme quelqu'un qui n'a pas reçu de nouveau un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais l'esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père!» (Romains 8: 15).

– Mais, si telle est ma part, il y a un passage de l'Ecriture que je ne comprends pas. Nous sommes exhortés à «nous examiner nous-mêmes, pour savoir si nous sommes dans la foi», et ce que vous dites, met, me semble-t-il, cette exhortation de côté.

– L'Ecriture ne renferme aucune exhortation pareille. Plus d'une âme sincère l'examine ainsi candidement, et tous nous passons par ce travail.

– L'exhortation est là pourtant, dans l'Ecriture.

– Examinons. Les paroles que vous citez sont tirées de la 2<sup>e</sup> épître aux Corinthiens, chapitre 13: 3-5. Mais le commencement du passage est ainsi conçu: «Puisque vous cherchez la preuve que Christ parle en moi etc.». Puis vient une parenthèse: «Examinez-vous vous-mêmes et voyez si vous êtes dans la foi». Paul réprimande les Corinthiens. Ils avaient mis en question que Christ parlât par lui et qu'il fût réellement apôtre, comme vous pouvez le voir tout le long de ces deux épîtres. Il leur dit donc, comme argument final: Examinez-vous plutôt vous-mêmes: comment êtes-vous devenus chrétiens? — car il avait été lui-même l'instrument de leur conversion. — Puis, il ajoute: «Ne reconnaissez-vous pas à l'égard de vous-mêmes, que Jésus Christ est en vous? A moins que vous ne soyez des réprouvés». Comment Jésus Christ est-il venu en vous? Paul en appelle à la certitude qu'avaient les Corinthiens pour prouver son apostolat, à leur confusion; et le passage n'est, en aucune manière, une exhortation à s'examiner pour savoir si on a la foi. C'est très bien d'examiner si notre marche est à la hauteur de notre foi; mais c'est là une chose bien différente. Un enfant fait bien de s'examiner et de juger sa conduite à ce point de vue, comme enfant; mais ce serait une triste occupation pour lui de s'examiner pour savoir s'il est un enfant. La conscience, et la conscience invariable d'une relation, est une chose différente d'une marche conséquente avec cette relation. Il ne faut pas confondre les deux choses. La perte de la conscience de la relation (perte, toutefois, qui n'a pas lieu, quand on a, une fois, réellement possédé cette conscience, sauf dans des cas de discipline de la part de Dieu, pour des péchés) détruit les motifs du devoir et la possibilité d'avoir des affections en rapport avec la relation. Lisez le passage.

– Je vois bien ce que vous dites. Il n'y a rien qui puisse compléter le passage: «Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi...»; si on n'y rattache pas ce que nous lisons plus loin: «Examinez-vous etc.». Dans tous les cas, la force du raisonnement de l'apôtre est claire; et il en appelle à la certitude des Corinthiens: «Ne reconnaissez-vous pas?». Ces paroles n'auraient pas de sens, si les Corinthiens avaient dû, par devoir, s'examiner pour savoir si Jésus Christ était réellement en eux. Mais, comment lisons-nous donc l'Écriture?

– Ou plutôt, où en étions-nous venus sans elle! Vous ne lisez ni ne cherchez comme vous devriez. Faites-le, et la vérité sera claire pour vous; seulement, il n'est pas nécessaire de le dire, nous avons besoin de la grâce de Dieu et de regarder à lui, afin que nous recevions, le «lait spirituel et pur de la Parole comme des enfants nouveau-nés» (1 Pierre 2: 2).

– Il y a encore un point que je voudrais signaler brièvement pour mettre de la clarté dans nos pensées sur le sujet qui nous occupe. En recevant Christ, nous recevons *la vie*. «C'est ici le témoignage, dit Jean, que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 11, 12). Entre cette vie et la chair, il n'y a pas une pensée commune. Si nous ne réalisons pas *la rédemption*, le fait que nous sommes vivifiés (ne nous délivrant pas de la loi et du sentiment de notre propre responsabilité) nous rend misérables par la découverte du péché en nous, comme nous voyons au chapitre 7 de l'épître aux Romains. Si nous *connaissons* la rédemption, et que nous avons été scellés par l'Esprit, «la chair» cependant «convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont, comme toujours, opposées l'une à l'autre». Mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi (Galates 5). Or, vous avez essayé de tirer des conclusions encourageantes du fait que vous trouvez des signes de vie en vous-même, n'ayant de la bonté de Dieu qu'une idée générale, qui accompagne toujours la vraie conversion, idée fortifiée par la connaissance que Christ mourut. Mais tout ce raisonnement sur vous-même n'était en aucune manière la foi en la rédemption. Il vous laissait toujours, bien qu'avec une meilleure espérance, en vue du jugement; ou, au moins, quand vous regardiez à la croix, vous voyiez qu'il y avait en elle ce qui répondait à vos besoins comme pécheur, vous regardiez cependant toujours encore à vous-même avec l'espoir d'une amélioration quelconque, vous ne pouviez pas dire que vous possédiez ce dont vous aviez besoin dans la croix, bien plus, que vous étiez le fruit de la croix, quant à votre état devant Dieu; et quand vous regardiez au jugement, votre état ne vous profitait de rien devant le jugement. La *vie* n'est pas la *rédemption*. L'une et l'autre sont la part du croyant; mais ce sont deux choses différentes. Vous cherchiez des preuves de la vie en vous, concluant que, si vous les trouviez, vous pourriez passer par le jugement; puis, peut-être d'une manière vague, vous introduisiez Christ comme un supplément.

– Je crois que vous avez à peu près décrit mon état.

– Or, quand une âme vit près de Dieu en simplicité de cœur, le sentiment de la bonté qui est en Dieu prédomine chez elle, et le parfum de la piété se fait sentir sur ses pas. Mais quand on ne vit pas près de Dieu, on est inquiet et agité; la conscience accusatrice prédomine, et l'on est malheureux ou l'on tremble. Mais ni dans l'un, ni dans l'autre cas, la rédemption n'est réellement connue: — on ne sait pas que Christ a pris notre place en jugement, et qu'il nous a donné sa place dans la gloire; seulement nous avons à attendre l'adoption elle-même, la rédemption du corps (Romains 8: 23). L'Écriture unit ces deux vérités dans la résurrection de Christ. La résurrection de Christ est la puissance de la vie et le sceau de l'acceptation de son oeuvre, son triomphe sur toutes les conséquences de notre péché et son entrée dans un nouvel état. Il en est de même de nous en lui. Nous étions morts dans le péché, exposés au jugement, et assujettis à la mort; Christ descend du ciel, accomplissant en mourant l'oeuvre de la purification de nos péchés, et nous sommes morts avec lui; et alors, lui et nous avec lui, nous sommes ressuscités, en conséquence de l'oeuvre accomplie et de l'acceptation de cette oeuvre par Dieu. «Il nous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses» (Colossiens 2: 13). C'est une vie dont la pleine et divine puissance est manifestée dans la résurrection; ce n'est pas seulement la vie éternelle communiquée, mais la délivrance de l'état dans lequel nous étions, et notre entrée dans un autre état, non extérieurement, cela va sans dire, pour le présent, mais réellement, par la possession de cette vie. La *rédemption*, c'est une délivrance, au moyen d'une rançon, de l'état dans lequel je me trouvais et mon introduction dans un autre état, et dans un état de liberté. C'est pourquoi nous parlons de la rédemption du corps, que nous n'avons pas encore maintenant (Romains 8: 23). La *vie* par elle-même ne nous introduit pas là; par elle, nous sentons le fardeau du vieil état dans lequel nous nous trouvons; mais quand nous apprenons que nous sommes *rachetés* aussi,

nous savons que nous avons été tirés, au prix de la mort de Christ, du vieil état adamique dans lequel nous étions, et introduits «en Christ». Ainsi, nous avons «toute assurance au jour du jugement, parce que, comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17).

– Je ne sais pas suivre entièrement le courant des pensées de l'Écriture que vous exprimez. Il faut que j'apprenne ces choses; mais je vois la différence qu'il y a entre la rédemption et la vie; bien que nous ayons l'une et l'autre en Christ maintenant. Il est mort et il est ressuscité. Je suppose bien que j'avais la *vie* auparavant, mais, j'ai maintenant, en quelque mesure, compris la *rédemption* aussi.

– Oui, vous étiez racheté, cela va sans dire; Dieu avait certainement opéré en vous en grâce, comme vous pensiez; mais, comme je l'ai déjà dit, vous regardiez à cette oeuvre de la grâce en vous, devant un Dieu de jugement, entrevoyant quelques faibles lueurs de l'amour divin; mais vous n'aviez pas foi en une rédemption accomplie. Le raisonnement de l'apôtre s'applique exactement à votre cas, au chapitre 5: 19, de l'épître aux Romains: «Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes». — «Alors», dit la chair, «je peux vivre dans le péché». Mais comment l'Écriture répond-elle? A Dieu ne plaise! vous ne devez pas vivre dans le péché! Ce serait vous replacer sous les exigences de la loi, et détruire ainsi de nouveau ce que nous venons de lire de l'obéissance de Christ. Non, vous ne devez point pécher: «Comment, nous qui sommes morts au péché, y vivrons-nous encore» (Romains 6: 2)? Vous avez été baptisé pour la mort de Christ; et vous êtes chrétien, en ayant part à sa mort. Comment, si vous êtes mort avec lui au péché, pouvez-vous y vivre? Nous sommes maintenant libres pour nous donner à Dieu, comme des gens qui sont ressuscités d'entre les morts.

– Vous avez raison: je vois. Les vieux fondements demeurent, mais ceci fait une chose nouvelle de tout le sujet qui nous occupe. On n'entend malheureusement pas exposer le christianisme de cette manière. J'ai à le réaliser ainsi, bien que tout soit déjà différent pour moi quant au fondement de ma paix; ou plutôt j'ai pour ma paix un fondement maintenant, et je n'en avais point auparavant. Mais je vois ce que vous dites dans l'Écriture, et il faut que je l'étudie.

– Les chrétiens vrais et sincères sont en général, hélas! comme des gens de dehors, espérant que tout ira bien quand ils entreranno, au lieu d'être *dedans* et de manifester au monde ce qu'il y a là, comme l'épître de Christ.

– Mais vous voudriez faire de nous tous des chrétiens entièrement et absolument chrétiens, morts, comme vous dites, au monde et à toutes choses.

– Assurément. «L'homme incertain dans ses pensées est inconstant dans toutes ses voies» (Jacques 1: 8). L'oeil «simple» fait que tout le corps est éclairé. Nous ne sommes pas à nous-mêmes. Le nouvel homme ne peut pas avoir son objet ici-bas; il y a son service. Christ aussi avait son service ici-bas; en rien, il n'y avait son objet. Nous sommes crucifiés au monde et le monde nous est crucifié; et ainsi nous avons crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Galates 6: 14; 5: 24). Seulement, souvenez-vous que la chair convoite contre l'Esprit (Galates 5: 17), et qu'il faut de la vigilance: «Travaillant», quant à la traversée du désert, «à votre propre salut avec crainte et tremblement», non parce que votre position est incertaine, mais parce que Dieu «opère en vous le vouloir et le faire» (Philippiens 2: 12); et c'est une chose bien sérieuse que de maintenir la cause de Dieu quand la chair est en nous, et que Satan dispose du monde pour nous entraver et nous tromper. Mais ne vous découragez pas, car Dieu opère en vous: Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. Vous ne pouvez être dans les difficultés du désert, à moins que vous n'ayez été rachetés de l'Égypte. «Ma grâce te suffit», dit Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12: 9). Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous» (Romains 8: 31)? Le secret de tout cela, c'est l'humilité de coeur et le sentiment de la dépendance, quand nous regardons avec confiance à Christ, qui «nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel». Vous ne pouvez trop vous défier de vous-même, ni trop vous confier en Dieu. Par la rédemption vous êtes amené à Dieu, et vous êtes, dans la position de son peuple, et plus que cela maintenant, dans la position de ses enfants et de son église, comme tels, établi pour faire briller là sa gloire. La vraie connaissance de la rédemption place une âme, en parfaite paix, dans une vraie et constante dépendance du Rédempteur. Mais si vous n'avez pas la connaissance de la rédemption, vous ne pouvez avoir ce qui vient après; vous ne pouvez pas non plus marcher avec Dieu, si vous n'êtes pas réconcilié avec lui.

– Vous dites vrai. Ne pensez pas que je veuille faire des difficultés. Mais il y a encore une question que je voudrais vous soumettre, car je voudrais être au clair sur tous ces points. On nous a appris à nous reposer sur les promesses de Dieu, et à nous confier en elles pour notre salut; c'est là le langage que nous entendons constamment, et je ne vois pas bien, si vos vues sont justes, comment les allier avec cette confiance aux promesses pour le salut, qui est assurément un devoir pour nous.

– La réponse est bien simple, et je suis bien aise que vous ayez soulevé la question. Ce sont justement ces points-là que nous avons à examiner. Se confier aux promesses de Dieu est évidemment juste, je n'ai pas besoin de le dire; et il y a de bien précieuses promesses. Mais, dites-moi, avons-nous une promesse que Christ doive venir et mourir, et ressusciter?

– Non, il est venu et il est mort, et il est ressuscité, et il est à la droite de Dieu (Romains 8: 34).

– Tout cela donc ne peut être une promesse puisque c'est un *fait accompli*. Pour *Abraham*, c'était une promesse, et il fit bien d'y croire comme à une promesse. Pour *nous*, c'est un fait accompli, et nous devons le croire comme tel. Ainsi parle l'Écriture: Abraham crut que ce que Dieu avait promis, il était puissant aussi pour l'accomplir. Mais nous, nous croyons que ce qui, par sa vertu, nous sauve, il l'a accompli. Ce serait pour nous de l'incrédulité de traiter maintenant comme une promesse ce qui est devenu un fait accompli, et ainsi il est écrit: «Or que cela lui ait été compté, n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur» (voyez Romains 4: 20-25) qui traite précisément de ce sujet. Quant au *secours* dont nous avons besoin pour avancer vers le but de notre course, les promesses encourageantes ne nous manquent pas: «Je ne te laisserai point et ne t'abandonnerai point» (Hébreux 13: 5). «Dieu ne permettra point que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez» (1 Corinthiens 10: 13). «Personne ne les ravira de ma main» (Jean 10: 28). «Qui vous affermira jusqu'à la fin, pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 1: 8), et tant d'autres des plus encourageants et de plus précieux pour nous dans les difficultés que nous rencontrons sur notre chemin. Mais l'oeuvre à laquelle j'ai à croire, comme me justifiant et me réconciliant avec Dieu, n'est pas une promesse, et ne peut pas être considérée comme telle. C'est un fait accompli, une oeuvre déjà acceptée de Dieu.

– Je comprends. En vérité, rien ne peut être plus simple et plus clair, du moment que nous y sommes rendus attentifs. Ce qui justifie devant Dieu, je le vois maintenant, ce n'est pas une promesse du tout, mais un fait accompli. Je n'avais jamais pris garde à ce passage du chapitre 4 de l'épître aux Romains. Il est très clair. Mais nous lisons l'Écriture avec une singulière négligence. Assurément, la vérité de ce que vous dites est évidente pour qui a les yeux ouverts.

– Permettez-moi, puisque nous avons touché ce sujet, d'attirer votre attention sur un autre point encore, se rapportant à la manière dont l'oeuvre et le témoignage de la grâce sont généralement présentés. Vous remarquerez que, dans ce passage du chapitre 4 de l'épître aux Romains, il est dit, non pas: «Qui croyons en Christ», quelque vrai que cela soit, mais: «qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur». Nous lisons aussi, 1 Pierre 1: 21: «Qui par lui croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire». Et le Seigneur lui-même, quand il parle de sa venue dans le monde, dit: «Celui qui entend ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé» (Jean 5: 24). Nous ne connaissons Dieu réellement qu'en le connaissant par Christ. Si nous le connaissons ainsi, nous le connaissons comme Dieu notre Sauveur; comme Celui qui n'a pas épargné son Fils pour nous; comme Celui qui, quand Christ était mort, parce qu'il avait pris nos péchés, l'a ressuscité d'entre les morts. En un mot, je ne crois pas seulement en Christ, mais en Celui qui a donné Christ et reconnu son oeuvre; qui a donné la gloire à l'homme en lui; je crois en un Dieu qui est venu pour sauver, non en un Dieu qui attend pour me juger. Je crois en lui par Christ. Quand les enfants d'Israël eurent passé la mer Rouge, ils crurent en un Dieu qui les avait délivrés et les avait amenés à lui-même; et moi aussi je fais ainsi. Je ne connais point d'autre Dieu que celui-là. Si je crois en lui par Christ, j'attends l'accomplissement d'une promesse, l'accomplissement de la promesse de la rédemption de mon corps, pour que les complets résultats de son oeuvre se réalisent. — Ainsi le christianisme nous donne des affections présentes, dans la paix, dans une relation connue, et la puissance fortifiante de l'espérance, les deux choses qui donnent le bonheur et l'énergie à l'homme quant à sa position: car l'amour est le mobile de tout.

Nous l'aimons, parce qu'il nous aima le premier; nous trouvons notre joie en lui, et ainsi l'amour pour les autres comme participants de sa nature; Christ habitant dans nos coeurs par la foi, l'amour nous étroit.

– Vous faites du chrétien une personne extraordinaire dans le monde; mais nous sommes bien faibles pour occuper une telle position.

– Je ne pourrais jamais faire du chrétien dans mes paroles ce que Dieu l'a fait dans sa parole. Quant à notre faiblesse, plus nous la sentons, mieux cela vaut: la puissance de Christ s'accomplit dans la faiblesse (2 Corinthiens 12: 9, 10; Philippiens 4: 13).

## Marie assise aux pieds de Jésus - Luc 10: 38-42

---

Dans les versets ci-dessus, nous avons le récit d'une des visites que fit le Seigneur Jésus à la famille de Béthanie, qui eut le privilège de goûter avec Lui d'heureuses et paisibles communications sociales. D'après la manière dont cette visite est amenée par l'Évangéliste, il semblerait que ce fut alors la première fois qu'Il franchissait le seuil de leur maison. «Et comme ils étaient en chemin, il arriva qu'il entra dans une bourgade; et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison». Luc ne fait pas mention du nom du village et il ne dit rien, non plus, de Lazare. Il nous indique seulement le nom des deux soeurs et le caractère de chacune d'elles. Mais en cela il nous semble tout à fait d'accord avec ce que Jean raconte; ce que ce dernier nous dit de ces deux soeurs est justement ce que nous pouvions attendre d'après ce que Luc nous en rapporte.

Marthe, qui, évidemment, occupait la première place dans la maison, était hospitalière et toute prête à bien recevoir Jésus; mais elle avait beaucoup plus à coeur de lui donner ce qu'elle avait, que de recevoir ce dont Il pouvait lui faire part. Marie sa soeur était justement l'opposé. Il entra dans la maison et Marthe s'occupa immédiatement à le servir. Il prit place au milieu de ses hôtes et Marie s'assit pour l'écouter. Elle pouvait le servir et elle le fit lorsque le temps en fut venu; mais, tout d'abord, elle apprit, par une communication personnelle avec Lui, ce qu'il pouvait lui donner et ce qu'il pouvait être pour elle. Dans son cas, nous voyons une personne qui était tout aussi diligente que Marthe et de plus très désireuse de mettre son temps à profit. Il y a un temps pour apprendre, et un temps pour mettre en pratique ce que nous avons appris. Marie comprenait cela et elle discerna que c'était alors le temps d'apprendre. La jouissance de moments pareils à ceux-là n'est pas permanente. Après la communion avec Dieu viendra sûrement l'heure de la souffrance, ou le moment du service au dehors, pour mettre à l'épreuve l'usage bon ou mauvais que l'on aura fait de l'occasion précédemment offerte. «Elle écouta sa Parole», mais non pas comme Eve qui entendit ce que Dieu dit, mais qui n'obéit pas; rien ne pouvait détourner l'attention de Marie, ni la faire s'éloigner des pieds du Sauveur. En Eve, nous voyons une personne qui n'avait pas profité de la leçon qu'elle avait apprise sans y mettre son coeur. En Marie, nous en avons une qui profita beaucoup de ce qu'elle entendit. Cependant si Eve pécha, si la mort entra dans le monde avec toutes les affreuses conséquences de la chute, de là vint aussi la nécessité de la grâce que Jésus montra, en guidant une pécheresse, et de la sagesse que la pécheresse manifesta en choisissant la bonne part, lorsque Jésus passa quelques instants dans cette demeure où Il était le bienvenu de tous les coeurs. D'autres l'avaient invité à venir chez eux, tel que Simon le pharisien, Jaïrus chef de la Synagogue; le premier le convia, ce semble, par pur compliment; le second, afin qu'il guérit sa fille. Mais Lazare et ses soeurs le reçurent cordialement, non pas qu'ils fussent dans l'affliction comme Jaïrus, ou qu'ils eussent besoin de secours temporels. Nous ne voyons pas non plus qu'ils lui demandassent une faveur quelconque; mais seulement ceci, qu'ils le reçurent avec joie sous leur toit.

Si c'était alors pour la première fois que Marie voyait Jésus, il est facile de comprendre qu'elle lui donnât toute son attention; car elle avait sans doute entendu parler de quelques-uns de ses actes de puissance, et quelques-unes des paroles recueillies de ses enseignements, dans les jours de fête, pouvaient être venus à ses oreilles; car Béthanie était près de Jérusalem.

Marthe était distraite par beaucoup de soins; mais Marie était assise aux pieds de Jésus écoutant ses paroles. Telle est la description, donnée par l'Évangéliste, des différentes occupations des deux soeurs. — Gouverner la maison, c'était bien préparer un repas pour Jésus, c'était très convenable. Mais maintenant, c'était le temps de l'écouter. Marthe ne comprenait pas cela; distraite par beaucoup de soins, elle ne pouvait pas profiter de l'occasion. Marie savait, ce qu'il était bon de faire et elle le fit. Négliger ses occupations journalières est un mal. Nous ne lisons pas que Marie manquât à ses devoirs domestiques. Marthe ne se plaignait pas d'une mauvaise habitude que sa soeur aurait contractée. C'est seulement dans cette occasion qu'elle n'avait pas agi et travaillé comme de coutume pour le service de la maison. Certainement c'était un honneur, c'est un honneur pour chacun de pouvoir servir Jésus; mais c'est également un devoir pour tous, quand le temps opportun est venu, de s'asseoir et d'écouter sa parole.

Nous pouvons aller plus loin et affirmer qu'il est impossible de servir Jésus en vérité avant qu'on ait appris à le connaître et qu'on ait écouté sa parole.



Aussi, quoique Marthe pensât que Marie avait tort de rester assise aux pieds de Jésus, tandis qu'elle se fatiguait pour le repas, nous voyons que Marie devait être, en l'écoutant, préparée à des événements qui auraient lieu pour éprouver sa foi et sonder son intelligence. Sa foi fut éprouvée par la maladie et la mort de son frère et son intelligence fut sondée par l'onction du Seigneur pour sa sépulture selon qu'Il le déclara. Les chapitres 11 et 12 de Jean nous racontent l'un et l'autre fait.

Dans Jean chapitre 11, nous voyons que les soeurs avaient envoyé un message à Jésus, disant: «Celui que tu aimes est malade». Jésus le reçut et demeura encore deux jours dans l'endroit où Il était, avant de paraître s'occuper de leur requête. Comme Il approchait du village, Marthe alla à sa rencontre et lui dit: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort». Elle ne pouvait s'empêcher de courir à Lui aussitôt, tandis que Marie restait assise à la maison, d'où elle ne bougea que lorsque Marthe vint lui dire: «Il t'appelle». Alors elle se leva et se rendit auprès de Lui. Rencontrant, Jésus, elle lui adressa les mêmes paroles que Marthe. N'eussions-nous rien de plus sur ce sujet, nous ne connaîtrions pas la différence qui existait entre elles. Mais le Seigneur discernait leurs cœurs et agit avec Marthe, comme Il n'eut pas besoin de le faire avec Marie. Il répond à Marthe et l'enseigne. Il ne dit rien à Marie, mais lui montre qu'Il peut sympathiser avec elles deux et compatir profondément aux peines de ses bien-aimés. Elles avaient dit vrai en disant: «Si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort». Mais Marthe, comme nous pouvons l'inférer de la réponse du Seigneur, n'avait pas cette disposition de calme dépendance que possédait Marie. «Mais même maintenant», ajouta-t-elle, «je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera», comme si, tout en exprimant sa foi à l'efficacité des prières du Seigneur, elle croyait devoir lui rafraîchir la mémoire au sujet de leur affliction. Marie agit différemment. Elle dit ce qui était parfaitement vrai, mais elle laisse au Seigneur d'agir comme il lui plaira. N'avait-elle pas appris qu'Il était Celui sur qui elle pouvait compter dans sa détresse? Marthe paraît vouloir lui rappeler ce qu'il pourrait faire pour elles. Marie garde le silence. Il y avait de la foi en Marthe, mais pas assez pour admettre, malgré son «même à présent» une délivrance actuelle; il y avait la foi en Marie, mais celle-ci avait en Jésus, de plus que sa soeur, cette confiance qui Lui laissait l'initiative entre les mains comme tout le reste. Marthe, sans avoir compris ces paroles: «Je suis la résurrection et la vie» reconnaissait pourtant la puissance du Seigneur, elle *savait* que Dieu était toujours disposé, à l'exaucer. Marie s'en remettait à Lui, qu'Il trouvât bon d'agir ou non.

Elle le connaissait d'une autre manière que Marthe, car elle s'était tenue «assise à ses pieds, et elle avait écouté sa parole».

Quelle inexprimable consolation de savoir qu'il est un Ami dont la sympathie n'est jamais refusée et dont le secours est toujours à la portée de ceux qui croient en Lui. Nous pouvons sûrement compter sur Lui pour tout ce dont nous avons besoin; non pas cependant, quant à nous maintenant, pour rappeler les morts à la vie. On n'aurait pas pu dire alors de Lazare ce qu'on peut dire maintenant de tout chrétien qui meurt: «Déloger et être *avec Christ*, ce qui est beaucoup meilleur». Il fut rappelé à la vie pour se trouver alors ici-bas *avec Christ* Mais nous pouvons compter sur Lui, comme les soeurs de Béthanie le firent au jour de l'épreuve, car Il est toujours le même «hier, aujourd'hui et éternellement». Ce que Marie trouva en Jésus en conversant avec Lui, tous les disciples de Christ peuvent le trouver maintenant encore. En restons-nous là? Il est à craindre que beaucoup d'entre nous ne le fassent, satisfaits qu'ils sont, de le connaître comme leur Sauveur et leur Ami. Il est tout cela, mais nous devrions aller bien au delà, pour savoir, non seulement ce qu'Il est pour nous, mais pour avoir la pensée de Dieu sur Christ dans un temps de profession où l'apostasie va faisant de rapides progrès. C'est là encore un trait que nous voyons en Marie.

Six jours avant la Pâque, le Seigneur se rendit encore chez Lazare, où on lui fit un souper et Marthe servait. C'est là le dernier aperçu que nous ayons de cette famille. Les deux soeurs s'y trouvent dans la place même où nous les aurions cherchées. Marthe servant à table, Marie assise aux pieds de Jésus. Mais cette fois, celle-ci a un service à faire bien différent de ceux que Marthe avait remplis. Elle prit une livre de parfum de nard pur très précieux et en oignit les pieds de Jésus et essuya ses pieds avec ses cheveux et la maison fut remplie de l'odeur du parfum (Jean 12: 3). Judas Iscariote et d'autres d'entre les disciples, dit Matthieu (26: 8), considérant cela comme une perte, furent remplis d'indignation «A quoi bon cette perte, car ce parfum aurait pu être vendu et donné aux pauvres?» Ces mécontents ne pouvaient comprendre son acte, mais le Seigneur le leur interpréta: «Elle l'a fait pour ma sépulture». Le lendemain la multitude le saluait comme Roi et l'escortait en triomphe à Jérusalem. Six jours après ce souper, Il devait être sur la croix et, avant le coucher du soleil, Il serait couché dans la tombe après avoir été durant des heures l'objet du

mépris des foules qui le verraient sur la croix. Déjà l'orage grondait. Caïphe avait prophétisé sur la convenance de sa mort. Les anciens avaient tenu conseil pour le faire mourir, et les principaux sacrificateurs et les Pharisiens avaient déjà donné l'ordre que, si quelqu'un savait où Il était, il le fit connaître, afin qu'ils pussent le prendre. Leur désir de le mettre à mort n'était pas tenu secret. Ils manifestaient ouvertement leur rage contre Lui et ils auraient aussi voulu faire mourir Lazare. Dans cette conjoncture, Marie affirma franchement sa foi et pendant que les principaux complotaient sa mort, elle s'appliqua à faire connaître toute l'estime qu'elle faisait de sa Personne, en répandant sur Lui un parfum de grand prix. Que d'autres calculassent la valeur du parfum, aucun d'eux ne pouvait comprendre son appréciation de Jésus et aucun d'eux ne fut de moitié avec elle dans cet acte. Si elle était blâmée de son extravagance, elle avait des pensées à l'égard de Christ que nul autre que Dieu n'aurait pu lui donner. Au moment où Il allait être condamné comme blasphémateur, déshonoré par les principaux, rejeté par la multitude qui lui préférait un larron et un meurtrier, au moment où Il allait être crucifié, supplice réservé aux grands criminels, Marie reconnaît Jésus comme étant digne de tout ce qu'elle avait, en rompant le vase et en répandant le parfum sur Lui. Ce service offert au Seigneur dans de telles circonstances prouve que Marie avait trouvé en Jésus ce qui pouvait maintenir son coeur dans l'assurance et dans la vérité, quand d'autres viendraient à chanceler et finiraient par abandonner leur Maître. Et quand l'homme était sur le point de témoigner jusqu'où allait son mépris pour le Fils de Dieu, la manière dont elle entra dans les pensées de Dieu au sujet de Jésus prouve évidemment qu'elle avait trouvé en Lui une valeur qui était, au-dessus de toute appréciation et que pour elle aucun office n'était trop bas quand il s'agissait de servir Jésus; ce qu'elle n'aurait pas fait pour un homme quelconque, elle le fit pour Jésus en oignant ses pieds et en les essuyant avec ses cheveux.

Si nous n'avions pas eu ce récit dans l'Evangile de Luc, nous n'aurions pas connu pourquoi elle demeurait assise, lorsque son frère était mort et pourquoi elle était active pour servir Jésus qui allait être mis en croix. Si nous n'avions pas les deux récits en Jean chapitres 11 et 12, nous ne saurions pas combien elle avait profité des leçons apprises alors qu'elle se tenait assise à ses pieds. Jean est le seul qui raconte le fait de la résurrection de Lazare et de l'onction des pieds de Jésus. Mais ces choses ne sont-elles pas écrites pour notre instruction, afin que nous voyions ce que c'est que de compter sur le Seigneur et que nous ayons des pensées saines touchant sa Personne, dans un temps où tant d'âmes inclinent à se détourner de la vérité? Et ce que fit Marie pour arriver à ce résultat, c'est justement ce que nous devons faire en esprit, si nous désirons agir comme elle: c'est-à-dire, nous asseoir aux pieds de Jésus et écouter sa parole.

## Justification par la mort de Christ

---

E. Avez-vous lu la singulière expression dont le «Record» se sert en parlant de ce sujet solennel?

J. De quelle expression voulez-vous parler?

E. Ce journal dit que la justice de Dieu, sans l'obéissance du Seigneur Jésus Christ à la loi, est comme un corps sans épine dorsale, qui ne pourrait, par conséquent, se soutenir.

J. Ne pensez-vous pas que ce soit une profanation d'employer une comparaison de ce genre en parlant des choses de Dieu?

E. Je n'exprime pas de jugement: je laisse cela à Dieu et sur la conscience de l'auteur de l'article.

J. Mais qu'est-ce donc que le «Record?»

E. C'est un journal religieux qui est l'organe du parti évangélique dans l'église anglicane.

J. Alors il me semble que le «Record» doit avoir raison puisqu'il a des vues évangéliques. J'aimerais savoir, quelque chose de plus sur ce sujet. Pouvez-vous me dire ce qui a donné lieu à cette assertion?

E. Un chrétien, qui reconnaît la parole de Dieu comme seule règle de foi et de conduite, indépendamment des Actes du Parlement et des Articles de foi rédigés par les hommes, a publié un traité intitulé: «La justice de Dieu» dans lequel il s'attache à montrer que Dieu est juste en justifiant, sans les oeuvres de la loi, le pécheur qui croit en Jésus Christ.

J. J'aimerais bien connaître ce débat entre le «Record» et ce chrétien. Pour commencer, auriez-vous la bonté de me dire ce qu'est la justice de Dieu, si ce n'est pas l'observation de la loi par Christ?

### La justice de Dieu

E. Je ferai de mon mieux: puisse le Seigneur m'accorder la sagesse et la grâce nécessaires!

La justice de Dieu sans la loi, c'est le Seigneur Jésus Christ lui-même. Il est l'Eternel, notre justice (Jérémie 23: 5) et Il nous a été fait de la part de Dieu justice (1 Corinthiens 1: 30).

J. Expliquez-moi, je vous prie, ce que vous voulez dire par ces paroles: Christ est lui-même la *justice* de Dieu.

E. Je veux dire que Dieu peut pardonner au pécheur, parce que sa justice a été pleinement et parfaitement satisfaite par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus; en preuve de quoi il est maintenant assis à la droite de Dieu, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés.

«Il a été livré pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25). Il est très important de bien saisir le sens du mot *justice*. C'est un terme applicable à un juge. Nous disons, par exemple: c'est un juste juge; il a fait exécuter la loi avec justice. Or, Dieu est le souverain Juge et quoiqu'il soit plein de miséricorde et d'amour, il faut qu'il soit juste aussi pour être conséquent avec Lui-même. Tous les attributs de Dieu sont également balancés. Il n'en est pas de même des hommes. Ceux dont le coeur est large et dont les dispositions sont affectueuses passent le plus souvent par-dessus des fautes que leur jugement condamne, au lieu de les réprimer comme ils sentent qu'ils devraient le faire. Tel est le cas des parents et de tous ceux qui sont placés dans une position d'autorité et de responsabilité. Chez d'autres le sentiment de justice et d'équité domine à un tel degré qu'il ne laisse aucune place à la grâce ou à l'amour.

J. Mais diriez-vous qu'un homme est saint, s'il n'a pas d'amour?

E. Certainement non. Je ne me suis pas servi du mot *saint*; j'ai parlé d'un homme juste. Il est très important que nous distinguions soigneusement la justice de la sainteté, car ces deux choses ont des applications distinctes.

J. Auriez-vous la bonté de m'expliquer cela?

E. La sainteté est la séparation d'avec le mal et la manifestation des fruits de l'Esprit, et celui-là n'est point littéralement et strictement saint, qui n'est pas séparé de tout mal et ne porte pas tous les fruits de

l'Esprit. La justice n'est qu'un des attributs ou, en d'autres termes, une des qualités de la sainteté. Un homme peut être strictement juste et exact dans tous ses rapports avec ses semblables et manquer grièvement à d'autres égards; il s'ensuit donc que cet homme n'est pas véritablement saint. En Dieu il ne se trouve point d'inégalités semblables. Il est parfait dans tous ses attributs.

## Les exigences de la justice de Dieu

J. Voulez-vous dire que ce que Dieu, comme juge, demande de nous, nous condamne comme pécheurs?

E. L'Écriture est très claire sur ce point. Dieu dit à Adam: «Au jour que tu en mangeras *tu mourras* certainement». Il a dit par son prophète Ezéchiel: «L'âme qui péchera mourra»; et par Paul: «Le salaire du péché, c'est la mort». Vous voyez donc que toutes les fois qu'il est question du péché, la sentence que la justice de Dieu prononce contre le coupable, c'est la mort. Après de semblables déclarations, il a fallu que Dieu se montrât juste, tout en sauvant le pécheur de la mort éternelle et de la colère à venir. Comment a-t-il pu concilier sa justice avec sa miséricorde? Voilà ce qu'il nous importe de bien comprendre.

J. Mais l'Écriture ne déclare-t-elle pas aussi clairement et fréquemment que Dieu aime le pécheur et qu'il ne veut pas sa mort?

E. Oui, l'Écriture nous le déclare avec un amour inexprimable: Dieu *est* amour. Et il est vrai aussi qu'il ne veut pas la mort du pécheur; il veut que tous soient sauvés. Il faut nous rappeler cependant que, si Dieu aime le pécheur, il est en même temps le juste juge. «Il n'est pas homme pour mentir; ni fils de l'homme pour se repentir». Il était donc impossible qu'il sauvât le pécheur simplement parce qu'il l'aimait; ce serait incompatible avec son caractère de juste juge: il violerait sa propre loi, ce que nous ne pourrions supposer sans blasphème.

## Justification par le sang

J. Il me semble que je vois ce que vous voulez dire. Permettez-moi d'employer une comparaison. Un homme est amené devant le juge sous l'accusation de meurtre. Il est examiné, son crime est prouvé et le jury le déclare coupable. Mais supposons que le juge se tourne alors vers le prisonnier et lui dise: «Le jury vous a trouvé coupable et je suis moi-même convaincu de votre crime. La loi vous condamne à mort, mais je vous aime et je ne veux pas prononcer cette sentence contre vous. Je vous pardonne donc, vous pouvez sortir: vous êtes libre». Dans un pareil cas le juge serait injuste et violerait les lois de son pays.

E. Certainement, et tout le pays se soulèverait d'indignation contre lui; un cri général de réprobation protesterait contre une telle injustice. Mais supposez maintenant que le juge ait prononcé la sentence de la loi au coupable et qu'il l'ait renvoyé en prison pour y attendre son exécution. Supposez qu'alors le juge, qui a témoigné tant d'amour, envoie son propre fils subir la mort que le coupable avait méritée, le juge ne serait-il pas juste en ouvrant au captif les portes de la prison?

J. Assurément. Ce serait une véritable injustice de le mettre à mort, puisqu'un autre aurait subi sa peine. Il serait même injuste de le retenir en prison un seul instant après la mort de son substitut: il a droit à la liberté.

E. Je suis bien aise que vous voyiez cela si clairement. Eh bien! c'est précisément notre cas devant Dieu. Nous sommes déclarés coupables, mais Dieu nous aime et il veut nous sauver des peines éternelles. Mais comme il a déclaré positivement que le salaire du péché, c'est la mort, il ne peut nous sauver, à moins qu'un autre ne se mette à notre place, qu'il porte nos péchés et qu'il donne sa vie pour la nôtre. A ces conditions Dieu peut rester juste en nous pardonnant. C'est là précisément ce que le Seigneur Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, a fait pour nous. «Il a aboli le péché par le sacrifice de lui-même. «Il a porté nos péchés en son corps sur le bois». «Christ est mort pour nos péchés», et c'est ainsi qu'il a ouvert au croyant un libre accès auprès de Dieu et lui a donné droit à l'adoption des enfants et à toutes les bénédictions qui en sont la conséquence.

## Justification par grâce

J. Je crois vous comprendre, mais n'est-il pas dit quelque part dans la Bible, que nous sommes *justifiés* gratuitement par sa grâce? Cette expression ne signifie-t-elle pas qu'après tout c'est parce que Dieu nous aime qu'il nous sauve?

E. Oui, cela est dit en Romains 3: 24. Ce passage nous montre l'amour de Dieu pour nous et son désir de nous sauver de la mort éternelle. Mais comme nous l'avons déjà vu, Dieu ne pouvait nous sauver sans que le salaire dû au péché eût été acquitté: il faut que sa justice soit satisfaite. Si vous lisez jusqu'à la fin du chapitre 3 aux Romains, vous verrez comment Dieu qui nous aime peut exercer envers nous son amour et sa grâce, tout en demeurant juste. Vous avez parfaitement raison: ce passage dit que nous sommes justifiés par grâce. Mais de quelle manière? Car tandis que la grâce cherche à donner la vie, la justice demande la mort. Lisez maintenant le verset 24 en entier: «Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus Christ».

J. Oui, mais cette rédemption n'a-t-elle pas été accomplie par l'obéissance de Jésus Christ à la loi de Dieu?

E. Non, certainement, car la mort est la peine due au péché et seule elle peut l'expier. «Nous avons été rachetés par le précieux sang de Christ, comme de l'Agneau sans défaut et sans tache (1 Pierre 1: 19; Ephésiens 1: 7; Colossiens 1: 14). C'est la mort qui est intervenue pour la rançon des transgressions (Hébreux 9: 15). Il n'est jamais parlé de l'observation de la loi, lorsqu'il est question de la rédemption. «Nous sommes donc justifiés par grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté comme propitiatoire, par la foi *en son sang* (non en son obéissance à la loi), afin de montrer sa justice (celle de Dieu) dans le support des péchés précédents dans la patience de Dieu» (Romains 3: 25, 26).

J. Alors, comme le Fils de Dieu est descendu sur la terre, qu'il a porté nos péchés et a subi, sur la croix, la peine qui leur était due, Dieu est juste maintenant en pardonnant au pécheur et en le délivrant de la condamnation. Le juste juge peut dire au prisonnier: «Votre culpabilité est reconnue et vous méritez la mort, mais je vous aime: la porte de la prison vous est ouverte et vous êtes libre, parce que mon Fils a porté vos péchés en son corps sur le bois. Il a payé toute votre dette: je suis donc juste en vous donnant la liberté». C'est pourquoi nous avons cette autre expression en Romains 5: 9. «Justifiés par son sang». Dieu ne peut-il pas faire cela?

E. Oui, il le peut et il le fait. C'est ce que nous lisons encore en Romains 3: 26 : «Pour montrer sa justice dans le temps présent». Remarquez, je vous prie, qu'il n'est pas seulement question de grâce et d'amour; C'est la déclaration du fait que Dieu est juste lorsqu'il pardonne au pécheur. «Pour montrer sa justice», est-il dit: et pourquoi? «en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Ainsi la grâce triomphe parce qu'elle règne par la justice.

## Justification par la foi

J. Je comprends parfaitement, mais il me reste une difficulté. Le pécheur n'ayant rien à faire, puisque Christ a tout fait pour lui, comment est-il rendu participant des biens que la mort de Christ lui a procurés?

E. C'est par la foi, comme le prouvent un grand nombre de passages des Ecritures. «Nous avons été justifiés par la foi; la justice de Dieu est révélée à la foi» (Romains 1: 17); elle est déclarée à la foi (Romains 3: 26). Nous sommes fils de Dieu par la foi (Galates 3: 26; Romains 3: 22) et, en Romains 10: 6-10, nous lisons: «Mais la justice qui est par la foi s'exprime ainsi: Ne dis point en ton coeur: Qui montera au ciel? (c'est faire descendre Christ d'en haut) ou: qui descendra dans l'abîme? (c'est ramener Christ d'entre les morts). Mais que dit-elle? La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur (c'est la parole de la foi que nous prêchons), savoir que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies en ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car de coeur, on croit à justice, et de bouche on fait confession à salut».

## Justification sans la loi

J. La loi n'a-t-elle donc rien à faire avec notre justification?

E. Absolument rien. L'apôtre dit: «Nous concluons que l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi» (Romains 3: 27). La foi est opposée à la loi, car il est dit: «La loi n'est pas de la foi» (Galates 3: 12). Galates 3 enseigne d'un bout à l'autre que l'Esprit a été donné à ceux, qui croient en Jésus, en opposition aux oeuvres de la loi. «Avez-vous reçu l'Esprit par les oeuvres de la loi ou par la prédication de la foi» (verset 2)? Et de plus, afin que la bénédiction promise à Abraham parvînt aux Gentils, par la mort de Christ, il est dit: «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous». Comment a-t-il été fait malédiction pour nous? En observant la loi? Non, mais par sa mort, comme il est écrit: «Maudit est celui qui est pendu au bois», — afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux nations dans le Christ Jésus et afin que nous recevions la promesse de l'Esprit par la foi» (Galates 3: 13, 14). Dieu avait promis et il était tenu, en justice, d'accomplir sa promesse.

J. C'est vrai, mais il faut nous souvenir aussi que la loi est venue et que l'homme l'a violée. Cela n'empêcherait-il pas, en quelque mesure, que Dieu fût obligé de tenir sa promesse?

E. Non, l'apôtre prévient cette difficulté et y répond très clairement: «Or je dis que la loi, qui est venue quatre-cent-trente ans après, n'annule point une alliance auparavant confirmée par Dieu à Christ, de manière à rendre la promesse sans effet. Car si l'héritage est par la loi, il n'est plus par la promesse; or *Dieu l'a donné à Abraham, par promesse*» (Galates 3: 17, 18). La nature même de la loi est opposée à la promesse par la foi. Le pécheur a besoin de vie, mais la loi ne peut lui donner que la mort; aussi l'apôtre dit-il encore: «S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait de la loi» (Galates 3: 21).

J. Cela peut s'appliquer à nous, Gentils, mais comme le Juif est tout particulièrement placé sous la loi, assurément il sera sauvé et justifié, soit par sa propre obéissance, soit par celle d'un autre.

E. Nullement, car l'apôtre dit, ainsi que nous l'avons vu plus haut: «Que ceux qui sont sous la loi ont été rachetés de la malédiction de la loi, par la mort de Christ, comme il est écrit: «Maudit est quiconque est pendu au bois» (Galates 3: 13)

J. Je voudrais bien savoir alors ce qu'on veut dire lorsqu'on parle d'une justice par l'observation de la loi, car d'après ce que nous venons de voir, je ne comprends pas à quoi elle peut servir. Je ne vois pas qu'elle puisse s'appliquer aux besoins du pécheur. Sur quelle autorité scripturaire se fonde donc le «Record» pour dire que la loi est comme la base fondamentale de la justice? Nous avons vu tout le contraire, puisque, après une argumentation des plus profondes, Paul dit: «Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi» (Romains 3: 28).

E. Le «Record» n'a pas une seule parole de l'Écriture qui appuie ce qu'il avance.

J. Mais Romains 5: 18, ne dit-il pas que, par la justice d'un seul, le don est venu «sur tous les hommes en justification de vie?» C'est sûrement de la justice par l'obéissance de Christ à la loi de Dieu qu'il est ici question.

E. Vous vous trompez et vous pouvez vous en assurer en consultant le texte grec: Vous verrez que c'est par *un seul acte de justice* (ἑνὲν δικαιοματῶν) que le don est venu sur tous les hommes en justification de vie. Or dites-moi, quel est l'acte de justice, accompli par Christ, par lequel nous sommes justifiés?

J. Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus, d'autant plus que ce chapitre traite tout particulièrement de la justification par le sang. L'acte de justice dont il est ici question ne peut être que la mort de Jésus sur la croix. Mais quoique nous soyons sauvés de la condamnation éternelle par la mort de Christ, nous avons pourtant besoin d'une justice dans laquelle nous puissions paraître en la présence de Dieu; n'est-il pas vrai? Nous n'en avons certainement point en nous-mêmes. Peut-être est-ce à cause de l'obéissance de Christ à la loi de Dieu, que nous sommes acceptés et que c'est de cette justice que nous sommes revêtus. Qu'en pensez-vous?

## **La justice dont le croyant est revêtu devant Dieu**

E. Il nous faut, en effet, une justice dans laquelle nous puissions paraître devant Dieu, et Dieu, dans sa grâce, y a pourvu. Il a vu notre dépravation, et notre ruine morale, et reconnaissant l'impossibilité de nous

rendre assez justes pour habiter en sa présence, il nous a donné la justice d'un autre. Christ nous a été fait, de sa part, *justice*, et il nous a faits justice de Dieu en Lui.

J. Arrêtons-nous ici, je vous prie. Vous dites (et je remarque que vous citez la Parole de Dieu) que Christ nous a été fait de la part de Dieu justice et que nous sommes faits justice de Dieu en Lui. En conséquence, le croyant doit nécessairement être identifié avec Christ, n'est-il pas vrai?

E. Oui, c'est ce que Dieu lui-même déclare en 1 Jean 4: 17, où, parlant de Christ, il est dit que «tel qu'il est, tels nous sommes en ce monde».

J. Cela est profondément intéressant. Auriez-vous la bonté de me donner encore quelques développements sur ce sujet. Quelle étonnante vérité et de quelle manière admirable elle nous révèle la grandeur de l'amour et de la grâce de Dieu! Il est clair, d'après la Parole, que Dieu m'a fait être tel que Christ lui-même. Je suis fait *justice de Dieu* en Lui. Puis il est dit: (1 Corinthiens 1: 30) que Christ nous a été fait justice et je remarque que c'est *en Lui*, qu'il est dit que nous sommes faits *justice de Dieu*.

## Notre union avec Christ, sous six points de vue

E. Oui, en effet, tout est compris dans ces deux petits mots: «*en Lui*». La parole de Dieu est claire et positive dans toutes ses déclarations, chacune de ses expressions doit être pesée. Plus nous l'étudions dans tous les détails, plus la vérité en ressort d'une manière merveilleuse. Mais nous avons besoin de la foi simple du petit enfant pour recevoir la vérité.

J. De quelle portion de la Sainte Ecriture voulez-vous parler maintenant?

E. Vous m'avez demandé d'autres témoignages pour prouver que nous sommes justice de Dieu en Christ, et que tel qu'il est, tels aussi nous sommes. Examinons ce sujet plus attentivement et vous verrez que le croyant est uni à Christ sous les six points de vue suivants:

### CHRIST

1. Christ a été crucifié.
2. Christ est mort pour nos péchés.
3. Christ a été enseveli.
4. Christ a été vivifié.
5. Christ a été ressuscité.
6. Christ est monté à la droite de Dieu.

### LE CROYANT

1. «Je suis crucifié avec Christ» (Galates 2: 20). «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui (Romains 6: 6).
2. «Faites votre compte que vous êtes morts au péché (Romains 6: 11). «Vous êtes morts» (Colossiens 3: 2)
3. «Nous sommes ensevelis avec lui, en sa mort, par le baptême» (Romains 6: 4).
4. «Quand nous étions morts dans nos péchés, il nous a vivifiés *ensemble avec Christ*» (Ephésiens 2: 5).
5. «Il nous a ressuscités ensemble» (Ephésiens 2: 6).
6. «Il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 2: 6).

J. Excusez-moi si je vous interromps, mais que veut dire: «Je suis crucifié avec Christ», car Il a été crucifié il y a plus de 1800 ans, longtemps avant que je fusse né.

## Dieu ne voit pas le croyant en la chair

E. Cela ne veut pas dire que nous ayons été réellement sur la croix avec Christ, mais que Dieu nous considère comme si nous y avons été, et il nous dit de nous compter nous-mêmes comme ayant été crucifiés avec Lui (Romains 6: 11). Dieu a jugé le péché sur la croix et l'oeuvre de Christ a si complètement satisfait à toutes les exigences de la loi, qu'il nous regarde comme étant morts et ensevelis avec Lui et qu'il parle de nous comme si nous n'étions plus en la chair. Le croyant est vu en Christ comme étant justice de Dieu. Christ, qui n'a point connu le péché, a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. C'est en Christ que Dieu nous voit et non en la chair, aussi Paul dit-il, en parlant des croyants: «Quand nous étions en la chair» (Romains 7: 5), et encore: «Vous n'êtes pas en la chair, mais en l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9), et en parlant de son salut personnel il peut dire: «Je suis crucifié avec Christ et je vis, non plus moi (le vieux moi, l'homme naturel, car il est crucifié), mais Christ (le nouvel homme) vit en moi». «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 12). C'est pourquoi il est dit encore: «Désormais nous ne connaissons personne selon la chair» (2 Corinthiens 5: 16).

J. Si je vous comprends bien, il y a en moi deux natures: celle que j'ai apportée avec moi en naissant, qui est coupable et sous la condamnation, mais qui est regardée comme morte avec Christ; l'autre qui est une nouvelle nature, implantée en moi, c'est-à-dire, Christ que j'ai obtenu lorsque je suis né de Dieu. Je suis donc fait participant de la nature divine, comme le dit l'apôtre Pierre, et ainsi je ne viendrai point en jugement, étant passé de la mort à la vie.

E. C'est exactement cela.

J. C'est pourquoi, sans doute, notre Seigneur dit, dans sa prière: «Afin que tous soient un, comme toi, Père, es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé» (Jean 17: 21).

E. Oui, l'union est parfaite, complète et des plus intimes: Christ est en nous et nous sommes en Lui. Nous sommes montés à la droite de Dieu et assis en Lui, dans les lieux célestes (Ephésiens 2: 6), et non seulement cela, mais notre nouvelle nature étant Christ lui-même, formé en nous, nous avons toutes choses en Lui: la vie, la vérité, la paix, la joie, la sagesse, la justice, la sanctification, en un mot, toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, en Lui (Ephésiens 1: 3). Toute la plénitude de la déité habite en Lui corporellement et le croyant est accompli en Lui (Colossiens 2: 9, 10). «Celui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi gratuitement toutes choses avec Lui» (Romains 8: 32)?

J. Ce que vous dites me rappelle ce passage: «Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles» (2 Corinthiens 5: 17). Il n'est pas dit que la vieille création soit améliorée. Ces paroles impliquent qu'elle est entièrement mise de côté et qu'une nouvelle création avec des affections, des pensées entièrement nouvelles, est mise à sa place.

E. Remarquez que c'est dans ce même chapitre qu'il est dit que nous sommes faits justice de Dieu en Lui; non en notre vieille nature, mais en Christ.

J. Ceci me semble très clair et j'avoue que je ne vois pas ce que l'obéissance de Christ à la loi a de commun avec notre justice. A quoi peut-elle s'appliquer? Elle ne peut servir à couvrir la vieille nature, puisque celle-ci est morte et ensevelie avec Christ, Dieu l'ayant ainsi ôtée de devant ses yeux. Il est évident qu'elle n'est pas destinée à couvrir le nouvel homme, puisque le nouvel homme, c'est Christ Lui-même, et dire que Christ a besoin d'être revêtu de sa propre obéissance à la loi est absurde, pour ne pas dire impie. Je me demande pourquoi le «Record» s'attache ainsi à l'obéissance de Christ à la loi, comme à une justice qui peut nous être appliquée.

E. Je crois que le Record est sincère, mais que l'Editeur n'a pas vu la vérité de Dieu dans sa simplicité. Il a mis sa raison à la place de la foi du petit enfant et s'est ainsi égaré dans ses pensées et dans ses arguments. Je ne pense pas qu'il y ait ignorance volontaire de sa part. Il ne sait pas ce qu'il a fait. Je prie Dieu de lui pardonner et de l'amener à la vérité, telle qu'elle est en Jésus.



## Quelle est l'utilité de la loi

J. Quelle place la loi occupe-t-elle dans l'Écriture et à quoi sert-elle?

E. La parole de Dieu est précise sur ce point. Voulez-vous examiner avec moi Romains 3: 20? Vous verrez que c'est par la loi qu'est donnée la connaissance du péché. Au chapitre 5, verset 20, vous trouverez une expression plus forte: «La loi est intervenue afin que l'offense abondât» et au chapitre 8, verset 13, il est dit: «Afin que par le commandement le péché fût rendu *excessivement péchant*». Si vous lisez le chapitre entier, vous verrez que la loi ne peut que condamner et donner la mort.

J. Cela ne répond pas du tout à ce qu'il me faut. J'ai besoin de savoir que le péché a été ôté et non remis en mémoire. Il me faut une puissance vivifiante, non une force destructive. Quel contraste avec la vérité bénie sur laquelle nous venons de nous entretenir!

E. Que pensez-vous donc de cette justice provenant de l'observation de la loi par Christ, dont parle le Record?

J. Ce n'est pas du tout ce qu'il me faut. Je désire être un chrétien heureux, sachant que mes péchés sont pour toujours ôtés; mais la loi ne semble destinée qu'à me montrer le péché, à me rendre misérable et à me faire mourir à la fin.

E. Eh bien! ne craignez point; croyez à la parole de Dieu, retirez-vous de l'homme et vous verrez que vous n'avez rien à faire avec la loi quant à votre justification devant Dieu, vu qu'elle n'a jamais été donnée aux Gentils. L'Écriture dit: «Les Gentils qui n'ont point la loi» (Romains 2: 14).

J. Voilà vraiment une bonne nouvelle! Ne pensez-vous pas que l'enseignement du «Record» est très erroné et qu'il déshonore l'œuvre de Christ sur la croix?

E. Je pense qu'il est des plus mauvais. Et il y a plus, Dieu nous montre dans sa Parole, que cette doctrine a des conséquences fatales. Si un pécheur peut être justifié par la loi, l'œuvre de Christ sur la croix est mise entièrement de côté, car comme le dit l'apôtre: «Si la justice est par la loi, Christ est donc mort en vain» (Galates 2: 21). Il dit ailleurs que ceux qui font un mélange de loi et de grâce sont coupables d'adultère spirituel: «Ignorez-vous donc, frères (car je parle à des gens qui entendent ce que c'est que la loi), que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit? Car la femme qui est soumise à son mari est liée, par la loi, à son mari, tandis qu'il vit; mais si le mari meurt, elle est déliée de la loi du mari. Ainsi donc, le mari étant vivant, elle sera appelée adultère si elle est à un autre homme; mais si le mari meurt, elle est libre de la loi; de sorte qu'elle n'est pas adultère en étant à un autre homme. C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi, par le corps du Christ, pour être à un autre, savoir, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu» (Romains 7: 1-4).

## La loi est-elle la règle de vie du croyant?

J. Ceci est bien sérieux. Vous avez dit que la loi n'a jamais été donnée aux Gentils. Je me suis d'abord réjoui de cela, mais en y réfléchissant, il me semble que nous devons prendre la loi pour notre règle de conduite. Qu'en pensez-vous?

E. Je pense tout le contraire. Un arbre a-t-il besoin d'une loi pour lui dire de porter du fruit, ou en porte-t-il naturellement?

J. Il va sans dire qu'un arbre porte du fruit naturellement.

E. Il en est ainsi des choses de Dieu. Nous avons vu que nous sommes unis à Christ, que nous sommes faits participants de la nature divine et que l'Esprit de Dieu habite en nous. En conséquence, l'apôtre nous dit que, si nous vivons par l'Esprit, nous devons aussi marcher par l'Esprit et porter tous ses fruits qui sont: l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la douceur, la bonté, etc.

J. Je vois très bien ce que vous voulez dire. Si nous avons la vie divine et Christ demeurant en nous, il faut que, selon la puissance de cette nouvelle vie et de l'Esprit de Dieu en nous, nous portions du fruit pour Dieu, et s'il n'y a point de fruit, il est certain qu'il n'y a ni l'Esprit de Dieu ni sa grâce. Cela est impossible, parce que là où est l'Esprit, il faut qu'il y ait les fruits de l'Esprit, et là où est la grâce de Dieu, il y a

nécessairement un renoncement à l'impiété et aux convoitises mondaines, pour vivre sobrement, justement et pieusement dans ce présent siècle.

E. Oui, cela est extrêmement important, mais si nous prenons la loi pour notre règle de vie, nous mettons de côté l'oeuvre de l'Esprit de Dieu, ce qui est très sérieux. Car ceux qui sont sous la loi ne sont pas conduits par l'Esprit. «Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi» (Galates 5: 18), et à l'égard de tous ceux qui marcheront selon cette règle [de la nouvelle création], paix et miséricorde sur eux (Galates 6: 16).

J. Je suppose que le nouvel homme, étant de l'Esprit, ne peut pécher.

E. Non, il ne le peut, car Jean dit: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher, par ce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9).

J. La vieille nature peut-elle faire quelque bien?

E. Impossible, car il est dit: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, n'habite aucun bien». «Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». «La chair ne profite de rien». «Toutes nos justices ne sont qu'un linge souillé».

J. Permettez-moi de vous adresser encore une question: Je suppose que vous croyez que le Seigneur Jésus a accompli la loi?

E. Très certainement; il l'a pleinement accomplie, il l'a magnifiée et l'a rendue honorable.

J. Cela est dit de la loi cérémonielle, n'est-ce pas?

E. Je ne vois rien dans l'Ecriture qui nous autorise à diviser la loi en deux ou trois parties; je l'y vois comme un tout.

J. Je vous remercie beaucoup pour la vérité bénie que vous m'avez fait connaître dans cette conversation.

E. C'est Dieu qui m'a donné cette connaissance, et s'il lui a plu de vous la communiquer par mon faible moyen, à Lui seul en soit la gloire!

## Extraits

---

### 1<sup>ère</sup> série

«Je vous conjure, mon cher ami, de retenir ferme cette parole: «Il est écrit», et de laisser de côté celle-ci: «Il nous paraît», à nous autres, philosophes... Les vérités théologiques elles-mêmes, dans leur harmonie et leur beauté, ne doivent être cherchées que dans l'Écriture; c'est là, et là seulement, que nous en trouvons la meilleure explication mutuelle; et nous devons toujours regarder le volume sacré comme son plus sûr et son meilleur interprète.

### 2<sup>ème</sup> série

«Comme nous ne pouvons regarder un globe sans remarquer comme il est rond et complet, il en est de même, *pour un observateur attentif*, quant aux Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament... Je ne puis terminer sans rappeler à moi-même et à vous, que tous les doutes sont plus aisément résolus par la prière et par une communion solitaire et de cœur, que par toutes les preuves et les arguments possibles.

### 3<sup>ème</sup> série

On nous écrit d'Angleterre: «Le frère M. a fait récemment une prédication à C. H. que nous avons beaucoup goûtée: il est si clair, si précis et approuvé de Dieu par tant de conversions dont il est l'instrument. Il a fait, entre autres, une comparaison qui a fort intéressé son nombreux auditoire. Le chrétien, disait-il, avec ses aspirations célestes dans un corps de mort, est comme une alouette enfermée dans une cage, prenant à chaque instant son vol et retombant chaque fois, meurtrie par les barreaux, jusqu'à ce qu'une main amie au moyen de la mort ou de la transmutation, lui ouvre la porte et qu'elle s'élançe, rapide et légère, à travers les horizons célestes».

\* \* \*

Il a aussi parlé d'un jeune garçon de sept ans, qui s'est dès lors endormi au Seigneur, lequel était fort troublé et angoissé dans son âme. Bien que croyant que Christ était mort pour les pécheurs, il ne pouvait comprendre qu'il était mort aussi pour lui; il demandait qu'on lui en fournît des preuves. Après quelques instants de réflexion, le frère M. montra à l'enfant un tableau de tarifs de chemins de fer, suspendu à la paroi, au bas duquel il était écrit en gros caractères: «Les enfants en dessous de dix ans payent moitié prix». Il fit lire cette phrase à son jeune élève et lui demanda s'il croyait que ce fût vrai. Sur sa réponse affirmative, M. M. lui représenta qu'il croyait donc ce qu'un tableau de chemin de fer (ouvrage des hommes) lui disait, tandis qu'il doutait des déclarations positives que nous donne la Parole de Dieu. L'enfant comprit à l'instant et, se jetant à genoux, il rendit grâce à Dieu pour la lumière et l'affranchissement qu'il venait de recevoir.

\* \* \*

La perfection ne doit être cherchée qu'en Dieu. Lui seul est parfait, et en Lui est Jésus en qui seul l'homme peut trouver ce qui est divin. Pendant que ce bien-aimé Seigneur était ici-bas, il avait l'habitude de considérer chaque chose du côté tourné vers Dieu: «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas» (Jean 18: 11)? cette coupe de la colère contre le péché de l'homme, et que la main de Satan tenait devant Lui: la mort, le jugement, la colère! Mais Jésus ne voulait rien voir à côté de ce qui était donné par son Père, et lui était donné à Lui. — Et me sied-il à moi de juger par la vue de mes yeux et par l'ouïe de mes oreilles, et de ne pas discerner la main du Père et son amour dans chacune de mes afflictions? *Oh! non. Le moment est là maintenant de renoncer à soi-même*; et ce sera dans la présence de Christ que ce renoncement sera apprécié.

### 4<sup>ème</sup> série

Nous sommes très loin de réaliser suffisamment la puissance qu'il y a en Dieu pour nous préserver de chutes. Il y a une telle légèreté de cœur chez les chrétiens (car je ne parle pas ici de la coupable légèreté du monde); il y a une telle frivolité de pensées et de langage, même dans nos meilleurs rapports les uns avec les autres et en nous entretenant des choses qui sont bonnes, que cela nous empêche de comprendre ce

que la puissance sainte de Dieu peut et veut faire pour nous préserver de tomber. Souvent l'on s'excuse en disant: «la chair sera en nous jusqu'à la fin!» — Cela est vrai en effet, mais il n'est dit nulle part que la chair doit agir en nous jusqu'à la fin. Un chrétien ne devrait jamais permettre à la chair d'agir en lui de manière à pénétrer jusque dans sa conscience ou à se montrer au dehors. Ce n'est pas par l'activité de la chair elle-même en nous que nous devons apprendre avec douleur quelle est sa nature, c'est par l'activité en nous de l'Esprit Saint. Si nous découvrons la chair, parce que nous sommes en communion avec Dieu, elle ne troublera pas notre conscience devant Lui, ni ne déshonorera notre Maître devant les hommes. Dieu peut nous garder de chutes intérieurement et extérieurement. On sent qu'une mauvaise pensée est une chute, car elle nous sort de la présence de Dieu; et c'est une chute aussi réelle que l'est une faute publiquement commise, bien qu'elle ne soit pas aussi manifeste. Il est bien vrai que lorsqu'il y a beaucoup de spiritualité, une chute intérieure sera discernée par les autres; si un frère arrive lorsqu'une pensée coupable a affaibli ma spiritualité, s'il est en communion avec Dieu, il sentira ce qui me manque. Nous devrions nous souvenir que même ces chutes intérieures ne sont pas inévitables. Dieu est puissant pour nous garder de toute chute, et si la chair était toujours jugée et jugée profondément par nous dans la présence de Dieu, nous ferions l'expérience qu'il nous garderait en effet.

## 5<sup>ème</sup> série - Darby J.N.

La vie de la foi est toujours nourrie et entretenue selon la puissance de ce qui fait appel à elle, selon les difficultés par lesquelles elle est appelée à passer.

\* \* \*

Il faut toujours nous souvenir que, bien que Dieu puisse donner une manifestation extérieure de puissance, telle que des dons de guérison, des langues, etc., comme un témoignage pour le monde, et que tous ces dons puissent avoir cessé, cependant, dans tous les temps, avec ou sans cette manifestation extérieure de puissance, c'est dans la conscience de la faiblesse que gît la force, si cette conscience est mêlée avec la foi. Il peut y avoir du trouble de coeur en même temps que ce sentiment de faiblesse, sans qu'il y ait de l'incrédulité.

On trouve toujours de la force en regardant à Dieu; mais si la pensée s'arrête sur la faiblesse, autrement que pour l'appuyer et le faire reposer sur Dieu, cela devient de *l'incrédulité*.

Des difficultés peuvent survenir; Dieu peut permettre que bien des choses surgissent pour éprouver notre faiblesse; mais le simple sentier de l'obéissance est de marcher en avant, sans nous préoccuper à l'avance de ce que nous avons à faire, mais en comptant sur le secours dont nous aurons besoin et que nous trouverons quand le moment sera venu.

La conscience que nous ne sommes rien fait que nous sommes heureux de nous oublier nous-mêmes; et c'est alors que Christ devient tout pour l'âme.

Ce n'est pas d'avoir «beaucoup de force» qu'il s'agit, mais ce dont nous avons le plus besoin, c'est d'une plus grande conformité avec la *position* de Christ.

Au premier abord, il ne semble pas que ce soit beaucoup que de dire à ceux de Philadelphie — «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom»; car ils n'avaient pas fait de grandes oeuvres; et que pouvaient-ils faire? Mais dans le fait, c'était *tout* dire d'eux. Quand tout ce qui se faisait autour d'eux tendait à mettre de côté la parole écrite, eux l'avaient *gardée*; et quand tout marchait vers le reniement du nom de Christ, ils n'avaient *pas* renié son nom. Ce qui est grand aux yeux de Dieu n'est pas de faire descendre le feu du ciel comme fit Elie, c'est d'être fidèle au milieu de l'infidélité générale. — Pareillement, il ne semble pas que ce soit grandement louer les 7000 hommes qui n'avaient pas pris part à l'acte grossier de l'adoration de Baal, que de dire simplement qu'ils n'avaient *pas fléchi le genou devant Baal*; mais en réalité c'était dire tout pour eux, parce qu'ils étaient entourés de tous ceux qui *avaient fléchi le genou* devant Baal.

\* \* \*

Une vérité ancienne, qui a été acceptée dans le monde de manière à être tenue pour orthodoxe, ne met pas le coeur à l'épreuve. Elle accrédite la nature; on est estimé à cause d'elle.

Si je puis m'emparer de la religion et me faire valoir par son moyen, au lieu d'avoir mon cœur mis à l'épreuve par elle dans l'exercice de la foi, je puis être assuré que la religion que j'ai n'est pas la religion de Dieu. Quoiqu'elle puisse être la vérité, dans une certaine mesure, elle n'est pas la foi en Dieu.

Le caractère de ces derniers temps est précisément celui-ci: que les hommes cherchent toujours la connaissance de la vérité, sans jamais arriver à cette connaissance (comparez [2 Timothée 3: 7](#)). Je n'ai pas besoin de demander «qu'est-ce que la vérité?» quand je possède la vérité; ce qu'un homme cherche, il ne l'a pas encore trouvé. Un homme qui est toujours à courir après la vérité, prouve par cela même qu'il ne l'a pas trouvée jusqu'ici.

L'Eglise doit être jugée d'après les ressources qu'elle a à sa disposition. Dieu n'abaisse jamais cette mesure, quand il attend de notre part une réponse à ce qu'il a fait. C'est pourquoi nous avons à nous demander si, comme individus, nous montrons au monde la sainteté dont nous avons été faits participants et l'amour dont nous sommes les objets. Il y a beaucoup d'hommes qui *professent* Christ, tandis qu'il y en a comparativement peu qui *vivent* Christ.

Il y a deux côtés dans la vie de Christ: l'obéissance de l'homme à la volonté de Dieu, ou à la loi, si vous voulez, car Christ est venu sous la loi; et puis la manifestation de Dieu lui-même en grâce et en débbonnairété. Ceci n'est pas la loi; c'est Dieu en bonté, non pas l'homme dans la responsabilité.

## 6<sup>ème</sup> série - Les voies de Dieu et sa discipline - Darby J.N.

J'ai l'idée que l'oeuvre de Dieu dans un cœur reste souvent dans un certain sens à la surface, tout en étant réelle. Mais si elle est réelle, le salut est tout, aussi réel que si l'oeuvre était au fond du cœur. Quelquefois le travail d'approfondissement de l'oeuvre se fait peu à peu dans une vie fidèle et tranquille; quelquefois par des combats terribles sur un lit de mort; d'autres fois, et plus particulièrement si on s'est laissé aller aux tentations de l'ennemi et si on a dû être beaucoup occupé dans le service extérieur, par des angoisses comme celles que vous éprouvez, et l'étendue des connaissances que l'on peut avoir en pareil cas ne fait qu'aggraver le mal. En présence de tant de richesses que Dieu place devant nous, on se sent privé de tout. Pendant qu'on passe par ce travail, on ne peut pas supposer qu'on soit enfant de Dieu, parce que Dieu sonde le cœur et nous fait sentir ce que c'est que la chair dans les choses de Dieu. Si Dieu nous faisait sentir la paix du salut en même temps, on ne ferait plus l'expérience de ce que c'est que la chair; celle-ci ne serait pas jugée dans notre propre cœur. Satan, si nous sommes infidèles, s'en mêle aussi et ajoute à nos misères; mais Dieu se sert de cela. J'ai la pensée que vous n'avez jamais été foncièrement fondé sur la justification en vue de ce que vous êtes, et j'ai la conviction qu'il y a très peu de chrétiens qui le soient. Ils ont reconnu la grâce et qu'il n'y a de justice qu'en Christ; mais ceci n'a pas été appliqué à une connaissance faite de la chair. Mais cela n'empêche pas du tout que la vie soit là; et, de fait, la justification est aussi parfaite devant Dieu qu'au moment où nous jouissons de la paix. Vous avez raison quand vous dites que l'homme ne peut pas vous soulager; Dieu ne le veut même pas; mais il se sert de lui pour soutenir le cœur et la foi pendant que l'oeuvre se fait. En attendant, confiez-vous en Dieu: «S'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en lui» (Job. 13: 15). Dieu n'éprouve pas ainsi ceux qu'il veut laisser. Il a dit des pharisiens: «Laissez-les...» (Matthieu 15: 14). Quand il a voulu bénir la Cananéenne, qui reconnaissant déjà la misère dans laquelle elle était à propos de sa fille, qui reconnaissait (et réellement) Jésus pour fils de David, il ne l'a pas laissée jusqu'à ce qu'elle ait dit: «C'est vrai, Seigneur je suis un petit chien...» il l'a amenée à reconnaître que, lorsqu'elle était en présence de la bénédiction, elle n'avait pas droit d'y participer. C'était la souveraine grâce seule qui pouvait la lui accorder. La foi de la Cananéenne a été démontrée en ce qu'elle a persévéré à travers toute la dureté apparente du Seigneur, qui a duré jusqu'à ce qu'il l'ait amenée là où il pouvait la bénir pleinement: «Soumettez-vous donc à la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand il en sera temps...».

## 7<sup>ème</sup> série

### Enoch

Enoch marchait avec Dieu. Il n'est pas dit qu'il faisait ce que Dieu commandait, mais qu'il marcha avec Dieu et que Dieu le prit. Voilà un joyau enchâssé dans cette histoire d'hommes (Genèse 5) qui se résume en

ceci — «il vécut», «il engendra des fils et des filles», et «il mourut». On pourrait en dire autant d'un animal; mais «Enoch marcha avec Dieu». Quel secret de paix! Quel mot puissant pour dire cette histoire; plus courte que les autres quant à ce monde, elle parle à travers les siècles et le résultat n'en finira jamais, Dieu en soit béni; et ce Dieu est notre Dieu à toujours. Nous devrions même le connaître, — l'apprécier davantage. Il est tout amour.

\* \* \*

## La grâce et ses voies

Le veau d'or (le péché du peuple) a amené l'établissement du tabernacle (Exode 32; 33), le dénombrement (le péché du roi) a amené l'établissement du temple à Jérusalem (2 Samuel 24).

\* \* \*

## Le Saint Esprit demeure avec vous et sera en vous (Jean 14: 17)

Le vrai sens de la parole de Jésus à ses disciples quand il leur parle du Saint Esprit (Jean 14: 17), disant: «il demeure avec vous et sera en vous», est celui-ci: le Saint Esprit ne vous quittera pas comme moi je le fais actuellement, mais: «Il reste ou demeure» (bat sein Bleiben) «avec vous»; et plus que cela: «il sera en VOUS». Quand le Saint Esprit viendrait, il demeurerait avec les disciples, et ne les laisserait pas comme Christ allait les laisser.

## 8<sup>ème</sup> série – Discipline - Darby J.N.

Je comprends bien que ce n'est que lorsque Dieu fera luire la clarté de sa face sur vous, ou plutôt lorsqu'il vous donnera des yeux pour voir, que vous serez délivré; je sais aussi que l'homme n'y peut rien. La prière et la parole sont les choses dont Dieu se sert, et quelquefois par le moyen d'un homme.

Premièrement, vous vous trompez en pensant que les élus n'ont jamais passé par un état pareil au vôtre. J'y ai été; B. y a été; le fameux docteur Owen y a passé cinq ans; Bunyan y a été; et pour des périodes plus courtes, on y passe souvent sur son lit de mort, comme il en a été pour J. Scott... Cela ne diminue nullement la gravité de la chose; mais toutes les personnes dont je parle vivent encore ou sont mortes dans la foi.

Il y a trois choses qui caractérisent votre état; premièrement que vous avez beaucoup cultivé la science religieuse. Ainsi il est tout naturel que Satan dise: «Vous avez cela et rien autre», parce que cela a été souvent, je n'en doute pas, comme science, dans votre esprit.

Puis vous avez manqué à vous restreindre et à vous gouverner vous-même: et Satan peut dire: «Vous avez eu le dehors, vous n'avez pas eu la vie intérieure». Enfin, le fait que vous avez parlé à d'autres aggrave sous certains rapports la chose, parce qu'on a l'air ainsi d'être hypocrite à soi-même, quoiqu'on ne le soit pas. Mais si l'Ennemi se sert de toutes ces choses, Dieu s'en sert aussi.

Vous voyez que j'agis fidèlement envers vous en vous parlant ainsi; et maintenant je vais vous dire ce que j'entends par la justification en vue de ce que nous sommes, ne doutant nullement que le manque de cela définisse votre état, seulement vous avez ouvert la porte à l'Ennemi, *Dieu l'ayant permis pour votre bien*. Une âme, par la grâce de Dieu, reconnaît qu'elle est pécheresse, qu'elle a mérité la condamnation et qu'il n'y a que le sang de Christ qui puisse la laver; et elle croit que Jésus est le Fils de Dieu, le seul Sauveur; elle le confesse pour être tel; et elle jouit par la bonté de Dieu de la pensée d'être justifiée, mais d'une manière vague. Elle n'a jamais su ce que c'est que de se trouver *dans la présence de Dieu* avec la pleine découverte du fond affreux de péché qui est en nous; elle n'a jamais eu la conscience de ce qu'est vraiment le péché, et de la présence d'un Dieu juge *en même temps*, et puis peut-être l'Accusateur là aussi. Il se peut que des âmes arrivent dans le ciel sans passer là, mais je n'en ai guère vu, — une peut-être? Le travail dont je parle peut durer peu de temps, ou longtemps être aggravé si par la négligence on a prêté le flanc à l'Ennemi, ou quelquefois si Dieu veut se servir de quelqu'un qui a un caractère orgueilleux ou léger. Il peut avoir lieu pendant que nous sommes sous la loi, avant que nous ayons compris vraiment la grâce: dans ce cas la chose est plus simple, parce que lorsqu'on a eu connaissance de la grâce on se croit hypocrite; mais en général on y passe tôt ou tard. S'il y a eu des péchés cachés, cela aggrave aussi le cas. Or Dieu ne peut

pas exaucer nos supplications jusqu'à ce que le coeur soit sondé, car c'est ce qu'il fait en grâce. Si cela prend cent ans, Dieu continuera; seulement il soutiendra l'âme comme il est écrit: «J'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas».

Or se trouver dans cet état devant Dieu, et Satan à notre droite pour nous contrarier, c'est affreux! Mais voyez la conséquence: Qu'est-ce que Satan nous dit? — Tu as fait ceci; tu es cela; il n'y a pas de bien en toi; il y a eu du dehors sans réalité au dedans; tu as connu la grâce étonnante de Dieu et tu n'as pas eu les affections qui y correspondent. Eh bien, qu'est-ce que Satan fait? Il nous montre la vérité; *il nous rend bon service malgré lui*.

J'ai été frappé de voir qu'il n'y a pas un seul mot (sauf les conséquences que vous en tirez) dans votre lettre que tout chrétien ne dirait; mais il y a cette différence, que vous le dites en présence du jugement et eux en présence de l'amour. Grande différence sans doute, mais accord quant à ce qui est en nous, quant à ce que nous sommes. Le fils prodigue ne savait pas comment il serait reçu avant que son père fût sur son cou. Après il ne s'agissait pas de ce qu'il était, mais de ce que le père était. Or, cher ami, *c'est en présence du jugement qu'on apprend ce que c'est que le péché*. Il n'en est pas moins vrai que le fils prodigue était revenu à lui-même et porté comme une brebis sur les épaules de Jésus. Si Dieu nous *montrait* son amour, l'oeuvre qu'il fait serait arrêtée, parce qu'il nous enseigne ce que c'est que le péché en présence de la sainteté de son jugement. S'il nous montrait l'amour qui ne s'en souvient pas, cette oeuvre ne serait pas faite. Or il tient à la faire, pour votre bien. Cela ne vous consolera pas peut-être, je le comprends; mais Dieu agit; — aussi tôt que l'oeuvre sera faite, il vous versera dans le coeur une joie infiniment plus solide, qui dépendra non d'un jugement que vous portez sur vous-même, mais de la connaissance que vous avez faite de *Lui* en vue de ce que vous êtes. Le Père sur le cou d'un enfant ruiné et couvert de haillons! Aucun spectacle n'est plus beau, si ce n'est celui où nous voyons le même enfant dans la plus belle robe: mais cette robe n'était plus «*sa part du bien*»; elle était «du Père». — Je ne peux pas avoir de regret de vous voir là où vous êtes, quoique je désire bien que vous en sortiez. Et soyez sûr que, dans un certain sens, Dieu désire que vous en sortiez, comme un Père désire voir son fils sortir d'un état de punition, quoiqu'il le retienne là pour son bien. Ne cessez pas de crier à Lui pour qu'il accomplisse l'oeuvre de son amour et vous fasse vaincre ou plutôt vous soumette à sa puissante main au nom de Jésus. — Je pourrais vous montrer clairement par votre lettre que vous croyez; mais je ne le fais pas, parce que je connais trop l'état d'une âme qui se trouve là où vous êtes, pour supposer que vous verriez ce qui est évident pour les autres. Souvenez-vous qu'il n'a jamais été dit aux démons: Quiconque croit a la vie éternelle; mais cela a été dit à nous. Vous croyez bien que vous êtes condamné selon la Parole; mais vous n'avez pas, dites-vous, les affections qui répondent intérieurement à l'amour de Dieu. Vous savez bien que c'est là le raisonnement de toute âme quelconque sous la loi, quel que soit d'ailleurs le degré de l'angoisse, et vous le diriez vous-même. Comment voulez-vous avoir les affections qui répondent à cet amour sans que vous croyiez premièrement, avant de les avoir! Mais vous ne savez pas appliquer ce raisonnement à votre cas, je le comprends. Outre cela, Satan vous tourmente, je le comprends aussi. Mais ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez passé par là. Croire à l'amour de Dieu *tel que vous êtes*, voilà ce qu'il vous faut comme à nous tous. Heureusement que, ainsi que vous l'avez dit souvent à d'autres, Dieu voit le sang, bien que vous, vous ne le voyiez pas. Dieu ne demande pas ce que vous pensez de vous-même. Vous croyez, car il vous a donné de le croire, que Jésus est son Fils; et Lui juge et déclare que vous êtes sauvé! Si vous me dites que les dards de l'Ennemi vous atteignent, je le comprends, vu qu'il n'existe pas de bien en vous; ou que vous n'avez pas de force pour résister, j'en conviens. Mais je ne conviens pas que Dieu ne dise pas la vérité lorsqu'il vous dit sauvé. Si vous me dites que Dieu ne vous exauce pas; je ne le nie pas, parce que l'intelligence de son amour ne serait pas une bénédiction encore; il n'a pas ôté l'écharde à Paul, quoique Paul l'ait demandé avec instance; — mais il vous exaucera. Aussi je désire prier pour vous, car je crois qu'il y a une délivrance par ce moyen. Au reste Dieu est fidèle.

## **La sainteté à l'Eternel - Darby J.N.**

---

En suivant le Seigneur je me trouve là où il est, conséquence naturelle de ce que je marche après lui, et j'apprends nécessairement ainsi quelle est sa pensée pour le temps actuel. Je suis «dans la lumière comme lui-même est dans la lumière» (1 Jean 1: 7); «notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3). L'intelligence de la pensée de l'Écriture n'est pas en soi-même la communion. La

communion consiste à avoir une même pensée avec le Seigneur dans un moment donné, et à cet effet nous devons être dans la lumière comme lui-même est dans la lumière. Or la communion avec le Seigneur, étant inhérente à la vie éternelle, est par conséquent notre seul état vrai; nous avons la pensée de Christ. Impossible de douter que ce ne soit le désir du Seigneur de voir ses serviteurs dans cette proximité avec lui, car ce n'est que là qu'ils peuvent savoir comment ils ont à se conduire dans un monde où tout est ténèbres et opposition contre Dieu, et où, parmi ceux-là mêmes qui professent lui appartenir, il y a toutes les nuances de vues et toutes les variétés de pratiques qui s'ensuivent. Le ministère du Seigneur a pour but précisément de nous amener à cette proximité. Il me lave les pieds, afin que je sois séparé, par sa Parole, des influences qui m'entourent et qui m'éloignent de lui, et que je puisse, comme Marie, être assis à ses pieds pour être enseigné. Faut-il donc que nous soyons *poussés* à prendre cette place? Peut-il y avoir une chose plus douce pour le cœur de celui qui a goûté l'amour de Christ, que de savoir que Jésus veut nous faire part de sa pensée, et cela non pas d'une manière générale, mais de sa pensée telle qu'elle est en ce *moment même*, car voilà la communion? — Ce n'est pas que les Ecritures n'aient été écrites dans le but de nous révéler la pensée du Seigneur à de certaines époques, aussi bien que les principes généraux qui la gouvernent toujours; mais, comme je l'ai dit, la connaissance de la pensée de Christ, telle que l'Ecriture nous la donne, ne suffit pas en elle-même. Pour que je puisse *appliquer* l'Ecriture, j'ai besoin d'être en communion avec le Seigneur lui-même, car ce n'est que là que je suis dans la lumière comme lui-même est dans la lumière. Par exemple, je puis être en état de voir, par différents passages de la Parole, que Salomon est un type de Christ dans son royaume messianique; mais si j'introduis là des chrétiens parce que j'ai discerné Christ dans le type, il est évident que je n'entre pas dans la pensée du Seigneur à ce sujet, puisque ces passages se rapportent à lui dans sa relation avec son peuple terrestre et non avec son peuple céleste.

Il n'est rien de plus profitable pour l'âme que d'avoir l'intelligence de la pensée du Seigneur pour ce qui concerne le moment présent; et pourtant, hélas! les saints y sont souvent bien indifférents! Cela provient sans doute, en grande partie, de ce que cette pensée est si peu connue et par là si peu appréciée à sa valeur; — toutefois le véritable obstacle, c'est que l'on n'y peut entrer que par la foi. Il n'y a rien dans les circonstances qui nous entourent qui puisse nous faire comprendre la pensée de Christ; au contraire, en observant les choses et en cherchant à obtenir par leur moyen quelque direction et quelque secours, nous pouvons être sûrs d'être induits en erreur et de nous fourvoyer, car ces choses sont ténèbres et non lumière. Les circonstances et l'état des choses ici-bas peuvent nous pousser vers le Seigneur, et alors, dans sa présence, nous voyons combien ce que les hommes approuvent et soutiennent est contraire aux principes qui font agir Christ.

Evidemment, je le répète, ces principes, que l'Ecriture ne fait que nous révéler, n'acquièrent leur véritable importance et leur force que lorsque je suis dans la présence de Dieu: c'est là que, par la foi, je suis éclairé quant à leur nature et à leur puissance, comme à l'égard de leur contradiction positive avec les voies et les pensées de l'homme. Supposons un disciple de Christ amené par grâce à le suivre; il a les pieds lavés et son âme *goûte*, pour la première fois, le bonheur d'être séparé en esprit, par la puissance de la Parole, pour Christ dans la lumière, ce qui est la vraie sainteté: est-ce que, en conséquence de ce dont il a joui avec le Seigneur, il ne refusera et n'évitera pas, dans sa marche, tout! commerce avec les choses et les individus qui n'ont aucune sympathie ou communion avec la pensée de Christ? Sa communion à lui peut n'avoir été que faible, mais il fait bon usage de la grâce qui lui a été donnée, c'est pourquoi il lui sera donné davantage. Il débute de la bonne manière; son commencement est d'en haut, dans la communion de Christ; et dans la mesure où atteint sa lumière et sa force, il se détourne de tout ce qui ne convient pas à cette communion. Le milieu («la lumière»), où cette communion peut seule exister, *l'exige* de lui. S'il dit qu'il est dans la communion et qu'il marche dans les ténèbres, il est menteur et ne pratique pas la vérité. C'est pourquoi la communion est la pierre de touche de toute activité, car elle ne peut être maintenue qu'en marchant dans la lumière comme Christ est dans la lumière. Si nous cessons de marcher dans la lumière — dans la sainteté de Dieu — nous perdons à la fois la position et le privilège de la communion, et nous ne sommes pas en état de déterminer de quelle manière nous avons à nous conduire dans un monde qui gît dans le mal.

La manière d'agir des saints, en général, est de supputer quelles sont les choses qu'ils peuvent conserver sans faire tort à leur conscience, plutôt que de chercher d'abord à entrer dans la pensée du Seigneur, comme le disciple dont j'ai parlé, et, par cette pensée, dans la mesure où ils la comprennent et où la Parole



les y *autorise*, de s'abstenir et de se détourner de tout ce qui ne convient pas à Dieu. Quand je suis en communion avec le Seigneur, j'ai la conscience de ce qui lui est agréable; sa Parole, par la foi, me maintient là, et au milieu du désordre qui m'environne je cherche à le servir et à l'honorer. Quels résultats différents présentent les deux conditions! Dans l'une — dans la communion de la pensée du Seigneur — je n'accepte les choses qu'autant qu'elles sont saintes et s'accordent avec la présence de Dieu; dans l'autre — celle des saints en général, — je n'ai pas une intelligence claire de ce que Dieu veut, mais je cherche à être soutenu par lui dans les circonstances où je me trouve. Dans cette dernière position je suis comme Abraham qui, dans une bonne intention sans doute, mais en dehors de la place de la foi, disait: «Je te prie, qu'Ismaël vive devant toi» (Genèse 17: 18); tandis que, dans l'autre, je suis comme Moïse exigeant l'expulsion et la destruction de tout ce qui était incompatible avec la présence divine (voyez Exode 32: 20-27). Dans la condition du vrai disciple, je recherche la continuation du bien qui est pur, dont j'ai moi-même goûté et joui dans la présence de Dieu, et dans lequel je sais, par sa Parole, qu'il me maintiendra; tandis que, dans l'autre, je ne souhaite que de voir le Seigneur approuver les choses telles qu'elles sont, n'ayant aucune véritable idée d'un état plus élevé qui, dans son application, les mettrait toutes de côté, et n'épargnerait certainement rien qui ne convînt pas à la sainteté de Dieu; ce n'est pas alors ce qui est *divin* que je recherche, mais la *sanction* divine de ce que je trouve et que je connais ici-bas de meilleur. Je puis tâcher d'améliorer ou de corriger les choses qui sont, mais, même corrigées, ce ne sont toujours que des choses *humaines*; tandis que ce qui est divin n'a besoin d'aucun perfectionnement, et prend la place même de ce qui est près, et qui est humain.

La chose première et principale, sur laquelle insistera un homme qui suit Christ et qui, par conséquent, est en communion avec lui, c'est «la sainteté à l'Eternel» — la séparation de toute espèce de souillure connue. Quel autre but, quel autre besoin pourrait avoir celui qui est dans la lumière comme Dieu est dans la lumière? Nous sommes «l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22); et plus je suis dans la lumière, plus cette parole aura de poids pour moi, plus je la maintiendrai par la foi, parce que dans ma communion mon âme est assurée que cette parole est «*de Lui*». De tout temps le vrai saint a maintenu sa séparation d'avec le mal, comme étant avant tout le caractère de sa vocation, et plus Dieu a été révélé pleinement, plus ce principe a été mis en avant avec autorité et puissance. Lorsque Dieu habitait parmi son peuple sur la terre (comme il le fait sur le fondement de la rédemption), après que les Israélites furent sortis d'Egypte, le commandement par excellence, placé devant eux, fut: «Soyez saints, car je suis saint» (Lévitique 19: 2); et il n'y eut jamais de témoignage de dévouement à Dieu provenant d'un coeur vrai, qui ne portât ce caractère. Que ce soit un Daniel à Babylone, un Esdras ou un Néhémie parmi les captifs rentrés à Jérusalem, «la sainteté à l'Eternel» est le principe qui gouverne; comme aussi il n'y eut jamais de puissance, soit chez un Phinéas, soit chez un Gédéon, si ce n'est en maintenant dès le début ce même principe, de se détourner du mal et de s'en séparer de la manière la plus formelle. En effet, rien n'est plus conséquent. Dieu est lumière; — et plus je vis près de lui, plus je réalise que je suis son habitation par l'Esprit, plus je dois être tel qu'il est en toute simplicité et évidence. C'est lui, et rien autre, qui doit régler mes voies, et j'ai à maintenir avec ferveur cette parole du Psaume 93: «Eternel! la sainteté a orné ta maison pour une longue durée».

Voilà ce qui dirige le disciple qui s'est tenu près de son Seigneur et a été dans sa communion; il a à insister sur la sainteté en toutes choses; il ne peut tolérer rien de ce qu'il sait être impur, il ne peut et ne doit pas s'en approcher. Il s'est trouvé là où aucune souillure ne peut entrer; ses goûts et ses habitudes ont été formés là, et la conséquence en est naturellement la séparation de tout mal connu. Il n'en admet rien sous quelque prétexte que ce puisse être, et son seul motif d'agir est la «sainteté à l'Eternel». C'est pourquoi, lorsque l'état des choses dans l'assemblée eut atteint un degré de mal extraordinaire, Dieu, par sa Parole, dit à Timothée: «Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci (des vases à déshonneur), il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au maître» (2 Timothée 2: 21); et on ne peut l'être qu'en se purifiant ainsi. Nous voyons donc qu'aucune déclaration de la Parole n'est aussi positive et aussi claire que lorsqu'il est dit que la base première de l'habitation de Dieu, c'est la sainteté. Dieu est saint, et l'âme qui vit dans sa communion connaît sa sainteté, y trouve son bonheur, et ne peut se soumettre, dans ce qui est fait pour Lui ici-bas, à rien qui ait quelque relation avec le mal. Dans la communion de Dieu, j'apprends quelles sont la véritable puissance et la valeur de sa Parole; et alors, en m'y attachant, en marchant dans la foi, je suis confirmé et soutenu par le Seigneur dans la direction et le chemin qui seuls lui agréent. Mon coeur, dans sa présence, n'aime aucune autre voie, et, ainsi conduit, je suis vraiment un témoin pour Dieu.



## O sentinelle! Que reste-t-il de la nuit? - Esaïe 21: 11, 12

---

L'Écriture place devant nous, de temps en temps, des hommes de caractères différents, ayant affaire avec la même difficulté morale; comme par exemple: *la prospérité des méchants*; et nous voyons de quelle manière diverse cette difficulté agit sur eux.

- *Jérémie* va directement à Dieu, trouvant la question impossible à résoudre pour lui; c'était agir droitement et pieusement (voyez Jérémie 12).
- *David* en est accablé et fait entendre des paroles d'impatience: toutefois son âme est pleinement restaurée à la fin (voyez le Psaume 73).
- *L'Ecclésiaste* considère le méchant profitant de la patience et du long support de Dieu, à juger les oeuvres d'iniquité, laissant l'homme prospérer dans sa méchanceté (voyez chapitre 8: 11).
- *Malachie* parle d'une génération qui fera plus que cela, et s'attaquera au Dieu de jugement pour le même motif: la prospérité des méchants (voyez chapitres 2: 17; 3: 14, 15).

Ce sont là des exemples de ce dont je veux parler, c'est-à-dire la même difficulté morale traitée d'une manière différente par des hommes différents. Cependant, ce que dit Malachie signale une méchanceté qui surpasse tout: le jugement est méprisé, et la pensée en est, pour ainsi dire, tournée en ridicule, parce que ceux qui font le mal continuent à prospérer; — et ceci nous conduit tout naturellement à méditer sur le chapitre 21: 11, 12, du prophète Esaïe.

Duma ou l'Idumée, le pays d'Esau, était la patrie de l'homme profane, de l'homme du monde, l'infidèle. C'est là que la voix du moqueur se fait entendre, défiant l'une des sentinelles de Dieu et lui demandant: «Que reste-t-il de la nuit?»

Cela nous apprend que la sentinelle avait déjà parlé de la nuit, et montre sa fidélité à la charge qui lui était confiée; car une partie de notre témoignage par l'Esprit concerne «la nuit» — les ténèbres où gît actuellement le monde des hommes, ou la nuit solennelle et sombre des prochains jugements de Dieu. Le défi même que porte l'Edomite impie constate, je le répète, que la sentinelle avait été fidèle, et qu'elle comprenait et accomplissait à la fois son ministère. Les prophètes et les apôtres nous parlent fréquemment de «la nuit». Ils mentionnent maintes fois le jugement qui doit précéder et introduire le royaume ou l'ère de la gloire; et la sentinelle que l'on attaque ici était des leurs, et s'était trouvée dans «la compagnie des prophètes». Et elle n'est pas de ceux qui ont à rétracter leurs paroles; après avoir déjà parlé de la nuit, elle en parle encore; car en réponse au défi qui lui est adressé, elle dit: «Le matin vient, puis aussi la nuit». Elle peut parler «du matin», il est vrai, mais elle ne manque pas de mentionner aussi «la nuit», bien que la pensée en puisse être traitée avec mépris. La gloire sera là au temps de la présence du Seigneur ou au matin de son apparition, toutefois le moment sinistre et terrible de son jugement doit le précéder, ainsi que tous les prophètes l'annoncent.

Telle est *la fidélité* de la sentinelle: elle maintient son témoignage quant «à la nuit», tout en parlant aussi «du matin». Elle déclare que le jugement s'approche, mais fait mention en même temps du royaume dans sa gloire. Le ministère de la sentinelle doit être celui de la *grâce*, aussi bien que celui de la fidélité; c'est pourquoi elle a une parole pour la conscience du moqueur. Il ne lui suffit pas de s'étendre sur les terreurs du jugement, elle y joint quelques mots d'avertissement, «cherchant à persuader les hommes», comme le dit l'apôtre (2 Corinthiens 5: 11); ainsi, en répondant au défi de l'Edomite, la sentinelle ajoute: «Si vous voulez interroger, interrogez; retournez, venez». Elle engage le moqueur à changer de pensée, et s'il veut interroger, à le faire dans un esprit convenable, un esprit de repentance; à «retourner» et revenir de son mépris pour le serviteur de Dieu et son témoignage, et à «venir» avec une disposition de foi et d'adoration pour placer sa demande devant le Seigneur.

Tout ceci forme un ensemble d'une grande beauté. Cette union de fidélité et de grâce nous offre un beau modèle, bien que à peine indiqué, du ministère de tous ceux qui veillent sous la direction de l'Esprit de Dieu. La sentinelle insiste sur la vérité de Dieu et ne veut pas l'affaiblir, mais elle cherche en même temps à la présenter avec force à la conscience des pécheurs pour qu'ils l'acceptent.

Cette «charge» brève et significative «de Duma» fait penser au chapitre 3 de la 2<sup>e</sup> épître de Pierre, où nous trouvons un autre moqueur et avec lui aussi la réponse de l'Esprit de Dieu.

Le moqueur met en doute la promesse de la venue du Seigneur, ce qui prouve que cette promesse avait fait partie du témoignage déjà rendu, tout comme au chapitre 21 d'Esaië, ainsi que je l'ai fait remarquer, le défi de l'Edomite prouvait que la sentinelle avait déjà parlé de la nuit. Mais l'homme qui parle ici tâche de soutenir son accusation par un raisonnement qui lui paraît très spécieux, et il demande avec insolence: «Où est la promesse de son avènement?» ajoutant ensuite: «Car depuis que les pères se sont endormis toutes choses demeurent comme elles ont été depuis le commencement» (2 Pierre 3: 4). Les hommes discutent le mystère de la venue du Seigneur en s'appuyant sur le cours général de la nature et des événements du jour, et ils le font dans le même esprit que cette parole: «Sentinelle, où en est la nuit?»

L'apôtre réplique. Il apprend au moqueur que, depuis le commencement de la création toutes choses avaient suivi leur cours (comme le moqueur l'avait dit lui-même), mais non pas simplement par la puissance de causes et d'effets, de lois établies et d'analogies; que toutes choses, au contraire, dans les âges successifs, avaient eu leur raison d'être dans le bon plaisir de Dieu et dans sa parole; que par cette parole les cieux subsistaient d'ancienneté et la terre également; que par cette même parole le déluge était venu, et que par cette même parole encore, nous avons maintenant un nouveau ciel et une nouvelle terre qui attendent leur jugement par le feu, quand il plaira à Dieu selon cette même parole.

Telle est la belle réponse de la sentinelle du Nouveau Testament à l'Edomite de son temps; et après lui avoir ainsi parlé, Pierre se tourne vers les saints pour les exhorter, en vertu du jugement prochain et de la gloire à venir, c'est-à-dire en vertu du «matin» et de la «nuit» du prophète. Il désirerait les voir «croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 3: 18), et retenir avec fermeté la foi et l'espérance au milieu des raisonnements des moqueurs qui les entourent. Il voudrait de plus qu'ils fussent capables de comprendre la cause du retard de la venue du Seigneur, auquel s'attaquaient ces hommes, et d'en voir la solution dans le plus merveilleux des conseils de la grâce: «Le salut de Dieu».

Je considère en effet ce chapitre de l'épître de Pierre comme un passage remarquable du Nouveau Testament en coïncidence avec la charge d'Esaië contre le pays d'Edom. Le moqueur des derniers jours de la chrétienté est semblable à l'Edomite profane des temps des rois d'Israël; et je demande si le jour présent, entre autres caractères, n'a pas celui d'être un jour d'impiété et de moquerie édomitiques; un jour où les sentinelles du Seigneur devraient savoir, comme Esaië et comme Pierre, ce qu'ils ont à faire et comment ils doivent répondre. Je n'en doute pas: qui peut s'y méprendre? Les temps actuels ont une signification immense. Les révolutions politiques, autant que les travaux de l'activité chrétienne, leur impriment un cachet qui est loin d'être ordinaire.

Dans les dispensations de Dieu envers la terre, il y a toujours eu «la nuit» et «le matin» — le matin de la gloire ou le jour du royaume, et la nuit du jugement qui dégage la voie et purifie la scène.

Il en fut ainsi du temps de Noé: — le jugement par le déluge eut son cours et fit son oeuvre, et la terre nouvelle apparut. — L'épée de Josué jugea les peuples de Canaan; le pays fut partagé entre les tribus d'Israël et la gloire y établit sa demeure. — Les conquêtes de David ouvrirent le chemin au trône de Salomon. — Et il en est de même de la terre ou du monde maintenant. La «nuit» s'approche, la nuit apocalyptique, les jugements que ce livre annonce, que ce soit sous la forme de sceaux, de trompettes ou de coupes; et le «matin» aussi est en vue, le matin apocalyptique, le royaume où les saints vivront et régneront avec Christ pendant mille ans; et où l'Epouse descendra du ciel dans toute sa splendeur, ayant la gloire au dedans d'elle. Par conséquent si l'on demande: «Où en est la nuit?» pour autant qu'il s'agit de l'avenir de la terre, la réponse est encore la même: «le matin vient, puis aussi la nuit».

## Extrait des études sur la Parole

---

«Christ est la vérité, il est le centre de toutes les voies de Dieu; mais la Parole est la divine communication de cette vérité, ainsi il peut être dit: «Ta Parole est la vérité». Mais, bien que la vérité révélée soit communiquée par le moyen des hommes, de sorte qu'elle prend une forme adaptée à l'homme, sa source est divine, et celui qui l'a communiquée est divin, de qui est-il dit: «Il ne parlera pas de Lui-même» (Jean 16: 13), c'est-à-dire à part du Père et du Fils. Ainsi la révélation de la vérité a toute la profondeur, l'universalité de relations, la liaison inséparable avec Dieu (sans laquelle elle ne serait pas la vérité, car tout ce qui est séparé de Dieu est mensonge), que la vérité elle-même possède et possède nécessairement, parce qu'elle est l'expression des relations de toutes choses avec Dieu en Christ, c'est-à-dire des pensées de Dieu lui-même dont toutes ces relations ne sont que l'expression. La Parole juge aussi, il est vrai, tout ce qui n'est pas en accord avec ces relations, et juge selon la valeur de la relation qui a été rompue, en rapport avec Dieu lui-même, et avec la place que cette relation a dans ses pensées.

Lorsque cette Parole est reçue par l'opération vivifiante du Saint Esprit dans le coeur, elle est efficace: il y a la vie, il y a la foi; l'âme est en relation vivante, réelle, pratique, avec Dieu, selon ce qui est exprimé dans la révélation qu'elle a reçue. La vérité, qui parle de l'amour de Dieu, de la sainteté, de la purification de tout péché, de la vie éternelle, de la relation d'enfant, — nous place, lorsqu'elle est reçue dans le coeur, en relation réelle, actuelle, avec Dieu selon la force de toutes ces vérités comme Dieu les conçoit et les a révélées à l'âme. Dans l'âme, elles sont vitales et efficaces par le Saint Esprit; *et la conscience de cette révélation de la vérité et de la vérité de ce qui est révélé, de l'ouïe réelle de la voix de Dieu dans sa Parole, est la foi. Mais tout est vrai dans la Parole révélée, avant qu'on y croie*, autrement on ne pourrait pas croire à la vérité en croyant à la Parole, quoique le Saint Esprit seul y fasse entendre la voix de Dieu et produise ainsi la foi; et ce qui est révélé est, d'un côté, la divine expression de ce qui tient à l'infini, et, de l'autre, s'exprime dans le fini.

Ainsi la Parole est la divine expression de ce qui a la profondeur de la nature de Dieu (duquel tout vient et avec les droits duquel tout est en relation), mais de ce qui est développé, — puisque cette Parole s'occupe de ce qui est en dehors de Dieu — dans la créature et dans le fini. L'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Christ est le centre de cette révélation, de ces relations du fini avec l'infini; le centre nécessaire, on peut dire (maintenant que nous avons connaissance de ces relations) de tout ceci ainsi que nous l'avons vu: la Parole inspirée en est l'expression selon la perfection de Dieu, et — Dieu en soit béni comme le Sauveur qui en est le grand sujet, car dit-il: «elles (les Ecritures) rendent témoignage de moi» — dans des formes humaines.

Mais cette Parole étant divine, inspirée, la divine expression de la nature des personnes et des conseils divins, rien que ce qui est ainsi inspiré ne peut avoir cette place, rien autre n'est l'expression divine des pensées et de la vérité divines, car rien autre n'est en union *directe* avec la source même, coulant ou jaillissant de cette source, sans mélange. *En me servant d'autre chose que de la Parole, les rapports directs de mon âme avec Dieu n'existent plus: ce qui est dit n'est plus divin.*

Ce qui est dit peut contenir bien des vérités, mais la dérivation vivante, l'infini, la liaison avec Dieu, la dérivation immédiate et non interrompue de Dieu, — manquent; l'infini n'y est plus. L'arbre croît de sa racine, et toutes ses parties, de la racine jusqu'aux feuilles, forment un ensemble; l'énergie de la vie y coule, la sève qui vient de la racine. On peut considérer une partie de l'arbre comme Dieu l'a placée là, comme partie de l'arbre, on peut voir l'importance du tronc, la beauté du développement dans les moindres détails de ses rameaux et de sa verdure, ce qu'il y a de grandiose dans l'ensemble où l'énergie vitale réunit la liberté et l'harmonie des formes; on sent que c'est un *tout, uni* par cette vie comme ce tout est *produit* par elle. Les feuilles, les fleurs, les fruits, tout nous parle de ce soleil divin qui les a développés, de la source inépuisable et jaillissante qui les nourrit; — mais on ne peut pas séparer une partie de l'arbre, quelque belle qu'elle soit, et lui laisser l'énergie de la vie et sa relation avec le tout.

Quand la puissance de l'Esprit de Dieu produit la vérité, elle se développe en union avec sa source, soit dans la révélation, soit même dans la vie et dans le service de l'individu, bien que, dans les deux derniers cas, il y ait, par la faiblesse de l'homme, un mélange d'autres éléments. Quand l'esprit de l'homme saisit et veut formuler la vérité, il le fait selon la portée de l'homme, qui n'est pas la source; la vérité, fût-elle même

pure, est séparée de sa source et de son ensemble. De fait, la formule porte toujours l'empreinte de la faiblesse de l'homme; l'homme ne la saisit que partiellement; il n'expose qu'une partie de la vérité: *dès lors elle n'est plus la vérité*. De plus, il faut, quand l'homme la sépare de l'ensemble où Dieu l'a placée, qu'il la revête d'une nouvelle forme, d'une enveloppe qui vient de l'homme; voilà l'erreur qui se mêle avec elle! Ainsi la vérité qu'il reproduit n'est plus partie vitale de l'ensemble; elle est partielle et partant pas la vérité; elle est, de fait, mêlée avec l'erreur. Dans la vérité il y a, quand Dieu l'exprime, l'amour, la sainteté, l'autorité, l'expression des propres relations de Dieu avec l'homme et de la dignité de sa personne. Quand l'homme formule la vérité, tout cela manque et ne saurait se retrouver dans son résumé de la vérité, parce que *l'homme* le formule; ce n'est plus *Dieu* qui parle. Dieu formule bien la vérité, c'est-à-dire, il exprime la vérité dans des paroles certaines. Si l'homme se met à formuler la vérité, sa formule n'est plus la vérité donnée de Dieu. Ainsi, *retenir ferme la vérité comme Dieu l'a formulée, retenir le type, la forme de son expression, est de toute importance; en la gardant on est en relation avec Dieu, selon la certitude de ce qu'il a révélé*.

Cette relation divine de la vérité est la seule ressource de l'âme quand l'Eglise a perdu sa force et son énergie et n'est plus un soutien pour les faibles, et ne répond plus à ce caractère de «colonne et d'appui de la vérité» qu'elle doit avoir. La vérité, la vérité claire, positive, donnée comme révélation de Dieu en des paroles revêtues de son autorité, dans lesquelles il a Lui-même formulé cette vérité, en communiquant les faits et les pensées divines, nécessaires pour le salut des hommes et pour la participation à la vie divine, voilà ce qu'il faut retenir ferme: *on n'est sûr de la vérité que lorsqu'on tient les expressions de Dieu* qui la renferment. Je peux parler de la vérité en toute liberté par la grâce, chercher à l'expliquer, la communiquer selon la mesure de la lumière et de la puissance spirituelle qui m'ont été accordées; je peux chercher à démontrer sa beauté, les relations de ses diverses parties entre elles-mêmes; tout chrétien, et en particulier ceux qui ont un don de Dieu conféré dans ce but, peuvent et même devraient le faire; mais la vérité que j'explique et que je propose, est la vérité telle que Dieu l'a donnée et formulée dans la révélation qu'il en a faite: je retiens la forme des saines paroles que j'ai reçues d'une source et par une autorité divines; elles m'assurent dans la vérité. Et ici le rôle de l'Eglise est important à remarquer.

L'Eglise reçoit, elle maintient la vérité dans sa propre foi; elle garde la vérité, elle lui est fidèle; elle lui est assujettie comme à une vérité, à une révélation de Dieu lui-même. Elle n'est pas la source de la vérité en tant qu'Eglise; elle ne la propage, elle ne l'enseigne pas. Elle dit: «je crois»; non pas: «croyez». Dire: «croyez», est la fonction du ministère, dans lequel l'homme est toujours individuellement en relation avec Dieu par un don qu'il tient de Dieu, et pour l'exercice duquel il est responsable à Dieu. Cette dernière remarque est de toute importance. Ceux qui ont ces dons sont membres du corps. L'Eglise exerce sa discipline à l'égard de tout ce qui est chair en eux dans l'exercice réel ou apparent d'un don, comme partout ailleurs. Elle se conserve dans la pureté sans avoir égard à l'apparence des personnes, en se dirigeant dans cette discipline par la Parole, car elle est responsable de cette discipline; mais *elle n'enseigne pas; elle ne prêche pas*. — *La parole est avant l'Eglise; — celle-ci a été rassemblée par la Parole*: les apôtres, un Paul, ceux qui furent dispersés par la persécution, mille autres âmes fidèles ont annoncé la Parole, et ainsi l'Eglise a été rassemblée. On a dit que l'Eglise a été avant les Ecritures: pour ce qui regarde le Nouveau Testament, cela est vrai; mais la Parole prêchée a été avant l'Eglise; l'Eglise n'en est jamais la source, mais le fruit; l'édification de l'Eglise rassemblée vient directement de Dieu par les dons qu'il a accordés, le Saint Esprit distribuant à chacun comme il veut. Les Ecritures sont le moyen que Dieu a employé pour conserver la vérité, pour nous en assurer, vu la faillibilité des instruments de sa propagation. Si, au commencement, il a tellement rempli quelques hommes de l'Esprit, que l'erreur était exclue de leur prédication; si, outre cela, il a agi pour donner des révélations dans lesquelles il n'y avait que sa Parole, il n'en est pas moins vrai que, en thèse générale, la prédication est le fruit de l'oeuvre du Saint Esprit dans le coeur; et il y a *mesure de spiritualité* et *possibilité d'erreur*. A l'égard de ces communications, quelle que soit la puissance de l'oeuvre de l'Esprit, il faut juger (voyez Actes des Apôtres 17: 11; 1 Corinthiens 14: 11, 15). Nous verrons plus tard que les Ecritures sont ce qui donne de la sûreté, dans ce jugement, à ceux qui sont conduits de Dieu.

## La venue de Christ et le jour du Seigneur

---

Il est de la plus haute importance de bien comprendre, autant pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau, le sens et la portée du «*jour du Seigneur*». La «*venue du Seigneur*» est une chose différente.

Quand le Seigneur vient, les saints qui se sont endormis sont ressuscités et les saints vivants sont changés: cela n'est pas le jour du Seigneur et n'est jamais ainsi appelé dans l'Écriture. — Il y a dans Pierre (2 Pierre 3) un passage qui semble présenter quelque difficulté, mais cette difficulté ne tient qu'à la confusion des deux événements dont nous parlons. Dès qu'on les distingue tout devient clair. Ce que les moqueurs des derniers jours disent, c'est: «Où est *la promesse de sa venue...?*» Ce que le Saint Esprit répond, c'est que *le jour du Seigneur* viendra et viendra comme un larron dans la nuit, pour juger l'iniquité de la terre. Les moqueurs méprisent les chrétiens qui attendent la bienheureuse espérance, savoir la venue de leur Seigneur; mais le Saint Esprit les menace du jour terrible du Seigneur. Jamais le Seigneur n'est présenté comme venant comme un larron dans la nuit, excepté quand il s'agit positivement de jugement, ainsi dans l'épître à Sardes (Apocalypse 3). Dans le chapitre 5 de la 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniens le Saint Esprit introduit l'image du larron dans la nuit, quand il parle du jour du Seigneur venant sur le monde, et non pas en rapport avec les saints qui attendent Christ.

## L'antichrist ou l'homme de péché

---

«Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez *comme des dieux*, sachant le bien et le mal» (Genèse 3: 5). — Ce fut par ces paroles épouvantables que le prince des ténèbres troubla la joie innocente et les pures jouissances du jardin d'Eden. Dès le commencement, Satan a eu pour but de soulever l'homme contre Dieu, de le soustraire à sa dépendance, et de lui faire étendre la main vers la puissance divine. Hélas! il n'a que trop bien réussi! L'homme s'est affranchi de l'autorité de Dieu; sa haine et son opposition contre Lui vont toujours en augmentant, et pourtant le mal n'est pas encore arrivé à son comble: les temps actuels ne sont qu'une pâle introduction des temps qui sont à venir. Sans doute la papauté, le protestantisme sans vie, la religion de Mahomet, le paganisme, les systèmes des rationalistes et de la théologie moderne, l'abandon et le mépris de tout gouvernement, auxquels les révolutions ont donné tant d'extension, les besoins de grandeur, de luxe, de plaisirs, que l'industrie s'épuise à satisfaire, sans doute toutes ces choses sont autant de moyens entre les mains de Satan pour préparer l'apostasie et mettre au jour le mystère d'iniquité; toutefois ces choses ne sont pas encore l'apostasie elle-même.

Elle viendra cependant: le mystère d'iniquité sera révélé. Lorsque l'Eglise de Christ sera enlevée dans le ciel; lorsque les Juifs, de retour dans leur pays, auront rebâti leur ville et leur temple, et que l'empire romain sera rétabli et divisé en dix royaumes, alors sera le moment où Satan se montrera dans toute sa méchanceté. Précipité du ciel sur la terre (Apocalypse 13: 9) au commencement de la seconde moitié de la dernière semaine de Daniel (Daniel 9), Satan se personnifiera dans l'homme de péché, le fils de perdition, l'Antichrist. Il revêtira celui-ci de tout le pouvoir qui lui appartient à lui-même; il le douera de toutes sortes de dons, et lui donnera une puissance de séduction, par laquelle il attachera les hommes à sa personne; en un mot, il réunira en lui tout ce qui peut exciter les désirs et les convoitises de l'homme, afin que le monde, rempli d'admiration, apporte à ce fils de perdition louange, honneur et gloire, et que en lui Satan soit glorifié par tous les habitants de la terre (Apocalypse 13).

Il vaut donc la peine de s'arrêter à considérer cet effrayant personnage, dans lequel Satan se montrera sous son véritable aspect.

Nous n'avons qu'à prononcer le nom de l'Antichrist, pour faire penser aussitôt à un être qui manifestera en tous points un caractère opposé à celui du Seigneur Jésus Christ. Et comment pourrait-il en être autrement? N'est-il pas le substitut de Satan qui, ainsi que Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour *sauver* les pécheurs, envoie l'Antichrist dans le monde pour faire périr les hommes? — Comme le Seigneur Jésus, il apparaîtra comme Roi et Prophète (Daniel 11; Apocalypse 19); comme l'Agneau égorgé, il se montrera comme une bête ayant deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau (Apocalypse 13); mais ce sera sous ces caractères même qu'il se fera connaître comme l'Antichrist, comme celui qui vient pour combattre l'Eternel et son Oint.

Si Jésus trouvait sa «nourriture à faire la volonté de son Père qui est dans les cieux» (Jean 5: 30; 6: 38), il nous est dit de l'Antichrist qu'il sera un «roi qui fera sa volonté, et s'enorgueillira et s'élèvera par-dessus tout dieu» (Daniel 11: 36). Si l'oeuvre de Jésus était de «passer de lieu en lieu faisant du bien» (Actes des Apôtres 10: 38), «d'annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres, de guérir ceux qui ont le coeur froissé, de publier aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, de mettre en liberté ceux qui sont foulés et de publier l'an agréable du Seigneur» (Luc 4: 18, 19), l'oeuvre de l'Antichrist sera de persécuter les saints, de les mener en captivité et de les tuer (Apocalypse 13). Si Jésus faisait des miracles pour le salut des hommes, l'Antichrist en fera pour les séduire et les entraîner dans son apostasie.

En contraste avec l'homme «*céleste*» (1 Corinthiens 15: 48) et le Juste» dont parlent les Psaumes, l'Antichrist est l'homme qui est de la terre (Psaumes 10: 18); le destructeur, «l'insensé qui dit en son coeur: il n'y a point de Dieu» (Psaumes 14: 1); «l'homme vaillant, qui se vante du mal» (Psaumes 52: 1), Au contraire de Christ, le Saint et le Juste, qui «s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave» (Philippiens 2: 6-9), l'Antichrist est «l'homme de péché, le fils de perdition, lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 3, 4).



L'Antichrist est semblable à Pharaon, l'insolent ennemi de Dieu et de son peuple, disant: «Qui est l'Eternel pour que j'obéisse à sa voix» (Exode 5: 2)? — Il est comme Nebucadnetsar qui ordonnait, sous peine de mort, que les peuples et les nations se prosternassent devant la statue d'or qu'il avait dressée dans la contrée de Babel (Daniel 3); comme Darius qui défendait que l'on fît aucune requête à quelque dieu ou à quelque homme que ce fût, sinon à lui-même (Daniel 6: 7); ou comme Alexandre le Grand qui se faisait passer pour le fils de Jupiter; c'est-à-dire du grand Dieu des dieux.

Si nous réunissons tous ces détails, quel ensemble effrayant, quelle image terrible se présente à nous! Et cependant l'Antichrist, se montre sous un autre caractère encore, le plus affreux de tous — l'apôtre Jean nous dit de lui qu'il est celui qui «nie le Père et le Fils» (1 Jean 2: 22)! Il dit encore: «Jeunes enfants, c'est la dernière heure; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure» (2: 18). Il y avait donc déjà du temps de l'apôtre Jean des antichrists, des hommes agissant selon l'esprit de l'Antichrist qui doit venir, et même il est ajouté: «ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres» (2: 19)! — Ceux qui agissaient dans l'esprit de l'Antichrist, étaient des hommes qui avaient autrefois confessé le nom de Christ!... Et il en doit être ainsi: il ne peut y avoir d'antichrist s'il n'y a pas eu auparavant une certaine connaissance de Christ. Le diable peut imiter: il peut corrompre la vérité de Dieu, et s'en servir pour ses propres fins à lui; il peut la présenter sous une forme nouvelle et mauvaise, et revêtir ainsi une hérésie positive de l'apparence de la vérité — mais il ne peut rien créer. Il en sera de même quand l'Antichrist viendra personnellement: il imitera Christ autant que possible; toutefois, en même temps, il niera que Jésus soit le Christ, et plus que cela même, il niera le Père et le Fils «Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est l'Antichrist, qui nie le Père et le Fils» (1 Jean 2: 22). — C'est le comble de l'incrédulité et du mal.

Jean parle de l'Antichrist encore au chapitre 4 de la même épître: «Beaucoup de faux prophètes sont sortis et agissent dans le monde» (verset 1); et il en est ainsi maintenant. Là où le Saint Esprit poursuit son oeuvre, le diable le contrecarre de toute sa force. «Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu; et ceci est l'esprit de l'antichrist duquel vous avez ouï dire qu'il vient; et déjà maintenant il est dans le monde» (verset 3). Et dans la seconde épître du même apôtre il est dit: «Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair. Celui-là est le séducteur et l'Antichrist» (2 Jean 7). Nous avons d'abord *l'esprit* de l'Antichrist qui agit dans le monde; plus tard ce sera *l'Antichrist* lui-même qui viendra s'opposer ouvertement au Seigneur.

A mesure que nous approchons de la fin, Satan développe davantage sa puissance. Ce n'est plus simplement à *l'oeuvre* de Christ qu'il s'attaque, il s'attaque à *la personne* même de Christ; et c'est là un grand pas dans la voie de la manifestation de l'homme de péché. Aussitôt que la personne du Fils de Dieu est dépouillée de la gloire qui Lui appartient, soit en niant sa divinité ou sa pure humanité, la terre manque sous nos pieds et l'édifice tout entier de la vérité chrétienne s'écroule. Et c'est à cela que Satan travaille de tout son pouvoir dans les temps actuels: de toutes les manières, soit par le moyen des politiques modernes, soit par celui des évangélistes modernes, il tâche d'agir sur ceux qui confessent Jésus Christ, et de les préparer pour le moment où l'Antichrist viendra, afin qu'à sa venue ils se jettent dans ses bras sans résistance, et s'abandonnent entièrement à lui. Tous les principes qui caractérisent l'Antichrist sont déjà présents maintenant, et il ne faut plus que la disparition des vrais croyants de la terre, pour que le mystère d'iniquité soit révélé.

Ainsi que nous l'avons fait voir précédemment, l'empire romain sera reconstitué après l'enlèvement de l'Eglise, et les Juifs retourneront dans leur pays et rebâtiront Jérusalem et le temple. C'est alors que commence la 70<sup>e</sup> semaine de Daniel, retardée par la réjection de Christ, et que, au commencement de cette même semaine, l'Antichrist paraîtra sur la scène. Tout cela nous est clairement annoncé au chapitre 9 de Daniel: «Il» (c'est-à-dire, le prince dont le peuple a détruit la ville et le temple) confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et à la moitié de cette semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation; puis par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation, même jusqu'à une consommation déterminée, la désolation fondra sur le désolé» (versets 24-27). L'Antichrist sera par conséquent roi des Juifs et, comme tel, il fera alliance avec eux, ce qui nous est confirmé par d'autres prophéties. «Ce roi donc fera selon sa volonté, et s'enorgueillira, et s'élèvera par-dessus tout Dieu (voyez 2 Thessaloniens 2); il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux, et prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin; car la détermination en a été faite» (Daniel 11: 36). «Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas;

si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez» (Jean 5: 43). Ainsi, parce que les Juifs n'ont pas reçu le Messie envoyé de Dieu, ils seront livrés à la séduction et à la cruauté de ce monstre de méchanceté; et parce qu'ils ont rejeté le *bon Berger* (Ezéchiel 34: 15), ils tomberont pour un temps dans les mains de ce pasteur «qui ne visitera point les brebis qui s'en vont perdues, qui ne cherchera point celles qui sont délicates; qui ne guérira point celles qui sont malades, et ne portera point celles qui sont demeurées en arrière; mais il mangera la chair des plus grasses, et fendra leurs ongles» (Zacharie 11: 16).

Ensuite il paraît, d'après le chapitre 9 de Daniel, que le règne de l'Antichrist doit se diviser en deux parties. «Il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et à la moitié de cette semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation» (verset 27). Pendant les premiers trois ans et demi il cherchera par toutes sortes de flatteries, à s'attacher les Juifs, afin de les soumettre entièrement à son influence. Ce qui est dit au chapitre 11 de Daniel nous le prouve — «Et il fera pécher par flatteries ceux qui se porteront méchamment dans l'alliance» (11: 32). Toutefois, dès qu'il aura atteint son but, et que les Juifs seront tout à fait en son pouvoir, il jettera le masque et se montrera sous son véritable caractère d'Antichrist, d'homme de péché et de fils de perdition. Alors il fera cesser le sacrifice et l'oblation, il profanera le sanctuaire, il y établira une abomination de désolation et se placera lui-même comme Dieu dans le temple de Dieu. Les Juifs qui l'auront déjà reconnu comme leur Messie, se soumettront aussi à lui quand il se montrera sous sa forme véritable, et tous ceux qui refuseront de faire comme eux, seront persécutés de la manière la plus horrible.

Examinons maintenant la position que l'Antichrist occupera dans l'empire romain. Comme la Palestine fera partie de cet empire, ainsi que nous l'avons dit, l'Antichrist, comme roi des Juifs, sera nécessairement un des dix rois de cet empire; mais, d'après ce que nous dit l'Écriture, nous pouvons même aller au delà de cette conclusion, la position de l'Antichrist dans l'empire romain étant clairement décrite au chapitre 13 de l'Apocalypse. «Et je vis une autre bête monter de la terre; et elle avait deux cornes semblables à un agneau; et elle parlait comme un dragon. Et elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle, et elle fait que la terre et tous ceux qui habitent sur elle, rendent hommage à la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie» (versets 11, 12). Dans la première partie de ce chapitre, l'empire romain rétabli nous est présenté sous l'image de la bête avec sept têtes et dix cornes, qui monte *de la mer*; la seconde bête, dont il est question maintenant, monte *de la terre*. *La mer*, avec ses flots, est la figure d'un état de désordre et de révolution; tandis que *la terre* représente un état de choses ordonné dans le monde. Lorsque le dragon aux sept têtes — l'empire romain — monte de la mer, toutes choses sont dans un état de confusion et d'anarchie, les trônes des rois ayant été renversés par la révolution; mais lorsque la seconde bête apparaît, le désordre a cessé, et l'état des choses est régularisé. Il suit de là, par conséquent, que la seconde bête ne fera son apparition qu'après que le rétablissement de l'empire romain et sa distribution en dix royaumes, aura mis fin à l'anarchie. L'Antichrist viendra donc après le rétablissement de cet empire; toutefois il sera étroitement uni avec lui, car n'est-il pas dit qu'«il exercera tout le pouvoir de la première bête devant elle, etc. (verset 12)? et même il dira à ceux «qui habitent sur la terre de faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui vit» (verset 14).

Ensuite, par son influence diabolique, il fera que le chef de l'empire romain «proférera des paroles contre le Souverain» (Daniel 7: 25); et ce sera lui qui incitera ce chef à «proférer de grandes choses et des blasphèmes, et à blasphémer contre Dieu pour blasphémer son nom et son habitation et ceux qui habitent au ciel, et à faire la guerre aux saints et à les vaincre» (Apocalypse 13: 3-7). Tout ceci se passera pendant la seconde moitié de son règne; et ainsi qu'il ne se fera connaître aux Juifs sous son vrai caractère que pendant la dernière moitié de la semaine, ce ne sera aussi qu'alors qu'il exercera son influence comme Antichrist sur le chef de l'empire Romain et, par lui, sur tout son territoire.

De tout ce qui précède il ressort clairement, ce me semble, que l'Antichrist sera un Juif. Est-il probable en effet que les Juifs, dans leur haine invétérée contre les chrétiens et les païens, pussent recevoir l'un d'eux comme leur roi? Pourraient-ils voir dans un chrétien ou un païen le Messie qui leur a été promis? Un peu de réflexion en fait reconnaître l'entière impossibilité. Ce n'est donc que par ignorance des prophéties concernant l'Antichrist et la place qu'il occupera, que l'on en est venu à supposer que le Pape, ou tel ou tel monarque, serait l'Antichrist. Comme ils n'appartiennent pas à la nation juive aucun d'eux ne peut être roi des Juifs. — Les détails suivants viennent corroborer cette assertion.

Il nous est dit que l'Antichrist se placera comme Dieu dans le temple de Dieu (2 Thessaloniens 2: 4). De quel temple veut-on parler ici? Ceux qui regardent le Pape comme devant être l'Antichrist, entendent parler naturellement du temple de Saint Pierre à Rome. — Mais vraiment on fait trop d'honneur à ce temple en lui donnant le nom de temple de Dieu! Les Ecritures, qui s'expliquent toujours par elles-mêmes, ne connaissent pas d'autre temple de Dieu que la maison qui fut bâtie pour Jéhovah sur la montagne de Sion à Jérusalem, et de laquelle Dieu Lui-même a dit: «Car j'ai maintenant choisi et sanctifié cette maison, afin que mon nom y soit à toujours» (2 Chroniques 7: 16). «Le corps du Chrétien est aussi appelé le temple de Dieu» (1 Corinthiens 6: 19); et enfin l'assemblée de Christ porte également ce nom, étant envisagée comme étant le corps de Christ et formée par conséquent de vrais croyants, et non pas comme étant la chrétienté déchue; et attendu qu'il est impossible que sous ces deux derniers aspects l'Antichrist se place dans le temple de Dieu, il ne peut être question ici que du temple de Jérusalem. Au reste ceci est confirmé par tous les détails de la prophétie à ce sujet: ce n'est qu'en rapport avec le temple à Jérusalem que l'on peut mentionner l'abolition du sacrifice continu et la profanation du lieu saint.

Il est dit encore: «Celui-là est l'Antichrist qui nie le Père et le Fils» (1 Jean 2: 22). Or le Pape n'a jamais nié ni l'un ni l'autre; au contraire, c'est sur leur existence qu'il base son système d'erreurs, et lorsqu'on en viendra à rejeter tout à fait le Père et le Fils, on rejettera aussi le Pape, qui se fait passer pour leur remplaçant.

Ainsi que nous l'avons déjà fait voir, le règne de l'Antichrist doit être partagé en deux moitiés. Dans la première, c'est-à-dire pendant les trois premiers ans et demi, il tâchera de s'attacher les Juifs en les flattant, et de les attirer entièrement sous son influence. Pendant ce temps les jugements, décrits dans les chapitres 6 à 9 de l'Apocalypse et 24: 4-24 de Matthieu, fondront sur Israël et sur le monde; il y aura toutefois un témoignage pour Jéhovah à Jérusalem. Une partie des Juifs ne se soumettra pas à l'Antichrist, mais annoncera, au contraire, la venue prochaine du vrai Messie et du royaume des cieux. Deux témoins se tiendront à Jérusalem, revêtus de sacs, et prophétiseront pendant trois ans et demi contre les ruses de l'Antichrist (\*). Dans le même temps, la grande prostituée, l'église chrétienne apostate et abandonnée du Seigneur, atteindra l'apogée de sa puissance et exercera sa domination sur toute l'étendue de l'empire romain.

(\*) A la suite d'un examen plus attentif des prophéties, je suis arrivé à la conviction que c'est pendant la première moitié de la semaine que les témoins prophétiseront, et non pendant la seconde. Quand l'Antichrist sera révélé comme l'homme de péché, et sera assis dans le temple de Dieu comme Dieu, il n'y a plus de témoignage sauf le refus d'adorer la bête. Le résidu fidèle d'Israël s'est enfui au désert et l'Antichrist est vainqueur de tous ses adversaires (comparez Matthieu 24: 4-14 avec 15-30 et Apocalypse 11; 12; 13).

Mais dans la seconde moitié de la semaine, la scène change totalement. Le diable est précipité du ciel sur la terre (Apocalypse 12), et comme il sait que son règne sera court, il répand sa fureur sur le monde. Les rois de l'empire romain s'élèvent contre la prostituée, ils la haïssent la rendent déserte et nue, mangent sa chair et la brûlent au feu (Apocalypse 17: 17). L'assemblée de Christ a dès lors disparu de la terre et la religion de l'Antichrist peut prendre sa place. Celui-ci, à qui nous pouvons bien donner le nom de Satan incarné, se montre alors comme l'homme de péché, le fils de perdition. Il fait mourir les deux témoins à Jérusalem et s'unit avec le chef de l'empire romain, de manière qu'il fait sentir son influence diabolique dans toute la contrée romaine. C'est par là que commence la «grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais» (Matthieu 24: 21). L'Antichrist est devenu le souverain tout-puissant en Palestine, et même dans le monde entier par son union avec le dragon à sept têtes. Enhardi par la réussite de ses desseins, il s'élèvera et s'agrandira au-dessus de tout Dieu, et il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux (Daniel 11: 36); même il incitera le chef de l'empire romain à blasphémer comme lui, de sorte que lui aussi, «il proférera des paroles contre le Souverain» (Daniel 7: 25). «Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes, — et le pouvoir d'agir quarante-deux mois lui fut donné. Et elle ouvrit sa bouche en blasphème contre Dieu, pour blasphémer son nom et son habitation et ceux qui habitent au ciel» (Apocalypse 13: 5, 6). Poussé par lui, le chef de l'empire changera les temps et la loi (Daniel 7: 25); tandis qu'il abolira lui-même le sacrifice continu dans le temple à Jérusalem (Daniel 9: 27; 11: 31). Alors il n'y aura plus aucun culte, même de nom, au vrai Dieu; la religion chrétienne aura cessé d'exister et la religion juive sera détruite. L'Antichrist se placera comme Dieu, dans le temple de Dieu à Jérusalem, et le monde entier lui rendra hommage». Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra

pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition, lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 3, 4).

«Mais comment cela sera-t-il possible?» demandera-t-on peut-être. Je dirais plutôt: «comment pouvons-nous nous attendre à autre chose dans de pareilles circonstances?» Satan, l'ennemi de Dieu et de Christ, est précipité sur la terre et entraîne le monde d'un pas rapide vers la perdition. Et Dieu enverra dans ceux qui périssent une énergie d'erreur pour croire au mensonge, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés (2 Thessaloniens 2: 10, 11). Et ce mensonge aura une grande puissance de séduction, car l'Antichrist, par la force de Satan, fera beaucoup de miracles, de signes et de prodiges (2 Thessaloniens 2: 9); comme Elie, il fera descendre le feu du ciel sur la terre; et même il recevra du diable le pouvoir de donner la respiration à l'image qu'il a fait élever à la bête, «afin que l'image de la bête parlât» (Apocalypse 13: 14, 15). Cette image de la bête sera probablement une statue de l'empereur romain, qui aura été érigée par l'Antichrist dans le temple à Jérusalem, afin que ceux qui ne peuvent pas rendre hommage devant l'empereur lui-même, se prosternent devant sa statue. Selon toute apparence, c'est de cette idole qu'il est question au chapitre 11 de Daniel, verset 38: «Mais il honorera dans son lieu le dieu Mahuzzim, il honorera, dis-je, avec de l'or et de l'argent et des pierres précieuses, et des choses désirables, le dieu que ses pères n'ont point connu». L'Antichrist déploiera par conséquent un pouvoir formidable, et ce sera par ce pouvoir que lui donne Satan, qu'il amènera le monde entier à l'adorer comme dieu, lui, l'homme de péché.

Cependant il y a un autre motif encore pourquoi presque tous se courbent devant lui: c'est que tous ceux qui refuseront de rendre hommage à l'image de la bête seront mis à mort; et l'Antichrist fera qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres et esclaves, on leur donne une marque à la main droite ou à leur front; et que personne ne puisse ni acheter, ni vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom (Apocalypse 13: 15-17). Et de même qu'au temps de Nebucadnetsar, lorsque la statue d'or fut élevée, il n'y eut que peu d'hommes qui refusèrent d'adorer cette statue, ainsi aussi ce sera le grand nombre qui, par calcul ou par crainte de la persécution, se soumettra à l'Antichrist et obéira à sa volonté.

Il y aura toutefois un résidu fidèle qui ne voudra pas reconnaître l'Antichrist ni adorer l'image de la bête: ceux-ci seront persécutés de la manière la plus horrible. «Ils tomberont par l'épée et par la flamme et ils seront en captivité et en proie, durant plusieurs jours» (Daniel 11: 33). Le Seigneur Jésus décrit ce temps affreux (Matthieu 24: 15-22); et exhorte les siens à s'enfuir alors vers les montagnes; et au chapitre 12 de l'Apocalypse, nous voyons la femme, — qui représente le véritable Israël, le résidu fidèle — poursuivie par l'Antichrist et s'enfuyant au désert où elle est gardée de Dieu pendant trois ans et demi. Au chapitre 13 du même livre, il nous est dit que l'empire romain reçoit le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre; et au chapitre 20, nous voyons que les âmes de ceux qui avaient été *décapités* pour le témoignage de Jésus et pour la Parole de Dieu, et *ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front ou sur leur main*, revécurent. Par conséquent, bien que le Seigneur garde une partie des siens pendant cette effroyable persécution, comme il a gardé Noé dans l'arche, il y en aura pourtant beaucoup qui seront tués, et d'autres qui seront jetés en prison.

Quand la puissance de l'Antichrist aura atteint son apogée, et que tous se prosterneront devant lui, alors viendra sa fin, et la fin de tous ceux qui se sont élevés contre l'Eternel et contre son Oint; et parce qu'une idole a été placée dans le temple à Jérusalem, et que les Juifs se sont de nouveau adonnés au culte des idoles, le Seigneur envoie la désolation dans le pays. «Puis par le moyen de ailes abominables qui causeront la désolation, même jusqu'à une consommation déterminée, la désolation fondra sur le désolé» (Daniel 9: 27). La manière dont ceci doit s'accomplir nous est donnée dans d'autres prophéties. Au chapitre 11 de Daniel où l'Antichrist nous est dépeint, nous lisons au verset 40: «Et au temps déterminé, le roi du Midi choquera avec lui de ses cornes; mais le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval et avec plusieurs navires; et il entrera dans ses terres et les inondera et passera outre». Le roi du Midi, c'est l'Egypte; le roi de l'Aquilon, c'est la Russie; pour des motifs politiques probablement, ils marcheront contre le roi de Canaan et s'empareront de tout le pays, sauf d'Edom, de Moab et d'Ammon (verset 41). Jérusalem sera prise, «et les maisons pillées et les femmes violées, et la

moitié de la ville sortira en captivité; mais le reste du peuple ne sera point retranché de la ville» (Zacharie 14: 2). Et quand la bête — l'empire romain — verra cela, elle marchera au combat, afin de maintenir sa puissance à tout prix. Elle courra au secours de son allié, le roi de Canaan — l'Antichrist — pour le délivrer des mains des rois du Midi, et de l'Aquilon (Apocalypse 19: 19). A ce moment toutes les nations seront rassemblées dans la Palestine, et la prophétie de Joël trouve son accomplissement: «J'assemblerai toutes les nations et les ferai descendre dans la vallée de Josaphat» (Joël 3: 2; voyez aussi Joël 2). Les armées romaines sont en présence des armées russes et égyptiennes; la grande bataille d'Armagedon est livrée (Apocalypse 16: 16), et le sang coule à flots dans les rues de Jérusalem.

C'est alors qu'apparaît le Seigneur à la tête des armées du ciel... et aussitôt que les puissances ennemies aperçoivent Celui qui est monté sur le cheval blanc, elles cessent de se combattre entre elles et se réunissent pour combattre le Seigneur. «Et je vis la bête, (le chef de l'empire romain) et les rois de la terre, et leurs armées assemblés pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée» (Apocalypse 19: 19). Effrayante témérité! Mais c'est le dernier effort de ce que peut Satan. «Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image; ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. Et le reste fut tué par l'épée de Celui qui était monté sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair» (Apocalypse 19: 20, 21).

Telle sera la fin terrible de tous ceux qui se sont élevés contre l'Eternel et contre son Oint! Quant à l'Antichrist, le chapitre 2 de la 2<sup>e</sup> épître aux Thessaloniens nous dit encore: «Et alors sera révélé l'inique, lequel le Seigneur consumera par le souffle de sa bouche et anéantira par l'apparition de sa venue» (verset 8).

Après la destruction de ses ennemis, le Seigneur prend à lui le résidu de son peuple, Jérusalem devient le siège de son règne et Juda l'instrument de sa force. Les Juifs voient Celui qu'ils ont percé, et reconnaissent en Christ l'Agneau qui a été immolé, leur Seigneur et leur Dieu. La grande statue de Nebucadnetsar est renversée dans le quatrième empire, l'empire romain, et les royaumes de la terre deviennent la possession de Christ.

## 2 Chroniques 20

---

Nous avons à faire ici à des épreuves et à des difficultés du dehors; non pas à la lutte intérieure, qui est souvent réellement l'effet de l'incrédulité et de la puissance de la chair non jugée. Cette lutte intérieure n'est pas le vrai combat du chrétien. Dans l'Écriture la lutte est l'effet de l'opposition de la puissance du mal contre nous, parce que nous sommes avec Dieu et que nous le savons; elle est soit l'agression du saint qui prend une possession plus étendue des bénédictions qui lui appartiennent ou qui se porte en avant pour le Seigneur; soit la violence des assauts de l'Ennemi contre nous parce que nous sommes du côté de Dieu. Le véritable combat du chrétien n'est jamais la simple expérience de l'opération du péché en nous, bien que celle-ci puisse s'être aussi douloureusement fait sentir.

Nous avons tous été tellement sous la loi, que souvent ce n'est qu'avec une grande difficulté que nous sommes guéris de ses effets; elle tend incessamment à reprendre le dessus en nous.

Là où nous comprenons les voies de Dieu plus simplement selon sa pensée et sa parole, Satan déploie une immense manifestation de son pouvoir pour attaquer le peuple de Dieu et le chasser du lieu de la bénédiction. Ainsi fut-il de Josaphat et des Israélites entourés d'ennemis; mais ils recherchèrent l'Éternel. La manière dont Dieu se servit, dans cette occasion, des circonstances mêmes pour amener le bien, m'a particulièrement frappé et m'engage à dire quelques mots sur ce sujet.

Nous avons le droit, en effet, parce que nous savons ce que Dieu est, d'être parfaitement sûrs que jamais nous n'avons à subir une attaque de Satan sans que, si nos regards sont tournés vers le Seigneur, nous ne soyons bénis au delà de ce que nous l'avons été auparavant: «Croyez en l'Éternel votre Dieu», dit Josaphat au peuple, «et vous serez en sûreté; croyez ses prophètes, et vous prospérerez» (verset 20). La bénédiction sera là, par la bonté de Dieu, même s'il n'y avait pas la paisible confiance en lui, à laquelle il a droit. Il est évident toutefois, que, comme enfants de Dieu, cet état d'âme n'est pas celui que nous désirons: il ne faut pas seulement que le Seigneur nous vienne en aide et couvre notre lâcheté; mais nous devons désirer de jouir de ce qu'il nous donne à cet effet.

La scène qui nous est présentée dans ce chapitre doit nous enseigner une vérité importante. Quand l'Ennemi fait un grand déploiement de sa puissance et que nous ne voyons aucune issue pour lui échapper, ni ne pouvons nous imaginer comment il pourra être défait,— si alors notre oeil est simple dans la confiance en l'amour de notre Dieu, nous avons droit d'entrer avec des chants de joie dans ce qui paraît être le combat; et cela non pas seulement comme les Israélites après qu'ils eurent passé la mer Rouge et que leurs ennemis avaient été anéantis, mais avec le privilège de pouvoir chanter même en commençant la bataille, comme si la victoire était déjà à nous. Le combat, dont ce chapitre nous parle, est un de ces rares exemples où les Israélites ne frappèrent pas un seul coup. Il est extrêmement doux d'avoir Dieu prenant en mains notre cause d'une manière tellement manifeste que, de notre côté, nous n'avons pas un seul coup à porter. C'est une chose pénible pour nous d'avoir à blesser quelqu'un, et c'est une grâce immense de Dieu lorsqu'il fait bien plus que répondre à la confiance qu'il inspire, et que l'ennemi est défait sans que nous, nous ayons à combattre. Dieu veut que la première chose que nous sentions soit, *l'épreuve*, mais que la pensée qui domine soit *ce que Dieu est pour nous*, et ce qu'il éprouve envers ceux qui rassemblent toutes leurs forces pour anéantir, s'il était possible, la gloire du Seigneur dans les humbles objets de son choix. Puissent nos coeurs être tournés vers lui! La vallée, que nous avons traversée en chantant avant le combat, est la vallée par laquelle nous reviendrons en chantant encore, enrichis alors de plus de biens que nous n'en pouvons porter.

# L'amour

---

## Lisez 1 Corinthiens 13

«Je vous montre un chemin bien plus excellent» (1 Corinthiens 12: 31).

«Or la fin du commandement, c'est l'amour» (1 Timothée 1: 5).

C'est de ce chemin d'une excellence supérieure, chemin si souvent négligé, si peu compris, que je désire m'entretenir ici un moment, avec le secours du Seigneur.

«Or la fin du commandement, c'est l'amour qui procède d'un coeur pur, et d'une bonne conscience et d'une foi sincère» (1 Timothée 1: 5). Rien cependant n'est plus éloigné d'une juste appréciation de ce «chemin», rien n'approche moins de cette «fin du commandement», que ce que l'on rencontre ordinairement dans les pensées et les mobiles de ceux qui se distinguent de nos jours par la profession du christianisme. Dans ce que j'appellerai le christianisme ordinaire, le principe de l'amour n'est guère entrevu, sa nature divine n'est pas connue, et par conséquent le développement n'en est ni possible ni recherché. Ce que les hommes voient surtout dans ce que l'Écriture nous dit, en ouvrant devant nous ce chemin incomparable, n'est qu'une peinture attrayante, une description remarquable, une exposition hyperbolique d'un idéal que l'on ne doit jamais s'attendre à voir réalisé dans la pratique; ou bien, si jamais il prend une forme, elle n'est guère plus que l'expression d'une bienveillance purement humaine, et l'on s'efforce d'en manifester quelque chose en bridant ses passions et en subjuguant l'orgueil naturel du caractère et de l'esprit, sous l'action du «mors et du frein», ou sous l'influence d'une retenue de convention. Je ne parle pas ici de la charité ou de l'amour comme se réduisant à faire des aumônes, mais de la signification qu'impliquent ces phrases banales: «l'amour parfait»; «la charité universelle»; «vivre dans l'amour»; «mourir dans l'amour».

Mais «Dieu est amour». La charité, c'est «l'amour»; et Christ fut sur la terre la divine incarnation de l'amour. A part cela, les pensées de l'homme au sujet de l'amour et de ses résultats dans le coeur naturel ne sont qu'une pauvre caricature de l'original divin. Ce n'est par là assurément la manifestation de cet amour, que tous les dons de l'Esprit de Dieu devaient tendre à cultiver, que la foi et la vérité devaient nourrir et que toute la révélation devait soutenir et développer; — cet amour que rien ne peut surpasser dans la vie divine, soit dans ce monde, soit dans le monde à venir. C'est au delà, bien au delà de cette conception grossière, que nous avons à chercher ce caractère dont l'essence même fait partie de tout exercice vrai de l'âme envers Dieu; qui doit survivre à tout ce qui sert à le développer; qui dépasse les limites de tous les mystères et de toutes les connaissances, ainsi que la durée de toutes les merveilles qui peuvent être révélées à l'espérance et à la foi!

Il est difficile, dans un temps comme celui-ci, de discerner clairement quelle est *la fin de Dieu*, soit à l'égard du croyant individuellement, soit à l'égard du corps collectif; et une fois qu'elle est discernée, il est plus difficile encore de la suivre et de la saisir d'une manière conséquente. Cela provient, non point d'un manque de clarté ou de simplicité dans la Parole divine, mais de ce que nos vues sont complètement faussées par les représentations erronées du christianisme autour de nous, et de ce que le coeur est devenu étranger à la puissance morale de la croix. Il n'est pas aisé de délivrer l'esprit des influences trompeuses qui sont à l'oeuvre et qui agissent sur nous de tous côtés, par le moyen d'un christianisme duquel on peut dire, bien qu'il se rattache à la croix, que «ses pensées sont aux choses terrestres» (Philippiens 3: 19); en sorte que nous ne devons la formation de nos désirs et de nos pensées, qu'à la précieuse révélation de Dieu dans sa Parole.

L'assertion que, même comme chrétiens, nous ne distinguons pas toujours la fin de Dieu, n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'il nous est dit que les Corinthiens, malgré la constitution apostolique de leur église et toute leur plénitude de dons spirituels, n'avaient pas su discerner la fin de Dieu en deux points des plus importants (et même en d'autres encore, d'une nature morale), de manière que l'Esprit du Seigneur fut obligé d'y ramener solennellement leur attention. Ils ne répondaient pas à «*la fin de Dieu*», quand ils se rassemblaient ensemble autour de la table du Seigneur, de telle sorte que ce n'était «pas manger *la cène du Seigneur*», mais *leur propre souper* (1 Corinthiens 11: 21); et ils faisaient un usage si peu convenable de

la vérité révélée et des dons spirituels, qu'ils s'attiraient le reproche d'être «charnels» (1 Corinthiens 3) et de marcher comme des hommes, et même comme de vrais enfants, en appliquant et en appréciant, comme ils le faisaient, ce qu'ils avaient reçu de Dieu. Il ne faut donc pas regarder comme une chose étrange, que souvent aujourd'hui des chrétiens, individuellement, ne sachent pas discerner, quel est le but de Dieu à leur égard comme rachetés; et que l'assemblée, quelle que soit l'intégrité de sa constitution et quelque complète que puisse y être l'administration de la vérité et des conseils de Dieu — que l'assemblée qui peut-être se glorifie secrètement de sa connaissance, — ait besoin d'être ramenée à cette pensée si sérieuse que: «la connaissance *enfle*, mais que l'amour *édifie*» (1 Corinthiens 8: 2), et d'être avertie par cette parole de l'Esprit: «Et je vous montre un chemin bien plus excellent». Car nous pouvons être assurés qu'aucun principe, quelque scripturaire qu'il soit, qu'aucune vérité, quelque profonde qu'elle puisse être, ne pourra maintenir notre âme dans le chemin de Dieu, si «l'amour», comme la fin de tout, n'est pas ce que nous recherchons.

Mais quel est donc cet amour, sans lequel tout don n'est qu'un vain retentissement, et toute connaissance n'est qu'un jouet enfantin?

La manifestation en fut parfaite en Christ, même dans son caractère *objectif*. L'exercice en découlait de Lui sans rencontrer aucune influence contraire, et sans qu'il eût besoin de se renoncer lui-même; car ainsi que «Dieu est amour», Christ était la manifestation parfaite de cet amour dans un homme, au milieu de circonstances humaines. Dans le fait Christ *était amour*, puisqu'il était «Dieu manifesté en chair» (1 Timothée 3: 16). En nous il y a tout le contraire. L'action de l'amour en nous commence par l'abnégation positive de tout ce qui appartient à notre nature ou au vieil homme. La puissance de l'amour est dans le nouvel homme ressuscité, en Christ. C'est Christ en puissance vivifiante dans l'âme: «Pour moi, vivre, c'est Christ» (Philippiens 1: 21); «Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Il suit de là qu'il est impossible que ce «chemin bien plus excellent», cette fin de Dieu dans ses saints, puisse être compris et poursuivi, aussi longtemps que l'âme n'a pas l'assurance de son acceptation, et que l'on n'a pas saisi pratiquement ce que c'est que d'être «ressuscité avec Christ». Là où cela est encore une énigme, l'amour est une énigme plus grande. La manifestation d'une chose ne peut pas avoir lieu, là où la chose elle-même n'existe pas. C'est une énergie de vie qui se développe sous la forme qui lui est propre, et qui ne peut provenir que de la source vive qui est intérieurement présente — la nature divine — «ce qui est né de Dieu». Elle seule peut porter le fardeau de jours tels que ceux où nous sommes, car elle surmonte et ne peut être surmontée. L'amour ne demande pas de motif pour aimer; il a son motif en lui-même; pour agir il n'a pas besoin de succès, ni d'appréciation ou de louanges du dehors; et il comprenait bien la puissance de l'amour, celui qui pouvait dire: «Bien que vous aimant beaucoup plus, je sois *moins aimé*» (2 Corinthiens 12: 15)! Toutefois le modèle parfait de l'amour n'a été vu qu'en Jésus à la croix. Il n'y avait pas de puissance là, il n'y avait pas de sympathie, ni d'appréciation de la part de ceux qui avaient été témoins de l'exercice de l'amour pendant la vie du Seigneur, quand leurs malades étaient guéris, leurs lépreux nettoyés, leurs morts ressuscités; il n'y avait pas davantage de reconnaissance de la part de ceux qui étaient redevables de la vie et du salut à l'amour de Christ, et qui devaient en connaître les riches fruits quand cet amour aurait achevé son triomphe au milieu de la réjection et de l'abandon, dans la douleur et dans la mort!

En étudiant le chapitre 13 que nous avons lu, et dont le lecteur le moins attentif ne peut manquer de remarquer la position particulière, il me semble que la portée pratique en est suffisamment claire quant au «labourage de Dieu», pour que l'on comprenne que celui qui exerce un don ou un ministère quelconque agit en vain, pour ce qui le concerne, si son travail ne découle pas de ce principe d'amour. Et il me semble qu'il est tout aussi clair que la fin de Dieu n'est pas accomplie en ceux envers lesquels on agit, si l'amour n'est pas vivifié et nourri en eux, et si l'activité qui le caractérise n'est pas ranimée dans l'âme. La fin de Dieu envers ses saints — sa «voie parfaite» à leur égard, c'est «l'amour». C'est ainsi que le ministère de l'amour a sa source dans l'amour chez celui qui l'exerce, et produit le développement de l'amour en ceux auxquels il s'adresse, comme l'apôtre le dit à Timothée: «La fin du commandement (ou de la charge), c'est l'amour».

Par conséquent, s'il s'agissait de parler en langues, bien qu'elles témoignassent d'une manière merveilleuse, de la puissance et même de la bonté de Dieu, qui venait trouver les hommes jusque dans leurs divisions et leurs idiomes divers, ces fruits du péché — il était dit cependant: «Si je parle dans les langues des hommes et des anges, mais que je n'aie pas l'amour» — si l'amour n'est pas ce qui les fait



mettre en usage et si elles ne servent pas à produire l'amour, je ne suis devant Dieu et quant à tout résultat pour lui, que comme un vain son: «comme l'airain qui résonne et comme la cymbale retentissante».

Mais il y a plus. S'il est question du travail de la pensée — qui atteint si rarement jusqu'à la fin de Dieu, et n'a souvent pour but que sa propre récréation et sa jouissance, même en s'occupant de la révélation éclatante de la vérité — il est sans valeur. La prophétie, l'intelligence des mystères, et toute cette connaissance sur laquelle nous bâtissons tant de satisfaction pour nous-mêmes, et dont nous attendons, au milieu de fréquentes déceptions, tant de fruit chez les autres — rien de tout cela n'aboutit. L'oeuvre de l'amour n'est pas avancée par des instruments tels que ceux-là. Même «la foi» qui sait faire intervenir, la puissance de Dieu dans ses miraculeux témoignages, — la foi qui peut transporter les montagnes, — la foi doit échouer dans la voie «parfaite». Si je n'ai que cela et que je ne cherche pas à avoir davantage, «*je ne suis rien*».

Il y a plus encore. La bienveillance peut arriver chez moi jusqu'à son plus grand développement et le zèle atteindre ses dernières limites, il est possible toutefois qu'ils ne parviennent pas à ce chemin divin. Quand même je donnerais tous mes biens pour nourrir les pauvres et que mon zèle irait jusqu'au martyre, si «l'amour» n'est pas le mobile de ce que je fais, cela ne profite de rien. La philanthropie peut avoir ses partisans dévoués et le zèle ses martyrs, c'est «l'amour» seul qui profite.

«L'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (1 Jean 4: 7, 8). En ceci les deux apôtres Paul et Jean, quelle que soit d'ailleurs la divergence de la teneur générale de leurs écrits, se rencontrent dans leur enseignement, et il ne saurait en être autrement lorsque le but final de Dieu est devant tous les deux.

«Oui, l'amour est de Dieu»; et pour aimer il faut être «né de Dieu». L'amour est l'exercice et la manifestation de ce qui est essentiellement et caractéristiquement divin. Il est appelé à agir dans un monde où sa puissance sera mise à l'épreuve, et dans des circonstances où tout, sauf l'amour, doit périr; mais «l'amour ne périt jamais». Dans le Seigneur Jésus nous avons un exemple béni de ce fait, que toutes choses dans un monde hostile ne servaient qu'à produire un déploiement toujours plus magnifique de l'amour, jusqu'à ce qu'il atteignît, dans la mort à la croix, sa manifestation suprême. Cet amour ne peut donc jamais être différent de lui-même: s'il faut passer par la souffrance dans l'exercice de cet amour, si l'occasion se présente de donner une preuve de sympathie, l'amour est toujours ceint pour son oeuvre. «L'amour use de longanimité; il est plein de bonté». Plus que cela même: si un autre que moi doit prospérer, tandis que je suis moi-même repoussé dans l'ombre, soit: «L'amour n'est pas envieux». Il ne regarde pas les autres d'un oeil jaloux; il n'est ni présomptueux ni inconsidéré; comme il ne cherche pas à diminuer la louange d'autrui, il n'est pas rempli d'une haute opinion de lui-même. L'amour se comporte toujours avec une profonde modestie; il n'a rien d'inconvenant dans ses voies; il ne se recherche pas lui-même et ne garde pas rancune du mépris qu'il rencontre. Il ne suppose pas le mal et ne l'impute pas; il «ne se réjouit pas de l'injustice», mais trouve sa joie dans le triomphe de la vérité. L'amour «supporte tout» ce qui doit être supporté; il «croit tout» ce à quoi on doit ajouter foi; «espère tout» aussi longtemps qu'il est possible d'espérer; «endure tout» ce qu'il faut endurer.

«L'amour ne périt jamais». «Les prophéties», bien qu'en rapport avec des communications divines «auront leur fin»; «les langues», ces témoins éclatants de Christ comme Seigneur monté au ciel, «cesseront»; et «la connaissance», telle que l'intelligence de l'homme peut la saisir, et bien que donnée de Dieu, la connaissance «aura sa fin». Toutes ces choses ne sont que des stations sur la route — des premiers pas vers cet état parfait au delà duquel il n'y aura plus de progrès; et une fois arrivé là, elles seront perdues de vue, ou ne seront contemplées du haut de ce lieu où tout est éternel et accompli, que comme l'homme fait regarde en arrière vers les jouets de son enfance, dans une estimation plus sobre et plus juste de leur valeur.

«Or maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour». Quelque profondes et immuables que soient les vérités sur lesquelles est fondée l'assurance de la foi et sans lesquelles il ne peut y avoir de progrès pour l'âme dans les sentiers du Seigneur. *Sa fin* est au delà et en avant. Même l'assurance de l'espérance n'est pas la fin du Seigneur; il y a quelque chose de plus profond encore. Les révélations qui lient l'âme à Lui, «lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez» (1 Pierre 1: 8), cesseront, et ne seront plus le fondement de «*la foi*» quand «nous le verrons

comme il est» (1 Jean 3: 2). Et les brillantes visions de l'espérance, avec toutes les sublinités, et les gloires qu'elle anticipe, arriveront aussi à leur terme et ne seront plus rien comme espérance; — mais l'amour sera toujours là. Et ce n'est pas d'une façon abstraite qu'il est dit que l'amour demeure, comme étant le caractère de la nature de Dieu et par conséquent éternel comme Dieu Lui-même — quelque précieuse que cette pensée soit de toute éternité — non, l'amour demeure *maintenant*, comme le chemin que nous sommes appelés à suivre, le chemin qui ne périt jamais. Mais combien il est vrai que rien de ce qui est de notre nature ne peut nous y faire marcher! Tout ce qui est de nous, comme hommes, doit être rejeté si nous voulons faire un seul pas en avant dans le sentier de l'amour. C'est le chemin de la croix; le chemin de la mort pour la chair. C'est le sentier que Dieu seul voit; que «l'oiseau de proie n'a point connu» (Job 28: 7), mais qui est «le chemin de la vie» (Psaumes 16: 11), et «l'oeil simple» seul saura le trouver.

Au contraire de ces dons et de ces ministères de connaissance, qui portent dans leur exercice le caractère et l'empreinte de la puissance, et que l'homme peut apprécier et ambitionner, «l'amour» ne cherche que le regard de Dieu pour une approbation de son travail, et ne peut être estimé à sa valeur que par ceux dont le coeur a été formé par sa puissance céleste.

La vérité a son ministère et on peut en jouir, cependant la vérité, à son niveau le plus élevé et dans son caractère le plus profond, ne gardera pas l'âme, si chacun de nous ne cherche pas pour lui-même et dans la lumière de Dieu, quelle est la fin de «l'amour». On peut rechercher la vérité, on peut se glorifier dans des principes vrais, mais l'amour seul saura tenir ferme au temps de l'épreuve. Tout ce qui nous a attirés et qui n'est pas l'amour se perdra comme la balle que le vent disperse, quand le moment de souffrir pour la vérité sera là.

«L'amour ne périt jamais», «le solide fondement de Dieu demeure» (2 Timothée 2: 19); et nous pouvons ajouter que «Dieu gardera les siens»; toutefois, celui qui, dans le «labourage de Dieu», ne regarde pas à «l'amour» comme à la source de sa force, et ne le poursuit pas comme son but premier et final dans les âmes, celui-là ne fait que bâtir pour la déception et la perte, comme on l'a vu dans chacun des réveils précédents dans l'église de Dieu.

L'amour respecte nécessairement tout ce que Dieu respecte, car «Dieu est amour». Il ne peut agir dès que l'on maintient quoique ce soit de contraire à Dieu. Là où une telle pensée au sujet de l'amour a sa place dans l'âme, le caractère essentiel de l'amour n'est pas connu. L'amour cherche la fin de Dieu et rien autre, et quelle est celle-ci sinon la gloire de Christ et une due appréciation de sa valeur chez ceux qui sont de Lui?

## La condition naturelle de l'homme

---

Si nous n'avons pas compris ce que l'homme est par nature, nous ne pourrions nous faire aucune idée juste du but et de la signification de l'oeuvre de Dieu qui nous amène à lui. Ce sujet est donc de la plus haute importance; car il est bien des gens qui savent et reconnaissent que Christ seul peut satisfaire pour eux devant Dieu, et qui néanmoins ne sont nullement convaincus de la corruption totale de leur nature.

L'état normal de l'homme après la création était l'innocence; — il n'avait pas fait le mal, c'est-à-dire qu'il avait fait la volonté de Dieu et non la sienne; aussi ne devait-il pas manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car s'il en mangeait il substituerait sa propre volonté à celle de Dieu. Satan, dans sa haine contre Dieu, s'attaque à l'homme et trompe la femme en lui représentant quel grand bénéfice découlerait de l'acte de désobéir à Dieu pour suivre sa volonté propre. Satan fit naître dans l'esprit de la femme la pensée que Dieu n'agirait pas pour elle aussi bien qu'elle pouvait le faire elle-même, et Adam, en écoutant sa femme, tomba dans le piège. Le serpent leur fit croire que ce que Dieu leur refusait leur serait, au contraire, fort avantageux, et qu'ils pouvaient se procurer par eux-mêmes ce que Dieu ne voulait pas leur donner. Ils en vinrent à ne pas croire Dieu et à prêter l'oreille à Satan, et *c'est ainsi* que le péché fut introduit dans la nature de l'homme, qui dès lors subit un changement, non seulement dans l'intelligence, mais aussi dans le coeur. Une idée fausse de Dieu vint corrompre l'homme, et il fut rempli de confiance en lui-même. Alors il se fia à ses propres ressources plus qu'à la puissance de Dieu, et sa manière d'agir impliquait que Dieu pouvait refuser à l'homme ce qui lui serait bon, bien qu'il fût pleinement en son pouvoir de le lui accorder. Triste aveuglement! Après avoir été animé, d'une joyeuse confiance en Dieu, accompagnée d'une parfaite obéissance, en jouissant des dons de sa main, l'homme en est venu à se méfier de Dieu à un tel point que non seulement il ne croit pas à sa parole, mais qu'il l'accuse de limiter son bonheur, de sorte que l'homme est obligé de se procurer à lui-même ce que Dieu lui refuse. Quel sentiment pénible envers un bienfaiteur que l'on a aimé, que de supposer qu'il pourrait contribuer à notre bien et qu'au lieu de cela il y met obstacle, et que nous avons à nous tirer d'affaire en dépit de lui! *Satan a gagné la partie*: il a fait pénétrer le poison dans la nature de l'homme; désormais l'homme est intérieurement rongé par la méfiance à l'égard de Dieu et par la confiance en lui-même, confiance qui n'a pu qu'être augmentée et favorisée par une intelligence ou une faculté de juger du bien et du mal, quoique la mesure de cette intelligence ne puisse être qu'inférieure, puisqu'elle se rapporte à l'homme et non pas à Dieu, de qui l'homme n'a plus aucune idée vraie.

Quelle fut alors la marche de l'homme dans cette condition déchu? Ayant été créé droit, il n'était pas sans connaissance de Dieu, bien qu'il eût cherché et poursuivi beaucoup de discours et de détours; il avait aussi une conscience qui, tout en n'ayant pas la force de le délivrer de ces détours, pouvait cependant sans cesse lui dire qu'il n'était pas ce qu'il aurait dû être. Aucun homme, quelque endurci qu'il soit, ne peut dire qu'il a en tout satisfait à ce qu'exige de lui sa conscience. Il peut ne pas l'écouter, mais s'il fait tant que de la consulter, il doit reconnaître qu'il n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire, même selon sa mesure à lui. Mais à proportion que la nature de l'homme, ainsi corrompue, s'est développée, l'homme s'est éloigné davantage de Dieu, et «comme ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit dépourvu de sens moral» (Romains 1: 28), et il en résulta toute l'immoralité du paganisme, immoralité palliée, comme nous le savons, par la mythologie païenne, en ce qu'une divinité spéciale était assignée à chacun des caractères de cette immoralité, manière profane d'agir qui montrait que la conscience, dégradée comme elle l'était, cherchait cependant une excuse pour le mal en prétendant qu'il était sanctionné par les dieux. Tout ce système fait donc voir aussi clairement que possible à quel degré de corruption religieuse peut arriver par elle-même une nature déchu; car nous avons à étudier celle-ci dans son entier, afin d'en comprendre les tendances et les fruits.

Le système païen, en nous montrant ce que l'homme déchu, qui s'abandonne à la corruption de sa nature, est capable de faire pour apaiser sa conscience, tout en suivant sa volonté propre et ses convoitises, — le système païen, dis-je, nous fournit un fil conducteur important pour apprendre à connaître cette nature dans son esprit et dans sa volonté. Il nous dépeint l'homme, s'efforçant de combiner les convoitises de son coeur avec la conscience, et de satisfaire celle-ci tout en continuant d'agir d'après ses propres désirs, tellement qu'à la fin les choses atteignirent un point de monstruosité et de turpitude insupportable même à l'esprit réprouvé de l'homme. Alors s'éleva un système nouveau; une réformation

fut introduite et mise en avant par des individus appelés philosophes, qui enseignèrent en principe, que l'homme devait chercher à obtenir la faveur divine, non par une intervention de Dieu ou une instrumentalité de sa part, mais en se disciplinant lui-même. Cette doctrine, soutenue par deux écoles différentes, avait de l'attrait pour quiconque avait le sentiment de la dégradation dans laquelle le paganisme l'avait plongé, d'autant plus qu'elle s'adressait à l'homme comme ayant en lui-même le pouvoir de s'améliorer et de se perfectionner, pensée aussi agréable que décevante... L'esprit et le but de cette philosophie était d'établir que l'homme, par ses propres et seuls efforts, pouvait arriver à la vertu, et que là serait le bonheur. Mais cette réformation, étant purement humaine, et ayant à lutter contre le système licencieux du paganisme, ne pouvait se maintenir et finit par succomber, de sorte que nous voyons, au chapitre 17 des Actes, qu'il y avait à Athènes un autel élevé à côté des autres autels, et consacré «au Dieu inconnu», ce qui prouvait évidemment que la science de l'homme n'était parvenue qu'à lui faire connaître son ignorance, et à *lui faire savoir qu'il ne savait rien*, confirmant ainsi cette déclaration de Dieu, que «le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu» (1 Corinthiens 1: 21).

Par conséquent, si le système païen développe ce principe existant dans la nature de l'homme, par lequel il cherche à concilier la satisfaction de sa conscience avec celle de sa propre volonté et de ses convoitises, le système philosophique met en évidence cet autre principe également distinct et capital, et, par la volonté expresse de Dieu sans doute, éprouvé et développé aussi loin que possible par les Grecs et leurs disciples, c'est que les efforts mêmes de l'homme pour s'améliorer n'aboutissent qu'à lui faire connaître que le plus haut degré de ce à quoi il parvient le plus positivement, c'est de voir qu'il n'a pas la connaissance de Dieu.

Nous avons donc appris ainsi ce qu'est l'homme, quand il est abandonné à lui-même et que sa pensée et sa volonté propre sont mises à découvert; toutefois nous avons encore à le considérer sous un autre point de vue et dans d'autres circonstances, c'est-à-dire comme placé dans la lumière de la révélation de Dieu. Et que nous dit *celle-ci*? Nous n'avons qu'à ouvrir l'Ancien Testament pour nous rendre compte de la manière dont l'homme, dans sa nature propre, répond à la volonté révélée de Dieu.

Déjà de bonne heure, Nemrod fut un puissant chasseur devant l'Eternel; Babel fut le commencement de son royaume. Il chercha à se procurer des jouissances en dehors de Dieu, tout comme la construction de la tour de Babel avait été conçue et exécutée dans un esprit de totale indépendance de Dieu.

Quel commentaire nous présente ensuite l'histoire d'Israël sur la nature de l'homme placé dans les conditions les plus favorables! L'opposition et l'inimitié de sa volonté envers Dieu nous y sont démontrées sous des formes si diverses et si pénibles, que, pour peu que nous connaissions notre propre cœur, nous ne pouvons qu'être convaincus et humiliés en voyant combien cette histoire de péché et d'infirmité est semblable à la nôtre! Les oracles de Dieu avaient été confiés au peuple d'Israël, et malgré cela le nom de l'Eternel avait été blasphémé à cause d'eux parmi les Gentils; ils avaient marché dans des excès pires même que ceux des nations, et ainsi que nous l'apprend la parabole de la vigne (Matthieu 21), leur haine et leur opposition contre Dieu allaient toujours en croissant et n'avaient fait que redoubler d'intensité par la présence du Fils de Dieu au milieu d'eux. Dans les récits des évangiles, la nature de l'homme est clairement et tristement manifestée et enfin condamnée comme incorrigible et désespérément mauvaise, ce qui du reste fut suffisamment prouvé par la manière dont l'homme accueillit, écouta et traita «Dieu manifesté en chair». Il fut démontré que l'homme était ou bien assez méchant et assez réprouvé pour pouvoir désirer et tramer la mort de Jésus, ou bien assez lâche pour ne pas oser maintenir une apparence d'attachement pour lui dans le moment qui le demandait le plus, pour donner même alors une preuve accablante du contraire — c'est-à-dire en le reniant. Il est impossible de lire l'histoire de la réception que l'homme a faite au Seigneur du ciel — né d'une femme et faisant partie, comme tel, de la famille humaine sur la terre — sans être frappé de la dépravation totale de l'homme quand il s'agit de Dieu, bien qu'il possédât toute la lumière de la révélation de Dieu pour l'instruire. Les pensées de plusieurs cœurs furent révélées par la manière dont ils rejetèrent tous également, le seul être qui eût jamais paru sur la terre dans la perfection humaine, le seul Homme qui atteignait à la parfaite mesure de la pensée et de la volonté de Dieu. — Les scribes, les pharisiens, les principaux sacrificateurs, et tous ces docteurs, qui se vantaient d'être les dépositaires de la pensée de Dieu, étaient ceux-là mêmes qui demandaient la mort du Fils de Dieu avec le plus de violence et de fureur. Où était donc *alors* la bonté de la nature ou le profit retiré de la révélation? Ils poussaient la multitude à s'écrier: «Crucifie-le! crucifie-le!» S'il y avait eu le moindre atome de véritable puissance dans

l'homme, n'aurait-il pas dû avoir quelque intelligence du caractère sacré, de la personne du Fils de Dieu sur la terre et de la divinité de sa mission, surtout enseigné et assisté comme il l'était par la révélation de Dieu? Est-ce que la nature de l'homme ne fut pas alors pesée à la balance, et «trouvée» hélas! bien tristement «légère?» Quelle meilleure et plus précieuse occasion l'homme pouvait-il trouver de montrer sa capacité de comprendre les voies et les intentions de Dieu, que lors de la venue du Fils unique de Dieu au milieu des hommes dans toute l'intimité et la proximité de la nature humaine?

Mais si les docteurs et les conducteurs sous la loi de Dieu pouvaient être égarés par leur coeur naturel, non seulement jusqu'à refuser et rejeter le Fils de Dieu, mais jusqu'à le haïr à un tel point que rien de moins que sa mort ne pouvait les satisfaire; si, je le répète, il fut démontré que le coeur naturel, malgré tout ce que la grâce a pu placer devant lui, est tellement loin de comprendre le coeur de Dieu, et s'élève contre lui, comment peut-on supposer, et bien moins encore soutenir, qu'il y aurait dans l'homme une puissance ou un principe, ou même une conception qui lui fît rechercher et atteindre ce qui est divinement parfait? Comme le Seigneur le disait: «Maintenant ils n'ont point de prétexte pour leur péché». Il avait «fait parmi eux les oeuvres qu'aucun autre n'a faites» (Jean 15: 22, 24). La perfection de l'humanité, si souvent admirée, et grossièrement imitée par les pharisiens, était vue dans le Seigneur Jésus Christ, et nonobstant cela le peuple élu de Dieu et élevé dans sa loi, méconnut et rejeta le Seigneur et le livra à une mort ignominieuse. Celui qui ne sait pas apprécier un homme qui lui est supérieur trahit sa propre infériorité. A quel degré profond d'avilissement était donc arrivé l'homme lorsqu'il crucifia le Christ!

Mais ce n'est pas tout. L'incurable perversité de la nature ne se montre pas seulement dans la manière dont les Juifs traitèrent le Seigneur; mais même chez les disciples de Jésus, chez ceux qui l'aimaient dans le secret de leur coeur, nous voyons la nature de l'homme tellement inconstante et faible qu'elle est incapable de soutenir et de manifester des impressions et des sentiments dont la réalité lui est connue; et dans sa pitoyable lâcheté, l'homme fait violence au sentiment même que son âme approuve. Tous les disciples abandonnèrent le Seigneur à l'heure de son angoisse, non pas tant par manque d'amour ou de foi, que par la simple infirmité d'une nature qui était hors d'état de supporter les émotions qui agissaient en elle et qu'elle approuvait.

Le disciple bien-aimé dormit quand il lui avait été demandé de veiller; et Pierre, qui avait eu assez de courage pour frapper le serviteur du souverain sacrificateur, Pierre, abandonné à lui-même, jura avec des imprécations qu'il ne connaissait pas le Seigneur et Maître qu'il aimait.

C'est ainsi que par les récits des évangiles nous apprenons comment la nature de l'homme a été soumise à la dernière épreuve, épreuve qui a clairement démontré qu'il n'y a en lui aucun vestige de bonté ou de force morale, sinon cela se serait produit au jour. Au contraire l'homme a été manifesté comme étant par nature, et à tous égards, aussi faible que méchant.

J'ai essayé de donner ainsi brièvement histoire de la nature de l'homme, et de faire voir qu'après avoir été éprouvée de toute manière, elle s'est montrée sans ressource et tellement corrompue, que Dieu lui-même déclare par le Saint Esprit que «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu» et que «ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu» (Romains 8: 7, 8).

# Pensées

---

## 1<sup>ère</sup> série

Ce n'est pas dans la gloire que nous avons à manifester la puissance d'un Christ ressuscité. C'est ici-bas, là où Il est mort, là où nous sommes morts, que nous devons publier les vertus de Christ ressuscité d'entre les morts.

## 2<sup>ème</sup> série

Je ne puis être en communion avec Dieu qu'autant que je comprends sa pensée; je ne puis être près de Lui qu'autant que je sais que je suis aimé de Lui.

## Le royaume des cieux

---

La plupart des chrétiens ont des idées bien vagues, souvent très fausses sur le royaume des cieux: les uns le confondent avec l'Eglise visible ou invisible, les autres y voient comme une partie de l'Evangile ou même le ciel à la fin. Il vaut donc la peine, de toute manière, de rechercher ce que les Ecritures entendent par «le royaume des cieux».

L'expression elle-même de «Royaume des cieux» ne se trouve que dans l'Evangile de Matthieu et se rattache aux prophéties de l'Ancien Testament. Elle tire sans doute son origine de Daniel 2: 44.

En effet le prophète, dans l'explication du premier songe de Nebucadnetsar, déclare à ce monarque qu'après les quatre empires qui se succéderaient sur la terre, au temps des dix rois figurés par les dix orteils des pieds de la statue, «le Dieu des cieux» susciterait un royaume qui ne serait jamais dissipé, ni laissé à un autre, mais qui briserait et consumerait tous ces royaumes et serait établi éternellement (comparez aussi Daniel 2: 28 et 4: 25, 26). Plus tard, il nous apprend que Celui qui de fait exercera l'autorité dans ce «royaume des cieux», qu'il promettait de la part du Dieu des cieux, serait ce Fils de l'homme qu'il nous montre venant sur les nuées des cieux et recevant de l'Ancien des jours la seigneurie, l'empire et le règne sur tous les peuples, les nations et les langues à perpétuité (Daniel 7: 13, 14). L'idée du règne des cieux a quelque chose de vague, d'abord, et n'implique pas nécessairement par elle-même que l'autorité du royaume soit placée entre les mains du Fils de l'homme, mais seulement que le règne des cieux sera établi par le jugement terrestre, exécuté par la petite pierre coupée sans main, et puis s'étendra sur toute la terre. Au chapitre 7, le prophète nous donne un détail de plus, savoir que ce sera le Fils de l'homme glorifié qui sera revêtu du pouvoir des cieux (comparez Psaumes 8; Hébreux 2: 5-8; Apocalypse 1: 7, 8; 11: 15-17; etc.).

Le royaume des cieux est donc un gouvernement, un ordre de choses dans la suite des dispensations de Dieu, le règne des cieux sur la terre, car si le ciel est le siège du pouvoir, c'est la terre qui est la sphère sur laquelle la domination s'exerce.

Daniel avait annoncé ou promis le règne des cieux. Six siècles plus tard, le moment étant venu, Jean-Baptiste apparaît et le propose en témoignage comme s'approchant: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (Matthieu 3). Jean se doutait peu, sans doute, de la forme que prendrait effectivement le royaume; il l'envisageait avec les idées d'un Juif pieux et en liait l'établissement à la venue du Messie, le Berger d'Israël, devant qui il marchait, qui purifierait parfaitement son aire par le jugement et amènerait la gloire promise sous le sceptre béni de Jéhovah; et quand, au lieu de voir le royaume s'établir par la puissance d'un Messie glorieux, comme il s'y attendait, il fut lui-même jeté en prison et vit le Christ méprisé et rejeté, il y eut, ce semble, devant ce fait si étrange et inattendu pour lui, un moment d'hésitation dans sa foi, et il envoya deux de ses disciples à Jésus, disant: «Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre» (Matthieu 11: 3)?

Le Christ commence son ministère comme Jean-Baptiste. Quand il eut entendu dire que Jean avait été jeté en prison, il commença à prêcher et à dire: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (Matthieu 4: 17; comparez 3: 2). Il allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant *l'évangile* (la bonne nouvelle) *du royaume*, et guérissant toutes sortes de maladies et de langueurs parmi le peuple» (Matthieu 4: 23 et suivants). De grandes foules le suivent, et les voyant, il monte sur la montagne; et là, comme un Roi, le Messie, devant les foules, il expose à ses disciples avec quel caractère et sur quels principes on entrerait dans le royaume et on y jouirait de la bénédiction (Matthieu 5-7), faisant entrevoir déjà incidemment que le royaume ne s'établirait pas sans opposition et amènerait des souffrances pour ceux qui voudraient y entrer, et ainsi aussi une récompense *dans les cieux* (Matthieu 5: 10-12; 7: 13 et suivants, etc.). En même temps, le Christ manifeste au milieu d'Israël la puissance de Jéhovah en grâce (Matthieu 4: 23-24; 8: 9), cette puissance qui était capable d'établir le royaume en liant Satan et en délivrant Israël de toutes les conséquences du péché sur la terre. Il guérit au milieu d'Israël, il pardonne, il chasse les démons, il ressuscite les morts, étendant même, comme un rameau fertile, ses branches «par-dessus le mur» pour la bénédiction des pauvres gentils (comparez Genèse 49: 22), car plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assièront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, mais les fils du royaume, l'Israël selon la chair, seront jetés dehors (Matthieu 8: 5-13).

Le temps pour rappel et l'introduction ouverte des nations aux bénédictions du royaume, toutefois, n'était pas venu. Jéhovah, plein de patience, est encore en chemin avec son peuple, le pressant de se mettre d'accord avec sa partie adverse, afin qu'il ne fût pas livré, au juge et jeté en prison jusqu'à ce qu'il eût payé le dernier quadrant. Jésus allait par toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues et prêchant *l'évangile du royaume*, et guérissant toutes sortes de maladies et de langueurs; et voyant les foules, il fut ému de compassion pour elles... et il exhorta ses disciples à prier le Seigneur de la moisson de pousser des ouvriers dans sa moisson (Matthieu 9: 35-38). Puis lui-même (Matthieu 10) il envoie les douze, leur commandant de ne pas s'adresser aux nations ou aux Samaritains, mais plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël: «Prêchez, disant: le royaume des cieux s'est approché! Guérissez les infirmes, rendez nets les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement». La mission des douze est comme un dernier appel de la grâce à Israël sous sa responsabilité; elle a le même caractère que le témoignage de Jean Baptiste et le témoignage du Seigneur lui-même jusqu'à ce moment. Elle se rapporte à Israël dans ses villes, et au royaume, et elle s'étendra, à travers les jours où le Saint Esprit sera venu, jusqu'à la seconde venue du Christ dans sa gloire de *Fils de l'homme*, car «vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, dit-il aux apôtres, que le Fils de l'homme ne soit venu». Lui-même, en effet, le Messie-Roi, et son témoignage allaient être rejetés, comme l'avait été Jean Baptiste, et ce ne serait que «les violents» qui raviraient pour eux-mêmes le royaume. Les douze s'en allaient comme des brebis au milieu des loups; ils rencontreraient la persécution; ils seraient livrés aux sanhédryns, fouettés dans les synagogues, et menés devant des gouverneurs et des rois, en témoignage pour eux et pour les nations, car si on avait appelé le maître de la maison Béalzéboul, combien plus appellerait-on ainsi les gens de sa maison? — mais celui qui persévérerait jusqu'à la fin serait sauvé.

Le royaume a pu être annoncé comme devant être établi, alors qu'Emmanuel était sur la terre; il a pu l'être encore après la mort du Christ, comme nous le voyons au chapitre 3 des Actes, et aussi il pourra être repris au milieu d'Israël, si celui-ci se retrouve dans sa terre et que Dieu suscite des messagers doués de la puissance spirituelle nécessaire. Mais quand Israël n'est plus dans sa terre le témoignage est suspendu: c'est ce qui est arrivé à la suite de la réjection et de la mort du Christ, par la destruction de Jérusalem et la dispersion des Juifs qui en a été la conséquence. Les nations, tirées de l'obscurité, ont été amenées ainsi sur la scène comme objet direct des voies de Dieu, et elles le restent jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée et que les temps des nations soient accomplis: par la chute d'Israël le salut parvient aux nations, c'est pourquoi aussi, après sa mort, le Christ ressuscité envoie les apôtres, non plus à Israël, mais aux nations (comparez Romains 11: 11-26; Luc 21: 24; Matthieu 28: 16-20): c'est à elles que le témoignage est adressé. Le rassemblement de l'Eglise, tirée des nations, forme une grande parenthèse dans l'histoire du témoignage des disciples au milieu d'Israël, tel qu'il nous est présenté dans Matthieu 10; mais le Seigneur, occupé ici d'Israël et de ses brebis perdues, ne fait aucune mention de cette interruption, passant entièrement sous silence ce qui concerne les nations, si ce n'est pour ce qui touche le témoignage indirect qui leur serait rendu, par le fait que les disciples seraient traduits devant leurs gouvernements et leurs rois.

Le chapitre 11 de Matthieu nous montre le témoignage du Messie quant au royaume déjà rejeté, comme l'avait été celui de Jean Baptiste. La voix austère de l'un, pas plus que les paroles de grâce de l'autre, n'ont trouvé d'écho au milieu d'une génération méchante et adultère; les villes qui ont vu les miracles du Christ ne se sont pas repenties, et elles sont plus coupables que Sodome.

Cet état d'Israël est constaté au chapitre 12: les conducteurs religieux du peuple consultent contre le Christ comment ils le feront mourir; ils imputent à Béalzéboul la grâce et la puissance manifestée par Lui au milieu d'eux; ils attirent ainsi le jugement définitif du Seigneur sur la race méchante et adultère, à laquelle il ne sera pas laissé d'autre signe que celui de Jonas le prophète. Le Messie méconnu, et moralement rejeté, défend dès lors à ses disciples de rendre son nom public (verset 16; comparez 16: 20; Luc 9: 20, 21); il se sépare de sa famille selon la chair, ne reconnaissant désormais pour siens que ceux qui sont le fruit de sa parole (versets 46-50).

Dès lors le royaume des cieux est présenté sous une autre et nouvelle forme: le Seigneur, rejeté comme Messie, prend le caractère d'un Semeur (Matthieu 13); il ne cherche plus du fruit sur la vigne, sur Israël désormais judiciairement endurci (versets 10-17), mais il apporte avec Lui ce qui doit produire le fruit. Il ne s'agit plus, je le répète, du Messie et d'un royaume prêt à être établi par la puissance du Roi de gloire, qui purifie entièrement son aire; mais *le Fils de l'homme* sème dans le champ qui est *le monde*, et le résultat



des semilles, ce sera le royaume des cieux sous une forme nouvelle, qui a ses mystères dont les disciples seuls auront le secret. — Les six paraboles, qui suivent celle du Semeur, nous font connaître le caractère et les formes que le royaume des cieux prendrait pendant que le Roi serait caché (comparez Luc 19: 12) et n'aurait pas pris en main sa puissance et établi son règne glorieux. Trois des paraboles exposent à la multitude l'aspect extérieur que revêtira le royaume: ce sera un état de choses mélangé jusqu'à la fin; il y aura le bon grain et l'ivraie, et il n'appartiendra pas aux disciples de porter la main sur l'ivraie; mais au temps de la moisson, le maître de la moisson dira aux moissonneurs (les anges; comparez versets 49-50): Cueillez premièrement l'ivraie et la liez en faisceaux pour la brûler, mais assemblez le blé dans mon grenier» (versets 24-30; comparez 36-42). Le royaume aussi, très petit au commencement, prendra la forme d'un «grand arbre»; il deviendra une grande puissance politique qui étendra ses bras protecteurs sur tous les peuples de la terre (versets 31, 32; comparez Ezéchiel 30 et Daniel 4). Le royaume aura un autre caractère public encore celui d'un système de doctrine et d'une profession de foi pratique et commune (la chrétienté), et son extension sur la terre sera due, au fond, à un principe corrupteur, le levain (comparez Lévitique 2: 11, 12; Exode 12: 18-20; Matthieu 16: 6; Marc 8: 15; 1 Corinthiens 5: 6-8; Galates 5: 9) qui a été introduit dans ce qui était pur (verset 33). — Les trois dernières paraboles, avec l'interprétation de la première, sont données *aux disciples seuls* (versets 36 et suivants): elles font connaître les choses intérieures du royaume des cieux, ce qui occupe Dieu dans le royaume, le trésor caché dans le champ, la perle de grand prix, les saints ou l'Eglise, pour lesquels un homme (Christ) laisse tout et achète le champ à cause du trésor, et la perle, et puis ce qui se passe pendant la durée du royaume; les disciples jettent le filet de la parole dans la mer des peuples; ils (les disciples toujours) le retirent ensuite et, séparant les bons poissons d'avec les mauvais, ils mettent les bons dans des vaisseaux à part, jetant dehors les mauvais, sans s'en occuper autrement. En la consommation du siècle, de cet ordre de choses-là, pareillement, il y aura une séparation, mais cette séparation sera opérée par *les anges* qui sépareront les mauvais du milieu des justes et les jetteront dans la fournaise de feu. Le mystère du royaume des cieux se terminera dans la sphère plus étendue de la gloire du «*royaume du Père*» et du *royaume du Fils de l'homme*, l'un la partie céleste, l'autre la partie terrestre du royaume (versets 41, 42; 26: 29; 16: 27, 28; 19: 28; 24: 27-31; 25: 31, 32; 26: 64). Il y avait dans ces enseignements des «choses anciennes», le royaume du Christ et des cieux, annoncé par les prophètes, et puis «des choses nouvelles», savoir les formes et l'étendue des limites et de la gloire que ce royaume prendrait, et le fait qu'il tirerait son origine, non pas d'Abraham, mais de la Parole semée dans le monde.

Dans l'ordre des voies de Dieu, nous voyons donc le royaume des cieux *annoncé* d'abord par les prophètes; présenté ensuite en témoignage, comme s'étant approché, soit par Jean Baptiste, soit par le Christ lui-même; puis à la suite de la réjection de ce double témoignage, *présenté* sous un nouveau caractère et sous de nouvelles formes pour être *établi ainsi*, quand le moment serait venu, non par la puissance du Roi en justice et en jugement, en gloire manifestée, mais comme un mystère par un témoignage rendu au cœur des hommes et laissé, comme système de vérité, à leur fidélité et à leurs soins, Dieu s'occupant cependant toujours de conserver les siens et la vérité elle-même. Enfin cette forme mystérieuse du royaume sera remplacée par le règne public et glorieux et du Père et du Fils de l'homme venant sur les nuées des cieux. Aussi longtemps que le Seigneur est vivant sur la terre, le royaume des cieux, sous quelque forme que ce soit, est seulement *prêché*: le Seigneur fait connaître à ses disciples le caractère et les formes qu'il revêtira; il leur fait comprendre toujours plus clairement qu'il rencontrera de l'opposition, qu'il faudra souffrir pour y entrer, que les violents seuls le raviront (Matthieu 5: 10-12, 20; 6: 33; 7: 13, 14; 10: 7 et suivants; 11: 12; 18: 2, 3; etc.), et qu'il vaut la peine de souffrir pour lui, parce que les privilèges dont on y jouira seront tels que le plus grand qui soit né de femme, Jean Baptiste, sera plus petit que le moindre *dans* le royaume (Matthieu 11: 11-14). Mais au travers de tout, aussi longtemps que le Seigneur est ici-bas entouré de ses disciples, le royaume des cieux reste une chose à *venir*.

*Après* l'ascension du Roi *dans les cieux* (Luc 24: 51; Actes des Apôtres 1: 10, 11), le royaume est *établi* en mystère, et administré par Pierre, à qui le Seigneur en avait donné les clefs (Matthieu 16: 19). Pierre en ouvre les portes aux Juifs (Actes des Apôtres 2; 3), Puis aux Samaritains (Actes des Apôtres 8), et enfin aux nations (Actes des Apôtres 10). Les Juifs à Jérusalem ont rejeté l'administration du royaume par le Saint Esprit, dont Pierre avait les clefs, comme l'annonce du royaume avait été rejetée dans le témoignage de Jean Baptiste et du Christ. Dès lors il a cessé d'être présenté aux Juifs comme peuple, quoique ce ne soit réellement qu'à la fin de la carrière apostolique de Paul (Actes des Apôtres 28: 23 et suivants) que le Dieu

de grâce renonce à ses efforts envers un peuple, au plus petit résidu duquel il ne cessait de s'intéresser. Les Juifs, en résistant au témoignage de l'Esprit saint, ont mis le comble à leurs péchés, et la colère est venue sur eux au dernier terme (comparez toute l'histoire des Actes des Apôtres). Alors l'histoire concerne *les nations*, — et Paul, leur apôtre, leur prêche le royaume de Dieu et leur enseigne les choses qui regardent le Seigneur Jésus (Actes des Apôtres 28: 30, 31; comparez 20: 24, 25; 19: 8).

Les nations apparaissent sur la scène, soit comme recevant le témoignage de la grâce qui leur est proposé, soit comme le rejetant. Ce sont elles, les nations professant le christianisme et celles des quatre monarchies assujetties à la bête, qui sont les objets spéciaux des voies de Dieu dans son gouvernement (non pas les seuls), les Juifs étant comme ensevelis, quoique gardés, comme les nations avaient été auparavant ignorées, en quelque sorte non existantes.

Enfin le royaume sera *accompli selon la puissance du Roi, en gloire*, quand Satan sera chassé des cieux et que le Fils de l'homme, ayant reçu le royaume (Psaumes 2: 8, 9; Daniel 7: 10-14; Luc 18: 12, 15, 27; Apocalypse 12: 10; etc.) établira la bénédiction sur la terre par ce moyen (comparez Matthieu 24: 30, 31; 25: 31-34, etc.).

L'expression de «royaume des cieux», comme nous l'avons dit, est particulière à l'évangile de Matthieu, où on la rencontre, si je ne me trompe, plus de trente fois. Cela est d'autant plus remarquable que Matthieu, dans cinq passages (6: 33; 12: 28; 19: 24; 21: 31, 43), dit le «royaume *de Dieu*», là où on aurait pu s'attendre à trouver encore le «royaume *des cieux*». Ces deux expressions en effet ne sont pas synonymes, le «royaume *de Dieu*» est une expression plus générale, qui peut embrasser le royaume des cieux et le désigner, mais qui n'est pas embrassée par lui. Le royaume *de Dieu* est appelé ainsi, parce qu'il tient son existence de Dieu et que, quoique Dieu, pour un temps, puisse y supporter des scandales, ses principes sont de Dieu qui aussi en ôtera les scandales, parce que c'est *son* royaume. C'est pourquoi aussi, Paul peut dire que le «royaume *de Dieu*» est «justice, paix, joie dans l'Esprit saint» (Romains 14: 17; comparez 2 Thessaloniens 1: 5 et 1 Thessaloniens 2: 12), ce qu'on ne pourrait dire du royaume *des cieux*, et on pouvait prêcher le royaume de Dieu, quoique Satan pût semer dans le champ sur lequel le règne s'exerçait (Matthieu 24: 14; Luc 9: 2; Actes des Apôtres 20: 25; etc.). Le royaume des cieux n'était «qu'approché» aussi longtemps que le Christ était ici-bas et n'avait pas pris place dans les cieux; au contraire, le royaume de Dieu était «présent» avec Jésus son Roi. «Voici, le royaume de Dieu est *au milieu* de vous», car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage (Luc 17: 21; comparez Matthieu 12: 28). D'après ce qui précède, on comprendra aisément pourquoi, dans les cinq passages cités plus haut, Matthieu a dû remplacer l'expression de «royaume *des cieux*» par celle de «royaume *de Dieu*» que nous rencontrons partout ailleurs dans le Nouveau Testament (comparez Luc 4: 5, 43; 6: 20; 7: 28; 8: 1, 10; 9: 2, 11, 27, 60, 62; 10: 9, 11, etc.; Jean 3: 3, 5; Actes des Apôtres 1: 3; 14: 22; 19: 8; 20: 25; 28: 23, 31; Romains 14: 17; 1 Corinthiens 4: 29; 6: 9, 10; 15: 50; Galates 5: 21; Colossiens 4: 11; 2 Thessaloniens 1: 5; etc.).

\* \* \*

*L'Eglise* n'a aucun rapport, ni aucun contact avec *le royaume*, sauf qu'ici-bas elle existe dans le champ, sur lequel l'autorité du royaume, s'exerce et que plus tard elle régnera avec le Seigneur sur ce même champ. Dieu nous a commandé d'ôter du milieu de nous (de l'Eglise) le méchant (1 Corinthiens 5: 13); le Seigneur a défendu, au contraire, à ses disciples d'arracher l'ivraie (Matthieu 13: 29); celui qui est retranché de l'Eglise reste dans le Royaume: *au temps de la moisson* l'ivraie sera liée en faisceaux, *les anges* viendront et cueilleront tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et les jetteront dans la fournaise de feu (Matthieu 13: 24, 30, 36-43, 49-50). *L'Eglise* ici-bas peut se corrompre, parce que la chair se trouve dans ceux qui la composent, quoique les châtements et la fidèle grâce de Dieu puissent la conserver pour la gloire, où la chair et le sang n'entrent pas. Le *royaume* ne se corrompt pas, car il comprend le Roi, la souveraineté de Dieu lui-même et la moisson; ses principes sont toujours les principes de Dieu; mais Dieu supporte pendant un temps, des scandales dans le royaume; le Roi les ôtera quand il prendra en main sa puissance. *L'économie* ne comprend ni le Roi, ni la moisson, et elle finit quand le Roi commence à moissonner.

## Le chemin de la vie - Psaume 16

---

C'est une vérité, bien que peu réalisée (et il est doux de la connaître comme un fait) — que «le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent» (Psaumes 25: 14); qu'il y a, en effet, une «demeure cachée du Souverain, où celui qui s'y tient se loge à l'ombre du Tout-Puissant» (Psaumes 90: 1); que, dans le vaste désert du monde — où ni la faiblesse, ni la débilité, ni la pauvreté d'esprit, ni la pureté de cœur ne trouvent de place, — il y a aussi un chemin distinctement tracé à travers tout et toujours éclairé d'une lumière brillante, de sorte que celui «qui marche et les fous ne s'y égareront point» (Esaïe 35); — un chemin que «l'oiseau de proie n'a point connu et que l'oeil du milan n'a point regardé; dont le gouffre et la mort disent: Nous avons entendu de nos oreilles parler de lui» (Job 28: 7, 22); rien de plus. Où donc est ce chemin, et quel en est le caractère? «Il sera appelé le chemin de sainteté; celui qui est souillé n'y passera point. Là il n'y aura point de lion; et aucune de ces bêtes qui ravissent les autres n'y montera et ne s'y trouvera; mais les rachetés y marcheront. Ceux donc desquels l'Eternel aura payé la rançon retourneront et viendront en Sion avec chant de triomphe, et une joie éternelle sera sur leur tête; ils obtiendront la joie et l'allégresse; la douleur et le gémissement s'enfuiront» (Esaïe 36: 8-10).

Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; pour ceux qui se logent dans la demeure du Souverain! Quels sont-ils? «Eternel! qui est ce qui séjournera dans ton tabernacle? Qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté? Ce sera celui qui marche dans l'intégrité, qui fait ce qui est juste, et qui profère la vérité telle qu'elle est *dans son cœur*» (Psaumes 15: 1, 2). Voilà quels sont les serviteurs bénis de Dieu et quel est leur caractère. Est-ce aussi le vôtre ou le mien? Et pourtant quel autre caractère peut nous convenir? Ou nous avons été amenés à Dieu dans la justice, la vérité et la droiture du cœur, ou nous sommes encore dans un état de perdition éternelle. Mentons-nous à notre véritable caractère, ou bien exprimons-nous au dehors ce que nous sommes réellement et de fait devant Dieu? Comme nés de nouveau, quel est le caractère de la création nouvelle? Comme faits enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus, quel est le caractère qui convient à la relation? Si tout ce qui est dans le monde «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père» (1 Jean 2: 16), et si «nous savons que nous sommes de Dieu et que le monde entier gît dans méchant» (1 Jean 5: 19), de quelle manière y passons-nous? Où se trouve notre sentier? Nous allons le voir.

Quelqu'un qui répondait au caractère décrit dans le Psaume 15, et en était l'expression parfaite dans un homme, bien qu'il fût Dieu lui-même — visita un jour ce monde où nous sommes et le trouva tel qu'il est décrit dans le passage que nous venons de citer (1 Jean 5: 19). A Lui, comme à nous maintenant, le chemin de la vie fut montré (Psaumes 16), et après l'avoir suivi tout du long, il arriva au lieu où il conduisait, c'est-à-dire là où il y a «un rassasiement de joie et de plaisirs pour jamais». Et il nous appelle à faire comme lui, avec cette différence seulement, qu'il a enlevé l'aiguillon de ce par quoi ce chemin passe, et nous a donné, en esprit, la pleine jouissance dès à présent de tout ce qui se trouve au bout.

Dans ce Psaume 16, la pensée est plutôt occupée de la victoire que du combat; et le chemin est par là d'autant plus clairement placé devant nous comme un chemin victorieux, car il l'est pour la foi — cette victoire qui surmonte le monde, cette foi qui passe comme à cheval par-dessus toutes choses et se tient debout sur les vagues mugissantes de l'océan; tout en affrontant et renversant tout ce qui plaît aux yeux de la chair. Que n'avons-nous plus de cette foi! Que ne vivons-nous davantage dans sa puissance, regardant plus constamment aux choses invisibles, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, pour être transformés dans la même image; et ayant plus abondamment dans nos cœurs la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ! (2 Corinthiens 3, 4).

Ainsi que nous le disions, quelqu'un vint sur la terre, un véritable homme, qui trouva les choses à peu près comme elles sont maintenant, sauf que maintenant la culpabilité est plus grande, car des mains iniques ont crucifié mis à mort le Seigneur Jésus. Comme homme, il fut obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix; et dans sa marche ici-bas, il se tint dans une entière dépendance de cœur devant Dieu, son Dieu, trouvant ainsi en lui «la part de son héritage et de sa coupe, et celui qui maintenait son lot» (Psaumes 16: 5). Malgré tout ce qui était contre lui sur la terre, la méchanceté et la perversité des hommes, l'hostilité de Satan et sa puissance surhumaine exercée contre Lui dans toute sa force — il pouvait dire cependant: «les cordeaux me sont échus en des lieux agréables et un très bel héritage m'a été accordé. Je

bénerai l'Éternel même durant les nuits dans lesquelles mes reins m'enseignent» (versets 6, 7). Mais le secret de ces paroles, le voici: «Je me suis *toujours* proposé l'Éternel devant moi; et puisqu'il est à ma droite je ne serai point ébranlé» (verset 8).

Cet homme était seul, et pourtant il n'était *pas laissé seul* (Jean 8: 29). Il y avait ceux en qui il «prenait tout son plaisir — les saints qui sont en la terre, ces personnes distinguées» (verset 3). Dans l'évangile de Matthieu nous lisons: «Alors Jésus arrive vers Jean pour être baptisé par lui» (3: 13). Et dans un autre endroit nous voyons que «tout le peuple, qui *entendait* cela, et les publicains justifiaient Dieu, ayant été baptisés du baptême de Jean; mais les pharisiens et les docteurs de la loi rejetaient le conseil de Dieu contre eux-mêmes» (Luc 7: 29, 30). Il y avait là des hommes qui venaient confesser leurs péchés; qui reconnaissaient le jugement de Dieu sur l'état de choses et sur eux-mêmes, comme en faisant partie, mais en prenant la position de la repentance; et l'homme saint pouvait s'associer à *ceux-là*; il pouvait les reconnaître comme les «saints qui sont en la terre», comme le résidu d'Israël.

Et n'y a-t-il pas de résidu de nos jours? L'Église a-t-elle si bien rempli sa mission, est-elle demeurée si complètement exempte de toute chute, et si fidèle comme un tout à son témoignage, qu'il n'y ait pas de raison d'être pour un résidu? Assurément non. Et s'il en est ainsi, où est ce résidu? L'avons-nous, vous et moi, non seulement trouvé, mais, de plus, avons-nous pris place dans son sein? Si nous ne l'avons pas fait, nous ne suivons pas la trace du «chemin de la vie», et le Seigneur n'est pas avec nous, quelle qu'ait été sa miséricorde en venant à nous dans sa grâce qui apporte le salut, et en se révélant à nos âmes comme le Sauveur.

Revenons au Psaume 16. Bien qu'il n'y soit pas expressément question de la mort, il est parlé du sépulcre; et l'incorruptibilité, qui s'élève victorieuse au-dessus de ce monstre redouté, y est profondément mise en relief; nous sommes engagés à nous souvenir avec bonheur de la vie et de l'incorruptibilité mises en lumière par l'évangile — cette puissance de Dieu qui nous a sauvés, «non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par celui qui a annulé la mort». «Ne prends donc pas à honte le témoignage de notre Seigneur» (2 Timothée 1: 8-10).

Ce chemin est-il celui de la chair et du sang? Non, sans doute; et le Seigneur le savait, quand il dit à Pierre: «En vérité, en vérité, je te dis — le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois» (Jean 13: 38). Quand il s'agit des hommes, il est dit simplement que ce qui «leur est réservé, c'est de mourir une fois, et après cela d'être jugés» (Hébreux 9: 27); mais c'est de l'autre côté du tombeau que le chemin, dont nous nous occupons, se dessine avec autant, si ce n'est plus d'évidence et de netteté. Après en avoir suivi le cours dans toute sa sainteté, sa pureté et sa beauté, à travers la vallée de l'ombre de la mort, à travers le sépulcre, il conduit directement dans la présence du Seigneur, là où, dans tout le resplendissement de la lumière et de la gloire, se trouve le *rassasiement* de joie.

Fils d'Adam, demeure à distance; il n'y a rien là pour la chair et le sang. Ils «ne peuvent point hériter du royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité» (1 Corinthiens 15: 50) — Où en sommes-nous? Sommes-nous en Adam ou en Christ? En Christ, béni soit Dieu; et dans la puissance de sa résurrection. «Car il a fait celui qui n'a pas connu le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5: 21); c'est pourquoi l'apôtre pouvait dire: «Et certes je regarde toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur... et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui — ayant la justice qui est de Dieu moyennant la foi, pour le connaître lui et la puissance de sa résurrection» (Philippiens 3).

Mon but n'est pas de faire des applications; — j'en laisse le soin à la conscience de chacun dans la lumière de la présence de Dieu; mais je désire rappeler ces paroles adressées à l'église des derniers jours:

«Le *Saint*, le Véritable — dit ces choses: Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer; car tu as peu de force et tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom. — Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable, pour éprouver ceux qui *habitent* sur la terre. Je viens bientôt» (Apocalypse 3: 7-11).

## Les actes de l'homme avant la mort du Seigneur, et les actes de Dieu après cette mort - Matthieu 26-27

---

La semence de la femme «te brisera la tête, et tu lui briseras le talon», avait dit le Seigneur au serpent, le jour même de la transgression et de la chute de l'homme.

Pendant des siècles successifs, les effrayantes conséquences du péché n'avaient fait que se développer toujours davantage, la misère et la perdition, amenées sur le monde par la désobéissance d'un seul, s'étendaient au loin partout où se trouvaient des hommes. Le Sauveur apparut sur la terre, quand l'accomplissement du temps fut venu; Il y fut rejeté et, à la fin, mis à mort. Souvent les Juifs avaient voulu le faire mourir, alors qu'Il leur parlait dans la Galilée et dans la Judée, mais jusqu'ici ils n'avaient pas pu réussir. Jésus Christ, autant du moins que nous le savons, avait pu traverser la Samarie sans que sa vie y fût menacée. Il avait pu parcourir la contrée de Tyr et de Sidon, sans que personne se fût levé pour attenter à ses jours. Mais de la part des Juifs et des Galiléens, dont il était et il est le Roi, et desquels la bénédiction dépendait de sa présence au milieu d'eux, il fut fréquemment en danger de mort. Jusqu'ici, leurs projets et leurs complots avaient toujours échoué, parce que «son heure n'était pas encore venue». Cette heure, dont Dieu avait parlé en Eden, s'approchait maintenant. La barrière, mise jusqu'alors à l'action de l'homme, allait être levée, et il allait se montrer, par ses actes, comme enfant du diable. C'était une heure de grande activité de la part de Satan et des instruments de son choix. «C'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres» (Luc 22: 53), dit le Seigneur à ceux qui l'avaient saisi dans le jardin et qui l'emmenaient: paroles qui jettent une sinistre lumière sur tout ce qui se passa durant cette nuit, et sur ce qui devait se passer le lendemain. Il allait être permis à Satan de faire ce qu'il voulait — de briser le talon du Fils, «né de femme» (Galates 4: 4); l'homme irrégénéré allait s'affirmer pleinement et montrer si, au fond, il y avait en lui quoi que ce soit de bon. De son côté, Dieu allait faire voir ce qu'Il était.

La scène du jardin d'Eden témoignait de la malignité et de la ruse du serpent, qui amena la perdition de l'homme par le moyen de l'homme lui-même. Cette scène dévoilait aussi la disposition de l'homme à devenir l'instrument de Satan. Dans ce même jardin fut démontrée la fidélité de Dieu à sa parole, lorsque la sentence fut prononcée sur Adam et sur Eve; mais là aussi se firent entendre des paroles de miséricorde et de grâce envers les pécheurs. Dans le jardin de Gethsémané le diable tenta de nouveau de perdre l'homme et, cette fois encore, par le moyen de l'homme lui-même. S'il eût réussi de nouveau, il s'en serait suivi la perdition éternelle de l'homme. Le Seigneur fut crucifié par les mains des hommes. De son côté percé avait coulé le sang. Il était mort sans établir le royaume, sans délivrer Israël des mains de ses ennemis: tout semblait être en faveur de l'adversaire. Mais ce corps rompu et ce sang répandu devinrent la base, sur laquelle la miséricorde et la grâce de Dieu envers les pécheurs purent se déployer; et sa fidélité à sa parole (cette fois-ci *en faveur* de l'homme) fut derechef manifestée.

Des quatre récits de la mort du Seigneur, nous choisissons celui qui nous a été donné par Matthieu, l'apôtre inspiré, savoir les faits qu'il rapporte comme ayant eu lieu, depuis l'arrestation de Jésus dans le jardin jusqu'à la mort sur la croix. C'est là-dessus que nous désirons attirer, quelques instants, l'attention de nos lecteurs: en effet, c'est dans cet évangile que nous trouvons la plus complète exposition de ce qu'est l'homme, à commencer par les disciples et à finir par les brigands; et là aussi, d'autre part, nous voyons, d'une manière plus détaillée qu'ailleurs, les actes de Dieu après la mort de son Fils.

Les principaux sacrificateurs et les scribes et les anciens du peuple s'assemblèrent dans le palais du souverain sacrificateur. Quel était l'ordre du jour de leurs délibérations? Était-ce le désir d'engager la populace à demander la juste exécution de Barabbas? Voulaient-ils prendre des dispositions pour une convenable observation de la fête prochaine, ou rédiger des règlements propres à faire disparaître, d'une manière plus efficace, tout levain du milieu du peuple? Non, ce n'était ni la justice, ni la sainteté qui avaient provoqué leur assemblée. Ils tenaient conseil ensemble pour se saisir de Jésus et le faire mourir. Vrais enfants de leur père, le diable, ils ne se faisaient aucun scrupule de commettre un meurtre, et à l'exemple du serpent, c'est par la ruse qu'ils voulaient effectuer leur projet. Avant qu'ils eussent convenu de leurs plans et lorsqu'ils étaient encore dans l'inquiétude à cet endroit, Satan préparait un instrument qu'il prenait parmi les disciples. Judas, repris par le Seigneur au sujet du parfum répandu par Marie sur la tête de Jésus,

six jours avant la Pâque, se montra tout prêt à le trahir. Satan entra dans son coeur, et il s'en alla vers les principaux sacrificateurs, et, ce qui manifeste le vrai caractère des conducteurs en Israël, cet agent de Satan trouve tout naturellement sa place au milieu d'eux, en leur offrant ses services, tout en marchandant sur son salaire. La trahison, provenant de la défection d'un disciple, fut suivie de la désertion de tous les autres, puis du reniement de toute relation avec le Seigneur par Pierre qui le confirme par des imprécations et des serments. Tel est le portrait, dans cette occurrence, de cette compagnie choisie par le Seigneur pour le suivre sur la terre, portrait tel qu'il est tracé par l'un d'entre eux. Ils furent pesés à la balance et trouvés légers. Car, bien que, plus tard, Jean se trouva au pied de la croix, lui, comme les autres, avait commencé par abandonner le Maître.

Qu'en était-il des principaux sacrificateurs et des scribes qui, par état, étaient versés dans la connaissance de la loi de Dieu? Le Seigneur comparut devant le conseil présidé par le souverain sacrificateur en personne. Là, assurément, la justice devait être rendue et les formes de la loi dûment observées. Mais l'esprit de justice s'était enfui de la salle du jugement, car les juges s'étaient transformés en avocats et en accusateurs pour assurer la condamnation du Juste. «Ils cherchaient de faux témoignages contre Jésus, de manière à le faire mourir». Prêter l'oreille, avec connaissance de cause, à de tels témoignages eût été un crime; en chercher était donc un crime d'autant plus odieux. Ne parvenant pas à trouver deux témoins qui fussent d'accord, ils condamnèrent Jésus pour avoir dit la vérité; et, tout en faisant montre d'un grand zèle pour Dieu, ils oublièrent la décence et le décorum qui conviennent à des juges: «Il lui crachèrent au visage, le frappèrent de leurs mains et lui donnèrent des soufflets».

De chez Caïphe, il fut emmené lié et livré à Ponce Pilate, qui, seul, avait le droit de vie et de mort: ce gouverneur, tout en déclarant son innocence, pour complaire à la volonté du peuple, prononce la sentence de mort. Il savait que Jésus était innocent, il l'avait proclamé à répétitions, ce qui ne l'empêche pas de relâcher Barabbas, détenu pour sédition et pour meurtre, et de leur abandonner Jésus pour être crucifié. Non content de cela, il avait déjà fait battre de verges Celui qu'il avait solennellement déclaré juste.

Au prétoire, le Seigneur trouve une autre étape de souffrances, que, dans sa condescendance, Il est disposé à subir. Là, en effet, l'attendent de nouvelles indignités. On lui ôte ses vêtements, on met sur lui les emblèmes dérisoires de la royauté, et les soldats romains, toute la cohorte, fléchissent le genou devant Lui, et le saluent comme Roi des Juifs. Avec un roseau pour sceptre, des épines pour couronne et un manteau de pourpre sur lui, Il est l'objet des moqueries de la troupe; ils crachent contre Lui et lui frappent sur la tête avec le roseau. C'est par ironie qu'ils l'appellent Roi, — et pourtant ils le verront un jour comme Roi. Vêtu d'une robe teinte dans le sang, une verge de fer dans la main où ils avaient mis un roseau, avec plusieurs diadèmes sur cette tête qu'ils avaient blessée par la couronne d'épines, il apparaîtra, suivi des armées qui sont au ciel. Ces soldats l'accompagneront-ils alors? demandera peut-être quelqu'un. Une question plus convenable serait celle-ci: Est-ce que les lecteurs de ces lignes seront alors manifestés avec Lui?

La station suivante va du prétoire à Golgotha; on contraint Simon de Cyrène à porter la croix de Jésus. Cloué à cette croix, celui-ci est exposé aux injures de ceux qui passaient par là. Nul ne s'arrêtait pour injurier les brigands; c'est lui seul qui est l'objet des outrages des passants. «Et pareillement aussi, les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient de Lui». Après avoir déployé tant d'activité et de ruse pour le faire condamner, tant de passion pour le faire mourir, leur inimitié le poursuivait jusque sur la croix, où ils lui reprochaient d'être abandonné de Dieu. En effet, Il fut abandonné pour un moment, et nous avons sujet d'en rendre grâce au Seigneur. Mais lequel de ceux qui disaient: «Il s'est confié en Dieu; qu'Il le délivre maintenant s'Il tient à Lui; car Il a dit: Je suis le Fils de Dieu» (27: 43) — comprenait la portée de ces paroles? C'était là des outrages dirigés contre Lui le plus amer de tous et qui ne pouvait guère être suggéré que par le diable. Matthieu seul le mentionne. Si, plus tard, quelques-uns de ceux qui prononcèrent ou appuyèrent ces paroles furent amenés à comprendre pourquoi Il avait été abandonné, quelle dut être leur douleur en se les rappelant! Il était abandonné, afin que nous puissions connaître éternellement la joie et le bonheur d'être dans la faveur du Père. Jésus était vraiment tombé bien bas, mais Il devait être abaissé encore davantage: car «les brigands, qui avaient été crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes outrages».

Tel fut l'homme, d'après le tableau que trace Matthieu. Nous avons, en Luc, la confession ultérieure du brigand converti, Matthieu parlera bientôt du courage de Joseph d'Arimatee, et Jean, du dévouement de

Nicodème, mais manifestés, l'un et l'autre, après la mort du Seigneur. Au sujet de l'homme, avant cette mort, Matthieu n'a rien de bon à rapporter, qu'il s'agisse des disciples, des Juifs, des Romains, ou des brigands. Jusqu'au moment de cette mort, Dieu laissa l'homme faire tout ce qu'il voulait, et se montrer tel qu'il était. Durant les trois heures de ténèbres surnaturelles, l'homme semble tenu dans la crainte, car nous ne voyons plus qu'il ait rien fait au Seigneur, jusqu'à la fin de ces sombres heures, où Jésus s'écria d'une voix forte: «Eli, Eli, lamma Sabachthani?» et que l'un de ceux qui étaient présents prit une éponge, et, l'ayant remplie de vinaigre, la mit au bout d'une perche, et lui donna à boire. Avant les ténèbres, l'inimitié de l'homme s'était pleinement manifestée. Le vinaigre bu, ce dernier acte d'indignité accepté avec soumission, la dernière écriture qui devait être accomplie par Lui vivant encore ayant reçu son explication et son accomplissement, Il rendit l'esprit. Au delà de ce monde l'homme ne pouvait plus poursuivre le Seigneur.

Jésus meurt et, immédiatement, Dieu commence d'agir; mais — qu'on y fasse bien attention — d'agir en grâce: «Voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent». Il n'est pas dit qu'aucune maison fut renversée par ce tremblement de terre; pas un seul individu de cette multitude si coupable ne fut tué; Jérusalem ne fut pas engloutie; pas un animal, pas même un chien, n'eut rien à souffrir. Tous devaient avoir senti le tremblement, mais dans le temple on vit un prodige — le voile fut déchiré. Qui en fut témoin? Cela eut lieu à la neuvième heure, l'heure de la prière (Actes des Apôtres 3: 1), où un sacrificateur devait offrir l'encens sur l'autel d'or dans le lieu saint. Quelle chose étonnante et mystérieuse que le saint des saints fût dévoilé à un prêtre qui ne l'avait jamais vu. Depuis le haut jusqu'au bas, depuis le ciel jusqu'au sol, le voile fût séparé en deux, signe d'une action divine, et cela *simultanément* avec la mort de Christ,

Dès les jours du séjour d'Israël au pied du Sinaï jusqu'à l'heure du crucifiement du Seigneur, un voile, partageant et séparant le sanctuaire en deux parties, proclamait l'incapacité de l'homme à entrer dans la sainte présence de Dieu. En Eden, après la chute, Adam le sentait en se cachant de devant l'Eternel Dieu parmi les arbres du Jardin; à Sinaï, Dieu confirma cette vérité, tout en enseignant, par le cérémonial que Lui-même avait établi, qu'un jour un chemin serait ouvert. Le Seigneur meurt, son corps est rompu, et le voile est déchiré. De sa propre main, en quelque sorte, Dieu rompt le voile qu'Il avait commandé à Moïse d'élever, et cela pendant que le Seigneur était encore suspendu à la croix: témoignage, rendu à l'univers, de la culpabilité de l'homme. Ce fut le *premier* acte de Dieu après la mort de son Fils. Un seul péché suffisait, si un sacrifice n'eût pas été offert, pour bannir à jamais l'homme de la présence de Dieu. Ce seul sacrifice, une fois offert, était suffisant pour ouvrir au plus vil des pécheurs et même à ceux qui venaient de commettre cet affreux crime, un accès en la présence de Dieu. Si alors Dieu fût sorti de l'obscurité, s'il eût vengé son Fils en détruisant ses meurtriers, qui eût pu l'accuser de précipitation ou d'injustice? Au lieu de cela, c'est dans cette heure même qu'Il ouvrait au pécheur un chemin pour entrer dans le sanctuaire. Personne, alors, n'aurait pu comprendre ce que signifiait un voile déchiré; aujourd'hui, nul chrétien ne pourrait, un seul instant, demeurer dans l'ignorance ou dans le doute sur la signification de ce fait; car le Saint Esprit nous l'a donnée, et les chapitres 9 et 10 de l'épître aux Hébreux en contiennent l'explication et le divin commentaire.

Mais, de plus, les rochers se fendirent. Matthieu, Marc et Luc parlent tous de la rupture du voile. Matthieu seul fait mention du tremblement de terre, des rochers fendus et des sépulcres ouverts. Cela est en parfaite harmonie avec l'esprit du premier évangile, qui, nous offrant le tableau le plus sombre de la méchanceté de l'homme, en relation avec la croix, nous présente aussi les détails les plus circonstanciés des actes de Dieu en grâce après la mort de Christ. Les rochers se fendirent — phénomène qui peut naturellement accompagner un tremblement de terre; mais dans cette occasion, il se passa encore quelque chose d'extraordinaire, car les sépulcres s'ouvrirent, et — mais ceci après la résurrection du Seigneur comme l'évangile a soin de le relater — beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent; et étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte cité, et se montrèrent à plusieurs. Comme premier-né d'entre les morts, le Christ ressuscita le premier; mais les sépulcres furent ouverts avant que la pierre eût fermé l'entrée de ce tombeau tout neuf, et avant qu'elle eût été scellée du sceau de l'autorité. Le voile déchiré annonçait l'accès en la présence immédiate de Dieu; les sépulcres ouverts attestaient la délivrance de la puissance de la mort et, en conséquence, la résurrection des corps (\*): c'était

là précisément l'inverse de ce qui eut lieu en Eden, où, après la chute, Adam se sentit incapable de jouir de la présence de Dieu, et entendit la sentence de mort prononcée contre lui.

(\*) Observez que les sépulcres furent ouverts, mais que des corps de saints, seuls, ressuscitèrent. Le résultat général, conséquence de la mort du Christ, fut manifesté par les sépulcres ouverts, le résultat spécial pour les saints de Dieu fut manifesté par la résurrection des saints d'entre les morts.

Mais d'où vient cette apparente hâte? Pourquoi ne devait-il y avoir aucun intervalle entre l'instant où Jésus remit son esprit entre les mains de son Père, et ces manifestations de ce que sa mort avait effectué? Parce que l'oeuvre était achevée et que Dieu voulait que les pécheurs le crussent. Il est vrai que, si le Christ n'était pas ressuscité, nous serions encore dans nos péchés. Si le sépulcre eût retenu son corps, c'eût été la preuve qu'il n'était pas sans tache ni, par conséquent, en état de faire l'expiation. Nous avons, nous aussi, chrétiens, été vivifiés avec Lui, et ressuscités avec Lui. Mais avant que, dans ce jour solennel par-dessus tous les autres jours, le soleil eût disparu, à l'horizon, quelques fruits de sa mort furent déjà visibles. La propre main de Dieu, nous pouvons le dire, avait déchiré le voile; la propre puissance de Dieu avait ouvert les sépulcres. Le sacrifice de son Fils offert, Dieu n'attendait rien de plus. Pas n'était besoin d'une prière d'homme, avant qu'il pût agir. Nulle supplication ne s'éleva de la terre au ciel, demandant que les résultats d'une oeuvre accomplie fussent rendus manifestes. Avant que le corps du Seigneur fût descendu de la croix, avant que le gouverneur romain fût informé de sa mort, Dieu, par ses actes, proclamait quelques-unes des conséquences bénies du sacrifice de Christ; car ce qui eut lieu, dans la cité, au dedans du temple, et ce que l'on vit dans les tombes taillées dans le roc, hors de Jérusalem, annonçait clairement et à haute voix que cette oeuvre était réellement achevée et accomplie.



## Réponses à des correspondants

---

Un frère, C. B., aux B., nous demande une explication de 1 Timothée 2: 15: «Mais elle [la femme] sera sauvée en mettant des enfants au monde, si elle persévère dans la foi, dans l'amour, et dans la sainteté avec modestie». Ici, comme toujours, il faut chercher, d'abord, la relation de ces paroles avec le contexte, ou dans ce cas, avec ce qui précède (versets 9-14). L'apôtre veut que la femme chrétienne apprenne dans le silence, en toute soumission. «Je ne permets pas, dit-il, à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme», et il en donne pour motif qu'Adam a été formé le premier, et que c'est la femme qui a été séduite et qui, la première, est tombée dans la transgression. Telles sont les causes de son infériorité, et de l'obligation où elle est de demeurer dans la soumission. Néanmoins on ne doit pas en conclure que son salut en soit compromis. Nullement, pourvu qu'elle demeure dans la foi etc. Par la foi elle a la vie éternelle, tout aussi bien que l'homme — toutes les clauses de la sentence, prononcée par Jéhovah, en Eden, sont aussi abolies pour elle, à l'exception de celle qui la concernait spécialement: «J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse en travail tu enfanteras des fils». — Hélas! nous savons que, en effet, cette peine demeure jusqu'à maintenant. Or, l'introduction du péché par la transgression de la femme, venant d'être rappelée, on comprend aisément que l'apôtre rappelle aussi la peine qui subsiste encore et qui est le partage de la femme. Cette idée ressort bien du texte grec qui dit littéralement: «elle sera sauvée à *travers* l'enfantement».

Quelques-uns ajoutent, comme idée secondaire et plus ou moins cachée, le salut qui devait sortir pour la femme, comme pour l'homme, des douleurs mêmes attachées à l'enfantement, c'est que de la semence de la femme devait naître Celui qui briserait la tête du serpent et rendrait aux hommes accès, par la foi, au bonheur éternel que la chute leur avait fait perdre. Mais il faut repousser toute une série d'interprétations légales ou charnelles qui sont contraires à l'analogie de la foi comme au sens naturel du passage: celle qui met le salut de la femme dans la vie de famille et dans l'éducation de ses enfants; celle qui prend le texte dans toute la crudité de la lettre, savoir que la femme sera sauvée en faisant des enfants, excluant de fait celles qui restent vierges ou qui sont stériles; l'idée qu'elle sera sauvée malgré l'enfantement; celles que les douleurs de l'enfantement ne seront jamais mortelles pour elle et qu'elle y résistera toujours, etc.

\* \* \*

Un autre frère, J-R. M. à B., voudrait pouvoir concilier les divergences qui se trouvent dans le récit de la guérison de Bartimée entre Marc et Luc, d'un côté, et Matthieu, de l'autre, et aussi entre Marc et Matthieu, d'une part, et Luc, de l'autre. Voyez ce récit dans Matthieu 20: 29-34; Marc 10: 46-52; Luc 18: 35-43. Lors même que nous ne saurions pas comment résoudre ces divergences, cela ne nous toucherait guère, parce que ce que nous cherchons et, grâce à Dieu, ce que nous trouvons dans les Ecritures, c'est une parole de salut et de vie. Toutefois, si l'on rencontre parfois des faits racontés sous des points de vue différents et avec d'autres détails; on n'y trouvera jamais des contradictions réelles. Examinons celles que les incrédules signalent dans l'histoire de Bartimée.

Marc et Luc ne parlent que d'un aveugle, tandis que Matthieu en mentionne deux. Marc et Matthieu placent le miracle au moment où Jésus sortait de Jéricho, tandis que Luc semble le mettre au moment où il s'approchait de cette ville. Quant au nombre des aveugles, la difficulté n'est pas très grande; l'apôtre Matthieu, qui a été témoin de la guérison, n'a pu se tromper; Marc et Luc, dirigés par le Saint Esprit, ne l'ont pas pu davantage; mais ils ne parlent que de celui qui, étant le plus connu, a surtout attiré l'attention, de celui qui paraît avoir porté la parole et qui a le plus frappé, savoir Bartimée. Quant à la seconde difficulté, rien n'empêche d'admettre que Luc a réuni en une seule narration deux phases, ou circonstances différentes et successives, du même fait; il est, en effet, le seul qui fasse mention de la première question de l'aveugle: «Il demanda ce que c'était». Cette question, Bartimée la fit avant l'entrée dans Jéricho; ce qui arriva ensuite dans cette ville, l'histoire de Zachée, etc., excita la confiance de cet aveugle en Jésus: un autre aveugle s'était joint à lui, ils s'adressèrent ensemble au Maître, comme celui-ci quittait de nouveau la ville. Contre cette explication, qui concilie tout, il n'y a pas de raison bien forte à faire valoir.

Le même frère nous pose encore cette question: Pourquoi est-il dit dans le discours d'Etienne (Actes des Apôtres 7: 14) que Joseph envoya chercher Jacob, son père, et toute sa parenté, en tout soixante et quinze

âmes, tandis que, en Genèse 46: 27; en Exode 1: 5, et en Deutéronome 10: 22, il est dit qu'ils n'étaient que 70? On a proposé diverses solutions de cette difficulté.

1. La version grecque de l'Ancien Testament, dite des LXX, beaucoup plus connue et plus lue que l'original hébreu, dans les premiers temps de l'Eglise, donne le chiffre de 75, que l'on aurait, en conséquence, admis dans le discours d'Etienne. Mais cette explication ne nous satisfait pas, vu que c'est par une erreur manifeste que les LXX sont arrivés à ce nombre qui, d'après leur calcul devrait même être dépassé; car dans Genèse 46: 27, ils disent: «Les enfants de Joseph... furent *neuf* personnes».
2. D'après le savant Théodore de Bèze, on lisait peut-être originairement, dans Actes des Apôtres 7: 14 : «70 personnes *en tout*», ou en grec: *pantes*, mot qui, sous la plume d'un copiste, serait devenu: *pente* qui veut dire *cinq*, ce qui aurait fait 75.
3. Enfin, d'autres pensent qu'Etienne compte d'abord avec Moïse: 66 personnes (auxquelles Moïse ajoute Jacob, Joseph et ses deux enfants, ce qui donne le total de 70). Etienne, parlant de ceux que Joseph *envoya chercher*, omettait ces quatre derniers et ajouterait aux 66 neuf femmes des patriarches, 9 et non pas 12, parce que la femme de Juda était morte en Canaan; que celle de Joseph, qui était égyptienne, ne devait pas être comptée, et que, ou bien Benjamin n'était pas marié alors, ou bien Siméon avait aussi perdu sa femme, puisqu'il est dit au verset 10 (Genèse 46) qu'il eut un fils d'une Cananéenne: ce qui ferait bien le total de 75.

En général, ce qui produit la difficulté doit servir aussi à la résoudre; car si Moïse et Etienne ont eu des vues différentes, on ne doit pas être surpris que leurs calculs soient différents. Or, 1, le dessein de Moïse étant de faire admirer l'accomplissement des promesses divines dans la multiplication de la famille d'Abraham, il était naturel que le dénombrement qu'il faisait des enfants et des petits-enfants de Jacob, se bornât uniquement à eux, sans s'étendre à leurs femmes, qui n'étaient pas sorties de sa hanche, comme il est dit au verset 26. Or ce dénombrement donne le total de 70 personnes. 2. Etienne, se proposant seulement d'indiquer combien de personnes Joseph *envoya chercher*, ne pouvait pas compter de la même manière: il ne devait pas faire entrer dans son calcul Joseph, sa femme et leurs enfants, puisqu'ils étaient tous en Egypte; d'un autre côté, il ne devait pas en exclure les femmes vivantes des autres fils d'Israël, qui les accompagnèrent (Genèse 45: 19; 46: 5); et il est prouvé qu'en ôtant les uns et ajoutant les autres, on trouve 75 personnes. 3. Moïse ne parle que de la *lignée* de Jacob, savoir de ses enfants et de ses petits-enfants. Etienne embrasse dans son calcul les belles-filles du patriarche, c'est ce que démontre le mot dont il se sert, qui a effectivement toute cette portée. Il ne dit pas que Joseph envoya chercher Jacob et *toute sa lignée*; mais *toute sa parenté ou sa famille (sangueneia)* expression qui ne se retrouve dans le Nouveau Testament que dans Luc 1: 61 et Actes des Apôtres 7: 3, et qui, dans l'usage des LXX, désigne et les enfants et les alliés dans une même maison.

Conclusion: Le calcul d'Etienne diffère de celui de Moïse, parce que ce n'est pas le même calcul, et que ces deux hommes, inspirés de Dieu, avaient des vues différentes en s'exprimant comme ils l'ont fait. L'un donc a pu compter 70 personnes dans *la lignée* de Jacob, et l'autre 75, dans *sa famille*, sans la moindre contradiction.

Enfin, le frère J.-B. M. signale encore la divergence qui existe entre Nombres 25: 9 et 1 Corinthiens 10: 8. Moïse dit que, en châtement du fait de Baal-Péor, il mourut *de la plaie* 24000 personnes; tandis que Paul s'exprime ainsi: «Il en est tombé en un jour 23000». Le mot hébreu (*magghêphah*) traduit ici par *la plaie* (comme dans Nombres 14: 27; 16: 48, 49, 50; 2 Samuel 24: 21, 25; Ezéchiël 24: 16; Zacharie 14: 12, 15, 18; etc.) signifie évidemment un châtement de Dieu consistant en une peste ou une mortalité qui enlève promptement tous ceux qu'elle atteint. Or, dans Nombres 25, Moïse reçut d'abord l'ordre de faire pendre tous les chefs du peuple (verset 4). Puis il dit aux juges d'Israël: «Que chacun de vous tue ceux de ses gens qui se sont attachés à Baal-Péor». Ces deux classes d'hommes frappés de mort pouvaient s'élever à 1000 personnes, tandis que 23000 aurait péri par la peste. Moïse les comprend tous dans son dénombrement et Paul ne parle que des derniers. Ou mieux encore: Paul ne dit pas seulement qu'il mourut 23000 Israélites de la plaie divine; il dit expressément qu'il en mourut autant *en un jour*, apparemment le lendemain de l'exécution des mille.

Voilà bien des paroles sur ce sujet; mais si elles peuvent mettre au clair, ne fût-ce que le frère qui nous a demandé ces explications, elles ne seraient pas de trop. Cependant nous devons répéter que, lors même que dans ces passages ou d'autres, où notre esprit apercevrait des divergences qui l'embarrasseraient, nous serions réduits à devoir dire: «Je ne comprends pas — je ne sais comment concilier ces apparentes oppositions, ni résoudre ces difficultés», nous n'aurions jamais, pour cela, le droit d'accuser les Ecritures de se contredire. Nous en concluons que c'est dans notre propre intelligence que se trouve l'obscurité et, par conséquent, la difficulté. Impossible qu'il y ait des contradictions dans la Parole, divinement inspirée, et qui, d'un bout à l'autre, est LA VERITE (Jean 17: 17). Dieu ne peut se renier Lui-même (2 Timothée 2: 13).

## Le siècle présent et le siècle à venir

---

L'expression de «fin du siècle», qu'on rencontre si fréquemment dans Matthieu, s'applique à cet état de choses durant lequel Israël est sous la loi et sans son Messie. Le «siècle à venir», au contraire, sera caractérisé par le fait qu'Israël sera sous la nouvelle alliance, son Messie régnant alors sur lui en gloire.

L'Ancien Testament ne nous parle pas seulement de ces deux «siècles», mais il nous fait connaître les temps qui les ont précédés, comme le Nouveau Testament découvre l'éternité qui les suivra.

Pratiquement, le Nouveau Testament, comme l'Ancien, parle de ces deux «siècles» en rapport avec Israël: l'un durait quand Christ vint et fut rejeté, l'autre sera établi quand Christ reviendra en gloire. Dans «ce siècle-ci», il y a un mélange de bien et de mal qui doit finir par une terrible lutte, dans laquelle la bête et le faux prophète tomberont; dans «le siècle à venir», Satan sera lié et le Seigneur Jésus gouvernera la terre, manifestant publiquement sa puissance et sa gloire.

La différence entre les deux siècles est donc de la plus haute importance. Faute de distinguer le siècle présent de celui qui est à venir, on tombe dans la plus déplorable confusion, non seulement pour ce qui est de la pensée, mais aussi pour ce qui concerne la pratique. Actuellement en effet, il s'agit de grâce et de foi, Dieu permettant que le mal ait extérieurement le dessus, comme nous le voyons à la croix. Dans le siècle à venir, au contraire, le mal sera extérieurement jugé et bridé, et le bien sera élevé par-dessus toute la terre et remplira tout le monde de la connaissance de Jéhovah et de sa gloire. La *fin* du siècle est, par conséquent, évidemment à venir; et ainsi parle l'Écriture.

Le siècle présent est donc ce «présent siècle mauvais» duquel la mort de Christ nous a délivrés (voyez Galates 1: 4); le siècle à venir sera bon, non pas mauvais, aussi sûrement qu'il est à venir.

Pareillement si, au lieu de penser à l'Église, nous nous occupons d'Israël, je crois que nous pouvons dire que le siècle commence par l'assujettissement d'Israël à la loi en l'absence du Messie. Le siècle à venir commencera pour eux quand le Messie non seulement sera venu, mais qu'il sera revenu et sera entré dans son règne, car la présence du Messie humilié n'a pas interrompu le siècle, et sa réjection a moins encore introduit le siècle à venir. Seulement, nous devons nous rappeler que Dieu accomplit actuellement une autre oeuvre glorieuse, fondée sur la gloire céleste de Christ et la présence personnelle du Saint Esprit, et caractérisée ici-bas par l'Église. Pendant cette époque, la grâce coule vers les nations, en sorte que nous pouvons appeler l'époque: «la parenthèse gentile de la grâce». Avant elle et entièrement distincte d'elle, sont «les temps des nations», car Dieu, dans sa providence, donna aux nations le gouvernement du monde, commençant par Nebucadnetsar, la tête d'or de la grande statue: et ce temps, nous pouvons l'appeler: «la parenthèse gentile du jugement». Les deux époques ou parenthèses sont renfermées dans les limites de «ce siècle-ci», et durent encore. Le «siècle à venir» sera introduit par la venue du Seigneur sur les nuées du ciel.

# Fragments

---

## 1<sup>ère</sup> série

Le christianisme du cabinet et le christianisme de la vie active ne sont pas, comme on le juge souvent, en opposition l'un avec l'autre. L'homme qui, dans la solitude est en communion avec Jésus, sait en porter la saveur jusque dans les affaires les plus ordinaires. Mais il faut de la prière pour cela; car bien que nous sachions qu'une seule chose est nécessaire, nous sommes facilement conduits, comme Marthe, à nous préoccuper et à nous inquiéter de beaucoup de choses. Sans doute, aussi longtemps que nous sommes dans la chair nous avons à faire bien des choses et à nous en préoccuper; mais ce à quoi Christ nous appelle, c'est à nous en préoccuper de telle manière qu'elles forment une partie de notre grand travail — celui de nous tenir près de Lui et de le suivre partout où il va. Si nous avons véritablement le désir de tout quitter pour suivre Christ, la croix qu'il nous donne à porter, au lieu de nous paraître lourde, nous semblerait douce, par sa grâce, et nous réaliserions la vérité de cette parole de notre Seigneur: «Mon joug est aisé et mon fardeau est léger» (Matthieu 11).

## 2<sup>ème</sup> série - 2 Corinthiens 4: 18

2 Corinthiens 4: 18 «Nos regards étant fixés, non sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas».

Il est à craindre que, chez bien des chrétiens, les choses qui se voient et qui peuvent être vues, n'aient un plus grand attrait et une plus grande influence que les choses spirituelles qui, seules, sont l'objet de la foi. Combien d'entre nous, comme Jacob à Jabbok, peuvent faire passer à d'autres le petit *torrent*, mais ne le passent eux-mêmes que lorsque leur chair a été brisée.

## 3<sup>ème</sup> série - La dépendance de Dieu

Que le Seigneur fortifie votre coeur, et vous enseigne, jour après jour, comment vous avez à marcher dans sa dépendance sans aucun autre secours ou soutien. *Accoutumez-vous à y tendre*. Essayez de marcher, dans quelque petite mesure que ce soit, en vous reposant simplement sur lui, lui faisant connaître tout ce qu'il y a dans votre coeur. Vous pouvez être certain que la raison pour laquelle nous sommes si souvent hors d'état de rien faire, pour laquelle nous nous traînons lourdement — c'est que nous avons un poids sur le coeur que nous n'avons pas rejeté sur lui. Plus la machine est délicate, plus l'action en est facilement altérée: — un cheveu peut arrêter les rouages d'une montre. Tout ce qui pèse sur l'âme doit être porté devant Dieu, sinon son action sera embarrassée et interrompue et tout l'ensemble sera détraqué. *Déchargez-vous sur Dieu de toute chose*. Confiez-lui tout ce qui est un fardeau pour vous, et la paix de Dieu par Jésus Christ gardera votre coeur et votre pensée.

## 4<sup>ème</sup> série

2 Corinthiens 5: 9, 10 — Paul s'efforçait de plaire à Christ, quelle que dût être la catégorie dans laquelle il serait trouvé à la venue du Seigneur; que ce fût parmi ceux qui se sont endormis avant cette venue, ou parmi ceux qui seront trouvés alors vivants encore sur la terre.

\* \* \*

Si la vie de l'âme n'est pas en rapport avec les dons, l'exercice de la puissance ne sera que l'avant-coureur de la chute. C'est ainsi que nous voyons Elie fuyant devant Jézabel, après avoir accompli de si grandes choses à la vue d'Israël.

## 5<sup>ème</sup> série

La vérité ne sera jamais la vérité pour toi ni pour ton âme aussi longtemps qu'elle ne sera pas traduite en action. La vérité s'adresse à ta conscience, à tes affections, à tes devoirs, avec toute l'autorité du Dieu de vérité Lui-même. D'abord elle a eu affaire à toi au sujet de la perte et du salut; et puis elle demande à

former tes motifs, à diriger tes actions, à guider ta pensée, à créer les espérances, à surveiller, en un mot, toute ta vie intérieure, aussi bien que ta vie extérieure. La vérité n'existe pas pour toi si tu lui refuses ton obéissance et ne lui donnes pas ton coeur.

## La mission du chrétien - Jean 1: 41, 42

---

Mon jeune et cher Ami,

Mon coeur a été rempli de joie et d'actions de grâces, en apprenant l'heureuse nouvelle de la bonté du Seigneur envers vous, Lui qui a bien voulu parler de paix à votre âme troublée. Je puis véritablement me réjouir de votre joie et participer à votre bonheur. Le Seigneur, Lui Seul, soit béni pour tout son amour et toute sa grâce! — Qu'elle est merveilleuse l'oeuvre de l'Esprit de Dieu dans l'âme! — Il blesse, afin de pouvoir guérir; il démolit dans sa puissance, afin de pouvoir bâtir dans sa grâce. — Vous avez appris beaucoup de choses en peu de temps, sous la direction de votre divin Docteur. Ce que vous avez maintenant le bonheur de connaître, je suis persuadé que vous désirez l'employer avec zèle, pour la gloire de votre Maître et pour le bien des âmes. Vous pouvez maintenant parler par expérience — *de la paix*, après le trouble de la conscience; — *du repos*, après le travail accablant sous le poids du péché; — *de la joie*, après les angoisses du coeur. Que d'âmes ne rencontre-t-on pas aujourd'hui qui passent par ces divers états! Certainement le Seigneur travaille d'une manière admirable en bien des endroits, et dans beaucoup, beaucoup de coeurs. Son nom en soit béni!

J'ai à coeur de vous rappeler une vérité de la plus haute importance, au sujet de laquelle je me persuade que vous avez été enseigné de Dieu. Je veux dire que c'est *quand* nous croyons, et non pas *avant* de croire, que nous trouvons la paix. — «*Que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix, en croyant*» (Romains 15: 13). Remarquez bien l'expression, *en croyant*. Ce n'est pas pour *le mérite* de la foi, comme si la paix en était la récompense; — ni même *après avoir cru*, comme si la foi était une condition légale à accomplir; — mais *en croyant*. C'est le message lui-même qui nous rend heureux, au moment même où nous le croyons. — Que cette vérité si simple se fixe bien dans votre esprit, et y demeure d'une manière claire et permanente. Vous la trouverez toujours exacte. Nous sommes constitués de cette façon que, en croyant un témoignage, il se produit immédiatement en nous un effet qui est en rapport avec la parole que nous avons crue. Si, par exemple, vous recevez une lettre vous annonçant de bonnes nouvelles, quel est l'effet que vous en éprouvez dans votre esprit? Tout de suite vous ressentez du contentement. — Si, au contraire, ce sont des nouvelles fâcheuses, qu'arrive-t-il alors? Vous tombez dans la tristesse. — Eh bien! ainsi en est-il d'une âme angoissée; aussitôt quelle est rendue capable de regarder à Jésus, par la foi, elle trouve un soulagement immédiat. Et pourquoi cela? Parce qu'elle croit qu'il se trouve en Lui une pleine et éternelle réponse à tous ses besoins. Pendant qu'elle regarde à Lui, elle n'est jamais dans le doute. La foi lui fait voir, en Jésus, le pardon des péchés, par son précieux sang — la vie éternelle, — enfin, toute bénédiction. En un mot, elle trouve *toute chose* en Lui; et en croyant cela, elle a, elle doit nécessairement avoir un parfait repos. Elle n'a plus besoin de s'agiter pour chercher ailleurs ce qu'elle possède maintenant en plénitude. Elle peut employer, en les appliquant à Christ, les paroles du Psaume 132: «*C'est ici mon repos à perpétuité; c'est ici que je veux demeurer: car j'y trouve tout mon bonheur*».

Mon âme en paix se repose  
Sur Toi, bien-aimé Sauveur!  
L'auteur, la source, la cause  
De mon éternel bonheur.

Oui, c'est Lui, dans tout l'univers, qui est le seul objet digne de l'affection entière de votre coeur. Eussiez-vous en votre possession tous les avantages qu'on puisse imaginer, sans le posséder Lui-même, vous n'éprouveriez, au dedans de vous, que le vide du malaise, du mécontentement; et au dehors, qu'une affreuse déception. — Mais en le possédant, Lui, le précieux Christ de Dieu, le coeur est plein avec surabondance, et toutes les circonstances extérieures sont éclairées par la lumière de sa face, laquelle aucun nuage ne peut jamais voiler. Il est pour l'âme la clarté du soleil, sans lequel tout n'est que ténèbres. Sa présence est le seul sanctuaire pour l'âme du pécheur; et c'est son amour qui fait la plénitude et la perfection de sa félicité.

Et maintenant que vous êtes pleinement heureux en Jésus, mon cher ami; maintenant que vous le connaissez comme le Sauveur de votre âme, quel usage voulez-vous faire de cette connaissance? Voulez-vous la garder pour vous seul? Voudriez-vous la cacher aux autres? — Certainement non! — Sans doute ce serait excessivement mal à nous de prendre envers les autres des airs de supériorité, sous prétexte que

nous sommes chrétiens; ou de présenter la vérité avec si peu de sagesse que ce fût capable de les irriter; néanmoins nous sommes appelés à être de vrais témoins pour Christ, en sa qualité de Sauveur; et à rendre un fidèle témoignage à la vérité, telle qu'elle est en Lui. Il faut attendre le moment convenable pour le faire et en profiter avec soin; il faut aussi s'en acquitter avec douceur, bonté et amour. — Ayez à coeur de convaincre ceux à qui vous parlez, que c'est leur bonheur que vous cherchez, sincèrement et humblement. Evitez tout ce qui pourrait faire croire que vous vous recherchez vous-même. Une personne inconverte a de la disposition à s'irriter facilement du témoignage d'un jeune chrétien. Cela demande à être accompli avec beaucoup d'humilité, dans un esprit de prière et de dépendance du Seigneur. Mais tout premièrement commencez avec ceux qui sont davantage vos égaux, soit quant à l'âge, soit sous le rapport de la position, comme, par exemple, avec les membres de votre propre famille et avec vos anciens amis.

Vous avez, dans le cas d'André, frère de Simon Pierre (Jean 1: 41, 42), un exemple charmant et instructif de la manière dont un service pour Christ et pour les âmes peut être accompli. *«Il trouve, d'abord, son propre frère Simon, et il lui dit: Nous avons trouvé le Messie (ce qui, étant interprété, signifie le Christ). Et il le mena vers Jésus»*. — Eh bien! mon cher ami, allez et faites de même. Que ce soit là, au nom du Seigneur, votre première mission. Allez trouver d'abord votre propre frère; dites-lui ce que vous avez trouvé; et cherchez à l'amener à Jésus. — Voyez combien c'est simple! Que c'est naturel! Et pourtant combien c'est propre à atteindre le but! — Vous pouvez remarquer que André se borne uniquement à raconter ce que lui, lui-même, a trouvé. Quand cela se fait dans une heureuse disposition d'âme, ce tout simple récit va droit au coeur, avec efficacité. Ce n'est pas là la prétention de vouloir enseigner les autres, ni de leur prêcher; mais c'est le simple exposé de ce fait qui remplit maintenant votre propre coeur d'une nouvelle et céleste joie. Si vous faites cela dans le moment convenable et avec le désir évident de procurer le bien de votre frère, il est impossible qu'il s'en offense. Il verra que vos efforts ne sont que l'effet tout naturel d'un coeur pieux et heureux. — Vous pourrez vous étonner de voir combien peu il semble se soucier de ce qui vous paraît, à vous, si précieux et si important. Mais que cela ne vous décourage pas. Souvenez-vous de ce que vous étiez vous-même; persévérez à prendre soin de son âme; comptez sur Dieu. — Rien n'est plus propre à faire du bien à votre âme elle-même que cette attention vigilante que vous aurez pour l'âme de votre frère; parce qu'elle vous obligera à vivre d'une manière conforme à votre profession chrétienne. Vous sentirez que des inconséquences dans votre conduite affaibliraient tout de suite votre témoignage; elles seraient autant de pierres d'achoppement pour lui. — Maintenant tout ce que je viens de dire se trouve vrai et a son application, que l'objet de votre sollicitude soit votre propre frère, ou bien que ce soit un parent, un ami, un voisin. Tout le monde est *notre frère*, cela pris dans un sens évangélique; et notre service d'amour ne sera jamais fini aussi longtemps que nous rencontrerons quelqu'un qui n'est pas encore venu à Jésus.

Mais par-dessus toute chose, priez beaucoup pour votre frère inconverti, pour ce parent, cet ami, ce voisin, qui ne connaît pas Jésus. Je ne crois pas qu'il y ait chez nous un véritable intérêt pour quelqu'un à moins que nous ne priions pour lui. La prière est un lien qui nous unit, devant Dieu et en sa présence, à la personne pour laquelle nous prions; et cela nous conduit à marcher devant cette personne comme nous le ferions devant Dieu. Oh! qu'ils sont innombrables les avantages de la prière! Ils sont infinis!

Laissez-moi encore vous recommander d'éviter tout ce qui peut ressembler à des discussions, ou à de la polémique. L'ennemi ne manquera pas de chercher à vous y entraîner; mais *le serviteur de Dieu ne doit pas être querelleur* (pesez bien ce qui est dit 2 Timothée 2: 22-26). Vous vous feriez aussitôt des ennemis par le moyen de la polémique; en même temps que vous n'en remporteriez pas du bonheur pour votre propre âme. Imitiez André: *Nous avons trouvé le Messie*, dit-il. Ce simple témoignage, s'il part du coeur, aura une grande efficacité. C'en fut assez pour Simon. Par la bénédiction de Dieu, il fut amené à Christ. Partez avec assurance, mais humblement, de ce que *vous avez trouvé*, c'est-à-dire, de ce que vous connaissez, de ce que vous possédez, de ce dont vous jouissez, prenez bien garde de ne pas aller plus loin que votre expérience ou votre sentiment. Selon que l'occasion s'en présentera, il y aura toujours suffisamment lieu pour vous de dire que vous avez trouvé le pardon, la paix, la joie, le bonheur, et un plein salut.

Le passage suivant, extrait d'une lettre, vous fera comprendre ma pensée. — C'est une jeune fille en pension qui écrivait à une personne qu'elle affectionnait beaucoup, mais qui, dans ce moment-là, était fort loin d'elle. Elle lui disait: — «Je crois en Jésus; j'ai trouvé Jésus; je sais que Jésus *m'a* aimée et s'est donné Lui-même *pour moi*; à présent je sais que je serai sauvée. Je vais chaque jour à... pour y prier pour vous, ma chère, et pour les vôtres et pour d'autres encore, afin que Jésus vous bénisse tous». — Oh! qui pourra dire



l'effet d'un tel appel sur le coeur d'un père chéri, ou d'une tendre mère, surtout quand ils voient, au pied d'une affectueuse lettre, le nom si familier d'une personne qui leur est chère à tant de titres!

Mais maintenant, mon cher ami, en terminant ma longue lettre, permettez-moi de placer sur votre coeur la dernière partie de l'exemple que nous avons devant nous, savoir: *Et ils l'amènèrent à Jésus*. — Cherchez de tout votre coeur à faire ainsi. Oh! soyez pressant. Mettez-y toutes vos facultés. Que rien ne vous distraie de votre but. Que toutes les autres choses cèdent le pas à celle-ci. C'est une affaire de vie ou de mort; il s'agit du ciel ou de l'enfer! Oh! comprenez-le bien. — Pouvez-vous penser que votre propre frère est sur le chemin large de la perdition, sans vous sentir pressé de faire tous vos efforts pour qu'il soit sauvé? Oh! Soyez fidèle; — soyez vigilant; — soyez persévérant dans la prière. Pourrait-il y avoir un sacrifice de temps, de travail ou d'argent, qui fût trop grand, quand il s'agit de sauver un frère chéri, de le délivrer d'un malheur éternel? Avez-vous fait pour cela tout ce que vous pouviez faire? — Peut-être vous arrive-t-il de croire que vous avez dépensé en pure perte, jusqu'à la dernière flèche de votre carquois. — Confiez-vous en Dieu; son carquois, à Lui, est encore plein de traits. Placez devant Lui l'ardeur de vos désirs, ce besoin consumant que vous éprouvez dans votre coeur pour la conversion de vos frères, de vos parents, de vos amis, de vos alentours. Et, comme un sacrifice vivant, continuez à faire monter devant Lui l'holocauste de vos prières, de vos désirs, jusqu'à ce que votre frère, ou l'objet quelconque de votre intérêt, ait été amené à Jésus. — Oh! que l'une des grandes pensées de votre âme, pendant le temps qui vous reste à vivre sur la terre, soit donc d'amener des pécheurs à Jésus, afin que son grand nom soit glorifié par leur salut. Tâchez de les amener aux réunions où ils pourront entendre parler du Sauveur. — Voici ce que me disait dernièrement un très digne évangéliste: — «Je sens que c'est ici ma grande tâche, pour le reste de mes jours, savoir, de presser les pécheurs de venir à *Christ*, et de presser les chrétiens de marcher *en Christ*». — «Comme donc vous avez reçu *Christ*, Jésus, le Seigneur, ainsi marchez *en Lui*» (Colossiens 2: 6).

Veuille faire le Seigneur que chacune de vos missions puisse être entreprise, — chacun de vos services, être accompli; — chacune de vos lettres, être écrite, — dans l'esprit vrai, dans la puissance réelle de cette joie qui est devenue votre portion, après avoir trouvé *Jésus*; — et dans un zèle ardent pour *amener* les autres à Lui!

C'est là la prière de votre très affectionné en Christ...

## Stabilité et paix - Josué 1: 9

---

«Ne t'ai-je pas commandé? Fortifie-toi et te renforce. Ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien: car l'Eternel ton Dieu est avec toi partout où tu iras».

C'est là que se trouve le vrai secret de la stabilité et de la paix, dans tous les temps et au milieu de toutes les circonstances. L'autorité de Dieu est-elle pour nous et sa présence avec nous sur le terrain que nous occupons? Avons-nous la parole de l'Eternel comme garantie de ce que nous faisons et la lumière de sa face en le faisant? Il n'est pas possible de progresser sans ces deux choses. Il ne suffit pas de s'appuyer sur un chapitre ou sur un verset, comme on dit, pour justifier une certaine position que nous avons prise; nous devons avoir la puissance du Seigneur avec nous. D'un autre côté, il ne suffit pas de *dire* que nous goûtons la présence du Seigneur, si nous ne pouvons pas donner une garantie divine; — un «c'est ainsi que dit l'Eternel» pour ce que nous faisons et pour le sentier dans lequel nous marchons.

Josué n'aurait jamais pu surmonter les difficultés de son temps sans ces deux choses; et quoique notre cas soit différent, nous pouvons cependant être assurés que nous ne pourrions jamais progresser de nos jours sans la parole de Dieu pour notre autorité et sa présence pour notre force. Notre lot nous est échu en un moment de singulière confusion. Une multitude de voix opposées parviennent à nos oreilles. Chacun prend parti. Nous voyons les hommes en apparence les meilleurs et les plus saints, les plus dévoués et les plus intelligents, rangés des deux côtés opposés de la même question, poursuivant des chemins différents, quoique professant de suivre le même Maître. Que devons-nous penser? Qu'avons-nous à faire? De quoi avons-nous besoin? Nous avons besoin d'entendre, dans les plus intimes profondeurs de nos âmes, ces deux déclarations puissantes et impérissables: «Ne t'ai-je pas commandé? — Voici, Je suis avec toi»,

Ce sont là de grandes réalités, dont le plus faible et le moins lettré peut jouir, et sans lesquelles il est maintenant impossible de résister au mal qui monte comme la marée et nous environne.

Jamais peut-être, dans les annales de la chrétienté, il n'y eut un moment qui demandât plus impérieusement les rapports les plus directs et les plus personnels de l'âme avec Dieu et sa vérité. Il ne nous sert de rien de faire dépendre notre foi de celle d'un autre. Dieu éprouve les âmes d'une manière très remarquable. Le van fait son oeuvre solennelle au milieu de l'Eglise. Sans aucun doute, ceux qui sont rendus capables de passer à travers le crible et le creuset, avec Dieu, recueilleront une riche moisson de bénédictions; mais nous devons y passer. Par là, ils sont manifestés, ils le sont maintenant et d'une manière toute spéciale, ceux dont la foi repose seulement sur la sagesse des hommes et ceux qui la font reposer sur la puissance de Dieu. Tout ce qui est vide doit se découvrir et sera découvert toujours davantage; mais Dieu gardera ceux dont les coeurs sont fidèles au nom de Jésus. «Au coeur affermi tu conserves la paix, la paix, parce qu'il se confie en toi» (Esaïe 26: 3).

C'est là le refuge infaillible de l'âme, dans tous les temps, refuge vers lequel l'apôtre Paul dirigeait les anciens d'Ephèse à la fin de son touchant discours (Actes des Apôtres 20): «Et maintenant, frères, je vous recommande à Dieu et à la PAROLE de sa grâce». Il ne les recommande à aucun ordre humain, ni même aux apôtres, ou à leurs successeurs, ni aux conciles généraux ou à leurs décrets, ni aux pères ou à leurs traditions, ni aux docteurs ou à leurs dogmes. Oh! non; rien de tout cela ne leur aurait été profitable en présence des «loups ravissants» qui allaient entrer parmi eux, et des «doctrines perverses» que quelques-uns d'entre eux allaient annoncer. Dieu seul et la Parole de sa grâce peuvent rester debout au mauvais jour et rendre une âme capable de demeurer debout.

Il y a quelque chose de parfaitement beau dans le soin et les précautions que prend l'apôtre Paul, pour que personne ne s'appuie sur lui ou sur quoi que ce soit sinon sur le Dieu vivant Lui-même. Ecoutez-le dans ce beau passage: «C'est pourquoi nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, quand vous avez reçu de nous la parole de la prédication de Dieu, vous l'avez reçue, non comme une parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, laquelle agit aussi avec efficace en vous qui croyez (1 Thessaloniens 2: 13).

Cet ouvrier dévoué, simple de coeur, cherchait uniquement à lier les âmes à Dieu par le moyen de la sainte Parole. Tel est l'objet de tout vrai ministère. Là où le ministère n'est pas vrai, n'est pas de Dieu, il lie les âmes à soi-même et dans ce cas, c'est l'influence humaine qu'elles subiront; dans ce but, on met en

avant la gravité du caractère, l'éducation, les facultés intellectuelles, la fortune, la position, mille choses, en un mot, qui servent à établir un fondement de confiance pour l'âme à l'exclusion de Dieu. C'est ainsi qu'on fait reposer la foi de l'âme sur la sagesse des hommes et non sur la puissance de Dieu.

Lecteur chrétien, pesez soigneusement cette question. Soyez sûr qu'elle demande toute votre attention. Voyez si votre âme se repose sur le solide fondement de la Parole de Dieu, et si vous demeurez sous son autorité directe et positive, là où vous êtes et pour ce que vous faites. En outre, voyez si la présence de Dieu est avec vous. Veillez à ces deux choses; elles répandront une douce paix dans votre esprit, et vous donneront une inébranlable fermeté dans votre marche, quoiqu'il arrive. «Ne t'ai-je pas commandé?» «Voici, Je suis avec toi». C'est notre précieux privilège d'éprouver la réalité de ces choses, aussi pleinement et aussi distinctement en notre temps que Josué, Jérémie et les apôtres le firent dans le leur.

L'étendue de la conception peut varier, les circonstances peuvent différer; mais le principe est toujours le même. C'est pourquoi, nous vous en supplions, ne soyez satisfaits d'aucune chose en dessous de *l'autorité de Dieu* et de la *présence de Dieu*. Ne vous laissez pas troubler ou embarrasser par les conflits d'opinions des hommes. Vous devez vous y attendre. Il n'y a là rien de nouveau. Mais souvenez-vous que, bien au-dessus du trouble et de la confusion, des luttes et des controverses, des oppositions de sectes et de partis — bien au-dessus, dans la pure lumière de la présence divine, dans le calme du sanctuaire, la foi peut entendre distinctement ces accents précieux qui soutiennent l'âme: «Ne t'ai-je pas commandé?» — «Voici, Je suis avec toi».

C'est là ce qui ne peut jamais manquer, ce qui est impérissable. Voyez si vous le possédez à présent même. Soyez capable, dans la calme dignité d'une foi qui repose seulement sur la puissance et sur l'autorité de Dieu, de rendre raison du chemin que vous suivez, de l'oeuvre que vous accomplissez, de la place que vous occupez. Cela n'est pas de l'arrogance ou de la présomption, de l'orgueil ou du dogmatisme, de la confiance en soi ni de la vaine gloire. C'est précisément le contraire. C'est l'abnégation de soi-même et la confiance en Dieu. *La sagesse est avec les humbles* (Proverbes 11: 2). Précieuse vérité! Puissions-nous tous nous en souvenir! Oui, c'est l'humble d'esprit qui possède réellement la sagesse d'En Haut. Ce n'est pas le savant, l'érudit, la forte tête, ni le cerveau lucide qui peuvent se frayer leur chemin à travers les labyrinthes de l'époque actuelle; non, mais bien ceux qui sont humbles, simples, défiants d'eux-mêmes et, comme des enfants, sans prétention. Voilà ceux qui auront la sagesse pour les guider dans les temps les plus sombres. — Voilà ceux qui posséderont la paix dans leurs âmes et la stabilité dans leurs voies.

Que l'Esprit de Dieu nous conduise en ces choses!

# L'évangile selon Matthieu - Darby J.N. (paru en 1868 & 1869)

---

## Introduction

La divine beauté des Ecritures n'apparaît pas seulement dans la perfection de chaque détail, mais encore dans toute la structure et la merveilleuse harmonie de l'ensemble: chaque pierre de l'édifice est parfaite en elle-même, mais elle fait partie d'un tout, et pour en saisir la vraie signification et la beauté tout entière, il faut la voir comme un partie de ce tout, à la place que le divin Architecte lui a donnée dans son plan; il faut comprendre le lien qui la rattache à la pensée première et capitale dont l'édifice dans son ensemble est la parfaite expression. Les traits particuliers, les contrastes, les ressemblances, les grandes parties distinctes, les liens et les traits généraux, tout a sa valeur et nous révèle quelque chose de la gloire de Celui auquel les Ecritures rendent témoignage: «Sondez les Ecritures, car... ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5: 39). Sous la main de l'homme qu'il employait, l'Auteur divin a caché sa propre main qui, dans chaque partie de l'oeuvre, a su faire briller un rayon de cette gloire qui n'est complète que par la réunion de tous les rayons, et qui luit dans toute sa vivante splendeur en la face de Jésus Christ, «l'image du Dieu invisible», «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance». «C'est Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans vos coeurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

La valeur d'un pareil témoignage, au milieu des ténèbres, des incertitudes et de l'instabilité d'un monde de péché et de misère, est inappréciable; lui seul, par la puissance de l'Esprit de Dieu, peut renouer, entre l'âme et Dieu, le lien que le péché a rompu, et apporter la vie et la connaissance de Dieu là où étaient le péché et la mort. Dieu se révèle ainsi dans les saintes Ecritures pour le salut et le bonheur de quiconque reçoit son témoignage, et l'âme, qui boit à cette source pure, est remplie par l'Esprit de la pensée exprimée par le Psalmiste: «Tes témoignages sont des choses merveilleuses!» «L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples» (Psaumes 119: 129, 130).

Dans cette pensée et avec le secours de Dieu, je voudrais rechercher ici quelle est la place qui appartient à l'évangile de Matthieu dans l'ensemble de la révélation divine, et quels sont l'objet spécial, l'ordre et le développement de l'enseignement du Saint Esprit dans ce premier livre des écrits du Nouveau Testament.

Les quatre Evangiles ne sont pas, je n'ai pas besoin de le dire, une répétition, plus ou moins complète, d'un même récit, écrit sous des impressions diverses de lieu, de temps, d'éducation, par des hommes abandonnés à eux-mêmes et à leurs capacités naturelles. Les hommes ont été les instruments pour la communication de ce dont Dieu est le véritable Auteur. Son Esprit a suscité, formé, dirigé, gardé les sentiments et les pensées dont il a Lui-même fourni l'expression à ceux qui ont été «les ministres de la Parole»; Dieu s'est servi des instruments qu'il avait lui-même préparés, mais le résultat, tel que nous l'avons sous les yeux (en laissant ici de côté tout ce qui touche à la question de la pureté du texte), est «la parole de Dieu» ou «les saintes Ecritures». Ces «Ecritures» ont pour nous l'autorité de Dieu; et au lieu de les juger, nous les écouterons pour être jugés et enseignés par elles; nous oublierons le canal qui a servi aux communications divines, sauf pour autant que la personnalité, le caractère, la position et les circonstances particulières au milieu desquelles l'écrivain sacré s'est trouvé placé, peuvent contribuer à nous faire mieux comprendre la pensée de Dieu qu'il était appelé à nous faire connaître, pensée qui n'est pas sans liaison avec l'instrument choisi pour sa communication, ni avec les circonstances auxquelles celle-ci se trouve rattachée. Nous étudierons ainsi les «Ecritures» comme venant directement de Dieu; au lieu de croire à des lacunes, à des erreurs ou à des imperfections quelconques, dues à la faiblesse des écrivains sacrés, et d'attribuer à leur personnalité ou aux circonstances, au milieu desquelles ils se sont trouvés placés, les différences qui distinguent les récits des quatre évangélistes, nous pourrons nous convaincre que les différences mêmes dans l'enseignement, dans l'ordre et dans la forme de chacun des livres, sont un fait tout divin: nous nous appliquerons à en rechercher les caractères et les motifs pour nous approcher ainsi, par le secours de Dieu, le plus près possible de la pensée divine dans la forme sous laquelle elle a été appropriée à notre faiblesse et sous laquelle nous sont présentés les différents rayons de la gloire de Celui en qui toute la plénitude s'est plu à habiter.

Les Evangiles nous présentent donc la personne de Jésus sous différents points de vue, dans cette intimité et cette proximité si attachantes de sa vie d'ici-bas. Jean, remontant plus haut que la Genèse, jusqu'à ce qui était déjà «au commencement», nous entretient de la gloire divine de Celui qui était éternellement dans le sein du Père et qui vint, dans le monde; passant par-dessus toutes les différentes dispensations qui ont précédé sa venue, il nous montre le Verbe fait chair, *ici-bas* dans la gloire d'un Fils unique, — la vie divine manifestée en Lui qui passa sur la terre comme un étranger, — il nous le fait connaître comme l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, et comme Celui qui donne le Saint Esprit: en un mot, il nous montre Dieu sur la terre. Luc nous présente le Fils de l'homme, cet être saint né dans ce monde de la vierge Marie, l'homme Christ sur la terre; il déroule sa vie d'homme devant nous depuis sa conception miraculeuse jusqu'à son ascension dans la gloire, nous montrant à la fois en Lui l'homme obéissant, objet de la faveur de Dieu, et la grâce souveraine visitant le monde, selon cette belle expression de l'épître à Tite: «La grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes... (Tite 2: 11). Marc nous occupe du service de Jésus au milieu des hommes, et spécialement de son service de prophète. Matthieu enfin, dès les premières lignes de son Evangile, nous place devant le Christ, le Sauveur, Emmanuel, le Messie — Roi, l'objet des promesses de Dieu et l'espérance d'Israël.

La variété de ces différents points de vue sous lesquels les quatre évangélistes nous racontent la vie du Sauveur, amènent Jésus d'une manière particulièrement vivante et intime devant nous, en nous initiant à tous les détails de ses diverses gloires, divisant et multipliant les rayons qui doivent nous placer dans la lumière de sa présence, de manière à ce que nous jouissions de Lui-même sans être accablés par l'éclat de sa gloire. Par les Ecritures qui rendent témoignage de Lui, nous connaissons ainsi dès maintenant, par l'Esprit, pour le salut et le bonheur éternel de nos âmes, Celui qui fait la gloire et la joie du ciel; nous jouissons de la réalité de la bénédiction exprimée par Lui-même en ces mots: «C'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ».

## Caractère général de l'Evangile selon Matthieu

L'évangile de Matthieu se rattache aux voies précédentes de Dieu sur la terre, dont le Messie et Israël forment le centre; il vient satisfaire ainsi d'une manière toute particulière aux besoins et aux espérances du peuple juif, auquel il est spécialement adressé. La connaissance des localités de la Palestine, des moeurs et des coutumes civiles et religieuses des Juifs, qu'il suppose chez ses lecteurs (comparez, par exemple, Matthieu 15: 2 avec Marc 7: 2-4); les nombreuses citations des écrits et des prophéties de l'Ancien Testament, dont il est plein; par-dessus tout, le caractère sous lequel, dès les premières lignes jusqu'à la fin du livre, il présente le Seigneur Jésus; la sphère même dans laquelle il se renferme, en ne suivant pas, comme Marc et Luc, le Seigneur jusqu'au ciel, mais le laissant au milieu de ses disciples sur la terre, — tout nous montre que Matthieu s'adresse aux Juifs, et que son évangile, approprié à la position particulière de ce peuple devant Dieu, se rattache aux promesses dont Israël était l'objet privilégié. Il n'est pas sans intérêt à ce propos, de remarquer que, à la différence de Marc et de Luc, celui que Dieu avait ainsi choisi pour présenter à Israël le Messie-Roi — Libérateur, et pour raconter sa réjection par ce peuple et l'appel des gentils, était un *Juif*, l'un des douze apôtres, l'un de ceux qui avaient suivi le Seigneur depuis le commencement de son ministère jusqu'au jour où il fut élevé au ciel: mais ce Juif, en même temps, était un publicain honni et méprisé à cause de ses relations avec les gentils qu'il servait (Matthieu 9: 9; comp. Marc 2: 14 et [Luc 5: 27](#)). Dieu avait bien choisi et préparé l'instrument qui convenait à l'oeuvre à laquelle il l'appelait.

## Point de départ de Matthieu

Les premières lignes de Matthieu nous placent donc sur le terrain juif, sur le terrain des promesses, et de l'espérance d'Israël. Celui qui, depuis qu'il y a eu des promesses et un peuple juif sur la terre, au travers de la longue suite des infidélités de ce peuple, apparaissait toujours plus distinctement comme le Oui et l'Amen des promesses, le grand Libérateur, le Messie-Roi, allait naître dans le monde et être présenté à Israël. Matthieu l'introduit sur la scène comme le descendant des deux hommes, aux noms desquels se liaient toutes les espérances de ce peuple; son évangile commence par: «le livre de la généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham» (1: 1 comparez Actes des Apôtres 13: 23, 32, 33).

*David* est l'homme selon le cœur de Dieu, qui fera toute sa volonté, «le Roi», sous le sceptre duquel Israël devait être béni. Dans son incrédulité et sa propre volonté, Israël avait pu demander un roi, et prendre plaisir en Saül «qui était plus haut que tout le peuple depuis les épaules jusqu'en haut»; mais Dieu qui l'avait donné dans sa colère (1 Samuel 8-10; 12: 19; comparez Actes des Apôtres 13: 21, 22; Osée 13: 11), choisit «David», le plus petit d'entre ses frères, pour être le conducteur de son peuple. En le faisant passer au travers de toutes sortes de tribulations, il l'éleva sur le trône d'Israël, et lui déclara que, du fruit de ses reins, il susciterait, selon la chair, le Christ et l'établirait sur le trône à jamais: «Il arrivera, quand tes jours seront accomplis pour t'en aller avec tes pères, je ferai lever ta semence après toi, qui sera un de tes fils, et j'établirai son règne; il me bâtira une maison, et j'affermirai son trône à jamais. Je lui serai père, et il me sera fils... et son trône sera affermi pour toujours» (1 Samuel 16: 1-13; 2 Samuel 7: 12-16; 23: 3-7; 1 Chroniques 17: 7-14; Hébreux 1: 5). En celui-ci, «le Fils de David», devaient s'accomplir ainsi pour Israël les promesses de Dieu, toutes ces bénédictions que Dieu avait rattachées au nom de David, ou, comme s'exprime l'Écriture: «les grâces assurées de David». Lui, «le Fils de David», le vrai «David», «mon serviteur» au temps de la bénédiction, devait soumettre toutes les nations à son sceptre et être roi sur Israël à jamais, Sion étant le lieu de son trône (Actes des Apôtres 13: 22, 23, 32, 34; comparez Psaumes 89: 4, 27-37, 49; 132: 11-18; Esaïe 9: 6-7; 11: 10; 55: 3; Jérémie 23: 5; 33: 15, 17, 19 et suivants; Ezéchiel 34: 23, 24; 37: 24, 25; Zacharie 12: 8; Matthieu 22: 45; Marc 9: 10; Jean 7: 42; Actes des Apôtres 2: 25-36; Romains 1: 3; 2 Timothée 2: 8; Apocalypse 5: 5; 22: 16; 2 Samuel 5: 7; Psaumes 2: 6).

*Abraham* est «l'héritier du monde» (Romains 4: 13); la sphère de bénédiction dont il est le centre est plus étendue que celle qui se rattache au nom de David; elle embrasse, non seulement Israël, mais «toutes les familles de la terre». Dieu fait sortir Abraham d'un monde idolâtre, dont il le sépare pour le bénir et faire de lui un centre et une racine de bénédiction; car on est béni selon la relation dans laquelle on se trouve avec lui. Dieu est son Dieu, «le Dieu d'Abraham»; il le bénit; il lui donne le pays de Canaan, lui fait la promesse d'une postérité nombreuse et puissante et lui annonce qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre (Genèse 12: 1-3; 13: 14-17; 15: 2-5, 18-21; 22: 16-18; Romains 9: 7; Exode 3: 6; Esaïe 51: 2; Luc 1: 54, 55, 73; Jean 8: 39, 53). C'est à *lui* que les promesses ont été faites, et à *sa semence* après lui; car «c'est à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence. Il ne dit pas: «et aux semences», comme parlant de plusieurs, mais comme parlant d'un seul, — «et à sa semence», *qui est Christ* (Galates 3: 16). Telle est la position d'Abraham, une position qui repose tout entière sur l'élection, l'appel et la promesse de Dieu: la promesse est inconditionnelle; *Dieu* s'est engagé par sa parole et son serment, et c'est de Lui seul, de sa fidélité et de sa puissance que dépend l'accomplissement de la promesse. La loi a pu intervenir, 430 ans après la promesse, afin que l'offense abondât, — mais elle ne peut pas «rendre la promesse sans effet» (Galates 3: 17-20). En sorte que, Israël ayant fait le veau d'or et violé l'alliance de la loi avant même qu'elle fût entièrement donnée, Moïse toutefois a pu intercéder en s'appuyant sur la fermeté de la promesse: «Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob tes serviteurs, auxquels tu as juré par toi-même, en leur disant, etc....» et Dieu pardonna (Exode 32: 13, 14). «Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 20).

Les deux noms de David et d'Abraham ouvraient ainsi, par les promesses, la porte à la grâce qui venait visiter Israël dans le Messie. Aucun nom, plus que ceux de David et d'Abraham, les deux souches de la promesse, ne pouvait recommander davantage à Israël. Celui que Matthieu lui présente; c'est pourquoi il place au premier rang la généalogie qui donne à Jésus Christ la place de «*fils de David*», et de «*fils d'Abraham*». Cette généalogie est le lien qui, au point de vue juif, rattache la personne du Christ aux promesses faites aux pères et aux espérances du peuple de Dieu.

Les autres évangiles s'ouvrent tout différemment: Luc, en effet, écrivant à un Gentil qui ne pouvait pas avoir le même intérêt direct à la position Messianique du Christ, commence par donner tous les détails qui se rattachent à la naissance et à la position de Jésus comme *homme* dans ce monde; et quand il a fait connaître quel est celui qui se présente publiquement à Israël au baptême de Jean et qui, oint du Saint Esprit, reçoit du Père le témoignage qu'il est son Fils bien-aimé, il nous montre que dans son humanité, quoique toujours saint et séparé de toute souillure dans sa nature, il s'est associé à la famille humaine, comme «fils d'Adam, fils de Dieu». La généalogie de Matthieu descend d'Abraham et de David jusqu'au Christ qu'elle présente comme Fils de David, Fils d'Abraham; celle de Luc remonte de Christ jusqu'à Adam et à Dieu, pour faire ressortir l'humanité de Jésus (voyez Luc 3: 23-38). Ni Marc, ni Jean n'ont de généalogie;

le premier, qui s'occupe du service de Christ, se borne à nous dire que celui dont il va parler est «Jésus Christ, le Fils de Dieu» (Marc 1: 1); le second, comment aurait-il tracé une généalogie à Celui qui était «au commencement» auprès de Dieu et qui était Dieu? «Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu et le Verbe fut fait chair et habita au milieu de nous...» (Jean 1: 1-14).

Le point de départ de Matthieu nous montre dans quelle sphère son évangile se renferme; le Fils de David apportait la bénédiction d'Israël, le Fils d'Abraham, si même le Fils de David était rejeté, était une ressource encore pour le peuple «bien-aimé, à cause des pères» et ouvrait en même temps pour les Gentils les canaux de la grâce, «en ta semence seront bénies toutes les nations de la terre» (Galates 3: 8).

## La généalogie du Christ

Si nous entrons maintenant dans les détails de la généalogie que Matthieu nous donne, nous verrons une fois de plus, combien toute parole de Dieu est riche et édifiante. Là où une science «faussement ainsi nommée» ne trouve que matières à objections et pierres d'achoppement; là où l'oeil profane ne sait voir qu'une sèche nomenclature, la foi discerne partout le doigt de Dieu et l'empreinte de sa sagesse et de sa puissante grâce. Fidèle à ses promesses, Dieu, Jéhovah, le Dieu des pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (comparez. Exode 3: 6, 15, 16), donnait le Messie à Israël (comparez Actes des Apôtres 13: 23; 32-35), et il l'introduisait sur la scène entouré des noms les plus chers à Israël et les plus glorieux pour lui. Commencant par les pères, par Abraham, Isaac, Jacob, et puis par Juda et ses frères, et faisant suivre, parmi beaucoup d'autres, David, le roi, Salomon, Josaphat, Ezéchias, Josias, il parlait au coeur de son peuple par les noms qui lui rappelaient les temps de sa gloire ou de ses relèvements et qui étaient comme l'expression de la faveur de Jéhovah pour lui. Mais, d'autre part, à côté d'une foule de noms d'hommes plus ou moins inconnus dans le monde ou humiliants pour Israël, nous trouvons, dans la liste généalogique de Matthieu, quatre noms de femmes qui étaient particulièrement propres pour abattre les prétentions d'un peuple charnel et orgueilleux, et pour manifester le caractère de la grâce qui amenait le Messie au milieu de ce peuple. Un Juif, qui se fût intéressé à la personne du Messie, loin d'enregistrer des noms semblables, les eût volontiers à jamais effacés du souvenir des hommes et n'eût pas manqué de rappeler plutôt les Sarah, les Rebecca, les Rachel, «ces saintes femmes qui espéraient en Dieu» (1 Pierre 3: 5, 6). Mais Dieu fait autrement: il est vrai dans toutes ses voies, et il ne voulait pas que l'orgueil charnel d'Israël trouvât, dans sa fidélité même, une occasion de se glorifier: non seulement il raconte dans l'Ancien Testament ce qui concerne Tamar, Rahab, Ruth, et celle qui avait été la femme d'Urie; mais il lie encore, ici, les noms de ces femmes d'une manière ineffaçable, à la généalogie du Messie d'Israël. *Tamar* rappelle le péché de Juda, le chef de cette tribu de laquelle devait sortir le Seigneur (Genèse 38; 49: 10; Hébreux 7: 14; Apocalypse 5: 5); Rahab, la honteuse et misérable condition d'une prostituée des nations maudites de Canaan (Josué 2; 6: 17 et suivants); *Ruth*, «la Moabite», la position de ceux qui, même après la dixième génération, étaient exclus de la congrégation d'Israël et dont Israël ne devait jamais chercher ni le bien ni la paix (Ruth 1: 4; Deutéronome 23: 3-6); «celle qui avait été la femme d'Urie», le péché et le meurtre qui avait attiré sur David et sa maison l'épée de Jéhovah (2 Samuel 11; 12: 1-14). Si des noms tels que ceux-là, sans parler de ceux de Manassé et d'Amon ou de tels autres, sont inscrits sur les tables généalogiques du Messie, ne disent-ils pas hautement et la vraie condition du peuple juif lui-même, et la parfaite et humble grâce de Celui qui entrait, ainsi entouré, au milieu de ce peuple pour le délivrer de ses péchés et lui apporter la bénédiction promise? Ne proclament-ils pas que nul péché n'était trop grand pour ne pas pouvoir être effacé par la grâce qui se révélait ainsi, que nul pécheur n'était trop éloigné pour que cette grâce ne pût pas atteindre jusqu'à lui et l'amener à Dieu? Oui, la grâce, qui donnait à une Cananéenne maudite et à une Moabite étrangère une place dans la lignée du Messie, saura aussi ramener Israël à la bénédiction et se répandre au loin sur les nations, les appelant à se réjouir avec son peuple.

A côté des noms dont la présence atteste une intention toute spéciale de l'Esprit saint, il en est d'autres dont l'absence, dans la nomenclature de Matthieu, ne mérite pas moins notre attention: ces noms sont ceux des trois rois Achazia, Joas et Amatsia, qui prendraient rang entre Joram et Ozias (1: 8).

Mais avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer ici d'abord que rien n'est moins strictement régulier et complet, selon *nos* idées, que les généalogies de l'Ancien Testament (voyez les premiers chapitres du 1<sup>er</sup> livre des Chroniques). Des familles entières, des peuples mêmes sont rappelés par un seul nom (1 Chroniques 2: 51-55; 4: 21, 22; 7: 12; 8: 6; Esdras 2: 61; etc.) les descendants d'un homme, à

plusieurs générations, sont réunis ensemble comme «fils» du chef de race (comparez 1 Chroniques 4: 1 avec le commencement de 1 Chroniques 2); les listes sont souvent interrompues et reprises à neuf dès qu'un homme se présente avec le caractère de chef de famille ou de race, sans même que ce nom ait été mentionné plus haut; les omissions de nom sont fréquentes dès que la relation de parenté est établie en sorte que nous voyons Esdras, par exemple, n'omettre pas moins de sept noms dans sa propre généalogie et dans une circonstance, où tous ceux qui ne purent pas justifier de leur descendance d'Aaron, furent exclus de la sacrificature (comparez Esdras 7: 2 avec 1 Chroniques 6: 8-12). Les idées de famille et de parenté elles-mêmes chez les Juifs étaient fort différentes des nôtres sur le même point: Lot et Laban, l'un le neveu, l'autre le cousin d'Abraham, sont appelés ses «frères» (Genèse 14: 14; 9: 31; 24: 48); Belshatzar, le petit-fils ou descendant de Nebucadnetsar, est appelé son «fils» (Daniel 5: 22 et 18; voyez aussi Genèse 46: 21 comparez avec 1 Chroniques 8: 1 et suivants). De plus, selon la loi de Deutéronome 25: 5-10, appelée loi du «lévirat», le frère d'un homme décédé, dans certains cas, était tenu d'épouser la veuve du mort, afin de susciter de la postérité à son frère, et le premier-né de la veuve remariée portait alors le nom du défunt et se trouvait avoir deux pères, l'un réel et l'autre légal, et ainsi aussi deux généalogies différentes, l'une naturelle, l'autre légale (comparez Genèse 38: 8, 9 et Ruth 4: 5, 9, 10).

Tout cela montre qu'il importe, quand on s'occupe de généalogies juives, de se bien pénétrer des idées et des coutumes des Juifs, si différentes des nôtres sur ce sujet. Matthieu, d'ailleurs, s'il eût été conduit par la sagesse des hommes et la pensée de prévenir les objections, eût tout simplement copié les listes officielles de l'Ancien Testament qui, cela est évident, ne fût-ce que par les nombreuses citations qu'il en fait, lui était très familier, et dans lequel l'histoire des trois rois qu'il omet est longuement racontée. Mais Celui qui dirigeait Matthieu voulait rattacher la famille du Messie au sort de son peuple; et dans ce but, il divise sa liste en trois sections de quatorze (deux fois *sept*) générations chacune, correspondant aux trois grandes époques de l'histoire d'Israël, et il omet les noms qui eussent dérangé cet ordre, effaçant des tables généalogiques du Messie la descendance de l'apostate Athalie jusqu'à la troisième génération inclusivement.

Laissant d'autres détails qui nous entraîneraient hors du cadre que nous nous sommes tracé, nous avons à remarquer que la généalogie que nous fournit Matthieu est celle de *Joseph* et non celle de Marie, que, du moins selon notre pensée, nous trouvons ailleurs. Dans Matthieu, où il est question du Messie et de son titre à la royauté, *Joseph* est sur le premier plan, non seulement en ce que sa généalogie est la sienne, mais aussi comme nous le verrons plus loin, en ce que les communications de Dieu lui sont adressées, à lui, tandis que dans Luc, qui écrit à un gentil, pour les gentils, c'est *Marie* qui occupe cette place. Joseph est le représentant, le descendant direct de la branche *royale* de la famille de David: il est de la maison de Salomon; Marie représente la descendance naturelle: elle est de la maison de Nathan. Pour que les Ecritures fussent accomplies, il fallait que le Messie naquît, non pas seulement d'une vierge, et d'une vierge fille de David, mais de telle manière qu'il eût en même temps un titre légal au trône de David. Par l'union de Marie avec Joseph, Jésus, le fils de Marie, devenait l'héritier de Joseph, fils de David (1: 16, 20) et le représentant de la branche royale de la famille de David; il était «réputé» fils de Joseph (voyez Luc 3: 23; Jean 1: 45; 6: 42; etc.), et celui-ci disparaît de la scène dès que Lui revendique son titre de Fils de David. Mais l'Ecriture en même temps, avec une sainte jalousie, veille à ce qu'il n'y ait aucune incertitude sur la conception miraculeuse et la vraie nature de l'enfant de Marie — elle sépare non seulement, dans Luc aussi bien que dans Matthieu, Jésus de son père putatif; mais elle déclare de la manière la plus explicite que «Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte de l'Esprit saint» et que «ce qui avait été conçu en elle, est de l'Esprit saint» (1: 18-20; comparez Luc 1: 35).

Si on voulait voir dans Luc la généalogie *naturelle* de *Joseph* (\*), et non pas celle de Marie, cela impliquerait que le Saint Esprit n'a pas voulu nous donner la lignée naturelle du Seigneur par Marie, laissant reposer la certitude du fait qu'il était *réellement* «de la semence de David selon la chair» (Romains 1: 3; 9: 5; Actes des Apôtres 13: 23; 2 Timothée 2: 8; Apocalypse 5: 5; 22: 16) sur l'autorité divine des déclarations générales de l'Ecriture à ce sujet. On devrait peut-être même, dans ce cas, se demander si, au milieu des Juifs, et pour l'accomplissement des promesses faites aux Juifs, il était nécessaire, et dans l'intention divine, que Jésus fût autrement que *légalement* fils et héritier de David et ainsi d'Abraham, l'expression de «selon la chair» ayant ailleurs dans l'Ecriture, en maint endroit, un sens plus large que celui de la simple relation



naturelle, tout en étant fondée sur elle (comparez [Philippiens 3: 3, 4](#); [2 Corinthiens 5: 16](#); [Romains 9: 5](#); [4: 1](#); etc.).

(\*) On peut, en effet, lire Luc 3: 23, 24 ainsi: «*Jésus lui-même commençait d'avoir trente ans (étant, comme on l'estimait, fils de Joseph) d'Héli...*» c'est-à-dire [fils] d'Héli, liant *Jésus* (et non *Joseph*) avec *d'Héli* (comme Actes des Apôtres 1: 13, nous avons «*Jude de Jacques*», c'est-à-dire [frère] de Jacques), le nom de Marie qui forme le lien étant omis. Ou bien on peut lire: «*Jésus lui-même... ans, étant comme on l'estimait, fils de Joseph, d'Héli...*» en liant *d'Héli* avec *Joseph* (et non avec *Jésus*), la question de savoir si Joseph figure pour son propre compte ou en vertu de son union avec Marie restant ouverte.

On peut supposer aussi que Marie étant, comme nous pensons, la fille d'Héli ([Luc 3: 23, 24](#)), et le Seigneur descendant ainsi d'Héli, si Marie en même temps n'avait pas de frère, Joseph se trouvait légalement avoir droit à être appelé «*d'Héli*», comme héritier et représentant légal d'Héli par Marie, en sorte que la généalogie de Luc serait à la fois la généalogie naturelle de Marie et la généalogie légale de Joseph.

Les difficultés qui surgissent pour l'interprétation des généalogies et pour l'établissement de la filiation de Jésus comme «*Fils de David*» ne tiennent donc point, nous venons de le voir, à ce que les généalogies de Matthieu et de Luc seraient en désaccord, mais à ce que ces listes sont susceptibles d'un grand nombre d'interprétations; les Ecritures fixent d'ailleurs le résultat nécessaire et final de toute étude sur ce point, en déclarant avec l'autorité qui leur appartient, que Dieu donnerait à l'enfant né de Marie le trône «*de David son père*» (Luc 1: 32), en sorte que dans le sens divin Jésus est de toute manière «*le Fils de David*». Matthieu ne laisse pas reposer un doute sur le fait que Jésus n'est pas le fils de Joseph, qu'il appelle «*le mari de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ*» (1: 16 comparez 1: 18, 20), et cependant pour établir la filiation de Jésus comme Fils de David et d'Abraham, il donne la généalogie de *Joseph* et fait ressortir le droit de Joseph au titre de fils de David (1: 20). Tout ce qu'il veut, cela est évident, c'est d'établir le titre légal de Jésus, et il le fait de la manière qui, vis-à-vis des Juifs, était bonne et probante.

«Ainsi toutes les générations depuis Abraham jusqu'à David sont quatorze générations; et depuis David jusqu'à la transportation de Babylone quatorze générations, et depuis la transportation de Babylone jusqu'au Christ quatorze générations» (1: 16, 17).

## Le Christ

N'est-ce pas ici le lieu de nous rappeler la révélation que Gabriel vint apporter à Daniel le prophète près de cinq siècles à l'avance, en réponse à sa requête et à la confession qu'il faisait de son péché et du péché d'Israël? «Tu sauras donc et tu entendras que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'*au Christ*, le Conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines... c'est-à-dire 483 ans» (Daniel 9: 25). Jésus en effet est le Christ promis à Israël, le Messie, l'Oint, celui que l'ange a amené aux bergers ([Luc 2: 10, 11](#)), celui dont André dit à Simon: «Nous avons trouvé le Messie, ce qui, interprété, est Christ» (Jean 1: 42), celui dont plus tard la Samaritaine disait à Jésus lui-même: «Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient» (Jean 4: 25). C'est lui qui est le glorieux personnage du Psaume 2, l'homme oint, le Roi sur Sion, celui à qui Jéhovah a dit: «Tu es mon Fils: Je t'ai aujourd'hui engendré» etc. (comparez Actes des Apôtres 4: 25-27), «le Oui et l'Amen» de toutes les promesses (voyez Actes des Apôtres 13: 32, 33); et il vient ait temps précis annoncé par Dieu.

## La naissance du Christ

«Or la naissance de Jésus Christ» arriva en cette manière: c'est que Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte par l'Esprit saint; et Joseph, son mari, étant juste, et ne voulant pas faire d'elle un exemple, se proposa de la renvoyer secrètement. Mais comme il pensait à ces choses, voici un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant: Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre auprès de toi Marie, ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit saint; et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés» (1: 18-21).

Ici encore, comme dans la généalogie, c'est Joseph qui, dans Matthieu, apparaît sur la première ligne, tandis que Marie reste dans l'ombre; les communications de Dieu sont adressées par l'ange à «Joseph, fils de David». Dans Luc, au contraire, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Marie a la première place et c'est à elle que Dieu envoie l'ange Gabriel. Jean ne parle ni de Marie, ni de Joseph, il dit simplement que «le

Verbe» qui était au commencement et qui était auprès de Dieu et qui était Dieu... «fut fait chair» (Luc 1: 26-56; Jean 1: 14).

Joseph se propose de renvoyer Marie secrètement, ne voulant pas faire d'elle un exemple; mais Dieu va au-devant des craintes du pieux Israélite, et lui révèle la gloire qu'il a réservée à Marie: «Ne crains pas de prendre auprès de toi, Marie, ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit saint; et elle enfantera un fils; et tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés» Matthieu, nous le voyons, n'entre pas comme Luc dans toutes sortes de détails sur la conception, la naissance et le caractère de l'humanité de Jésus (comparez Luc 1: 26-38; 2; 3: 21-38; etc.); il constate simplement le fait que ce qui était conçu en Marie était «de l'Esprit saint» et qu'elle enfanterait un fils (comparez Galates 4: 4; Genèse 3: 15) qu'il introduit sur la scène sous le nom de Jésus, comme Jéhovah qui vient sauver son peuple de leurs péchés, et en qui s'accomplit la parole du prophète, disant: «Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, ce qui interprété est: Dieu avec nous» (1: 21-23).

## Les titres sous lesquels Jésus apparaît

Le Fils d'Abraham, le Fils de David, le Christ, vient donc sous le nom de *Jésus*, dont le Saint Esprit lui-même nous donne la signification: il vient comme *Jéhovah* pour sauver son peuple de leurs péchés et pour être avec lui, «Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous». Nous sommes, on le voit, sur un terrain tout Juif, et dans l'ordre des voies de Dieu qui se rattache aux promesses. Il ne s'agit pas ici, comme dans l'évangile de Jean, de la gloire de Celui qui était au commencement, qui était auprès de Dieu de toute éternité, et qui était Dieu; il ne s'agit pas du Verbe fait chair, entrant dans le monde avec cette gloire d'un Fils unique, pleine de grâce et de vérité, et puis traversant le monde comme un étranger, en y révélant et y glorifiant le Père et en y rassemblant ses brebis pour les mener dehors; ce n'est pas non plus, comme dans l'évangile de Luc, le Fils de l'homme qui nous est présenté, cet être saint né de Marie, un homme né dans le monde qui dans cette nature humaine, a droit au titre de Fils de Dieu et qui, expression de la grâce souveraine qui apporte le salut, entre ensuite dans le ciel, homme glorifié, tourné vers les siens qu'il bénit. Ce n'est ni le Fils éternel de Dieu, ni le Fils de l'homme que Matthieu place devant nous; mais le Messie, à la fois le fils de David, fils d'Abraham, et Jésus Emmanuel, qui vient «sauver son peuple de leurs péchés». La réunion de ces deux caractères de «fils de David — fils d'Abraham» et de «Jésus-Emmanuel» est le secret de la gloire du Messie et de l'accomplissement de toutes les pensées de Dieu à l'égard d'Israël et, même au delà, jusqu'aux bouts de la terre. Le *Fils de David* était celui qui devait être Roi sur Israël à jamais (1 Chroniques 17: 11-14; Jérémie 15: 16; Ezéchiel 37: 24, 25); *fils d'Abraham*, il devait porter la bénédiction jusqu'aux extrémités de la terre dont il était fait l'héritier (Genèse 12: 1-3; 15: 4-6; 22: 15-18; Romains 4: 13); mais c'est *Jéhovah* qui sera Roi sur toute la terre (Zacharie 14: 5-9). C'est pourquoi nous lisons dans Esaïe: «L'enfant nous est né; le Fils nous a été donné; et l'empire a été posé sur son épaule; et l'on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix; et il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice dès maintenant à jamais: la jalousie de Jéhovah des armées fera cela» (Esaïe 9: 6, 7). Et le Christ lui-même interrogeant les pharisiens leur demande: «Que vous semble-t-il du *Christ*? De qui est-il fils? — Ils lui disent: De David! Il leur dit: Comment donc David, en esprit, l'appelle-t-il, Seigneur, disant: le Seigneur a dit à mon Seigneur: assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds? — Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils? (Matthieu 22: 41-46).

Quel abaissement et quelles gloires dans ce mystérieux personnage, objet de toutes les prophéties, et de la longue attente d'Israël! Son humiliation et sa grandeur, sa sainteté absolue et la grâce de son apparition, sa filiation d'Abraham et de David et sa gloire de Dieu Jéhovah, son humanité et sa divinité, tout, en Lui, est fait pour confondre l'intelligence, juger la chair, attirer, persuader, et assurer le coeur. Il vient pour sauver son peuple de leurs péchés! Il prend place au milieu d'Israël, car Israël est son peuple!

## Israël

La confusion extraordinaire que la tradition d'un christianisme corrompu a amenée dans les idées les plus simples, l'incertitude qu'elle a jetée sur le sens des expressions les plus explicites et la fausse portée

qu'elle a donnée à ces expressions, nous obligent à nous arrêter un moment sur ce nom *d'Israël* et sur la position particulière du peuple que Jéhovah appelle «*son peuple*».

A part ce qui concerne le patriarche lui-même, et l'application restreinte du nom d'Israël qui est faite aux dix tribus en contraste avec Juda (comparez Jérémie 3: 6-10, 11; Ezéchiel 37: 16); quand l'Écriture parle *d'Israël*, c'est des Juifs qu'elle veut parler, partout et sans aucune exception, soit dans l'Ancien soit dans le Nouveau Testament; jamais cette expression ne sert à distinguer soit l'Église, soit les chrétiens. Israël, selon l'Écriture, est un peuple suscité par Dieu au milieu de l'idolâtrie des nations, après le déluge, pour être sur la terre le témoin du seul vrai Dieu et pour publier sa gloire au milieu des nations. «C'est moi, c'est moi qui suis Jéhovah; et il n'y a point de Sauveur que moi...; et vous êtes mes témoins que moi je suis Dieu...» «Je me suis formé ce peuple-ci; et j'ai dit: Ils raconteront ma louange» (Esaïe 43: 10-13, 21; comparez Ezéchiel 36: 23). C'est ce peuple que Dieu a tiré d'Égypte, et dont Jéhovah est le Dieu: «Écoute Israël...: Je suis Jéhovah ton Dieu qui t'ai tiré d'Égypte, de la maison de servitude...» (Deutéronome 5: 1; etc.; Exode 20: 2, comparez Exode 14: 17-18); c'est de lui qu'il est dit que «lorsque le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël, car la portion de Jéhovah, c'est son peuple, et Jacob est le lot de son héritage» (Deutéronome 32: 8, 9). A lui, selon l'expression de Paul, sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, le service (divin) et les promesses; auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est descendu le Christ...» (Romains 9: 4, 5); et à lui a trait, directement, cette précieuse déclaration du même apôtre, que «les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 29). L'Écriture tout entière est pleine de l'histoire de ce peuple «bien-aimé à cause des pères»; elle nous en fait connaître le passé, le présent et l'avenir, et nous initie, par les dispensations de Dieu envers lui, par ses vicissitudes et son sort final, au secret des voies gouvernementales de Dieu dans le monde. Israël est le centre et l'objet spécial de ces voies de Dieu pour le gouvernement de la terre, comme l'Église a la première place quand il s'agit du ciel. Israël appartient à la terre, au monde; — l'Église a sa place dans le ciel, elle n'est pas du monde.

## **L'état d'Israël et l'accueil qu'il fait au Messie à son entrée dans le monde, — les Mages**

C'est donc *Israël* que le Messie vient visiter, Israël ramené de Babylone par la miséricorde de son Dieu, et conservé dans le pays qui avait été donné à ses pères, mais Israël esclave dans ce pays, assujéti à ses ennemis (comparez Néhémie 9: 36, 37), soumis à un usurpateur établi sur lui par les Romains. «Or Jésus étant né à Bethléem de Judée, *aux jours du roi Hérode*, voici, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem, disant: Où est celui qui est né, le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus lui rendre hommage; et le roi Hérode l'ayant entendu, en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui» (2: 1-3). Quel tableau de l'état du peuple de Dieu! La nouvelle de la naissance du roi des Juifs trouble Hérode et tout Jérusalem avec lui, et ce sont des mages d'Orient qui viennent de loin, les premiers, pour adorer celui qui est né, «*le roi des Juifs*». Là où sont les privilèges, la lumière, les oracles divins, le peuple qui est le premier objet des voies de Dieu dans l'envoi du Messie; là où les scribes ne savent pas seulement que le Christ vient, mais où ils peuvent dire aussi le lieu même de sa naissance, tout est en trouble au bruit de sa venue, et les coeurs sont fermés à la pensée qui l'amène; les oracles de Dieu sont connus, mais les coeurs sont indifférents à Celui dont ces oracles rendent témoignage; Hérode même veut se débarrasser du petit enfant par la ruse et le meurtre. Là, au contraire, où l'écho seulement de la voix des prophètes avait pu pénétrer, bien loin des contrées privilégiées éclairées par les témoignages de Dieu, là Dieu a su ouvrir des coeurs et les attacher au petit enfant qui est né, pour venir lui offrir des dons et l'adorer. Peut-être dans cet Orient, où les mages demeuraient, s'était-il conservé quelque tradition de la prophétie de Balaam qui avait annoncé, près de 1500 ans auparavant, qu'«une étoile procéderait de Jacob et qu'un sceptre s'élèverait d'Israël» (Nombres 24: 17). Peut-être les prophéties de Daniel s'étaient-elles répandues de Babylone jusqu'à ces hommes, et leur avaient-elles appris que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtit Jérusalem, jusqu'ou Christ le conducteur, il y avait 7 semaines et 62 semaines (Daniel 9: 25). Quoi qu'il en soit, plusieurs d'entre les Gentils, dans l'Orient en particulier, s'attendaient, nous le savons, à la venue de quelque grand personnage; et les mages, conduits en cela par Dieu, frappés par l'apparition d'une étoile ou d'un météore extraordinaire, s'étaient mis en route et étaient venus à Jérusalem, cherchant celui qui était né, le roi des Juifs. Quelque faible que fût la lumière qu'ils avaient, elle

avait suffi, dans des cœurs droits, remplis d'un vrai désir, pour les amener dans cette capitale, où peut-être ils s'attendaient à trouver le roi qu'ils cherchaient, et où Dieu, par la bouche des principaux sacrificateurs et scribes, leur apprend le vrai lieu de sa naissance. Des étrangers sont ainsi appelés à apporter à Jérusalem la nouvelle de la naissance du Messie; ils ont le privilège de rendre au Christ les hommages et l'adoration qu'un Israël incrédule et orgueilleux lui refuse. L'étoile, que les mages avaient vue en Orient, leur réapparaît en Judée, et va devant eux jusqu'à ce qu'elle se tint au-dessus du lieu où était le petit enfant. Et quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une fort grande joie; et étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère; et se prosternant, ils lui rendirent hommage; et ayant déployé leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe (2: 9-11). Hérode et les principaux sacrificateurs et scribes, les conducteurs du peuple, ont bien connaissance de la vérité, mais ils veulent vivre dans l'iniquité; la proximité seule de la lumière les trouble, parce que leurs oeuvres sont mauvaises (comparez Romains 1: 18; Jean 3: 19). Au temps d'Achab, Elie, par sa présence, troublait Israël (1 Rois 18: 17); ici, le Messie, le roi des Juifs, trouble Hérode et tout Jérusalem avec lui; mais les mages d'Orient, ceux d'entre les nations, l'ont recherché et l'ont trouvé; et ils ont été remplis de joie et l'ont adoré, «Et étant divinement avertis en songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se rendirent dans leur pays par un autre chemin» (2: 12).

Nous ne pouvons pas fixer exactement l'époque à laquelle les Mages sont venus à Jérusalem; nous pouvons dire seulement que ce fut pendant un séjour des parents de Jésus dans le lieu de sa naissance, «aux jours du roi Hérode», «Jésus étant déjà né à Bethléhem de Judée». Les informations exactes qu'Hérode prit auprès des Mages, et sa manière d'agir à la suite des informations nous permettent de conclure en outre que l'événement dont nous parlons s'est passé dans les deux premières années de la vie de l'enfant Jésus, car Hérode, voyant que les mages ne revenaient pas, fit tuer tous les enfants mâles qui étaient dans Bethléhem et son territoire «depuis l'âge de deux ans et au-dessous, *selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des Mages*» (2: 16).

Il y avait dans le massacre des enfants de Bethléem et de son territoire un accomplissement de cette parole du prophète: «Une voix a été ouïe à Rama, des lamentations, des pleurs, et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée de ce qu'ils ne sont pas» (2: 17). Hérode a voulu se débarrasser du petit enfant; mais la ruse et la puissance de l'homme ne peuvent rien contre Dieu et ses desseins: de sa main, Dieu protège l'enfant Jésus et trouve dans les projets meurtriers d'Hérode une nouvelle occasion pour la manifestation de sa grâce et de ses pensées envers son peuple. Rejeté des siens, poursuivi par un roi qui occupe le trône auquel Lui a droit, Jésus doit séjourner comme un étranger en Egypte, là où Jacob était descendu et où sa postérité avait été asservie 430 ans. Un ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph, disant: Lève-toi; prends le petit enfant et sa mère, et t'enfuis en Egypte...; et Jésus fut là jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le prophète, disant: «J'ai appelé *mon Fils* hors d'Egypte» (2: 13-16). Un nouveau lien de cette glorieuse association du Sauveur avec son peuple est ainsi formé, car ce que Dieu avait dit d'Israël quand il était «jeune enfant» (Osée 11: 1), le Saint Esprit l'applique ici à Jésus. Le Messie qui visitait Israël ne s'associait pas au peuple seulement par sa généalogie et sa naissance selon la chair, il partageait encore les souffrances passées de son peuple, et refaisait pour ainsi dire personnellement tout le chemin que celui-ci avait traversé jadis: il est étranger en Egypte; il en remonte, il est l'objet des soins du même Dieu et doit dépendre de Lui. La manière dont le Saint Esprit associe et substitue, dans ce passage, le Christ à Israël est de la plus haute importance pour l'intelligence de la prophétie et des voies de Dieu envers son peuple. Au chapitre 49 d'Esaië ce fait est déjà prophétiquement annoncé: pareillement, Israël, le serviteur de l'Eternel, est remplacé par le Messie lui-même, et Jéhovah lui dit: Tu es mon serviteur! Christ, le vrai serviteur, prend la place du peuple, traité jusque-là de serviteur, mais qui n'avait pas su répondre au service auquel il avait été appelé. Le «vieux cep», pris en Egypte, succombe, et Jésus prend sa place comme «le vrai cep», la vraie souche d'un nouvel et vrai Israël: à *Lui*, non plus à l'Israël qui le méconnaît, se rattachent l'accomplissement des promesses et l'a bénédiction: à Lui, la vraie semence d'Abraham, les promesses ont été confirmées, et elles sont toutes oui et amen en Lui (comparez Esaïe 5; Jérémie 2: 21, 22; Ezéchiel 15; Jean 15: 1; Galates 3: 16, 17; 2 Corinthiens 1: 20).

Quand Hérode est mort, l'ange du Seigneur apparaît de nouveau à Joseph, car dans Matthieu, comme nous vous l'avons fait remarquer déjà, c'est toujours à *Joseph* et non pas à Marie, que sont adressées les communications divines. Dieu ordonne à Joseph de prendre le petit enfant et sa mère et de retourner dans

le pays qui, malgré le triste état de ceux qui l'habitent, est toujours pour Dieu «la terre d'Israël»; mais Joseph, ayant ouï dire qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son frère, se retira dans les quartiers de la Galilée et alla habiter dans cette ville dont Nathanaël disait: Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? (Jean 1: 17). Et ainsi fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes: «Il sera appelé Nazaréen» (2: 19-23).

Nous connaissons maintenant l'origine et les titres du glorieux personnage qui entre sur la scène au milieu d'Israël; nous voyons la position qu'il prend et la condition du peuple qu'il vient visiter, et nous pouvons entrevoir déjà quelle est la réception qui lui sera faite par «les siens» et de quelle part Dieu lui amènera des adorateurs. Fils de David et d'Abraham, Jéhovah-Sauveur, Emmanuel, roi des Juifs, le Christ trouve un Edomite persécuteur sur le trône de David; le bruit de sa naissance apporta le trouble dans le coeur de l'usurpateur, et dans tout Jérusalem et, si des gentils, conduits par Dieu, viennent de loin adorer «Celui qui est né, le roi des Juifs», il faut que l'Egypte le mette à couvert des desseins d'Hérode; il faut qu'il y soit étranger, et qu'en étant rappelé, comme Israël autrefois, quand il était jeune enfant, il ne trouve de retraite que dans la ville méprisée de Nazareth.

Matthieu, en parfaite harmonie avec le plan qui lui est tracé, dès que le Messie-Roi est né, le met immédiatement en rapport avec Hérode, Jérusalem, et les principaux sacrificateurs et scribes du peuple; il nous montre l'état des coeurs dans Jérusalem, le trouble du peuple, l'inimitié du faux roi; il amène les gentils sur la scène: ce sont eux qui viennent apporter des dons au Christ, et cela, en dehors de Jérusalem. Luc introduit Christ d'une manière bien différente: dans son évangile, le Sauveur, en qui la grâce souveraine vint visiter le monde, apparaît entouré des louanges des armées du ciel, avec tout l'attrait de l'humanité sainte, et du titre doux et glorieux de Fils de Dieu, au milieu du résidu fidèle d'Israël; au lieu du Messie-Roi, des mages, d'Hérode, et des conducteurs religieux du peuple nous trouvons «l'enfant Jésus», Zacharie, Elisabeth, Marie, les bergers, Siméon, Anne, et tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance, et si le ciel donne gloire à Dieu, à cause du petit enfant né de Marie, la joie remplit les coeurs des fidèles, et ouvre leur bouche pour bénir Dieu. C'est au milieu des fidèles, et en relation avec eux et les espérances d'Israël que la scène s'ouvre pour s'élargir ensuite jusqu'aux bouts du monde, et s'étendre jusque dans le ciel où Jésus est élevé.

Nous avons vu plus haut quel est l'enfant qui est né de Marie, le Messie-Roi, qui est Emmanuel, le Sauveur. Matthieu nous l'a montré descendant en Egypte et puis en remontant par les soins de la providence divine, pour habiter maintenant près de trente années l'humble retraite de Nazareth. Là, comme nous l'apprenons par Luc, le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse; et la faveur de Dieu était sur lui si ses parents l'emmenaient à Jérusalem, où ils montaient toutes les années à la fête de Pâque, à l'âge de douze ans, il étonnait les docteurs dans le temple par son intelligence et ses réponses; il les écoutait et les interrogeait, car il lui fallait être aux affaires de son Père; et cependant il descendait de nouveau avec ses parents à Nazareth, et «leur était soumis». Ignoré du monde, dans une ville méprisée, Jésus avançait ainsi en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et des hommes: comme une belle fleur, la perfection s'épanouissait dans un homme sous le regard de Dieu. Le Fils de Dieu était là, mais on pouvait dire de Lui: «Celui-ci n'est-il pas le charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, et de Joses et de Jude et de Simon, et ses soeurs ne sont-elles pas ici avec nous?» «Et ils étaient scandalisés en lui» (Marc 6: 3). La nuée ne s'était pas levée, pour la manifestation publique et le ministère actif du Christ au milieu d'Israël, et Jésus attendait patiemment, étant «soumis à ses parents», car les pensées de Dieu ne sont pas comme les pensées des hommes, et Nazareth devait avoir ses gloires comme les rives du lac de Génésareth et Jérusalem et la Judée.

Or en ces jours-là arrive Jean le Baptiseur. Il se lève dans le désert de la Judée comme l'avant-coureur de Jéhovah qui vient, afin de préparer son chemin; les paroles d'Esaië le prophète, consolant Israël, s'accomplissent, et nous entendons la voix qui crie dans le désert: «Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers». Jean vient, prêchant et disant: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (3: 1-3; comparez Esaië 40: 3).

La venue de Jean le Baptiseur marque une phase importante dans les voies de Dieu et est mentionnée par chacun des évangélistes à son point de vue particulier. Marc, qui nous parle de Jésus comme Serviteur, a hâte, il semble, d'entrer en matière; se taisant sur la naissance de Jean comme il se tait sur la généalogie,

la naissance et les trente premières années de la vie du Sauveur, il fait commencer son évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu, immédiatement par la voix du Baptiseur, rappelant seulement les traits principaux de son témoignage, pour nous amener ainsi à un Serviteur et à un Témoin plus glorieux (Marc 1: 1-9). Luc, à qui nous devons le plus de renseignements sur l'humanité, la naissance et les premières années de la vie de Jésus, entre dans des détails de même nature au sujet de Jean Baptiste et fait briller, dans le témoignage de celui-ci, comme un reflet de la grâce de Dieu qui apporte le salut et qui allait apparaître à tous les hommes dans la personne de Celui devant qui Jean marchait. Jean est un sujet de joie pour plusieurs, il est rempli de l'Esprit saint déjà dès le ventre de sa mère; il tressaille de joie dans son sein à la salutation de Marie; il vient, dans l'esprit et la puissance d'Elie, ramener les coeurs des pères vers les enfants, les désobéissants à la pensée des justes, et préparer ainsi au Seigneur un peuple bien disposé, auquel il apporte la connaissance du salut dans la rémission des péchés; il croit et se fortifie en esprit, demeurant dans les déserts jusqu'aux jours de sa manifestation à Israël comme prophète du Très-Haut; nous entendons ensuite son témoignage et les exhortations qu'il adressait au peuple, et nous apprenons la fin qui lui fut réservée, car «ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu» (Luc 1: 5-25, 39-45, 57-80; 3: 1-20). Dans l'Évangile de Jean, le Baptiseur a quelque chose de l'élévation de Celui devant qui il marche: un homme envoyé de Dieu, sans autre passé derrière lui que l'éternité, il vient rendre témoignage à «la lumière», afin que tous croient par lui; il vient introduire sur la scène Celui qui était ayant que le monde fût. Ce n'est pas Jean qui est, ici, un sujet de joie pour d'autres, mais Jean dit: «Voilà l'Agneau de Dieu», et sa joie est accomplie parce qu'il entend la voix de l'époux (Jean 1: 6-9, 15, 19-37; 3: 22-31). Dans Matthieu aussi, le témoignage de Jean Baptiste a son caractère particulier que nous allons examiner un peu plus en détail, car dans les Écritures tout est divinement partait, les détails aussi bien que l'ensemble, chaque partie en elle-même aussi bien que l'ordre et les liens qui rattachent cette partie à d'autres et toutes les parties entre elles, en en faisant un grand tout complet.

Jean est le dernier représentant de l'ancien ordre de choses: «la loi et les prophètes sont jusqu'à Jean» il n'est pas encore dans le nouveau, mais il l'annonce et en prépare le chemin, car «le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui» (11: 7-15). Le message de Jean n'est pas comme celui de Moïse, amenant Israël à Dieu et lui donnant des lois. Jean n'est ni sauveur, ni législateur, ni intercesseur; il ne vient pas non plus, comme les prophètes, rappeler à Dieu et à sa loi un peuple coupable et rebelle; il ne prêche pas davantage l'évangile de grâce; mais il marche comme un héraut devant celui qui l'apportera, pour préparer son chemin. Jean appartient encore à l'ancien ordre de choses, mais il annonce une chose *nouvelle* que Dieu va établir, le royaume des cieux; il annonce un personnage plus puissant que lui, qui était avant lui, Jéhovah lui-même qui venait, et comme préparation à sa venue, il prêche «*la repentance*»: «En ces jours-là, arrive Jean le Baptiseur prêchant dans le désert de la Judée, et disant: Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché; car c'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe le prophète, disant: Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers» (3: 1-3).

Jean dit: «Repentez-vous, car le *royaume des cieux* s'est approché». Cette expression de: «royaume des cieux», que nous rencontrons ici pour la première fois, se rattache aux prophéties de l'Ancien Testament et est particulière à Matthieu, dans l'Évangile duquel nous la retrouvons plus de trente fois. Elle doit sans doute son origine à plusieurs déclarations que nous lisons dans le prophète Daniel qui, au chapitre 2 déjà, dans l'explication du songe de Nebucadnetsar, nous dit qu'après les quatre empires des nations, qui se succéderont sur la terre, au temps des dix rois, figurés par les dix orteils de la statue, *le Dieu des cieux* suscitera un royaume qui ne sera jamais ébranlé, ni laissé à un autre, mais qui brisera et consumera tous les royaumes et sera établi éternellement (Daniel 2: 28; comparez 4: 25, 26, 37). Cette idée du règne des cieux a quelque chose de vague d'abord: nous savons seulement que le Dieu des cieux l'établira et qu'il sera le résultat du jugement exécuté par la petite pierre coupée sans main et s'étendra sur toute la terre. Plus tard, une autre révélation du même prophète nous apprend que l'autorité du royaume des cieux sera placée entre les mains du «Fils de l'homme», qui vient sur les nuées des cieux et qui reçoit de l'Ancien des jours la seigneurie, l'honneur et le règne, tous les peuples, les nations et les langues le servant... (Daniel 7: 13, 14; comparez Apocalypse 1: 7, 8; 11: 15-18). Le royaume des cieux est donc un état de choses sur la terre dans l'ordre des dispensations de Dieu, un gouvernement où le ciel est le siège du pouvoir, et la terre la sphère sur laquelle ce pouvoir domine; et de fait, à cause de la réjection du Messie et de son élévation à la droite de Dieu comme Fils de l'homme, c'est le règne des cieux sur une double sphère, l'une terrestre sous le gouvernement du Fils de l'homme glorifié, l'autre céleste sous l'autorité du Père; l'une appelée dans

l'Écriture: le royaume du Fils de l'homme» (13: 41; 16: 28; 19: 28; 25: 31; 26: 64; etc.) l'autre, appelée: le royaume «du Père» (13: 43; 26: 29; comparez 2 Timothée 4: 18).

Jean donc ne vient pas, comme les prophètes, rappeler le peuple à l'observation de la loi pour le faire jouir des bénédictions de l'ancien ordre de choses; il tourne au contraire les regards d'Israël en avant, vers le royaume qui s'est approché et vers Celui qui vient pour l'établir et qui y dominera. La position qu'il prend se lie au caractère du témoignage qu'il est appelé à rendre. Il ne vit pas comme Jésus au milieu des hommes; sa voix ne se fait pas entendre dans les rues; il ne va pas, dans l'exercice de la grâce de Dieu, de lieu en lieu faisant du bien, recherchant la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, consolant, pardonnant, guérissant, sauvant; non, Jean Baptiste vient «dans la voie de la justice» (21: 32); son nazaréat, qui est de la loi, le tient loin d'un peuple coupable et souillé; il grandit dans les déserts et y demeure séparé des hommes et de tout ce qui tient à eux; son vêtement est de poil de chameau avec une ceinture de cuir; il se nourrit de sauterelles et de miel sauvage, et de dehors sa grande et austère voix, annonçant la venue du royaume promis, fait peser sur les consciences la justice et le jugement, et appelle Israël à la repentance. Matthieu, plus qu'aucun des évangélistes, renferme le ministère du Baptiseur dans ces limites; il ne mentionne même pas la partie de son témoignage qui concernait la rémission des péchés (comparez Marc 1: 4; Luc 3: 3), et moins encore «le salut de Dieu» (comparez Luc 3: 6); il veut placer les consciences devant Dieu et faire fléchir l'orgueil d'Israël devant la gloire de Celui qui vient, comme avait fait Moïse au jour où, après l'érection du veau d'or, il avait appelé le peuple à se dépouiller de ses ornements pour s'abandonner à la merci du Dieu Souverain qu'il avait offensé et dont le jugement pesait sur lui (comparez Exode 23: 5, 6).

«Alors sont sortis vers lui Jérusalem et toute la Judée et toute la contrée du Jourdain; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés» (3: 5, 6). Le premier fruit, que le Saint Esprit produisait ainsi dans l'âme de ceux qui recevaient la parole apportée par Jean, c'était «la repentance», la confession des péchés. Ceux qui venaient et qui se faisaient baptiser prenaient une position vraie devant Dieu, la seule qui leur convint et par laquelle Dieu pouvait les ramener à lui et les bénir par sa présence au milieu d'eux. Avant que Dieu pût dire à Moïse: «Ma face ira, et je te donnerai du repos», il a fallu, comme nous l'avons dit, que le peuple ôtât ses ornements de dessus lui et prit devant le Dieu souverain la seule position qui convenait à des pécheurs; et il en est toujours ainsi. La foi, dans un pécheur, a nécessairement pour premier effet dans l'âme la repentance; la foi est la source de la repentance; elle opère dans l'âme et amène l'homme à se juger lui-même avec tous ses péchés, à la lumière d'un Dieu dont elle reconnaît le caractère et les droits; elle donne à l'homme, au moins dans une certaine mesure, la conscience de ce qu'il a été devant un Dieu de grâce, comme plus tard elle reste toujours, en un sens, un moyen de rendre plus profonde la vie, par une connaissance plus grande de ce que Dieu est. Rien n'est plus absurde que de placer la repentance avant la foi, car dans ce cas un homme serait renouvelé sans la foi, sans rien croire du tout. La grâce divine opère sur les âmes par la Parole, par des objets de foi que cette parole leur présente de la part de Dieu; et Dieu ouvre l'oeil de l'homme pour que l'homme se tourne des ténèbres vers la lumière, des objets par lesquels Satan possède son coeur, vers la révélation de l'objet divin qui lui est présenté en Christ. «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 9: 17; comparez Actes des Apôtres 16: 14). C'est pourquoi nous lisons que la repentance et la rémission des péchés ont dû être prêchées «*en son nom*», parce que c'était la foi en la valeur et l'excellence de ce nom qui devait opérer la repentance. Ainsi les «trois mille» qui ont été ajoutés à l'Assemblée le jour de la Pentecôte, ayant entendu la parole de Pierre touchant Jésus qu'ils avaient crucifié, et ayant cru, ont eu le coeur saisi de componction; après quoi Pierre leur montre la voie du salut. La grâce de Dieu produisit en eux une «tristesse selon Dieu» qui opéra la repentance (Actes des Apôtres 2: 36-41; comp. Romains 2: 4; 2 Corinthiens 7: 9, 10; Jonas 2: 5-10; Luc 11: 32). La repentance est une oeuvre essentiellement subjective, une nécessité, morale dans une âme que Dieu amène à lui; elle n'est pas la foi, mais le fruit de la foi; elle n'est pas non plus un simple changement de pensée quant à Dieu, mais elle est l'effet de ce changement. Jérusalem et toute la Judée et toute la contrée du Jourdain venaient ainsi vers Jean, «et ils étaient baptisés dans le Jourdain, confessant leurs péchés». Mais parmi ceux qui venaient, il y avait aussi «plusieurs des pharisiens et des sadducéens». Or Jean leur dit: «Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui vient? Faites du fruit convenable à la repentance» (3: 7 et suivants). Ceux qui prétendaient à la première place, au milieu d'Israël, sont, aux yeux du prophète, les premiers objets du jugement qu'il annonce. Les pharisiens et les sadducéens pouvaient se vanter de leur qualité de «fils d'Abraham», mais Dieu voulait *de la réalité*; il était souverain et pouvait des pierres mêmes, susciter des enfants à Abraham. Tous les privilèges nationaux ne comptaient

pour rien, s'il n'y avait pas de fruit convenable à la repentance; la cognée était même déjà mise à la racine des arbres; tout arbre qui ne produisait pas de bon fruit, allait être coupé et jeté au feu. Il ne s'agissait pas seulement de ce que la loi pouvait exiger, mais de ce que réclamait la gloire du royaume qui s'était approché et la gloire plus grande de Celui qui l'établirait, qui nettoierait parfaitement son aire et dont Jean n'était pas digne de délier les sandales. «Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; Celui qui vient après moi est plus puissant que moi;... lui vous baptisera de l'Esprit saint et de feu; il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire et assemblera son froment au grenier, mais il brûlera la balle au feu inextinguible» (3: 11, 12). La gloire du royaume n'était pas tout: il y avait la personne de Celui qui venait après Jean, qui était plus puissant que lui et dont la gloire s'étendait bien au delà du royaume. *Jéhovah* venait: c'est son chemin, le chemin du Seigneur, que Jean prépare devant Lui (comparez Esaïe 40: 1-11). La même voix qui crie: «Toute chair est comme l'herbe», dit aussi: «Voici votre Dieu!».

Jésus Emmanuel était là au milieu de son peuple; Jean marchait devant lui, baptisant d'eau pour la repentance, afin de préparer ainsi son chemin devant lui. Dans Matthieu, Jean présente Celui qui vient après lui, sous un double caractère: d'abord, le Christ «baptise de l'Esprit saint et de feu» il apporte avec lui ce «feu» du jugement qui, moralement, dévore tout mal, là où doivent être établies ou maintenues des relations avec Celui qui, dans sa sainte nature, est «un feu consumant» (voyez Hébreux 12: 29); mais il baptise aussi «de l'Esprit saint»; il apporte avec lui cette puissance divine qui renouvelle les cœurs, qui les met en relation avec Dieu selon le caractère sous lequel il s'est révélé et qui les remplit de ce Dieu lui-même et de tout ce que sa grâce a préparé pour eux. Ensuite. Celui que Jean annonce «a son van en sa main et il nettoiera entièrement son aire» il viendra exécuter le jugement que l'état du peuple appelle; il viendra séparer, au milieu d'Israël «son aire», ce qui est pur d'avec ce qui est mauvais, ceux qui sont vraiment à lui d'avec tout ce qui ne peut pas subsister devant lui et qui sera l'objet de son jugement: «il assemblera son froment au grenier, mais il brûlera la balle au feu inextinguible».

Tel est le témoignage de Jean-Baptiste dans l'évangile de Matthieu. Le Saint Esprit, dans cet évangile, présente le ministère du Baptiseur dans sa connexion avec la relation du Seigneur avec Israël; nous y sommes, on ne saurait trop le répéter, sur un terrain entièrement juif — le royaume promis s'est approché; *Jéhovah* vient comme Chef de ce royaume; il apporte la bénédiction au résidu pieux qui confesse ses péchés, et il nettoiera son aire. Luc au contraire, qui écrit pour les gentils, nous donne la prédication de Jean sous un aspect plus général: Jean est encore la voix qui prépare le chemin du Seigneur qui vient selon la prophétie, qui baptisera du Saint Esprit et de feu et qui nettoiera entièrement son aire; mais Jean, dans Luc, ne fait aucune mention du royaume, mais il prêche «le baptême de repentance en rémission de péchés»; et au lieu de se renfermer dans les limites d'Israël, il élargit la scène jusqu'aux bouts de la terre; «toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, et les choses tortues seront rendues droites... et toute chair verra le salut de Dieu (voyez Luc 3). Dans l'évangile de Jean, la gloire du royaume et l'état moral de ceux à qui le Baptiseur s'adresse, disparaissent entièrement devant la gloire personnelle de Celui sur qui il voit l'Esprit descendre et demeurer: «Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. C'est de celui-ci que moi je disais: Un homme vient après moi qui prend place avant moi, car il était avant moi... Pour moi, je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là me dit: Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur lui, c'est Celui qui baptise de l'Esprit saint: et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu (voyez Jean 1; 3: 22 et suivants). Tout est parfait d'un bout à l'autre dans les Ecritures, mais la première pensée du cœur de l'homme, à la lecture des différents récits des évangélistes, est de concilier ces récits, de les corriger peut-être l'un par l'autre: préoccupé de l'instrument, de son caractère, de ses pensées, des circonstances particulières au milieu desquelles il se trouvait, on oublie ou l'on n'a jamais su que *Dieu* est l'auteur des saintes Ecritures, et Dieu ne fait ni erreur, ni omission, comme aussi il ne se répète pas inutilement. Toute «Ecriture» est «divinement inspirée et porte le cachet de sa main (2 Timothée 3: 16; comparez Romains 16: 25-27; 1 Jean 4: 6).

Séparé de tous les hommes dans le désert de la Judée, Jean le Baptiseur appelait du dehors Israël à la repentance, le chemin nécessaire de la bénédiction pour un peuple en chute; il annonçait le jugement et en appliquait aux consciences la solennelle réalité, mais il ouvrait à la foi une porte pour y échapper. Toute âme dans laquelle le Saint Esprit agissait vitalement et qu'il ouvrait pour recevoir le témoignage de Jean, était ainsi amenée à la conscience de son état et de l'état du peuple devant Dieu et prenait la seule position



qui lui convint alors dans la repentance et la confession du péché. Venir au Jourdain à la voix de Jean, c'était le premier fruit de la foi, le premier pas du retour vers Dieu de l'âme qui avait vécu loin de lui. Le baptême de Jean séparait ainsi les vrais fidèles, «les restes» pieux d'Israël, de la masse incrédule du peuple et de ses orgueilleux conducteurs, que le jugement attendait. Ceux qui étaient baptisés reconnaissaient les droits de Dieu; ils confessaient leurs péchés et s'abandonnaient à la merci de Celui qui les appelait et qui allait venir. Le baptême les distinguait et les séparait du reste incrédule de la nation; à eux le Messie pouvait s'associer, ils étaient les vrais «saints», ces «excellents de la terre» du Psaume 16, auxquels il prenait son plaisir (comparez Esaïe 1: 9). Tous les prophètes font mention de ce «résidu», dont nous verrons la position et la séparation se dessiner toujours plus nettement, à mesure que la triste condition de la masse du peuple se manifesterait à l'occasion de la présentation du Christ qui lui est faite.

C'est quand le résidu pieux d'Israël est ainsi distingué et séparé par le baptême de Jean, que le Messie, dans le chemin que lui traçait le Psaume 16, vient s'associer à lui (comparez Hébreux 2: 11-16): «Alors Jésus arriva de Galilée au Jourdain vers Jean pour être baptisé par lui, etc....» (3: 13 et suivants). Jean recule à la pensée de baptiser Celui à la gloire duquel il venait de rendre témoignage et dont il ne se sentait pas digne de délier les sandales. «Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi!» Est-ce que Jésus avait quelque péché à confesser, lui qui, à la fin de sa carrière ici-bas, pouvait dire à ses ennemis: «Qui de vous me convaincra de péché?» et auquel le Saint Esprit rend le témoignage, qu'il «n'a pas connu le péché?» Avait-il à venir pour lui-même au baptême de repentance, lui le Saint et le Juste, lui qui n'était pas seulement *innocent*, c'est-à-dire bon sans la connaissance du mal, comme Adam dans le paradis, mais qui était *saint*, la sainteté impliquant la séparation absolue d'avec le mal, et la puissance contre le mal dans la connaissance du bien et du mal? Jésus était «saint» dans sa nature et dans ses voies; il était «cette chose sainte née de Marie», que le Saint Esprit avait formée, et il a fait *toujours* ce qui plaisait au Père: «il n'a pas connu le péché» (Luc 1: 35; Jean 8: 28, 29, 46; comparez Jean 14: 30; 2 Corinthiens 5: 21; 1 Pierre 2: 22; Actes des Apôtres 3: 14). Son nazaréat était d'un ordre infiniment plus glorieux que celui du Baptiseur, car celui-ci, le plus grand de l'ancien ordre de choses, a bien pu, avec une nature humaine pécheresse comme la nôtre, être rempli du Saint Esprit dès le ventre de sa mère», mais Jésus est *né* de Marie de telle manière, par la puissance du Saint Esprit, qu'il est dans sa nature humaine *saint*, ayant droit ainsi, non seulement dans sa relation éternelle de Fils avec le Père, mais comme homme né sur la terre, d'être appelé «Fils de Dieu». Jésus aussi était d'en haut, «le Seigneur venu du ciel» (Jean 3: 31; 1 Corinthiens 15: 47); Jean était de la terre. «Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous;... le Père aime le Fils et a mis toutes choses entre ses mains» (Jean 3: 27-36). — Qu'était-ce donc qui amenait Jésus au baptême de Jean? Le sentiment du péché et de leur vraie condition devant Dieu y amenait les pécheurs; l'amour, l'obéissance, la justice y amènent Jésus: «Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice!» Il était convenable pour le Berger d'Israël, pour Celui qui venait en grâce «sauver son peuple de leurs péchés», de prendre place comme tel au milieu de ceux qui, dans le peuple, s'humiliaient à la voix de Jean et faisaient ainsi, sous l'action de l'Esprit, le premier pas dans le chemin du retour vers Dieu; il était convenable pour lui de se placer en grâce avec Jean, pour accomplir «*toute justice*», non seulement ce que la loi pouvait exiger, mais *toute justice*, dans le sens complet. «Ainsi, il *nous* est convenable, dit-il, d'accomplir toute justice». Alors Jean le laissa faire.

«Et Jésus ayant été baptisé,... voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe et venant sur lui; et voici, une voix du ciel disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir» (3: 16, 17). Le ciel s'ouvre sur un objet digne de lui; l'Esprit de Dieu vient sur Jésus, et le Père lui rend témoignage. Dieu prend soin de la gloire de son Fils, et si ses conseils de grâce et sa vérité, sa fidélité à ses promesses (comparez Romains 15: 8, 9) amènent ce Fils au milieu des pécheurs, il le distingue soigneusement et glorieusement de tous ceux qui l'entourent et auxquels il est venu s'associer. Il en est de même sur la montagne de la transfiguration: quand Moïse et Elie apparaissent en gloire parlant avec lui, Pierre ne sachant ce qu'il disait les voit ensemble avec Jésus comme sur le même rang dans la gloire; mais Moïse et Elie disparaissent aussitôt, et Jésus reste seul, et une voix vient de la nuée disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir, écoutez-le» (17: 1-8). Dans sa personne et dans la position qu'il prend ici, Jésus est l'objet de tout le bon plaisir du Père. A son entrée dans le monde, les armées du ciel se sont réjouies et ont donné louange à Dieu; ici, le Père lui-même fait entendre sa voix, son cœur étant plein, si je puis dire ainsi, de la satisfaction qu'il trouve en lui. Plus tard, la gloire du Père le ressuscitera d'entre les morts, le prendra à lui, et le séparera absolument des pécheurs, le glorifiant à sa

droite, élevé plus haut que les cieux (Hébreux 7: 26). Précieux privilège, que de contempler Jésus comme il était sous le regard de son Père, que d'arrêter nos yeux sur la pensée qui l'amène et sur la gloire de sa personne, et la perfection de ses voies. «La parole fut faite chair et habita au milieu de nous pleine de grâce et de vérité». Devant cette gloire le disciple bien-aimé ne peut pas se taire, comme ailleurs l'Eglise (Apocalypse 1: 5, 6), quand Jésus Christ est nommé. Son coeur déborde et il dit avec un *nous* que tout croyant est heureux de dire avec lui: «Et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de le part du Père» (Jean 1: 14).

Le ciel s'est ouvert sur Jésus. Jusque-là Ezéchiel, en vision, avait bien pu voir les cieux ouverts (voyez Ezéchiel 1: 1), et Dieu d'en haut avait pu, dans sa patiente bonté, et d'une manière providentielle, bénir la création, gouverner son peuple et garder ses élus; mais de fait le ciel était resté fermé. Mais une fois que Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, est sur la terre, le juste objet des regards du ciel est là; les anges se courbent pour le contempler; ils suivent ses pas et ils montent et descendent sur le Fils de l'homme pour le servir: le ciel s'ouvre et il s'ouvre sur Jésus et à Jésus. L'écriture nous présente le ciel ainsi ouvert, dans quatre occasions mémorables, et toujours c'est sur Jésus qu'il est ouvert et vers Jésus que les regards sont tournés. Dans les deux premières occasions, Jésus est *sur la terre*: ici d'abord, où, entouré du résidu pieux, le ciel s'ouvrant, il est solennellement oint de l'Esprit de Dieu et reconnu «*Fils de Dieu*»; ensuite quand, selon ses propres paroles à Nathanaël, le ciel étant désormais ouvert, il est, «comme «*Fils de l'homme*», l'objet du service des anges qui montent et descendent sur lui (Jean 1: 52). Dans les deux autres occasions, Jésus apparaît *dans le ciel*. Rejeté sur la terre, il a été reçu dans le ciel; et le croyant, partageant son sort ici-bas, voit le ciel ouvert et *le Fils de l'homme* à la droite de Dieu (Actes des Apôtres 7: 55, 56; comparez Hébreux 2: 5-9 et toute l'épître aux Hébreux); la vie et les espérances du fidèle sont transportées, avec Jésus qui en est l'objet, de la terre dans le ciel. Enfin au chapitre 19 de l'Apocalypse, encore une fois nous voyons le ciel ouvert, et celui qui s'appelle «*la Parole de Dieu*», «*le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*», monté sur un cheval blanc et suivi par les armées du ciel, sort du ciel pour frapper les nations et les gouverner avec une verge de fer et fouler la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant (Apocalypse 19: 11 et suivants).

Les cieux étant ouverts à Jésus, Dieu, nous le voyons, ne lui présente pas comme à nous un objet pour qu'il soit formé par lui (comparez Actes des Apôtres 7: 55-66; 9: 3-5; 26: 12-19; 2 Corinthiens 3: 18; 4: 3-6; Hébreux 12: 1, 2), car lui-même, nous l'avons déjà dit, est l'objet vers lequel les regards sont tournés; mais Jésus «vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui». Le Saint Esprit ne vient pas former le caractère de Jésus ni sa relation avec le ciel et avec le Père; mais il descend sur Jésus comme sceau d'une relation déjà existante, comme la force et le soutien immanquable de la perfection de sa vie humaine et accompagné de ce témoignage du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Un homme sur la terre dans la position de dépendance et d'abaissement, dans laquelle Jésus nous est présenté ici au milieu des Juifs repentants, a droit au titre glorieux de Fils de Dieu et reçoit du Père lui-même le témoignage de sa relation avec lui.

Jésus n'est pas seulement «le Fils», le Fils éternel de Dieu, Celui qui était au commencement et qui était avec Dieu, et qui était Dieu, et par qui tout ce qui a été fait a été fait (comparez Colossiens 1: 15-17), et dont l'apôtre Jean nous fait connaître la gloire; mais, comme homme engendré dans le temps sur la terre, sa nature humaine ayant été formée par l'Esprit de Dieu dans le sein de la vierge Marie, il a droit d'être appelé Fils de Dieu: «Cette chose sainte *née* [de toi], sera appelée Fils de Dieu». «Tu es mon Fils; je t'ai aujourd'hui engendré» (Luc 1: 24-38; Psaumes 2: 7); et c'est de cette relation de l'homme Jésus avec Dieu que le Saint Esprit est le sceau. Le Fils de l'homme est scellé du sceau de Dieu (comparez Jean 6: 27; Actes des Apôtres 10: 38), et l'Esprit de Dieu vient sur lui sous une forme qui est la manifestation du caractère de grâce, de débounereté et d'humilité, sous lequel il vient prendre place au milieu d'Israël. «Il ne contestera pas et ne criera pas; personne n'entendra sa voix dans les rues; il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume...» (14: 1 et suivants; comparez Actes des Apôtres 2: 2-4, où il s'agit de la communication de la puissance de Dieu en témoignage dans le don du Saint Esprit). La relation déjà existante avec le Père est scellée; il a conscience de la présence immédiate du Saint Esprit avec lui, et il jouit de sa relation avec le Père comme homme. Il vient en grâce, étant oint maintenant de l'Esprit Saint et de puissance, pour aller de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (voyez Actes des Apôtres 10: 38; comparez Jean 1: 32-34; 3: 34, 35; 6: 27). L'onction du Saint

Esprit, et l'intervention du Saint Esprit pour former la nature humaine de Jésus dans le sein de Marie sont deux choses bien distinctes, et que la loi de Moïse préfigurait déjà par deux gâteaux différents, tous deux de «fine fleur de farine», et sans levain. Il y avait d'abord les gâteaux «de fleur de farine *pétrée* avec de l'huile», qui nous présentent la nature humaine de Jésus formée par la puissance du Saint Esprit en dehors de tout péché et de toute souillure, une nature *sainte*, non pas seulement innocente, comme avait été Adam avant la chute. Mais il y avait aussi les gâteaux de fleur de farine *oints* d'huile», les gâteaux sur lesquels l'huile était versée, figurant cette personne de l'homme Jésus oint et scellé de l'Esprit de Dieu, qui vient en grâce, au milieu d'une scène de péché et de ruine, accomplir toute justice et s'associer à ceux que Dieu reconnaissait ici-bas, pour être leur Berger et leur Sauveur (comparez Lévitique 2). En principe la même chose a lieu aussi pour nous: en tant que chrétiens, nous sommes «vivifiés» par l'Esprit, «engendrés», «régénérés»; nous sommes «nés de nouveau», «nés de Dieu», «nés d'eau et de l'Esprit», et «ce qui est né de l'Esprit est esprit», comme ce qui est né de la chair est chair: il s'agit de la nature de la chose (voyez Ephésiens 2: 5; Colossiens 2: 13; Jacques 1: 18; 1 Pierre 1: 3, 23; 1 Jean 5: 1; Jean 1: 12-13; 3: 3-8). *Ensuite*, parce que nous sommes *filis*, étant ainsi *nés* de Dieu, Dieu envoie l'Esprit de son Fils dans nos coeurs comme Esprit d'adoption et de puissance, comme l'onction du Saint par laquelle nous connaissons toutes choses, comme le sceau de Dieu, et les arrhes de notre héritage, nos corps devenant ainsi les temples du Saint Esprit qui habite en nous (voyez Galates 4: 6; Actes des Apôtres 1: 4-8; 2 Corinthiens 1: 21, 22; 1 Corinthiens 6: 19; Ephésiens 1: 13, 14; 4: 30; Romains 8: 14-17).

L'écriture nous montre donc ici, au baptême de Jean, Jésus sur la terre devant le ciel ouvert, le Saint Esprit descendant sur lui, et la voix du Père lui rendant témoignage: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Dans un monde de péché et de misère, où le regard de Dieu, comme naguère le pigeon de Noé, ne trouvait pas où se poser, un *homme* est reconnu le Fils de Dieu, l'objet de toute la satisfaction du Père. Lui seul, au milieu de tous, a droit à ce titre excellent de Fils de Dieu et à la faveur et à la gloire qui s'y rattachent; et il est publiquement scellé et reconnu comme tel, quand la justice, l'obéissance et la bonne volonté de la grâce l'amènent au milieu de ceux qui confessent leurs péchés, se faisant baptiser par Jean. «Aux saints qui sont sur la terre, à ces personnes excellentes, en eux, je prends tout mon plaisir» (Psaumes 16: 3). Jésus se place au milieu d'eux, s'abaissant jusqu'à eux, se rendant obéissant, dépendant, disant à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu, je me confie en toi». «Tu es le Seigneur, etc....» (Psaumes 16: 1, 2). Sa sainte nature, le sceau de l'Esprit; sa relation avec son Père à laquelle le Père lui-même rend publiquement témoignage, l'isolent et le distinguent de ceux qui l'entourent; mais son amour et ses sympathies pour eux l'amènent à eux et l'associent à leur sort. Lui qui n'a pas besoin de repentance, qui n'a pas de péché à confesser, car il «n'a point de péché» et «n'a pas connu le péché» (1 Jean 3: 5; 2 Corinthiens 5: 21), il prend place au milieu d'eux au premier pas de leur retour vers Dieu, alors qu'ils n'ont que leurs péchés à confesser. Il ne s'associe pas à l'humanité pécheresse; il n'appelle pas tout homme son frère, mais ceux-là seulement que Dieu lui a donnés», la semence d'Abraham», et comme *eux*, «les sanctifiés», «ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé». Entrant dans leurs besoins et toutes leurs circonstances, quoique, toujours comme quelqu'un qui n'y est pas assujéti par lui-même, il vient souffrir leurs douleurs, être tenté en toutes choses comme l'un d'eux à part le péché, porter leurs langueurs et leurs maladies, rencontrer tous leurs ennemis, pour les conduire ainsi sûrement vers la bénédiction, en dépit de tous les obstacles, et les faire jouir avec lui de la faveur qui repose sur lui, dans une délivrance dont lui-même, au prix de sa vie, sera le glorieux Auteur. Sa perfection l'amène là où le péché a placé ceux que le Père lui a donnés; il vient au milieu d'eux par un chemin qui est exactement l'inverse de ce que le leur a été; et il s'associe à eux pour être leur titre auprès de Dieu, leur sauvegarde, leur modèle, leur Sauveur. C'est Jéhovah lui-même qui se place au milieu de son peuple; mais il entre sur la scène comme un homme humble, obéissant, se faisant Serviteur. Le Berger entre par la porte dans la bergerie; le portier lui ouvre; il appellera ensuite ses propres brebis et les rassemblera; il marchera devant elles et s'avancera avec elles dans le chemin qui conduit à Dieu, dans le chemin de la vie; il verra venir le loup, mais il donnera sa vie pour les brebis et les conduira sûrement jusqu'au bout, à la pleine bénédiction, les associant à lui dans la position dans laquelle il se trouve lui-même (comparez Hébreux 2: 10 et suiv.; 5: 7-9; Jean 10: 1-31).

Cette glorieuse position, cette «part avec lui» (comparez Jean 13: 8), il faut bien le remarquer, ne sera réellement et complètement acquise aux «sanctifiés», que par la mort et la résurrection. «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit

(Jean 12: 24). Les «enfants» dont parle le prophète (Esaïe 8: 18; comparez Hébreux 2: 13) sont bien donnés à Jésus dans sa vie d'ici-bas; mais quelles que soient d'ailleurs les révélations qu'il leur a apportées, à eux que le Père lui avait donnés et auxquels il faisait connaître le nom du Père, le lien entre eux et le Père n'est pas réellement établi tant qu'il est vivant avec eux sur la terre. Lui est avec eux: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un» (Hébreux 2: 11) non pas «d'un même Père», comme on a voulu interpréter ce passage, non pas dans un même état d'humanité, car lui est saint et eux sont des pécheurs; mais il est dans une même nature humaine avec eux devant Dieu; il est avec eux dans cette position, dans laquelle ils se trouveront effectivement avec lui devant Dieu, quand ils auront été joints à lui dans cette même relation, dans laquelle il se trouve lui-même. Mais ce n'est que dans la résurrection qu'ils sont effectivement joints à lui dans sa position de «Fils», d'homme — fils de Dieu. C'est pourquoi, c'est *après* la résurrection seulement qu'il les appelle ses *frères*, disant à Marie: «Va vers mes frères, et leur dis: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17; comparez Psaumes 22: 22).

On voit par ce qui précède combien cette association de Jésus, vivant ici-bas, avec le résidu juif, avec les disciples, association qui est en principe celle que nous présente le livre des Psaumes, est différente de la relation de Christ ressuscité et glorifié avec l'Eglise, telle que nous la trouvons exposée dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Christ vivant sur la terre est homme, un homme saint, «sans levain»; mais il est venu se placer au milieu d'hommes pécheurs; il est «seul», car le grain de froment n'est pas encore mort; mais son amour et la volonté de son Père l'ont amené au milieu de ceux que la confession de leurs péchés sépare de la nation, pour prendre part à toutes leurs circonstances, sans y être jamais personnellement assujetti, pour s'associer à eux dans les sympathies de son cœur, pour les conduire ainsi vers le royaume et la bénédiction, comme un Berger qui conduit son troupeau. Soit dans ses sympathies pour eux, soit pour la justice, de la part des hommes; soit pour le péché, de la part de Dieu, il souffre tout afin de les amener à Dieu. Christ ressuscité et glorifié n'est pas sans l'Eglise dans la gloire, il est ressuscité «premier-né entre plusieurs frères; l'Eglise est *une* avec Lui; elle est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous, car c'est de Lui et d'elle que l'apôtre dit: «Les deux seront une seule chair», car: «Ce mystère est grand; mais moi je le dis par rapport à Christ et à l'Assemblée» (Ephésiens 5: 31, 32).

Une scène bien différente s'ouvre maintenant devant nous: l'homme sur lequel le ciel vient de s'ouvrir et qui a été scellé de l'Esprit Saint, recevant du Père le témoignage qu'il est son Fils bien-aimé, Jésus, le Christ, Fils de l'homme, Fils de Dieu, est conduit par l'Esprit au désert pour y être tenté par le diable. Ayant pris place selon Esaïe 8: 17, 18 (comparez Hébreux 2: 11 et suivants) au milieu des «sanctifiés» que la voix de Jean le Baptiseur a séparés de la masse incrédule d'Israël, «le Chef de leur salut», leur «Sauveur», il s'en va maintenant tout d'abord au-devant de l'Ennemi, le grand Adversaire, le Serpent ancien appelé Diable et Satan qui, par ses ruses, assujettit l'homme à sa puissance et en fait son malheureux esclave. Jésus va seul au désert au-devant du «Tentateur» (4: 3; comparez Genèse 3: 1; 1 Chroniques 21: 1; 2 Corinthiens 11: 3, 14; Apocalypse 12: 9), comme seul aussi plus tard, à Gethsémané et à la croix, il aura affaire avec lui comme Adversaire», Chef du monde, et celui qui a la puissance de la mort (1 Timothée 5: 14; Jean 14: 30; Hébreux 2: 14); il va au désert chercher «l'homme fort» (12: 29) pour le lier, commençant avec lui cette lutte à mort dans laquelle, en dépit de ses ruses et de toute sa puissance, il le vaincra, le dépouillera de ses biens, lui ravira ceux qu'il tient captifs, et fera de lui, comme Jéhovah a fait de Pharaon, selon ce que dit l'Ecriture: «C'est pour cela même que je t'ai suscité, pour démontrer en toi ma puissance et pour que mon nom soit publié par toute la terre» (Exode 9: 16; Romains 9: 17; comparez Matthieu 12: 29; Jean 14: 30; Hébreux 2: 14, 15; Colossiens 2: 15; Luc 10: 17, 18; Apocalypse 12: 13: 2-4; 20: 1-3, 7-10).

Mais d'où vient Satan et qui est-il proprement? Ezéchiel, je le pense, nous l'apprend au chapitre 28 de son livre. Dans les versets 11-19 de ce chapitre, où il s'occupe du prince et du roi de Tyr, il nous fait entrevoir, sous les traits de ce roi, un plus haut personnage et soulève ainsi le voile qui cachait l'origine de Satan et sa chute. Tout le passage se rapporte historiquement à Tyr, à son prince et à son roi, mais, dans les versets 11-19, le prophète, je n'en doute pas, voit plus loin que le roi de Tyr, tout en parlant de lui. Il prend occasion de la gloire mondaine d'un roi apostat qui s'est élevé par orgueil et qui, étant un homme, après avoir acquis des richesses et de la puissance par sa sagesse, s'est fait passer pour Dieu et a été ensuite jeté par terre, pour nous montrer la beauté originelle, la chute et les voies de celui qui est devenu l'ennemi de Dieu et, par notre péché, le «chef du monde» et le «dieu de ce siècle» (comparez 13: 28, 39; Jean 14: 30; 2 Corinthiens 4: 4). Il a été, en Eden, dans le paradis de Dieu, sur la montagne de Dieu, là où l'autorité de Dieu

s'exerçait, un chérubin oint pour servir de protection, une créature parfaite en beauté morale, faisant reluire et valoir la lumière en rapport avec la création, là où resplendissait ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus éclatant dans cet ordre de choses (versets 12-14). Ses voies ont été parfaites jusqu'à ce que la perversité ait été trouvée en lui; il a péché et est tombé ainsi, non pas en cédant comme Eve à une sollicitation du dehors, mais en s'élevant dans son cœur à cause de sa beauté; il a perdu sa sagesse et a été jeté dehors comme une chose profane, en spectacle aux rois (versets 15-19). *L'homme* a été séduit, et quoique cela n'ôte pas sa culpabilité, Dieu en tient compte dans ses voies envers lui; *Satan* n'a pas été séduit; il s'est élevé lui-même; son cœur s'est enorgueilli de sa beauté et est devenu le berceau du mal dans la création, la fontaine d'où le mal s'est répandu. Satan «a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge» (Jean 8: 44). Le chérubin oint, parfait en beauté, est devenu ce «Serpent, le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits», qui s'approcha d'Eve au matin de ce monde, et qui, réussissant à se faire écouter d'elle, la plongea avec Adam et toute sa race dans la servitude du péché et de la mort. C'est lui qui, ayant parcouru la terre, entra au milieu des fils de Dieu, devant l'Eternel, accusant Job (Job 1: 6 et suivants; 2: 1 et suivants). C'est lui qui s'éleva contre Israël et incita David à faire le dénombrement du peuple (1 Chroniques 21: 1). C'est lui que nous voyons debout devant l'Ange de l'Eternel, à côté de Jéhosuah, le grand sacrificateur, pour le contrarier (Zacharie 3: 1 et suivants). C'est lui, «*le Méchant*» (1 Jean 5: 18, 19) que l'Ecriture nous présente partout comme l'opposé et l'adversaire de Christ et des siens, de même que le monde est opposé au Père (1 Jean 2: 15-17) et la chair à l'Esprit (Galates 5: 17; Romains 8: 4 et suivants). Christ s'est abaissé, — lui s'est élevé; Christ n'a pas des places dans le royaume pour en disposer à son gré, — lui donne la puissance et la gloire des royaumes à qui il veut; Christ est l'homme obéissant; lui est le père des fils de la désobéissance; Christ vivifie qui il veut, lui a la puissance de la mort pour tuer; Christ est Sauveur et souverain sacrificateur intercesseur, — Satan est meurtrier et accusateur; il a la puissance de la mort, il est «le grand dragon, le serpent ancien appelé diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier».

Christ donc est poussé par l'Esprit devant Satan au désert, car le Fils de Dieu a été manifesté afin qu'il détruisît les oeuvres du diable (1 Jean 3: 8). Ce n'est pas ici le premier homme dans le paradis, et le Serpent qui s'approche pour le séduire et le perdre en se l'asservissant (voyez Genèse 3); mais Christ, le second homme, le Seigneur venu du ciel, sur une terre de péché où Satan domine, va au désert chercher Satan pour être tenté par lui, afin de le vaincre et de délivrer de sa puissance ceux qu'il retient captifs. L'oubli de Dieu, le doute quant à la bonté de Dieu et à sa vérité dans une terre sans péché, où ils étaient entourés des dons du Créateur, ont ouvert l'oreille d'Eve et puis d'Adam, aux suggestions de l'Ennemi; c'est la puissance de l'Esprit, la grâce et l'obéissance qui conduisent Christ au désert et qui le tiennent devant Satan quarante jours pour être tenté par lui. Merveilleux abaissement! Celui qui était Dieu, dont la place est au sein du Père et la gloire celle d'un Fils unique auprès du Père, est venu en chair; il a pris la forme d'un esclave; et en figure comme un homme, là où le péché a placé l'homme, il se tient devant le diable! L'homme juste, Fils de Dieu, jouissant des privilèges spirituels qui appartiennent à celui qui est tel, il subit l'épreuve des ruses de celui, sous les séductions duquel succomba le premier Adam; son vrai caractère, aussi bien que sa fidélité à la position qu'il a prise, doivent être mis à l'épreuve et être ainsi manifestés.

«Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim» (4: 1, 2). Moïse avait jeûné quarante jours et quarante nuits pour être avec Dieu, mais Jésus jeûne quarante jours et quarante nuits pour être avec le diable: il faut que Moïse soit séparé des hommes et mort à lui-même pour être avec Dieu, car la chair n'a pas entrée devant Lui et elle est naturellement associée à Satan qui la conduit (comparez Esaïe 6: 5). Christ déjà avec Dieu, séparé des hommes par la puissance du Saint Esprit, se renonce lui-même et se soumet, pour être avec Satan; il faut ce renoncement, il faut la puissance de l'Esprit, la perfection de l'amour et du dévouement dans l'obéissance pour l'amener devant l'Ennemi et l'y tenir. Christ est «quarante jours» avec le diable, car nous lisons dans Luc que: «Jésus, plein de l'Esprit saint, s'en retourna du Jourdain et fut mené par l'Esprit au désert, étant tenté par le diable quarante jours. Et il ne mangea rien pendant ces jours-là; et, après qu'ils furent accomplis, il eut faim» (Luc 4: 1, 2). Nous apprenons ainsi que la tentation dura quarante jours et que les trois tentations particulières, rapportées soit par Luc, soit par Matthieu, ont clos la tentation dont elles nous donnent les grands détails principaux et comme la substance ou le résumé, pour autant qu'elle se rapporte à des circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver nous-mêmes.

«Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, *après cela* il eut faim. Et le tentateur s'approchant lui dit: Si tu es Fils de Dieu, commande afin que ces pierres deviennent des pains», (4: 2, 3). L'abaissement de Jésus, les circonstances dans lesquelles son intérêt pour l'homme l'ont amené, la faim qu'il souffre parce qu'il a jeûné pour se tenir là devant le diable au désert, servent de point d'attaque à l'Ennemi. Adam a eu affaire avec le Serpent quand, innocent, il était dans le paradis, entouré des bénédictions de Dieu, sur une terre pure du péché; Christ, le second homme, le saint Fils de Dieu, vient rencontrer l'Ennemi sur une terre de péché, au désert, ayant faim, en un mot dans les circonstances dans lesquelles le péché a placé l'homme. Il est le Fils de Dieu, mais il n'est pas là pour user de ses privilèges comme tel pour écraser Satan de son bras tout-puissant; il vient *comme* homme pour accomplir, dans les circonstances de tentation dans lesquelles l'homme se trouve placé et par les moyens donnés de Dieu à l'homme, en présence du péché et de Satan et de sa puissance, toute la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit; il vient comme homme, pour vaincre dans la dépendance de Dieu, en se confiant en Dieu et en rendant tout à Dieu, Dieu et sa parole, par la foi, étant sa seule ressource.

Si le Christ devait nous délivrer, il fallait en effet qu'il fût homme. Il fallait aussi qu'il fût Dieu. S'il n'avait pas été Dieu, son humanité eût été impuissante et sans valeur pour nous; ne nous mettant pas en rapport immédiat avec Dieu, ni ne le révélant. Dieu seul pouvait sauver. Mais puisque la désobéissance avait été la désobéissance de *l'homme*, il fallait que l'obéissance fût celle de l'homme; puisque l'homme s'était laissé surmonter par Satan, il fallait que l'homme triomphât de Satan; puisque l'homme avait déshonoré Dieu, il fallait que Dieu devînt, pour ainsi dire, redevable à l'homme de la manifestation de sa gloire, et que la mort étant par l'homme, la résurrection des morts aussi fût *par l'homme*. Pour cela il a fallu que Dieu se fit homme, et «la Parole a été faite chair». Jésus, qui est Dieu béni éternellement sur toutes choses (Romains 9: 5) a été et est vrai homme. Il a été conçu et porté dans le sein de la vierge Marie; il est *né* dans le monde, né de femme; il a été un faible enfant dans la crèche, sur les bras de sa mère; plus tard nous le voyons soumis à ses parents, avançant en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et de hommes; puis homme obéissant toujours; il entre dans son service public, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, ayant faim, ayant soif, lassé du chemin, mangeant, buvant, dormant; il prie, il aime, il pleure, il souffre, il meurt, il ressuscite, il est élevé dans la gloire: c'est bien «l'homme Christ Jésus!» Mais cet homme qui, à le voir, n'avait rien qui fit que nous le désirions, ce «Jésus de Nazareth» (Actes des Apôtres 10: 38), en qui Israël n'a pas vu de beauté et qui, pour un peuple aveugle, était simplement «le charpentier, fils de Marie, frère de Jacques et de Joses et de Jude et de Simon...» ou «Jésus, le fils de Joseph» (Marc 6: 3; Jean 6: 42), il pouvait dire de lui-même: «Avant que Abraham fût, je suis» (Jean 8: 58); il pouvait commander à la création, apaiser les vents et la mer, rappeler les morts du tombeau, faire *par Lui-même* la purification de nos péchés, laisser sa vie et la reprendre, et puis s'en aller au Père dans la gloire d'où il était venu; il était ce Jéhovah dont Esaïe avait vu la gloire et dont il a parlé (comparez Esaïe 6, et Jean 12: 37-41), ce Jéhovah du Psaume 8, qui entre dans le temple à Jérusalem, établissant sa louange par la bouche des petits enfants et de ceux qui tètent (comparez Psaumes 8: 1, 2 et Matthieu 21: 12-16; comparez Luc 20: 40). Israël ne l'a pas connu; mais nous, nous l'avons connu par la foi; le voile qui couvrait sa gloire ayant été déchiré depuis le haut jusqu'en bas dans sa mort; nous tous qui croyons, nous pouvons dire aussi: «Nous vîmes sa gloire...». Toutefois la gloire essentielle de sa personne comme Fils et l'incompréhensibilité de son être eu égard à l'union, en lui, de la divinité et de l'humanité, ne peuvent être sondées que par le Père seul, car «personne», dit-il lui-même, «ne connaît le Fils, sinon le Père» (11: 27).

Comme Fils, le Christ avait droit à tout; il pouvait *dire*, et la chose avait son être. Aussi le Tentateur, simulant un doute que semblait justifier l'humble et pauvre apparence du Sauveur, provoque Christ à donner une preuve de sa gloire de Fils, en usant de sa puissance et de l'autorité qui lui appartiennent comme tel, afin de se soustraire à ce qu'avaient de pénible les circonstances dans lesquelles il se trouvait: «Si tu es Fils de Dieu, dit-il, *dis...*» use de ton autorité, exerce ta puissance et satisfais ainsi à tes besoins. — Mais le Fils de Dieu n'était pas venu pour jouir de ses droits; il s'était fait *Serviteur*, il s'était anéanti, Dieu lui ayant formé un corps, afin d'être un homme obéissant, dépendant, n'ayant d'autre volonté que celle de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, n'ayant d'autre ressource que celle que nous avons nous-mêmes, savoir Dieu et sa parole: et il ne sort pas de ce chemin. L'obéissance l'y a amené (voyez Psaumes 40: 6 et Hébreux 10: 5-7; Philippiens 2: 6, 7); l'obéissance et la dépendance l'y maintiennent (Psaumes 17: 4; Esaïe 50: 4 et suivants; Hébreux 10: 8; Philippiens 2: 8). Sa sagesse et son intelligence, c'est d'obéir. Satan lui dit: «Si tu es Fils *de Dieu...* commande»; il répond «Il est écrit: *L'homme* ne vivra pas de pain Seulement,

mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (4: 4), et ainsi dépendant de Dieu auquel il s'attend, par la parole de ses lèvres, il fait tomber le trait de l'Ennemi.

Adam (il n'est pas sans importance de le remarquer, car le vrai caractère du péché apparaît ainsi) avait été tenté par une chose qui n'était pas, comme le meurtre ou le mensonge mauvaise par elle-même, mais qui n'était mauvaise que parce qu'elle était défendue. «La connaissance du bien et du mal» est une des perfections de Dieu (voyez Genèse 3: 5, 22) et Dieu en avait fait germer l'arbre au milieu d'Eden, à côté de l'arbre de vie (Genèse 3: 9); Mais, Dieu avait défendu à Adam d'y toucher (Genèse 3: 16, 17), et *ainsi* il avait mis l'obéissance d'Adam à l'épreuve. C'est l'*obéissance* simple d'Adam qui avait été en question dans le paradis, sa dépendance de Dieu, sa confiance en Lui, sa volonté de ne rien faire que la volonté de Dieu; et le péché d'Adam a été la *désobéissance*, l'activité d'une volonté non soumise à Dieu (comparez 1 Jean 3: 4 (\*)). Or Christ aussi est tenté ici par Satan en rapport avec un besoin, dans la satisfaction duquel il n'y avait en soi pas de mal, mais par lequel le péché serait né, si la volonté de Christ ne s'était pas attendue à celle de Dieu. Christ avait faim; mais Christ dépend de Dieu en tout et pour tout; il ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Si Dieu se tait, il attend; si Dieu parle, il marche (comparez Nombres 9: 15-23). Dieu lui a «percé» ou «creusé les oreilles» (Psaumes 40: 6) et il est là pour dépendre de lui, pour faire sa volonté. Il n'y a aucun autre désir en lui, Il écoute, Il obéit; et contre celui qui marche ainsi, Satan est sans puissance. «Par la parole de tes lèvres, je me suis gardé de la voie du destructeur», de celui qui fait sa propre volonté (Psaumes 17: 4).

(\*) La traduction de ce passage dans les versions d'Osterwald et de Martin est gravement erronée; il faut le lire ainsi: «Quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité (≠uom\*a, une marche sans loi, l'absence de toute loi, et le péché est l'iniquité ≠uom\*a)». En effet le péché existe indépendamment de la loi, celle-ci ne fait que le manifester en le traduisant en transgression positive: les hommes sont morts depuis Adam jusqu'à Moïse, quoiqu'il n'y eût point de loi, parce qu'il y avait du péché: ils ont tous péché (Romains 5: 13, 14), mais non pas transgressé une loi ou un commandement positif.

Christ pour vaincre se couvre de la parole de Dieu, comme d'un bouclier. Il se garantit par elle. Le passage qu'il rappelle, tiré du Deutéronome, se rapporte au don de la manne qui était l'expression des soins, tous les jours renouvelés, de Jéhovah pour son peuple dans sa marche à travers le désert. Israël aurait dû apprendre par elle que l'homme n'a pas besoin des ressources du monde, mais que Dieu et ses soins lui suffisent: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (voyez Deutéronome 8). La famine avait poussé Abram à quitter le pays de la promesse pour chercher du secours en Egypte; elle avait conduit Eli-Mélech et Naomi au pays de Moab; Israël, quand il avait eu faim et quand il avait eu soif, avait murmuré à Mara et au désert de Sin; il s'était soulevé contre Moïse et avait tenté Dieu à Massa et Meriba et plus tard à Kadès, au bout du désert; il avait été fatigué de la manne et l'avait trouvé «un pain léger» (Exode 15 24; 16: 2; 17: 2-7; Nombres 20: 1-5; 21: 4, 5); mais Jésus, quand il a faim au désert, ne quitte pas le chemin de l'obéissance en cherchant le soulagement par un exercice de sa volonté et dans un changement des circonstances; il n'use pas de l'autorité qui lui appartenait réellement comme Fils de Dieu pour se soustraire aux difficultés de sa vie d'homme. Non, il s'attend à Dieu et, au lieu de se laisser détourner ou fatiguer par les difficultés, il reçoit tout de son Père, et, dans sa dépendance, fait de tout une occasion d'obéissance. Telle est la perfection de l'homme ici-bas: c'est autre chose que simplement de la puissance. Pourquoi Jésus aurait-il changé les pierres en pain? Son Père ne lui avait pas dit de le faire, et cela lui suffisait (comparez Jean 5: 19, 20; 11: 6, 7), et aussi son Père prendrait soin de lui. Il devrait en être de même chez nous: nous devrions savoir demeurer constamment dans la dépendance et sous la direction de Dieu dans l'obéissance; et si, dans certains cas, comme il arrive chez nous, nous n'avons pas une intelligence claire de la pensée de Dieu, nous devrions, avant de rien faire, savoir attendre que Dieu nous manifestât sa pensée. Sans doute s'il y a de l'incertitude, c'est un signe de faiblesse et de manque de communion avec Dieu, — ce qui n'a jamais existé en Jésus; — mais la foi se montre chez nous, dans ce cas, en nous portant à attendre que Dieu nous ait manifesté sa volonté, «et puis à faire cette volonté quand il l'a manifestée. La chair s'inquiète et se précipite; la foi marche avec Dieu et elle est tranquille. «Rien ne manque à ceux qui le craignent», et sa parole est leur sauvegarde et leur bouclier devant l'Ennemi.

La seconde tentation a un autre caractère que la première: elle ne se rapporte pas aux besoins du corps; elle est ce qu'on pourrait appeler une tentation *religieuse*, la plus insidieuse de toutes. C'est pourquoi Luc qui, en général dans son récit, ne suit pas l'ordre chronologique, mais l'ordre moral par lequel les faits et les

enseignements se lient les uns aux autres, place cette seconde tentation à la fin, comme couronnement de toutes les autres.

Le «serpent» est «le plus fin des animaux des champs que l'Eternel Dieu ait créés»: si le Fils de Dieu vient à lui comme homme dans la voie de l'obéissance, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, lui saura user de cette parole pour le tenter et le séduire, s'il était possible. Ce qui est bon et pur, ce qui est vrai, il le mêle à l'erreur et le corrompt. Il est «menteur», «le père du mensonge», celui en qui il n'y a pas de vérité et qui, quand il profère le mensonge, parle de son propre fonds (Jean 8: 44), et il se sert de tout pour séduire et pour tuer. Prenant la forme d'un «ange de lumière», il manie volontiers cette arme puissante qui, «pour la foi, est l'épée de l'Esprit»; et entre ses mains perfides elle devient plus dangereuse qu'aucune autre. Que d'imitateurs il a trouvés, que de ministres, dociles exécuteurs de ses desseins (voyez 2 Corinthiens 11: 13-15). Couverts de peaux de brebis, prenant les apparences de ministres de justice, ils sont des loups ravissants; leur parole ronge comme la gangrène. Les uns zélés pour la loi et les traditions des pères, élevant la chair sous le faux semblant de la mater et de la tuer, renversent l'évangile du Christ et les commandements de Dieu à cause de leur tradition; les autres, pleins «d'une connaissance fausement ainsi nommée», détruisent la foi et détournent les âmes de l'obéissance à la vérité; d'autres encore, hommes profanes, glissés parmi les fidèles, changent la grâce de Dieu en dissolution et font que la voie de la vérité est blasphémée, dans des jours fâcheux où, avec tous les vices des païens, règne la forme de la piété; ces hommes, n'ayant pas pour eux-mêmes l'amour de la vérité pour être sauvés et ayant rejeté la foi et une bonne conscience, — annoncent des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux. Ils séduisent, et ils sont séduits; et tous, quels qu'ils soient d'ailleurs, ils se revêtent de quelque lambeau du manteau chrétien pour cacher le poison qu'ils apportent (voyez Matthieu 7: 15; Actes des Apôtres 19: 29, 30; 1 Timothée 1: 6, 7; 4: 1-3; 5: 3-5; 2 Timothée 2: 16-18; 3: 6-9, 13; 2 Pierre 2; 1 Jean 2: 18, 19; 2 Jean 7; Jude 4 et suivants). Le «Tentateur» s'en prend à Jésus sur le terrain sur lequel celui-ci s'est placé et s'est tenu en dépit de lui. Jésus avait détourné son trait par un: «Il est écrit»; alors le diable aussi cite l'Ecriture. Du désert où Jésus avait eu faim, il le transporte dans un lieu plus propice pour la nouvelle tentation qu'il va placer devant lui, «dans la sainte ville, sur le faite du temple», le centre de tout le système religieux d'Israël; et il lui dit: «Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, *car il est écrit*: Il donnera charge de toi, à ses anges ...» (4: 5, 6). Satan se souciait-il de la vérité? — Non, mais il est le «serpent ancien»; et si Jésus s'attache à la parole qui sort de la bouche de Dieu, lui, Satan, tordra cette parole en l'appliquant fausement et cherchera à détourner par elle le Messie, Fils de Dieu, du vrai sentier de l'obéissance dans lequel il se tient.

L'Ecriture, que le diable citait, était vraie; et là était la puissance perfide de la tentation. Mais *l'application* que Satan faisait de la parole était fausse. L'Ennemi cachait ses desseins sous une apparence d'intérêt et de soumission à la vérité. Nous devrions nous en souvenir!

Ce n'était pas la première fois qu'il s'approchait de l'homme sous ce faux semblant. Dans le paradis, il avait insinué à Eve: «Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal»; et ce qu'il affirmait alors était vrai aussi par un côté, car Dieu connaît le bien et le mal, et il dit Lui-même après la chute: «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien, et le mal» (Genèse 3: 5, 22).

Mais Satan cachait à l'homme ses vraies intentions, et le caractère et les conséquences funestes de l'acte auquel il le sollicitait: il *trompait* Eve sur ce qu'elle avait le plus d'intérêt à ne pas perdre de vue et à savoir. Ici, dans le désert, pareillement, Satan dit vrai en partie et tente Jésus par une chose qui, en elle-même, était excellente: il lui présente les glorieuses promesses faites au Messie (voyez Psaumes 91), mais en l'invitant à se prévaloir de ces promesses, sans tenir compte des voies de Dieu, en sortant du sentier de l'obéissance. Le Christ, en effet, ne venait pas maintenant pour jouir de ses droits messianiques comme Fils de David, Fils de Abraham, Fils de Dieu, né dans le monde; — l'état du peuple de Dieu et du monde ne le permettait pas; — mais il entrait dans un chemin dans lequel il devait d'abord faire la perte de tout pour abolir le péché, rétablir les bases des relations du monde avec Dieu et acquérir un droit plus glorieux à toutes choses, par son obéissance jusqu'à la mort. Comme Abraham avait offert son fils unique, l'héritier selon la promesse, à l'égard duquel il lui avait été dit: «En Isaac te sera appelée une semence», ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter d'entre les morts, et comme, en réponse à sa foi, après qu'il eut obéi, il l'avait reçu en figure par une sorte de résurrection (comparez Genèse 22; et Hébreux 11: 17-19), ainsi le Christ, la vraie semence de Abraham, pour l'accomplissement de toute la volonté de Dieu et pour que son obéissance dans le sentier de la foi fût complète, a dû laisser la vie de laquelle il a vécu ici-bas et a



dû renoncer à tous les privilèges et toutes les promesses terrestres qui lui appartenaient comme tel, comme Messie, pour jouir de tout seulement dans une nouvelle vie, comme homme ressuscité dans la gloire *acquise*, plus excellente, de Fils de l'homme élevé au-dessus de toutes les oeuvres de Dieu. Il est «retranché d'abord et il n'a rien», comme nous lisons au chapitre 9 de Daniel, verset 26; et puis il vient comme Fils de l'homme avec les nuées des cieux et reçoit de l'Ancien des jours la seigneurie, l'honneur et le règne (Daniel 7: 13, 14). De la gloire terrestre et messianique du Psaume 2, il entre, en passant par les souffrances, dans la gloire céleste du Fils de l'homme du Psaume 8 (comparez Matthieu 16: 20-28 et 17: 22, 23; Luc 9: 20-27; Hébreux 1 et 2: 5 et suivants). Telles sont les voies de Dieu; et Christ, pourquoi sortirait-il du sentier qu'elles lui tracent, pour mettre Dieu à l'épreuve, comme s'il ne savait pas que Dieu est pour lui? Christ, transporté par Satan sur le faite du temple, à Jérusalem, ne laisse pas le doute, quant à Dieu et à ses soins fidèles, entrer dans son coeur, ni ne se laisse induire à s'appuyer sur son amour et ses promesses pour abandonner la main qui le conduisait sûrement dans le chemin de la vie. Se jeter en bas, comme le Tentateur le lui suggérait, c'eût été douter de Dieu comme Adam dans le paradis, et tenter Dieu comme Israël au désert (comparez Exode 17: 1-7; Nombres 14: 22, 23; Psaumes 78: 18-25, 41-56); c'eût été douter de Dieu et mettre Dieu à l'épreuve, là où il ne conduisait pas maintenant; et Jésus répond: «Il est encore écrit: Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu» (4: 7; comparez Deutéronome 6: 16).

Si l'Ennemi use de la sainte parole de Dieu pour séduire, cette parole n'en demeure pas moins la sûre et constante sauvegarde du fidèle. Pour celui qui a «l'oeil net», elle est plus tranchante qu'aucune épée pour séparer le bien d'avec le mal, plaçant tout à découvert dans la lumière et rendre vaines toutes les ruses de l'Ennemi. Le fidèle sait qu'il peut compter sur Dieu et son secours en marchant dans ses voies; mais il sait que se prévaloir de privilèges et en appeler à Dieu en sortant de ses voies, c'est de l'orgueil et de la désobéissance, c'est tenter Dieu aussi bien que si l'on doutait de lui dans le sentier de l'obéissance. Jésus n'a d'autre sagesse que son obéissance (comparez Deutéronome 4: 6) il n'use d'aucune autre arme que de la parole de Dieu: il ne raisonne pas avec le diable. Celui-ci peut chercher à profiter d'un passage «difficile» pour embarrasser et tendre un piège; mais l'homme qui veut suivre Dieu, le Serviteur obéissant, n'est pas sans ressource: «*Il est encore écrit!*» Dieu garde les simples, les plus petits de ses enfants; il leur a donné sa parole pour guide et pour lumière aussi bien qu'à ceux qui, vu le temps, sont des hommes faits ou des docteurs; et s'il y a dans cette parole des choses «difficiles à comprendre» que les ignorants et les mal affermis tordent à leur propre perdition, et dont Satan cherche à se faire une arme pour nous faire déchoir de notre fermeté et nous faire égarer, Dieu garde «ceux qui tremblent à sa parole» par ce qui est à la portée de tous, par ce qui est très clair et sûr pour eux: «*Il est ENCORE écrit: Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*». Dieu n'avait pas dit à Jésus de se jeter en bas (comparez Lévitique 10: 1); et quelque vrais que fussent, en leur lieu et place, le passage cité par le diable, et les promesses terrestres faites au Messie, Dieu avait dit: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu». Dès lors tout était simple: le Serviteur savait que l'amour et la sagesse, qui avaient donné la parole, avaient tracé par cette parole le chemin de la vie et de la bénédiction, et d'une gloire plus excellente que la gloire terrestre du Messie. S'il ne doutait pas des soins de son Dieu, pourquoi le mettrait-il à l'épreuve et s'appuierait-il sur sa grâce pour cesser d'obéir?

Le Seigneur, en ne raisonnant pas avec Satan sur le passage difficile qu'il lui présentait et en lui répondant par une autre parole de Dieu très simple et claire et à la portée de chacun, nous a laissé à tous un exemple, que nous soyons «enfants» ou «hommes faits» en Christ; et suivre cet exemple sera notre sauvegarde à nous aussi contre les ruses de l'Ennemi. Pour le fidèle, qui est droit de coeur, il y a toujours, en présence des raisonnements subtils et de la tentation «religieuse» de l'Ennemi, quelque: «Il est encore écrit», qui gardera ses pieds de chute et le maintiendra. Oui, grâce lui en soient rendues, Dieu garde les petits par ce qui est très simple; il garde celui qui a l'oeil net par ce qu'il connaît. Mais, d'un autre côté, cela n'implique pas que nous devions faire peu de cas de la connaissance et de l'intelligence spirituelles. En effet, si l'obéissance à ce qu'ils ont connu de la vérité est la sauvegarde des fidèles en tous temps, c'est aussi selon ce même principe que l'enfant devient homme fait, et que, celui qui a et qui tient ferme, et est fidèle dans ce qu'il a, reçoit encore. L'apôtre ne dit-il pas à ces mêmes Corinthiens qu'il avait mis en garde contre la connaissance qui enfle: «Ne soyez pas des enfants dans vos entendements; mais soyez de petits enfants en malice; mais dans vos entendements, soyez des hommes faits» (1 Corinthiens 14: 20). Et le Seigneur n'a-t-il pas lui-même posé ce grand principe: «Sanctifie-les par la vérité; ta parole est la vérité» (Jean 17: 17; comparez Ephésiens 5: 26). Dieu, qui nous a renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés, veut aussi que nous croissions spirituellement par sa connaissance et que nous

soyons transformés à l'image de Celui que nous contemplons à face découverte, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit (Colossiens 3: 10; 1: 9, 10; 2 Corinthiens 3: 18); il fait un reproche aux Hébreux de ce que, alors que vu le temps, ils auraient dû être des «docteurs», des «hommes faits», «ayant les sens exercés à discerner le bien et le mal», ils avaient de nouveau besoin qu'on leur enseignât les premiers rudiments des oracles de Dieu: il y avait des choses «difficiles à expliquer», et il fallait leur donner encore du lait au lieu de la nourriture des hommes faits, parce que: *ils étaient devenus «paresseux à écouter»* (comparez Luc 10: 39-42). Paul aussi ne se contentait pas de ce qu'il avait entendu dire de la foi et de l'amour des Colossiens, mais il priait pour eux et pour tous ceux qui n'avaient pas vu sa présence en la chair, afin que leurs cœurs fussent consolés, «étant bien unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (Colossiens 2: 1 et suivants). Le même apôtre demandait pour ses chers Philippiens, que leur amour abondât de plus en plus, «en connaissance et toute intelligence», pour qu'ils discernassent ce qui est excellent (Philippiens 1: 9-11). Ailleurs, il exhortait les saints à ne pas être «sans intelligence», mais à comprendre quelle est la volonté de Dieu, qui avait fait abonder envers eux sa grâce «en toute sagesse et intelligence, nous ayant fait connaître le secret de sa volonté» et qui aussi avait donné des dons à l'Eglise, afin que nous croissions tous jusqu'à l'état d'hommes faits, à la mesure de la plénitude du Christ, pour que nous ne soyons plus des enfants, ballottés et emportés çà et là à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes et leur habileté à user de voies détournées pour égayer (Ephésiens 5: 15-17; 1: 8-10, 17-18; 4: 11-16; comparez Colossiens 1: 9-12, 28, 29; Jean 5: 29; 2 Pierre 3: 14-17; etc.). Combien souvent, au contraire, ne voit-on pas Satan profiter de l'ignorance, comme du manque de simplicité des disciples de Christ, (comparez 2 Corinthiens 11: 1 et suivants) pour les séduire, les miner moralement, les diviser et détruire le témoignage qu'ils devaient rendre à Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière!

S'il y a une foi qui est morte par elle-même et une connaissance qui enfle (Jacques 2: 14-17; 1 Corinthiens 8: 1), il y a aussi la foi précieuse des élus de Dieu et «la connaissance de la vérité qui est selon la piété» et par laquelle toute pensée est rendue captive à l'obéissance du Christ (voyez 2 Pierre 1: 1; Tite 1: 1); en même temps, quels que nous soyons, enfants ou hommes faits, il demeure toujours vrai que «le secret de l'Eternel est pour ceux qui sont droits de cœur», pour ceux qui craignent l'Eternel, et que «si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine...» (Proverbes 3: 32; Psaume 25: 14; Jean 7: 17).

«Le diable le transporte encore sur une fort haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire; et il lui dit: Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes et me rends hommage» (4: 9). C'est la troisième tentation; et pour elle, comme pour les précédentes, l'Ennemi a choisi son lieu: il ne laisse pas Jésus au désert, ni sur le faite du temple dans la sainte ville, mais il le transporte «sur une fort haute montagne», pour lui faire embrasser d'un regard tout l'héritage du Fils de l'homme, comme jadis Dieu avait fait monter Moïse sur la montagne de Nebo, pour lui montrer, étendu à ses pieds, tout le pays de Canaan (voyez Deutéronome 34: 1-4). Et le diable lui dit: «Je te donnerai toutes ces choses! ...». Il fait passer en un instant devant Jésus tous ces biens et cette gloire d'ici-bas, qu'il nous présente, à nous, en détail tous les jours, afin de décider le Seigneur à recevoir de ses mains l'héritage que Dieu a destiné au Fils de l'homme, au lieu d'attendre cet héritage de la main de Dieu dans un chemin de souffrance, dans un chemin pénible, mais nécessaire à la gloire du Père qui l'avait tracé (comparez Hébreux 11: 24-26). Le diable présente aux regards du Seigneur ces plaines du Jourdain qui firent descendre Lot dans Sodome; il présente un chemin facile, mais un chemin qui était l'oubli et le reniement de Dieu et de ses droits et de ses soins fidèles. «Je te donnerai toutes ces choses, si tu le prosternes et me rends hommage». Le Tentateur se démasque ainsi; il se montre «Ennemi» ou «Adversaire» (Satan), et le Seigneur le traite aussitôt comme tel: «Va arrière de moi, Satan, car il est écrit: Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul» (4: 10). Aussi longtemps que les intentions de celui devant qui il se tenait, n'avaient pas été ouvertement manifestées, Jésus, appuyé sur Dieu et sur sa parole, avait attendu. Il n'y a pas chez lui l'impatience de la chair: s'il est prompt à entendre le cri d'une âme qui fait appel à Lui, quoiqu'il puisse exercer la foi, il est lent à juger, attendant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir. Quand Adam avait péché et quand l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'était augmentée, Dieu était descendu pour voir si les choses étaient entièrement selon ce qui était venu à lui, car il est amour et il est le Dieu de patience; il est lent à la colère. Ainsi aussi Christ tarde, même devant le diable, jusqu'à ce que celui-ci se soit ouvertement montré tel en demandant

pour lui la place et l'hommage qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. *Alors* Christ le traite comme Adversaire: «Va arrière de moi, Satan...» et le diable le laisse (comparez 16: 23; Jacques 4: 7).

Luc, dans son évangile, ajoute à ce que nous lisons dans Matthieu quelques détails qui méritent notre attention: «Je te donnerai toute cette autorité, et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes ...» (Luc 4: 6, 7; comparez Luc 22: 53 et Jean 19: 11; 14: 30). L'autorité de Satan et sa gloire dans ce monde sont le fruit de sa ruse et de la désobéissance de l'homme dont il a réussi à se faire écouter: elles sont usurpées; mais Dieu les a revêtues de la sanction de son juste jugement, en ne leur laissant toutefois jamais dépasser les limites que Lui-même leur a assignées. «Je te donnerai cette autorité, car *elle m'a été donnée*». L'autorité est donnée, mais elle est essentiellement subordonnée et limitée; elle a commencé et elle finira (voyez Genèse 3: 1, 14, 15; Job 1: 9-12; 2: 4-7; Luc 10: 18; Romains 16: 20; Apocalypse 12: 7-12; 20: 1, 2, 7-10).

Mais le caractère du diable et de la position qu'il a prise sont manifestés plus clairement encore dans le passage que nous venons de rappeler: «Je te donnerai cette autorité... car elle m'a été donnée; et je la donne à qui *je veux*». Le diable donne à qui il veut; il a une volonté à lui. Or, c'est là le péché, dans une créature. Dieu seul a le droit d'avoir une volonté; et l'obéissance, c'est-à-dire la soumission à la volonté d'un autre, la volonté de Dieu, est l'obligation naturelle de toute créature; et dans cette obligation gît le fondement de la différence qu'il y a entre le bien et le mal. Dès que l'obéissance cesse d'exister dans la créature, l'ordre de la création est troublé ou renversé. Aussi le Saint Esprit définit-il le péché comme l'action d'un homme sans frein ou sans loi quant à Dieu, comme l'action d'un homme qui a une volonté propre (1 Jean 3: 4); tandis qu'il est écrit ailleurs que «celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement» (1 Jean 2: 17). Toute volonté de créature est nécessairement l'obéissance ou bien la rébellion; et ce principe, bien compris, est d'une immense portée pratique.

Mais revenons à Matthieu. Quand Satan vient au-devant du fidèle en ennemi avoué de Dieu, comme dans la troisième tentation, le fidèle doit le traiter comme tel; il a le droit de le renvoyer comme Tentateur (comp. Deutéronome 13) pour poursuivre son chemin d'obéissance, selon cette crainte de Dieu qui s'exprime dans l'attachement et la soumission à sa Parole: «Va arrière de moi, Satan, *car il est écrit*: Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul». Ainsi avait fait Abraham devant les offres du roi de Sodome, disant: «J'ai levé ma main à l'Éternel, le Dieu fort souverain, possesseur des cieux et de la terre, si je prends rien de tout ce qui est à toi, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier, afin que tu ne dises pas: J'ai enrichi Abraham» (Genèse 14: 21-23). Eve, au contraire, avait failli en cela; elle avait regardé à un autre qu'à Dieu. Jésus, le vrai fidèle en Israël, attend tout de Dieu dans le Sentier de l'obéissance; il ne veut servir que Lui seul et ne rien recevoir que de *Lui*. C'est la main du Donateur qui, pour Lui, fait le prix du don. Il ne cherche rien pour lui-même; il ne cherche pas sa propre gloire; mais il sert Dieu seul, sans partage; il est là pour faire sa volonté à quelque égard que ce soit, pour le glorifier ainsi sur la terre au prix du sacrifice de lui-même; et de Lui seul il attend sa récompense; et pour quiconque marche ainsi avec «l'oeil net», Dieu et sa parole sont un sûr bouclier: «Ne crains point; je suis ton bouclier et ta grande récompense» (Genèse 15: 1). «Alors», dit notre évangile, «le diable le laisse, et les anges vinrent et le servirent» (4: 11; comparez Jacques 1: 12).

Il est intéressant à remarquer que, dans sa lutte avec le Diable, Jésus emprunte toutes ses réponses au livre du Deutéronome. Ce livre, qui renferme «l'alliance que Jéhovah commanda à Moïse de traiter avec les enfants d'Israël au pays de Moab, outre l'alliance qu'il avait traitée avec eux en Horeb» (Deutéronome 29: 1; comparez 1: 1, 3-5, 44-46) est adressé à Israël, après qu'il eut entièrement failli sous la loi, et lui révèle, de la part de Dieu, la condition nécessaire de sa bénédiction future, soit pour entrer dans le pays, soit pour y demeurer. Cette condition, c'est l'obéissance, mais non plus simplement l'obéissance littérale aux ordonnances de la loi, — car le peuple avait violé la loi de toute manière, — mais une obéissance plus élevée dont Paul fait ressortir le caractère au chapitre 10 de l'épître aux Romains, quand il met en contraste l'une avec l'autre, «la justice qui vient de la loi», et «la justice qui est sur le principe de la foi» (comparez Romains 1: 5). Or, Israël, au temps du Seigneur, portait encore écrit sur son front ce nom de «Lo-Ammi» (pas mon peuple) que Dieu, dans les jours d'Osée, y avait gravé, parce qu'Israël avait souillé l'héritage de Dieu par son idolâtrie et avait fait que le nom de Jéhovah était blasphémé parmi les nations (voyez Osée 1: 9). Le châtement de sa désobéissance, si clairement prédite déjà par Moïse (voyez Deutéronome 31: 14-22; comparez Josué 24: 19, 20; etc.), pesait sur le peuple; mais Dieu, à l'avance, dans ce même livre du

Deutéronome, qui parlait de la chute et du châtement qui en serait la conséquence, avait ouvert une porte de salut pour ces jours-là, dans «l'obéissance de la foi» (voyez Deutéronome 30: 11-14; comparez Romains 10: 6-8). C'est pourquoi Jésus qui, comme Messie, était le représentant et le Berger d'Israël, se place sur le terrain sur lequel le Deutéronome introduisait le peuple: il entre «par la porte». Au lieu de faire comme les Juifs, et d'appliquer à un peuple en chute ce qui appartient à ce peuple en dehors de cet état, il tient compte du présent et, prenant le chemin de l'obéissance *de foi*, il emprunte au Deutéronome toutes ces citations de l'Écriture, les mettant «comme un signe sur ses mains, comme un fronton entre ses yeux» (Deutéronome 11: 18), en sorte que le diable est impuissant contre lui. Dieu ne faillit pas à ses promesses, ses dons et sa vocation sont sans repentir; mais rien de tout cela n'était pour Israël dans la désobéissance. Jésus en tient compte: en dépit de la ruse de l'Ennemi qui voudrait l'entraîner sur un autre terrain et dans un autre chemin, il ne se prévaut de rien sinon de ce que Dieu lui-même avait donné pour le peuple dans son état de chute actuel; il est ainsi non seulement l'homme obéissant, mais le Juif, vrai «Fils, appelé hors d'Égypte» (2: 15; Osée 11: 1), le vrai homme pieux en Israël, mis à l'épreuve et trouvé fidèle dans les conditions dans lesquelles le Deutéronome avait placé Israël, Satan restant sans puissance contre lui. Les Juifs, au contraire, animés d'un esprit tout opposé, se prévalant des promesses et se glorifiant de leurs privilèges nationaux, sans reconnaître leur déchéance complète, sont tombés sous la puissance et la conduite de Satan. Il y a là un principe d'une grande importance pratique pour tous les temps et spécialement pour des temps de chute et de ruine, tels que ceux dans lesquels nous vivons et dans lesquels «l'obéissance de foi», la confiance en ce que Dieu est dans sa bonté, reste toujours la ressource de l'homme pieux en présence des tentations de Satan. Mais quel autre que Dieu lui-même pouvait lier ainsi en même temps les choses nouvelles et les choses anciennes pour en faire un seul tout qui, dans son ensemble comme dans chaque détail, porte avec lui le cachet de son Auteur et de sa divine sagesse.

Si nous jetons maintenant un coup d'oeil sur les autres évangiles, nous verrons qu'à l'égard de la tentation aussi, chacun des écrivains inspirés est resté fidèle au point de vue particulier, sous lequel il nous fait connaître la glorieuse personne du Sauveur. Jean, on en comprend aisément le motif, ne fait aucune mention de la tentation au désert, comme il ne parle pas non plus de la conception ou de la naissance de Jésus, ni de sa généalogie, ni de la transfiguration, ni du combat et des souffrances de Gethsémani, ni de l'ascension: son sujet, c'est la gloire essentielle et divine du Fils de Dieu, du Verbe, et du Verbe fait chair: or la tentation se lie au côté humain de la personne du Christ, qui fait plus particulièrement le sujet des évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, ou évangiles synoptiques. Marc, nous l'avons déjà fait remarquer à une autre occasion, passe très succinctement sur tout ce qui précède le service public du Sauveur; il résume toute l'histoire de la tentation en quelques mots, disant: «Et aussitôt l'Esprit le pousse dans un désert. Et il fut là au désert quarante jours, tenté par Satan; et il était avec les bêtes sauvages; et les anges le servaient» (Marc 1: 12, 13). Luc qui nous montre l'homme Jésus, né Fils de Dieu, devait entrer dans plus de détails: il met d'abord l'humanité du Seigneur en un relief particulier, en faisant précéder son récit de la tentation par la généalogie de Jésus, comme Fils d'Adam. Celui qui était venu au baptême de Jean, sur qui l'Esprit était descendu et à qui le Père avait rendu témoignage qu'il était son Fils bien-aimé, était un homme, fils d'Adam, fils de Dieu, et cet homme, plein de l'Esprit, va rencontrer Satan au désert. Luc ne déclare pas seulement, comme Marc, d'une manière générale, que la tentation dura quarante jours, mais, avec Matthieu, il nous rapporte aussi le détail des trois grandes tentations, par lesquelles «toute la tentation» fut accomplie: «Jésus, plein de l'Esprit saint... fut mené par l'Esprit au désert, étant tenté par le diable quarante jours; et il ne mangea rien pendant ces jours-là; et après qu'ils furent accomplis, il eut faim. Et le diable lui dit, etc. ...» (Luc 4: 1-13). Ces trois tentations finales toutefois nous sont données par Luc dans un ordre différent de celui que suit Matthieu. Matthieu, en effet, nous les rapporte dans l'ordre dans lequel elles se sont réellement accomplies, ainsi que le démontre la manière dont il introduit la seconde et la troisième; et puis clôt toute la scène et dit: «Alors le diable le transporte» et puis: «Le diable le transporte encore...» et plus loin: «Alors Jésus lui dit...» et enfin: «Alors le diable le laisse...» (4: 5, 8, 10, 11). Ces indications de temps font entièrement défaut dans le récit de Luc, où tout est entièrement disposé d'après l'ordre moral. La tentation, qui se rapporte aux besoins du corps, occupe, dans les deux évangiles, la première place; mais l'ordre des deux suivantes est renversé, Luc donnant d'abord celle qui se lie à la gloire du monde, et en dernier lieu seulement, la tentation spirituelle ou religieuse, parce que, dans l'ordre moral, elle est la plus insidieuse et la plus dangereuse de toutes. Matthieu, après avoir rapporté la parole de Jésus: «Va arrière de moi, Satan», nous dit: «Alors le diable le laisse et voici, les anges s'approchèrent et

le servirent; «tandis que dans Luc nous lisons simplement que: «ayant accompli toute la tentation, le diable se retira d'avec lui pour un temps».

Il est remarquable que c'est sous la même triple face, sous laquelle Satan a tenté Jésus au désert, que Jean, dans sa première épître, résume «tout ce qu'il y a dans le monde» comme principe de vie et d'activité; «convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie» (1 Jean 2: 16), comme aussi le fruit qui séduisit Eve dans le jardin était «bon à manger», «agréable à la vue», et désirable, pour donner de la science» (voyez Genèse 3: 6).

Christ donc a été *tenté*. Il a été tenté par le diable au désert, et il a été tenté par lui d'une autre manière, nous le savons, à Gethsémani: «Il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché» (Hébreux 4: 15), et dans le sentier dans lequel il a marché et dans le principe par lequel il a vaincu, il nous a laissé un *exemple* pour que nous suivions ses traces (1 Pierre 2: 21-25; 1 Jean 2: 6; Philippiens 2: 5-15; Ephésiens 5: 1, 2). Il ne s'est pas placé sur un terrain où nous ne puissions pas le suivre; il ne s'est pas prévalu de sa puissance ou de ses droits divins, ni de ses droits aux promesses faites au Messie ou de ses droits à l'héritage du Fils de l'homme, mais en entrant dans le monde il avait dit: «Tu m'as formé un corps... voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 5-8), et ayant pris cette place d'homme obéissant, il s'y maintient en dépit de tout, n'usant pas d'autres ressources que de celles que nous avons nous-mêmes et tous ceux qui veulent le suivre. Il s'appuie sur Dieu et sa parole (comparez Actes des Apôtres 20: 32) dans l'obéissance de la foi, et Satan est impuissant contre Lui et contre quiconque marche ainsi après Lui.

Mais quand nous parlons de tentation et du modèle que Christ nous a laissé à cet égard, il faut nous garder de l'idée (trop juste, hélas! pour ce qui *nous* concerne) que la tentation est nécessairement liée à la présence d'une convoitise préexistante. En *nous* il y a des convoitises, «la convoitise» ou «la pensée» de la chair; et quant à *nous*, Jacques peut dire que quand quelqu'un est tenté, chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché (Jacques 1: 13 et suivants; comparez Romains 8: 5-7; Galates 5: 17-21). Jacques appelle *tentation*, ce mouvement de la convoitise en nous, convoitise déjà existante que la tentation ne fait proprement que réveiller. Mais, comme nous venons de le dire, il n'en est pas nécessairement ainsi toutes les fois qu'il s'agit de tentation. Adam, avant la chute, n'avait pas de convoitise; cependant il a été tenté, ou mis à l'épreuve: sa fidélité à la position dans laquelle Dieu l'avait placé a été éprouvée. Adam dans le paradis était un homme innocent sans la connaissance du bien et du mal; il jouissait de la bénédiction tant qu'il demeurait obéissant, car Dieu avait dit: «Tu mangeras de tout arbre du jardin; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort» (Genèse 2: 16, 17). Mais le Serpent s'approchant, Eve, au lieu de résister et de fermer la porte de son cœur à la tentation qui vient *du dehors*, succombe et donne entrée à la convoitise, à une volonté qui n'a pas sa source en Dieu et qui n'a pas l'obéissance à Dieu pour seul propos: et c'est là le péché, pour une créature. «Le péché», dit l'apôtre, «est l'iniquité, c'est-à-dire l'existence et l'activité d'une volonté indépendante; et cette volonté, nous l'avons vue en Satan qui donne à qui il *veut*, et qui «pèche dès le commencement». Si Eve eût résisté, si Dieu était demeuré entre elle et ce que l'Ennemi lui présentait, elle eût obéi, non pas convoité; elle n'eût pas eu d'autre objet de son désir présent à sa pensée que celui-là seul de faire la volonté de Dieu; mais la convoitise est entrée dans son cœur par la tentation; et la faiblesse de la nature, de la créature en tant que créature, a été manifestée. Christ aussi a été tenté, c'est-à-dire mis à l'épreuve: «il a été tenté en toutes choses comme l'un de nous, à part le péché». Il n'y avait pas de convoitise en lui: «il n'a pas connu le péché» (2 Corinthiens 5: 21). S'il eût eu du péché en Lui, il eût connu le péché; mais il était «*saint*» (voyez Luc 1: 33); l'amour de son Père était son mobile pour faire la volonté de son Père quelle qu'elle fût; cette volonté était sa raison d'être morale ici-bas. «C'est pourquoi en entrant au monde, il dit: Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande; mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit: Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 5-10; comp. Psaumes 40; Esaïe 50; Jean 4: 31-34; Philippiens 2: 5-9; etc.). L'accomplissement de cette volonté l'a amené et conduit ici-bas; et au lieu que ce fût la convoitise, c'était la puissance de l'Esprit saint qui le plaçait au désert pour y être tenté par le diable. L'Ennemi a déployé contre lui toutes ses ruses, et plus tard toute sa puissance en tant que prince de la mort, pour le détourner du chemin de l'obéissance et pour l'engager, soit par l'attrait des choses qu'il lui présentait, soit plus tard par les difficultés et les souffrances qui se multipliaient autour de lui à avoir une volonté à Lui et à n'être plus

simplement l'homme obéissant et dépendant, qui s'attendait à Dieu et ne voulait rien recevoir que de Dieu. Si Satan eût réussi, la relation morale de l'âme du Seigneur avec Dieu eût été rompue; Jésus n'eût plus été l'homme obéissant et rien autre; il eut abandonné son origine, son premier état. Mais il n'en a pas été ainsi, Dieu en soit béni: au contraire, tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, a été placé devant lui pour l'attirer hors du sentier de l'obéissance ou pour l'arrêter dans ce chemin et le lui faire abandonner, tout, jusqu'à la coupe de colère qu'il a dû boire, est devenu pour lui *occasion d'obéissance*. Il a été tenté ou mis à l'épreuve en toutes choses, — et il a obéi; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort: quand il a eu affaire au péché et à la tentation, «Il est mort au péché une fois pour toutes» (Romains 6: 10) et il a fait ainsi de la mort, en s'y soumettant, l'acte d'obéissance le plus absolu et le plus complet.

Ni en Adam donc, l'homme innocent dans le paradis, ni en Christ, l'homme saint, oint du Saint Esprit, qui n'a pas connu le péché, la tentation n'a été liée à la présence d'une convoitise préexistante: pour l'un comme pour l'autre la tentation est venue du *dehors*. Et d'une manière générale, il en est proprement toujours ainsi quand il s'agit de tentation. Un *pécheur* n'est pas *tenté*; il est simplement un esclave séduit, et il se trouve dans le monde tel qu'il est dans son élément; la convoitise qui règne dans le monde et sa propre nature sont une seule et même chose, le péché n'étant que l'activité de cette nature. Il faut être hors de la puissance de Satan pour avoir affaire avec lui comme Tentateur ou Adversaire; et si, *en nous* chrétiens, il y a la convoitise, si nous portons, avec nous, ici-bas, jusqu'à la fin, une chair qui «convoite contre l'Esprit», nous ne sommes *tentés*, soit à cet égard, soit par Satan, que parce que, par la foi participant à la vie de Jésus, il y a en nous un autre moi, le vrai moi chrétien, le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et vraie sainteté, un moi qui est la participation à la vie divine moralement, le fruit de la victoire de Christ sur Satan et toute la puissance du mal. Si nous sommes chrétiens, bien que la chair soit encore en nous, nous ne sommes néanmoins plus «dans la chair», mais «dans l'Esprit»; nous sommes morts au péché, à la loi et au monde et vivants à Dieu en Jésus Christ; nous sommes devant Dieu en Christ, affranchis du péché, délivrés de la puissance de Satan; de ces hommes en Christ dont l'apôtre pouvait dire: «Je me glorifierai d'un tel homme!». Et c'est comme tels que nous sommes tentés et en butte aux attaques de l'Ennemi. Satan se tient à côté de notre chemin pour nous solliciter par l'attrait, qu'ont pour notre chair les choses agréables de la vie d'ici-bas; ou bien il se place sur notre chemin pour nous effrayer par des choses pénibles, afin de nous détourner ou de nous arrêter et de nous faire abandonner «l'obéissance de Christ» (comparez 1 Pierre 1: 2; et Matthieu 11: 29, 30; et aussi Jean 4: 31-34; 5: 19, 20), non pas l'obéissance de quelqu'un qui se soumet à une défense quand il a une volonté contraire, quelque bien que cela soit d'ailleurs, mais la vraie obéissance filiale de celui qui a la volonté de son Père pour mobile et seul motif d'action et trouvé en elle son bonheur.

Jésus donc a été tenté en toutes choses comme nous, *à part le péché*, — sans qu'il y ait jamais eu en lui (et ce serait un blasphème d'en admettre la pensée) aucune convoitise, aucune autre chose que le seul et invariable propos de faire la volonté de son Dieu et Père: tous les efforts du diable n'ont servi qu'à mettre ce glorieux fait pleinement en évidence. Mais de plus, il est écrit de Christ, «qu'il a *souffert*, étant tenté»; «quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a *souffertes*» (Hébreux 2: 18; 5: 8), et ce côté aussi de la tentation mérite que nous le méditions. Le pécheur se trouve à l'aise dans le péché, loin de Dieu: la convoitise et sa nature sont chez lui une seule et même chose; au lieu d'être mis à l'épreuve ou tenté dans son sentier, par la présence, les artifices et la puissance du diable, il est simplement, comme nous l'avons dit, l'esclave du diable qui l'a pris pour faire sa volonté. Sa chair, mue par la convoitise, jouit en succombant. Si même sa conscience, en dépit de lui, le condamne et le tourmente, il ferait taire volontiers cette voix importune et il reste ce qu'il est: «étranger à la vie de Dieu», «l'esclave du péché», car celui qui pratique le péché est l'esclave du péché (Jean 8: 34) et il est «du diable» (1 Jean 3: 8). Mais le saint Fils de Dieu qui savait ce que c'était que le sein du Père et la pensée du Père, lui qui ici-bas pouvait parler de lui-même en disant: «le Fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3: 13), il a été mis en contact en venant dans ce monde avec tout ce qui n'était pas de Dieu, avec tout ce qui lui était contraire (comparez 1 Jean 2: 16); Satan a cherché à en profiter pour le détourner de son chemin; mais lui a fait de tout une occasion d'obéissance. Mais le cœur souffre ainsi; et c'est en *souffrant* qu'on est sans péché en pareil cas (comparez 1 Pierre 4: 1). N'était-ce pas une chose bien différente pour Christ que le libre exercice de son amour dans l'accomplissement de la volonté de son Père comme «viande» de son âme, ou bien d'avoir affaire avec le diable au désert ou plus tard à Gethsémani? N'était-ce pas autre chose pour lui de rencontrer Pierre sur son chemin, cherchant à le détourner de la croix, ou bien de se placer devant ses faibles disciples, en disant

aux soldats: «Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci»; autre chose de recevoir le baiser de Juda, ou bien de se tourner vers le brigand sur la croix pour lui dire: «Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis?» Oui, ouvrir les yeux des aveugles, nettoyer les lépreux, guérir ceux que le diable avait asservis à sa puissance, bénir les petits enfants, annoncer l'évangile aux pauvres, amener chez Simon la pécheresse à ses pieds, ouvrir au puits de Jacob le coeur d'une Samaritaine à la connaissance du Père; — dans la chambre haute, entretenir les siens du fruit de sa mort et en instituer le mémorial pour eux; répandre ainsi autour de lui la bénédiction dans la connaissance et l'amour du Père, c'était autre chose pour Christ que de se trouver au désert seul avec *le diable*, avec celui qui est menteur et meurtrier, là où il n'y avait rien qui pût être aimé, béni, cherché, sauvé, là où son corps même ne trouvait pas ce qui répondait à ses besoins. Dans son humiliation, le coeur du Sauveur se satisfaisait dans l'exercice de son amour, envers ses disciples, et envers le monde (comparez Jean 4: 31-38); — mais à part cela, et outre l'expiation qui avait un autre aspect aussi, toute la vie de Jésus a été une vie de souffrance. Il a trouvé sur son chemin l'opprobre, l'abandon, la trahison, l'indifférence, la haine, qui ont brisé et accablé son coeur; il a rencontré la mort, la colère et l'abandon de Dieu et en a mesuré et porté tout le poids dans son âme; mais outre ce qu'il souffrait ainsi, tout ce qu'il rencontrait dans le monde tendait à l'éloigner de Dieu et du sentier de l'obéissance: or, la sollicitation au mal fait souffrir en proportion de l'horreur qu'on a pour le mal. Mais Christ ne faisait et ne désirait faire que la volonté de son Père; il n'a jamais eu d'autre désir dans son coeur que celui-là, mais cela le faisait souffrir comme homme à l'égard de tout ce avec quoi il se trouvait en rapport ici-bas dans l'accomplissement de cette volonté, car le monde dans toute sa volonté à lui était *sans Dieu* en toute chose. Christ a ainsi appris l'obéissance par les choses qu'il a *souffertes*; il est entré dans un chemin qu'il a poursuivi selon Dieu jusqu'au bout; il a accompli toute la volonté de Dieu en sainteté et en amour au milieu du mal, introduisant ici-bas une vie nouvelle qui devait se manifester au milieu du mal, — non pas l'innocence du paradis, dans l'ignorance du bien et du mal, mais l'obéissance avec la connaissance du bien et du mal, dans une vie qui était tout entière l'expression de la vie divine au milieu du mal.

Comment résumer maintenant, avant de passer à un autre sujet, les glorieux résultats de la tentation du Seigneur? La perfection morale de l'homme Jésus, dans sa position et sa marche ici-bas, manifestée; Satan surmonté, repoussé, et rendu impuissant; — un modèle à suivre présenté à nos yeux, — un chemin de sainteté, au milieu du mal, tracé; un Chef de salut, Souverain Sacrificateur, Grand Pasteur des brebis, consommé! Oui, Satan, avec tous ses efforts contre Jésus, soit au désert, soit ailleurs, n'a pu faire que mettre en évidence le principe et la perfection morale de sa position et de sa marche d'homme ici-bas. Satan a été démontré impuissant contre Christ, et a été vaincu; et Dieu, dans «l'obéissance de Christ», nous a présenté un modèle à suivre, nous a tracé un chemin et nous a révélé le grand principe qui met à couvert de tous les traits de l'Ennemi et rend victorieux de toutes ses machinations. Puissions-nous le comprendre et marcher sur les traces du Seigneur, bien persuadés que ce chemin d'obéissance, quelles que soient les afflictions qui s'y rattachent, est un bon chemin, le chemin de la vie et du salut dans le repos et le bonheur éternel de la maison du Père, Nous avons, nous aussi, à combattre avant d'entrer dans le repos; nous avons à tenir ferme contre les artifices du diable, car, comme chrétiens, notre lutte n'est pas comme celle d'Israël en Canaan, contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominations de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes; et Dieu, contre ces ruses et ces artifices, nous a donné «l'armure complète de Dieu» (voyez Ephésiens 6: 10 et suivants), afin qu'après avoir tout surmonté, nous puissions tenir ferme. Si Satan se démasque et vient contre nous en Adversaire: «Résistez-lui, nous dit Jacques, et il s'enfuira de vous» (comparez 1 Pierre 5: 8, 9), car il est un ennemi *vaincu*. Nous ne sommes pas sans ressources devant lui; la main du Père nous conduit, la lumière de la Parole nous éclaire, nous avons la force et les secours de l'Esprit; nous pouvons nous confier aux soins de Celui qui, ayant appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, a vaincu et a été consommé comme Chef de salut, pour être le Souverain Sacrificateur, Grand Pasteur des brebis. Il a passé lui-même par la tentation et les souffrances et, en étant en rapport avec Dieu comme homme à l'égard de ces choses, il a appris, dans l'obéissance de la foi, comment la grâce et la communion de Dieu opèrent dans une âme d'homme pour la soutenir, la restaurer, la fortifier, et a acquis ainsi par les souffrances, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, le langage du *Savant* pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux. Du haut du ciel, du sein du repos et de la gloire, il nous montre le chemin qui l'y a conduit, à travers les souffrances, mais dans la force de l'Esprit et la joie de la communion de son Père; et il nous dit à chacun, comme il a dit à Pierre en se tournant vers lui: «Suis-

moi...» et puis encore: «Toi, suis-moi» (Jean 21: 19-22). «Vous aurez de l'affliction dans le monde; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde» (Jean 16: 23; comparez 10: 27-30).

Toute la tentation étant accomplie, «*Alors*», nous dit Matthieu, «le diable le laisse»; il le laisse pour un temps; — «et voici, les anges vinrent et le servirent» (4: 11; Luc 4: 13). C'est comme Elim après Mara (comparez aussi Jacques 1: 12).

Une nouvelle phase de la vie du Seigneur s'ouvre maintenant devant nous (4: 12 et suiv.). Au chapitre 3, Matthieu nous l'a présenté, prenant place au milieu des fidèles rassemblés par la voix de Jean Baptiste et s'associant à eux; et dans cette position, le ciel s'ouvrant, le Saint Esprit était descendu sur lui, en même temps que la voix du Père Lui rendait témoignage, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Au commencement du chapitre 4, le Saint Esprit l'a conduit au désert au-devant du Tentateur: sa triple gloire de Fils de Dieu, de Messie et d'homme obéissant est mise à l'épreuve, quant à la position qu'il vient prendre. Il triomphe de tout dans la dépendance de Dieu, et par l'obéissance à sa parole. Tout l'effort de Satan n'aboutit qu'à la propre défaite de celui-ci et à la manifestation de la réalité des titres et de la perfection de la voie de Celui qui venait pour délivrer son peuple. Maintenant le diable le laisse, et Jésus entre dans son ministère public au milieu d'Israël; il y entre entouré des témoignages que nous venons de rappeler, Dieu le conduisant dans cette voie que les Ecritures avaient à l'avance tracée pour lui.

A cette occasion encore, nous pouvons remarquer combien Matthieu poursuit fidèlement le plan que le Saint Esprit lui a proposé. Il présente le Messie à Israël, mais il l'introduit sur la scène d'une manière qui jugeait l'état du peuple en même temps qu'elle était faite pour répondre à l'attente et parler au coeur de tout vrai Israélite, afin d'amener ainsi la bénédiction promise, qui ne pouvait s'accomplir que par une oeuvre morale et restauratrice dans les âmes de ceux qui devaient en jouir.

Jésus, le Messie, entre donc publiquement et officiellement dans son service; le moment et le lieu de cette entrée, sa manière et les circonstances qui l'accompagnent sont gouvernés par l'ordre des voies de Dieu envers Israël. Le Messie se lève lorsque le témoignage du Précurseur, qui devait préparer son chemin, a eu son cours: ayant ouï dire *que Jean avait été livré*, Jésus se retire en Galilée; et ayant quitté Nazareth, il va demeurer à Capernaüm... et *dès lors* il commence à prêcher et à dire: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (4: 12-17). Matthieu laisse absolument de côté tout ce qui, dans le service actif du Seigneur, a précédé l'emprisonnement de Jean Baptiste; il ne fait aucune mention de la scène si riche et précieuse pour nous qui se passa dans Nazareth et qui nous est rapportée au chapitre 4 de Luc; il ne parle pas davantage de tout ce que Jean raconte successivement quant à ce qui arriva à Béthanie (\*) (Jean 1: 28, 29), et puis en Galilée (Jean 1: 44), à Cana et à Capernaüm (Jean 2: 1, 12), et à Jérusalem et au pays de Judée et en Samarie (Jean 2: 13; 3: 22; 4: 1-5) jusqu'au moment où Jésus remonte en Galilée et vient encore à Cana et à Capernaüm (Jean 4: 43-46; voyez Jean 1: 19 à 4: 43). Mais, comme nous l'avons dit, il introduit Jésus sur la scène publique de son service quand le héraut devant sa face a terminé le sien, il nous montre le Messie accomplissant la parole de la prophétie, s'entourant de disciples, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toutes sortes de maladies parmi le peuple, répandant sa renommée tout autour de lui, pour monter ainsi sur la montagne et y proclamer solennellement à ses disciples, devant les foules qui l'ont suivi, les principes et le caractère du royaume dont il annonçait la venue et qu'il était là pour établir.

(\*) «Beth-Bara» selon la texte reçu.

La prophétie a tracé le chemin du Messie: «Jésus, ayant ouï dire que Jean avait été livré, se retira en Galilée; et ayant quitté Nazareth, il alla demeurer à Capernaüm qui est sur le bord de la mer, sur les confins de Zabulon et de Nephthali, afin que fût accompli ce qui avait été dit par Esaïe le prophète, disant: Terre de Zabulon, terre de Nephthali, le chemin de la mer, au-delà du Jourdain, Galilée des nations: le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière; et à ceux qui sont assis dans la région des ténèbres et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée sur eux» (4: 12-17; Esaïe 9: 1, 2). Ces paroles d'Esaïe nous reportent aux premiers chapitres du livre de ce prophète (5-12), là où, après avoir rappelé tout ce qu'il avait fait pour sa vigne, «la maison d'Israël et les hommes de Juda», Jéhovah qui avait planté sa vigne de ceps exquis et qui ne lui avait épargné aucun soin, la prend elle-même à témoin de son ingratitude et lui annonce les jugements qu'il va faire tomber sur elle. Il avait attendu qu'elle produirait des raisins et elle n'avait produit que des grappes sauvages; et maintenant, dans son gouvernement, il va la fouler et la réduire en désert; il étend sa main en jugement contre son peuple et fait peser sa colère sur lui. Les



malédiction se succèdent et s'accumulent, à partir du verset 8 du chapitre 5; mais malgré tout ce qu'elles apportent, la main de Dieu reste étendue; sa colère ne cesse point; elle suit son cours jusqu'au chapitre 10 (voyez 5: 25; 9: 12, 17, 21; 10: 4), où enfin «l'Assyrien», qui est proprement la «verge» de Dieu pour le châtement de son peuple, est brisé lui-même et le résidu béni, en sorte que le Saint Esprit peut clore cette portion de la prophétie par la description de la bénédiction millénaire que nous fournissent les chapitres 11-12. Mais au milieu même de cette histoire prophétique des destinées d'Israël, nous voyons le cours des malédiction et de la colère divine interrompus tout à coup au chapitre 6, par l'intervention souveraine de Dieu lui-même, «l'Eternel des armées», dans la révélation de sa gloire que Jean nous dit être celle de Christ (comparez Esaïe 6 et Jean 12: 37-43), et dans la promesse de la propitiation qui serait faite pour le péché, et puis au chapitre 7, dans la promesse de l'enfant miraculeusement né d'une vierge et qui unirait dans sa personne l'humanité et la divinité, car son nom serait appelé «Emmanuel», «Dieu avec nous»; ensuite, il n'y a pas de fin à son règne sur le trône de David pour l'affermir à jamais en jugement et en justice. Toute l'histoire des Juifs en rapport avec le Christ est renfermée en résumé dans ces chapitres. Israël reste sourd d'abord; il n'a pas d'yeux pour voir la gloire de Celui qui le visite, ni de coeur pour comprendre sa grâce, et il ne se soucie pas plus de l'enfant que des avertissements de Dieu: c'est pourquoi il est endurci pour un temps comme peuple, et l'Assyrien, ce bâton de la colère divine, le frappe de ses coups (voyez particulièrement 6: 9-13, comparez avec Jean 12: 37-43; et puis 8: 6-8). Il cherche bien sa force dans des confédérations en s'alliant aux nations, mais Dieu lui cache sa face; Jéhovah Lui-même méconnu, méprisé et rejeté est une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël; un résidu seul rassemblé autour de Lui est sauvé et béni (8: 9-22; comparez 1 Pierre 2: 4-10; 3: 14, 15; Hébreux 2: 13). Ce résidu craint Jéhovah qui devient lui-même un sanctuaire pour lui, et il peut dire: «Dieu est avec nous». Ce que Dieu présentait au peuple, le peuple le rejette, et le résidu fidèle seul en jouit. Il attend l'Eternel qui cache sa face de la maison de Jacob et il se confie en lui. «Empaquette le témoignage, cache ma loi parmi mes disciples». «Me voici, moi et les enfants que l'Eternel m'a donnés». «Que s'ils disent: Enquérez-vous des esprits de Python et des diseurs de bonne aventure... le peuple ne s'enquerra-t-il pas de son Dieu; ira-t-il pour les vivants aux morts? A la loi et au témoignage! — et s'il ne parle pas selon cette loi, il n'y aura pas de lumière pour lui»: en haut, en bas, tout sera obscurité. C'est pourquoi le prophète continue au chapitre 4, en disant: «Cependant l'obscurité ne sera pas telle qu'elle fut dans son angoisse, alors que, premièrement, il affligea légèrement le pays de Zabulon et le pays de Nephthali, et que, ensuite, il l'affligea plus grièvement sur le chemin de la mer, au delà du Jourdain, dans la Galilée des nations. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière; à ceux qui habitent au pays de l'ombre de la mort la lumière a relui», révélant ainsi que, lorsque tout serait obscurité et affliction, sous l'oppression des Romains, alors le Messie, méconnu et rejeté de ceux qui auraient dû discerner sa gloire et le reconnaître, se lèverait comme une grande lumière en dehors des limites proprement dites du pays assigné aux douze tribus, dans cette «Galilée des nations», où Juifs et gentils étaient mêlés et où le langage même du peuple trahissait son abâtardissement. La détresse d'Israël sous le joug des Romains, quelque grande qu'elle fût, serait atténuée ainsi par la lumière de la présence du Messie. Ensuite, car l'oeil du prophète embrasse toutes les voies de Dieu envers Israël jusqu'à la fin, le Messie serait reçu, et il n'y aurait point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité de son règne sur le trône de David et sur son règne à jamais, car si, dans son gouvernement, Dieu jugeait et endurcissait pour un temps et faisait peser sa colère sur un peuple rebelle, il accomplissait pourtant dans sa souveraineté, en son propre temps, pour sa propre gloire, ses conseils de grâce, ses dons et sa vocation étant sans repentir (comparez Ezéchiel 36: 16-32; et Romains 11: 25 et suivants).

On voit combien cette prophétie du commencement du chapitre 9 d'Esaïe vient se placer à propos dans le récit de Matthieu, alors qu'Israël châtié gémit sous le joug pesant des Romains, et que le Précurseur ayant été jeté en prison, le Messie va paraître publiquement sur la scène dans l'exercice de son ministère au milieu d'Israël. Jérusalem et ses chefs l'ont méprisé ou persécuté, Israël s'est montré aveugle et sourd; seuls, des mages d'Orient l'ont recherché; le roi né des Juifs a dû trouver une retraite dans l'obscurité de Nazareth; il a vécu là, comme un charpentier (comp. Marc 6: 3) pendant trente ans ignoré de tous; aussi, maintenant qu'il se lève comme une grande lumière, ce n'est pas en Judée et à Jérusalem, le centre du système juif, qu'il paraît; la ville orgueilleuse est privée de la présence du Messie et c'est au loin, comme du dehors d'Israël, des confins de Zabulon et de Nephthali, dans la Galilée des nations, qu'il fait briller sa gloire: Là, dans cette terre, jusque-là ensevelie dans les ténèbres des nations, au milieu de ce qu'il y a de plus méprisé, une grande lumière se lève: le Messie commence son service public et le rassemblement du

résidu. Quoique non encore manifesté comme tel, il est déjà, en contraste avec Israël selon la chair, «le vrai cep» (Jean 15: 1) à qui la vie et la bénédiction se rattachent.

«Dès lors, Jésus commença à prêcher et à dire: Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (4: 17). En même temps, nous venons de le dire, il rassemble autour de lui ce résidu qui, avec Lui, doit être un signe et un miracle en Israël de par l'Eternel des armées qui cache sa face de la maison de Jacob et au sujet duquel l'Eternel avait dit: «Empaquette le témoignage; cache la loi parmi mes disciples»; accomplissant ainsi cette autre parole du prophète: «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés» (comparez Hébreux 1: 13) (\*). C'est pourquoi Matthieu nous donne dès maintenant l'appel de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean: Jésus, marchant sur les bords du lac de Galilée, les trouve occupés à leur métier de pêcheurs, et il les appelle, disant: «Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (4: 18-22). Et eux, ils ne consultent pas la chair, ni le sang, et laissant père, filets, nacelle, ils s'attachent à Lui et le suivent.

(\*) Il est remarquable, pour le dire ici en passant, que Pierre et l'épître aux Hébreux qui s'adressait au résidu juif croyant, rassemblent ce résidu ou nous le montrent uni à Christ, Jéhovah, le Messie rejeté, selon les principes posés dans le chapitre 8, versets 9-22, d'Esaië qui y est cité à plusieurs reprises (voyez 1 Pierre 2: 4-10, le verset 8 en particulier; 3: 14- 15; Hébreux 2: 11 et suiv. en particulier le verset 13). La sagesse de Dieu et l'ordre merveilleux de ses voies se montrent ici encore d'une manière bien frappante.

Par Jean, chapitre 1: 35-43, nous apprenons que, bien avant ce moment où les quatre disciples mentionnés ici ont tout laissé pour suivre Christ, André, l'un des disciples de Jean le Baptiseur qui s'étaient attachés à Jésus et avaient demeuré un jour avec Lui, avait amené Simon son frère vers Jésus; et Jésus, en témoignage de la relation qui s'était ainsi établie entre Simon et Lui, avait appelé Simon d'un nouveau nom: «Tu es Simon, le fils de Jonas; tu seras appelé, Céphas qui est interprété Pierre». Dès lors, quoiqu'il n'eût discerné encore en Jésus que «le Messie», Pierre connaissait Christ et il avait la vie et toutes choses en Lui. Mais pour suivre Christ comme *serviteur*, il fallait plus que cela, il fallait discerner la gloire profonde de sa personne, la gloire du Dieu vivant et Créateur, venu ici-bas en grâce, qui, tout en rassemblant autour de Lui, seul centre et source de vie et de bénédiction, avait la puissance et l'autorité pour faire, de quiconque il appelait, un *serviteur*. En effet, autre chose est la révélation de Christ à l'âme pour la vie, et autre chose l'appel spécial du Seigneur pour devenir «pêcheur d'hommes». La foi au Messie donnait à Pierre la vie et le salut, faisant de lui un homme nouveau associé à Christ, en témoignage de quoi Christ le nomme d'un nouveau nom, mais Pierre reste chez lui occupé de son métier; la révélation de la gloire divine de Jésus venu sur la terre en grâce, fait de Pierre un *serviteur*: à l'appel du Dieu Sauveur, il quitte tout et suit Jésus (comparez Jean 1: 42, 43 avec Luc 5: 8-11). Paul a reçu, à la fois, «grâce et apostolat», quand il a plu à Dieu qui l'avait appelé par sa grâce, de révéler son Fils en lui afin qu'il l'annonçât parmi les nations (voyez Romains 1: 5; Actes des Apôtres 22: 14, 15; 26: 15-18; Galates 1: 15-18). En règle générale, celui à qui Dieu révèle son Fils est appelé à le servir dans la vocation où il a été appelé (1 Corinthiens 7: 18-24); mais à côté de cela, il y a un appel particulier et une grâce spéciale qui séparent un homme de tout le train naturel de cette vie pour en faire un «serviteur» dans un sens plus complet. Quand le Seigneur appelle ainsi quelqu'un et lui dit: «Suis-moi», ses droits priment naturellement ceux de tout autre: il ne convient pas qu'on regarde en arrière et qu'on consulte la chair et le sang; il ne faut pas dire: «Permetts-moi *premièrement* d'aller ensevelir mon père», ou bien: «Seigneur, je te suivrai; mais permets-moi *premièrement* de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison». «Laisse les morts», dit Jésus, «ensevelir leurs morts, mais toi, va et annonce le royaume de Dieu»; «nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est propre pour le royaume de Dieu» (comparez 8: 21, 22 et Luc 9: 59 et suivants). La connaissance de Celui qui appelle fait qu'en abandonnant tout pour le suivre, on peut aussi s'en remettre à Lui pour ceux qu'on laisse et pour toutes choses: les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé, qui ont dû abandonner, pour un temps, femme et enfants pour passer en armes devant leurs frères, afin de leur venir en aide pour la prise de possession du pays de Canaan, n'ont pas eu à en souffrir; l'Eternel a pris soin et d'eux et des leurs et de tout ce qui leur appartenait (comparez Josué 1: 12 et suivants; 22: 1-9; Deutéronome 33: 8-11; Psaumes 69: 8, 9).

Les détails des premières relations du Seigneur avec Pierre, tels qu'ils nous sont donnés par chacun des évangélistes, font ressortir de nouveau l'ordre moral parfait qui règne d'un bout à l'autre dans les Ecritures et qui rattache les détails au sujet général et au fil du discours de chacune des parties. Matthieu, qui amène ici le Messie sur la scène publique de son ministère, nous donne immédiatement l'appel officiel de Pierre et

de ses trois autres compagnons pour être «pêcheurs d'hommes». Marc, qui s'occupe spécialement de la vie de Jésus comme Serviteur, fait de même: dès que, Jean ayant été livré, Jésus vient en Galilée et prêche, il attache à Lui les quatre disciples (Marc 1: 14-20). Jean nous raconte la première rencontre de Pierre avec le Seigneur; il nous dit comment il fut amené à Jésus pour être associé à Lui dans une vie nouvelle, dont son nouveau nom est le témoignage, car Jean a écrit son évangile afin que nous croyions que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant nous ayons la vie par son nom (Jean 1: 35-43; et 20: 30, 31). Luc, au chapitre 5: 8-11, à la fois découvre dans la pêche miraculeuse la gloire de Celui qui visitait le monde en grâce et l'effet de cette révélation dans l'oeuvre morale intérieure, qui formait Pierre pour être un pêcheur d'hommes en lui faisant tout laisser pour suivre Jésus (Luc 5: 8-11).

Jésus, dans Matthieu, commence donc à prêcher quand Jean le Baptiseur se tait: tel est l'ordre des voies de Dieu à l'égard d'Israël. Le Christ reprend le témoignage là où Jean l'a laissé et comme celui-ci il dit: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché». Il n'appelle pas Israël à revenir à la loi, mais il annonce le royaume qui vient; il en manifeste la puissance, en proclame le caractère, et se sert de la gloire de ce royaume pour peser sur les consciences et amener à la repentance ceux qui ont une oreille pour entendre. «Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'évangile du royaume et guérissant toutes sortes de maladies et toutes sortes de langueurs parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie, et on lui apportait tous ceux qui se portaient mal... et des démoniaques et des lunatiques, et des paralytiques, et il les guérissait tous. Et de grandes foules le suivirent de Galilée et de Décapolis, et de Jérusalem et de Judée et de delà le Jourdain...» (4: 17-25).

Matthieu ici, comme en tant d'autres occasions, laisse de côté l'ordre chronologique des événements: il réunit ensemble, à l'entrée de la carrière publique du Messie, les différents éléments qui sont nécessaires pour caractériser la position qu'il vient prendre au milieu d'Israël. Il rapporte d'abord simplement le fait que Jésus se lève en Galilée, s'entourant de disciples et prêchant l'évangile du royaume; et puis il rassemble premièrement les actes généraux de puissance qui accompagnent la prédication de cet évangile pour nous donner ensuite, dans le grand discours connu sous le nom de «discours sur la montagne», les traits caractéristiques du royaume des cieux. Les prédications et les nombreuses guérisons, dont la simple mention est condensée dans les versets 23 et 24, ont dû nécessairement embrasser un certain laps de temps, et sont introduites plutôt caractéristiquement que comme ayant été accomplies dans ce moment-là et avant tous les événements qui suivent, comme aussi il semble hors de doute, non seulement que tout le «discours sur la montagne» est bien clairement postérieur à l'appel des douze, parmi lesquels Matthieu lui-même n'est introduit, dans son propre évangile, qu'au chapitre 9, verset 9, mais encore que ce discours n'a jamais été prononcé tel quel, sans interruption en une seule fois, car nous en retrouvons, dans Luc, différentes parties séparées du grand corps du discours et rattachées aux faits qui en ont été l'occasion et auxquels un lien moral les liait (voyez Luc 6: 12-49; 11: 1-13, 29-36; 12: 13-31, 54-59).

Tels sont les traits généraux de la présentation publique du Messie à Israël dans l'évangile de Matthieu. Jésus, le Messie, fils de David et fils de Abraham, suivi de ceux qu'il appelle pour être avec Lui un signe à Israël, fait lever sa lumière loin de Jérusalem et de la Judée, dans la Galilée des nations. Accomplissant la prophétie, «ministre de la circoncision, pour la vérité de Dieu aux pères», il vient, plein de grâce, avec la puissance du royaume, apporter la bénédiction avec Lui, et il annonce la venue prochaine de ce glorieux «royaume des cieux», promis dans Daniel en particulier (2: 44), tant de siècles auparavant. C'est «l'évangile du royaume» (comparez 4: 17, 23; 9: 35; 10: 7; 24: 14), c'est-à-dire la proclamation de la venue prochaine du royaume promis, que Jésus prêche, non pas «le règne de l'évangile», comme on entend dire souvent, ni «l'évangile de la grâce de Dieu», tel que l'apôtre Paul le prêchait (voyez Actes des Apôtres 20: 24, et comparez 1 Timothée 1: 11-17) et qu'il l'expose, en particulier, dans la seconde épître aux Corinthiens, chapitre 5: 11-21. La parole du prophète, les signes, les prodiges et les miracles qui accompagnent la prédication du royaume par le Christ, lui rendent témoignage de la part de Dieu; ils sonnaient la trompette de rassemblement pour Israël (comp. Nombres 10: 1-10; 29: 1; Lévitique 23: 23-25) et la renommée de Jésus se répandait partout. De grandes foules le suivent de Galilée, de Décapolis, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain: alors le Messie-Roi monte sur une montagne et, devant les foules, expose à ses disciples les principes du royaume dont il annonce la prochaine venue.

Luc suit un ordre tout différent dans la manière dont il introduit Jésus sur la scène au milieu d'Israël. Il ne commence pas par David et Abraham, et les titres royaux de Celui qui est le Messie promis, Jésus

Emmanuel, le fils de la Vierge; il n'amène pas les mages d'Orient pour adorer, le petit enfant, le Roi né d'Israël; il ne met pas comme Matthieu, en présence l'un de l'autre, d'abord le Messie-Roi et Hérode et tout Jérusalem, et ensuite, après que Jean a été livré, la lumière qui se lève dans la Galilée des nations et les ténèbres et le jugement qui pèsent sur Jérusalem. Il nous montre le résidu fidèle qui attendait la consolation d'Israël, visité par la grâce souveraine dans la personne de ce Jésus qui, conçu du Saint Esprit, né de femme, a dans ce monde comme tel droit au titre de Fils de Dieu. Annoncé d'abord à ces fidèles inconnus du monde et de ceux qui le gouvernent, il naît au milieu de leurs louanges et des louanges du ciel, «un Sauveur, le Christ, le Seigneur», «un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple». Il grandit au milieu d'eux avec tous les caractères qui peuvent gagner et réjouir un cœur d'homme, et quand il sort de l'obscurité, c'est en Galilée et à Nazareth, dans la synagogue qu'il se lève comme l'Oint du Seigneur pour publier l'an agréable du Seigneur. «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé; pour publier aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés et pour publier l'an agréable du Seigneur» (voyez Luc 4: 14 et suivants; comparez Esaïe 61: 1, 2). Il n'y a point de miracles ni de guérisons à Nazareth; il n'y est pas question, comme dans le discours sur la montagne, de la justice de Dieu et de la perfection liée à la révélation du nom du Père, qui donnent leur caractère au royaume et sont nécessaires à ceux qui y seront bénis; mais la grâce d'en haut qui apporte la salut apparaît à tous les hommes; elle est là pour tout ce qui souffre ici-bas, se rattachant sans doute à Israël en grâce par le résidu fidèle, car «le salut vient des Juifs», mais manifestant déjà son vrai caractère en rapport avec l'état moral du peuple; comme aux jours d'Elie et d'Elisée, méprisée et rejetée en Israël, elle se répandra sur les nations. Dans Matthieu, Hérode et Jérusalem rejettent le Messie-Roi, et la citation d'Esaïe (Matthieu 4: 14-16) montre Israël sous le jugement; dans Luc, au contraire, la citation d'Esaïe (Luc 4: 17-19) nous montre la grâce visitant le peuple, et puis les *Galiléens* rejetant cette grâce, à laquelle ils rendent eux-mêmes témoignage. Jésus s'arrête dans la lecture du prophète là où celui-ci va parler de «la vengeance de notre Dieu», car il n'était pas venu maintenant pour parler de colère et de jugement, mais de la grâce de Dieu envers les pécheurs; et c'est cette grâce que les Galiléens rejettent en la reconnaissant et qui s'étendra sur les nations. Luc ne s'occupe pas du Messie et de sa présentation à Israël, mais de ce que Dieu était en Christ pour l'homme, de ce que l'homme a été pour Dieu, et de l'effet de la grâce dans les cœurs. L'appel de Pierre, par la place qu'il occupe dans chacun de ces deux évangiles, et la manière dont il y est rapporté, se lie admirablement, nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, au sujet général et au fil du récit de chacun d'eux respectivement.

Dans l'évangile de Jean, d'un bout à l'autre, la gloire divine du Fils de Dieu, sa gloire personnelle, est mise en évidence; le «Verbe» a été fait chair et il a habité au milieu de nous dans la gloire d'un Fils unique, faisant connaître Dieu, révélant le Père, Lui qui en même temps est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» et «Celui qui baptise de l'Esprit saint». Mais le Fils de Dieu n'est pas de ce monde; il vient d'en haut et il est ici-bas un étranger: dès le commencement, Jean rend témoignage que le monde ne l'a pas connu, et que les siens, Israël, ne l'ont point reçu. Quelques-uns seulement, en petit nombre, s'attachent à Lui, et recevant, par la foi en Lui, le droit d'être *enfants* de Dieu, deviennent *étrangers* dans ce monde comme Lui; ils ne sont *nés*, ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais *de Dieu*. Jean, en effet, ne parle pas seulement, comme Matthieu, du royaume des cieux et du caractère et de la conduite qui conviennent aux disciples; il ne nous montre pas seulement, comme Luc, la grâce de Dieu et les sentiments nouveaux qu'elle suscite dans un cœur d'homme; mais il présente *Dieu* et la nécessité d'une nouvelle vie, pour être en relation avec Lui dans ce royaume *de Dieu*, qu'on ne peut voir, et dans lequel on ne peut entrer qu'en étant «nés de nouveau», «né d'eau et de l'Esprit». «Tu es Simon, le fils de Jonas; tu seras appelé Céphas, ce qui est interprété Pierre»: un nouvel homme demande un nouveau nom. Il faut aussi, la gloire de Dieu l'exige, la mort du Fils de Dieu, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Christ, dans l'évangile de Jean, ne prêche pas; il converse avec les Juifs ou avec les foules, il entre en relation personnelle avec les âmes. Le Berger entre dans la bergerie qui est Israël; il appelle et rassemble ses propres brebis; il marche devant elles et les mène dehors, et il amènera aussi les autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, savoir celles qui sont d'entre les nations, et il met sa vie pour les brebis. Il est sorti d'auprès du Père et il est venu dans le monde, — et puis il laissera le monde et s'en ira au Père et il y préparera une place avec Lui pour les siens.

Quant à Marc, nous l'avons déjà dit, il nous présente Christ «le Serviteur» dans son service actif dans l'évangile: une introduction sommaire de quelques versets seulement nous amène à ce moment où, «après que Jean eut été livré, Jésus vint de Galilée, prêchant l'évangile du royaume de Dieu et disant: Le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché. Repentez-vous et croyez à l'évangile...». On peut dire que le récit de Marc commence proprement quand Jésus se met à prêcher l'évangile et appelle Simon et André et les deux fils de Zébédée à le suivre pour devenir pêcheurs d'hommes: les quelques lignes qui précèdent ne sont qu'une courte préface.

## Les gloires - Romains 1-8 et 9-11

---

Il y aura une scène de gloire quand le royaume viendra. Nous parlons ordinairement de la «gloire» comme si elle n'avait que ce caractère; mais c'est là une erreur. Il y aura, il est vrai, une manifestation publique de gloire quand le royaume viendra; il y aura de la gloire dans les circonstances extérieures de la scène. Mais nous connaissons par l'évangile, maintenant déjà, une gloire d'un caractère bien plus excellent. Dans l'évangile, Dieu lui-même est manifesté; et Dieu est un objet bien plus merveilleux que toutes les circonstances de n'importe quel état de choses. La gloire de l'évangile est une gloire *morale*, je l'accorde, non une gloire matérielle ou de circonstances; mais elle est une gloire du caractère le plus élevé. Dans l'évangile, je le répète, Dieu lui-même est manifesté, le Dieu juste, et pourtant le Sauveur: la justice et la paix se sont ainsi entre baises et marchent ensemble; et ce résultat, nul autre que Dieu lui-même, et par la voie de la croix, n'aurait pu l'amener.

L'évangile invite les pécheurs à respirer, si je puis dire ainsi, l'atmosphère du salut, à avoir communion avec Dieu en amour, et à maintenir cette communion dans la liberté et l'assurance, et il y a, dans ces pensées et ces vérités, une gloire plus excellente que toute autre.

Satan intervint dans l'oeuvre de Dieu, et la ruina dans son état de création. Mais Dieu aussitôt intervint dans l'oeuvre de Satan, et la renversa pour toujours, faisant procéder «la viande de celui qui dévorait et du fort procéder la douceur» (Juges 14: 14). Ceux qui les premiers reçurent l'évangile de Dieu, Adam, Eve et Abel, saisirent très différemment la gloire de l'évangile. Par elle (\*), Adam fut merveilleusement enhardi, en sorte qu'à sa voix, il sortit de dessous les arbres du jardin, sous lesquels il avait voulu cacher sa faute et reparut devant Dieu, nu comme il l'était. Sa hardiesse ne fut pas confondue, car il fut bien reçu. Eve triompha dans ce glorieux évangile, et se réjouit. «J'ai acquis un homme de par l'Eternel», s'écrie-t-elle, dans la joie de la promesse qui lui avait été faite touchant sa semence. Abel offrit la «graisse» avec la victime. Il saisit la promesse sous son côté le plus beau et le plus réjouissant; il vit que l'Auteur de la promesse trouverait en elle ses propres délices; il reconnut que l'évangile, en même temps qu'il sauvait le pécheur, était la joie aussi bien que la gloire de Dieu. C'est ce qu'exprimait «la graisse» qu'il offrit sur l'autel avec la victime.

(\*) Selon rectificatif paru à la page 400 de cette même année, cette phrase aurait, en effet, besoin d'être complétée pour présenter un sens vrai, C'est sa trop grande abstraction qui la rend obscure. Lisez-la donc ainsi : «Par elle [la gloire de l'Evangile, dont un reflet apparaît dans la sentence même prononcée par l'Eternel contre le serpent] et après sa propre condamnation, Adam fut merveilleusement enhardi... et fut bien reçu». La preuve en est qu'il appela le nom de sa femme Eve ou Vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants, et que Dieu fit à Adam et à Eve des tuniques de peau — pour la confection desquelles la mort avait dû intervenir, — et qu'il les en revêtit.

Ces différentes manières de saisir Christ, la foi qui donne la hardiesse, la foi qui inspire la joie, la foi qui pénètre les profondeurs de la croix, sont pour l'âme pleines de puissance.

## L'intimité divine

---

L'intimité, qui existe entre le Seigneur et ses élus, surpasse, on peut le dire, tout ce qui en est connu ailleurs. Les anges font son commandement, ils se tiennent devant Lui, ils ont gardé leur première origine, et ils excellent en cette force qui fait sa volonté (Psaumes 103: 20); mais ils ne sont pas là où sont les pécheurs élus. Ils apprennent *par l'Eglise* la sagesse diversifiée de Dieu (Ephésiens 3: 10); mais *à nous*, Christ a fait connaître tout ce qu'il a reçu de son Père (Jean 15: 15).

Le Sauveur entre dans la connaissance des secrets du coeur du pécheur, tandis qu'il communique à celui-ci les secrets du coeur de Dieu. C'est là de l'intimité, et il y a dans cette intimité, que nous la contemplons au puits de Sichar, ou dans l'histoire d'Abraham ou de Moïse, de David ou de tant d'autres, quelque chose de merveilleux, et d'infiniment doux pour le coeur. L'Ecriture, et par la doctrine et par des images, nous fait connaître cette intimité pour que nous y croyions et que nous en jouissions.

L'Esprit de Dieu dans l'épître aux Romains, par le moyen de l'apôtre Paul, conduit les siens dans deux sentiers différents, celui de *la grâce*, décrit dans les chapitres 1 à 8, et celui de *la connaissance*, développé dans les chapitres 9 à 11.

Il nous trouve dans un état de ruine, et il nous prend là où nous sommes, dans nos péchés, des pécheurs qui n'atteignent pas à la gloire de Dieu et qui sont en révolte contre Dieu et éloignés de lui. C'est le point de départ. Mais le Saint Esprit nous amène, des profondeurs de notre misère jusqu'à la hauteur de Dieu, de notre état de ruine aux richesses et aux merveilles de sa miséricorde et enfin il nous établit sur un lieu élevé, d'où nous pouvons défier tous nos ennemis, et où nous dominons tout ce qui peut être contre nous. Qui sera contre nous, dit celui qui est arrivé là? Qui nous accusera? Qui nous condamnera? Qui nous séparera?

Nous ayant conduits ainsi tout le long de cette voie de la grâce, et ayant vidé pour toujours toutes les questions qui pouvaient s'élever contre nous, l'Esprit nous conduit aussi, tout le long de la voie de la connaissance, dans cette voie où nous apprenons, non pas ce qui nous concerne comme pécheurs, mais les richesses diversifiées et les secrets des conseils divins, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'Esprit ne laisse pas le pécheur sauvé dont il a pris la main qu'il ne l'ait établi sur un autre lieu élevé, et qu'il ne l'ait mis dans un autre ravissement, qui n'est pas la joie triomphante du bonheur sous les dons de la grâce, telle qu'elle est exprimée à la fin du sentier précédent (voyez Romains 8: 31-39), mais la joie qui résulte de la connaissance des voies et des desseins de Dieu par la lumière des communications divines qui nous sont faites à leur égard.

Tout cela n'est-il pas de l'intimité? Dieu, commençant par ramener dans la maison du Père un pauvre proscrit, le rendant tel qu'il puisse se tenir dans sa présence, l'y établissant dans la liberté, la force et la joie, et puis lui révélant tous ses conseils!

La femme de Sichar fut instruite dans la première de ces voies, mais non pas dans la seconde, au moins pour lors: et cela était parfaitement juste. Le Sauveur lui dit tout ce qu'elle était, et puis se manifesta lui-même à elle, de telle sorte que le coeur de la femme fut rempli de cette joie qui couronne le premier des deux sentiers que nous a tracés l'épître aux Romains; mais le temps n'était pas encore venu de lui faire connaître le second de ces sentiers.

Mais si nous regardons en arrière, aux chapitres 18 et 19 de la Genèse, nous verrons un pécheur sauvé, un saint de Dieu conduit dans chacun de ces deux sentiers, dans celui de la grâce et dans celui de la connaissance des conseils de Dieu, ou plutôt, un pécheur sauvé déjà arrivé au bout du premier, et de là conduit tout le long du second.

L'Eternel apparaît à Abraham, comme il était assis à la porte de sa tente, près de Hébron. Abraham le connaît bien, et il se lève, va au-devant de lui, se prosterne en terre, et lui offre «une bouchée de pain pour le fortifier»: son offre est acceptée, le repas est préparé et Dieu mange à la table d'Abraham. Ainsi Abraham jouit de la grâce dans laquelle il est (comparez Romains 5: 2). La présence de Dieu est sa demeure. Il nous présente l'image d'une âme qui peut tenir le langage des versets 31-39 du chapitre 8 de l'épître aux Romains. Mais placé là, il est prêt à marcher plus loin en compagnie de son divin Maître, et il

fait ainsi. Ils se lèvent ensemble de dessous l'arbre où le repas a eu lieu; et pendant qu'ils marchent, ensemble, l'Eternel communique ses secrets à Abraham.

Quelle intimité est semblable à celle-ci: «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père» (Jean 15: 15). Ce n'est pas ainsi que les anges nous sont présentés, ni Adam, non plus dans l'innocence du jardin d'Eden; mais c'est la part des pécheurs sauvés, et cela, sans usurpation. Ils prennent le caillou blanc et y lisent un nouveau nom que nul ne connaît sinon celui qui le reçoit (Apocalypse 2: 17).

L'évangile de Jean et l'Apocalypse de Jean nous présentent les mêmes choses. Dans l'évangile, un pécheur après l'autre est amené et conduit dans la voie de la grâce, tiré des profondeurs de sa misère et mis en possession des gloires divines, du salut et de la paix, pour qu'il se réjouisse dans le triomphe qui clôt le chapitre 8 de l'épître aux Romains. Dans l'Apocalypse, Jean lui-même (lui, un pécheur sauvé, déjà arrivé au bout du sentier de la grâce), est conduit tout le long de la voie des conseils divins, il est instruit des secrets des sceaux, des trompettes et des coupes, jusqu'à ce qu'il soit laissé devant la sainte Jérusalem, dans une extase pareille à celle qui couronne le chapitre 11 de l'épître aux Romains.

Quelles voies merveilleuses! Au terme de l'une, le pécheur, sauvé d'un salut sûr et éternel, triomphe dans la position à laquelle il a été amené. Au terme de l'autre, le saint triomphe dans la contemplation des conseils de Dieu, qui tous lui ont été révélés, en sorte qu'il peut désormais marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Quel mal atteindrait l' élu de Dieu que le Seigneur «prend plaisir d'honorer» (comparez aussi Esther 6: 6 et suivants)

J'ajouterai encore que les Psaumes 23 et 24 sont l'expression des sentiments d'une âme qui marche dans ces deux voies de la grâce et des conseils de Dieu, qui nous occupent ici. Dans le Psaume 23, le saint poursuit le sentier dans lequel la grâce l'a placé: il compte par conséquent sur tout ce dont il pourra avoir besoin. Toutes choses sont à lui, et il peut avoir besoin de toutes. Il sait qu'il est sous la conduite et les soins d'un Berger qui peut les lui donner toutes: édification, rafraîchissement, relèvement, un bâton et une houlette pour traverser la vallée de l'ombre de la mort, une table abondante et une coupe qui déborde, une onction d'huile pour la présence même de ses ennemis, et une position de bonté et de grâce, qui durera jusqu'à ce que le sentier se termine dans la maison du Seigneur, et que les soins, la direction et les ressources de la grâce aboutissent là où le saint est chez lui, dans la gloire. Ainsi le pécheur sauvé contemple son propre bonheur et le célèbre dans le secret de son coeur, comme l'y instruisent les chapitres 1-8 de l'épître aux Romains; on le *voit*, dans ce Psaume, sur le sentier que l'Écriture *place devant lui*.

Dans le Psaume 24, le saint poursuit un chemin éclairé d'une merveilleuse lumière, sur lequel l'Esprit de sagesse et de révélation l'a placé. Il contemple, non son propre bonheur et les bénédictions dont il est comblé, comme dans le Psaume 23, mais les desseins de Dieu, les secrets des conseils divins, les gloires de Christ, ses actes, ses jugements, ses vertus, ses titres, sa destinée. Il écoute en esprit cette salutation qui attend Christ aux portes mêmes du séjour de la gloire, lorsqu'il aura accompli le jugement qu'il devait exécuter, et maintenu le caractère qu'il devait manifester, aux acclamations qui lui sont adressées là de la part de ceux qui prenaient plaisir à entendre toujours de nouveau le récit de ses faits et de ses gloires. Ainsi le pécheur sauvé contemple la sagesse et les voies de Dieu; non la grâce qui l'a visité, mais les conseils de Dieu qui ont donné à Christ sa place et ses gloires; on le *voit* sur le sentier que les chapitres 9-11 de l'épître aux Romains *avaient ouvert devant lui*.



## La Sunamite - 2 Rois 4

---

Dans les jours de l'ancienne alliance, on voit le Seigneur suscitant de nouvelles ressources en face de toujours nouvelles fautes et la foi toujours prête à faire usage de ces ressources, par fois même les prévoyant et les attendant. Tout ce qui est confié à l'homme ou à son administration, toujours de nouveau faillit; mais les ressources de Dieu sont inépuisables, et la foi est tranquille et ferme.

Quand Israël, dans le désert, eut fait le veau d'or, et eut ainsi transgressé le premier article de l'alliance sous laquelle tout était alors placé, Moïse agit comme quelqu'un qui compte trouver en Dieu ce qui était nécessaire pour faire face à la situation (Exode 33; 34).

Quand le peuple, introduit par Josué dans le pays de la promesse, transgresse encore une fois l'alliance, comme il a fait souvent, le Seigneur, par l'énergie de l'Esprit, suscite des Juges pour le délivrer, et la foi regarde à eux pour cette délivrance.

Quand, plus tard, la sacrificature se fut déshonorée elle-même, et que le nom de «I-Cabod» eut été inscrit sur le peuple, Dieu avait en réserve, dans le lieu secret de son conseil, un «prophète» (nouvelle et étrange ressource) et Samuel, comme tel, par la foi amène jusqu'à Eben-Ezer, «le secours de Dieu» pour un peuple déchu (1 Samuel 7: 12).

Quand, avec le temps, le royaume se ruine lui-même, comme le peuple dans le désert et puis sous les Juges, avait fait, et que le trône et la maison de David sont dans la poussière et Israël en captivité, la foi encore attend, assurée qu'elle est que Dieu n'a pas failli, quoique tout d'ailleurs soit ruiné. Que le temple soit désolé, que l'arche ait disparu, que tout ce qui est sacré soit perdu, que la terre elle-même soit devenue la propriété des incirconcis, et le peuple de Dieu, l'esclave du gentil, — toutefois un Daniel, un Néhémie, et d'autres coeurs fidèles comme eux, peuvent garder leur nazaréat et attendre de meilleurs jours, de nouvelles manifestations de ce que Dieu est et de ce qu'il a en réserve pour Israël.

Les chutes de l'homme ne peuvent épuiser ainsi les ressources de Dieu, ni rendre la foi éperdue.

Mais, dans les jours de la nouvelle alliance, nous avons à remarquer quelque chose d'un peu différent, savoir l'entière satisfaction que trouve la foi en ce de quoi Dieu l'a déjà pourvue, et le soin jaloux que prend l'Esprit pour que nous en fassions usage et pour que nous nous en tenions à cela seul, parfaitement assurés que nous avons là, de la part de Dieu, ce qui est capable de pourvoir à toutes les nouvelles difficultés qui peuvent surgir.

La différence entre les temps d'autrefois et les temps d'aujourd'hui consiste donc en ceci: c'est que la foi, dans d'autres jours, comptait sur ce qu'elle avait encore à recevoir, tandis que maintenant elle s'attache à ce qu'elle a déjà reçu et s'en tient à cela; car elle a reçu Christ, la fin de toutes les ressources divines.

Nous n'avons qu'à lire les épîtres pour nous convaincre de ce que j'avance ici. Christ, le Christ de Dieu, et les Ecritures, la parole de sa grâce, sont devenus notre permanente ressource. Voyez comment l'Esprit, dans les épîtres, tient le coeur dans ce que nous possédons déjà, et en quoi nous pouvons nous glorifier; et assurément, la foi s'empare de la pensée de l'Esprit et se l'approprie. Les épîtres ne nous parlent-elles pas de Christ comme de celui qui est tout pour nous, nous exhortant à marcher en lui comme nous l'avons reçu; à être édifiés en lui comme nous avons été enracinés en lui; à tenir ferme, et à persévérer dans les choses que nous avons apprises déjà; et à rejeter toujours tout ce qui n'est pas Christ et sa parole? (Colossiens 2: 6; Ephésiens 3: 14-16 etc.). «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce» (Actes des Apôtres 20: 32), tel est le langage de l'apôtre!

Telle est donc la différence qui existe entre les ressources de la foi aux temps de l'ancienne alliance et dans ces derniers temps; mais il y a aussi une analogie entre le passé et le présent, en ce que les fautes de l'homme, le désordre et la confusion qui en résultent, dans la scène qui nous entoure, caractérisent l'un et l'autre. La foi aussi est la même; elle connaît les ressources de Dieu et en use au milieu de la ruine de tout; avec cette différence seulement, je le répète, que les ressources dans le passé étaient des choses *nouvelles*, tandis que, maintenant, elles sont *toujours une seule et la même chose*, c'est-à-dire «Dieu et la parole de sa grâce», «Christ» et «les Ecritures». Dans le passé, la foi agissait de cette manière; maintenant, elle agit de cette autre manière.

Quand, dans les jours d'autrefois, comme nous l'avons vu, Israël fit le veau d'or, la foi s'attendait à une nouvelle révélation du nom de Dieu. Quand le peuple, dans sa terre, perdit sa place, sous l'aile de Jéhovah, la foi s'attacha au Juge ou libérateur nouvellement suscité. Quand la sacrificature se fut corrompue, la foi usa du prophète. Quand le royaume fut ruiné, la foi attendait encore, dans l'espérance d'un suprême, sûr et certain secours, par des voies nouvelles adaptées à des circonstances nouvelles, selon cette parole de Mardochée: «Les Juifs respireront et seront délivrés par quelque autre moyen» (Esther 4: 14). Mais maintenant, au milieu de la ruine et du désordre, sous quelque forme que ce soit, la foi possède Dieu et sa parole, Christ et l'Écriture, sûres et invariables ressources de chacun des jours du Nouveau Testament. La foi fait usage non pas de quelque chose de nouveau, mais de ce qui a été donné en grâce, et elle demeure ferme et calme, quelque affligée et humiliée qu'elle puisse être: car «les fins des siècles» nous ont atteints (1 Corinthiens 10: 11). Nous n'attendons pas de nouvelles manifestations, mais nous faisons usage de ce que nous avons, quel que soit l'état de ruine de l'Église, la confusion et le désordre de la chrétienté. La foi retient ferme jusqu'à la fin le commencement de son assurance (Hébreux 3: 15). La foi est préparée pour des chutes dans les administrateurs de Dieu; mais étant arrivée jusqu'à Dieu lui-même, elle demeure tranquille et satisfaite.

La Sunamite nous fournit un exemple de ces voies si belles de la foi (2 Rois 4). Elle n'était ni effrayée, ni ébranlée par un temps de ruine et de confusion; elle y est préparée, sachant ce dont l'homme est capable; mais ayant connu et saisi Dieu et ses ressources, elle est satisfaite et demeure en repos.

L'histoire de cette femme est d'une grande beauté. Au commencement, elle *discerne* le caractère d'Elisée. Sans que personne le lui amène, elle reconnaît en lui «un homme de Dieu» et, comme tel, elle l'accueille et le reçoit dans sa maison. Elle peut compter sur les ressources que Dieu a à son commandement, encore que le royaume soit dans un état de chute; et elle le fait comme il convient. Elle connaît le *caractère* du prophète aussi bien que sa *personne*. S'il est un homme de Dieu, elle s'attendra à trouver en lui les goûts et les sympathies d'un homme de Dieu, et prépare tout en conséquence: une petite chambre haute sur la muraille avec les meubles nécessaires, un lit, une table, un siège, un chandelier. Sa pensée n'est pas d'étaler les trésors de sa maison, mais de recevoir le prophète selon son caractère; et c'est là la *communion*. Son sens est délicat, comme sa foi est forte et intelligente.

La scène est céleste. Je veux dire que tout ce qui se rattache à cette petite chambre, trahit des étrangers célestes sur la terre, dans des jours de corruption et d'apostasie. Les choses étaient alors dans un état de ruine morale complète. La famille d'Achab, la maison d'Omri, était sur le trône, et il n'y avait rien dans le royaume qui fût digne de Dieu. Les choses petites et basses, et elles seules, conviennent au peuple de Dieu alors. Dans les jours de Salomon, il en sera autrement. Maintenant, un lit, une table, un siège, et un chandelier sont tout ce qu'il faut; alors, les serviteurs et leurs vêtements, et tout l'ordre du service (2 Chroniques 9: 3, 4) manifesteront une gloire terrestre et mondaine.

Tout cela est plein de beauté et de sens. La femme reconnaît le témoin de Dieu dans ces jours mauvais; elle sait que Dieu est vrai, encore que tout homme soit menteur; elle sait que si les fondements sont ruinés, Dieu est encore au temple de sa sainteté. Dans ces jours mauvais, elle voit la ressource de Dieu dans le prophète. Celui-ci est un étranger, un homme solitaire, une sorte de Jonas dans Ninive qui n'est ni annoncé, ni accrédité. Mais elle le reconnaît; et, l'ayant reçu, elle tient ferme par lui. Son mari peut parler de nouvelles lunes et de sabbats; Elisée lui-même peut parier de son bâton et de son serviteur, pour elle le prophète, le vase de Dieu, est tout; il avait été le commencement de son assurance, elle veut le tenir ferme comme tel jusqu'à la fin. Car la foi dans ces jours-là, comme aux jours d'aujourd'hui, s'attachait aux ressources de Dieu. La foi comptait toujours de nouveau sur de nouvelles ressources, à mesure que de nouvelles difficultés surgissaient; mais tandis que ces ressources étaient dans la main de Dieu pour son peuple jusqu'à ce qu'elles eussent fait place, à cause d'une nouvelle chute, à de nouvelles ressources, la foi s'attachait à elles. Ainsi la Sunamite s'attache au prophète, alors que tout, dans le royaume des dix tribus, était en ruine, soit sur le trône, soit dans le sanctuaire.

## L'amour entre vous - Jean 13: 35

---

Il n'est que trop évident que l'état actuel de l'Eglise rend l'exercice de l'amour fraternel difficile et que le témoignage à cet égard est des plus chétifs. Toutefois l'obligation d'avoir de l'amour entre nous — d'aimer tous les frères — reste entière. Les difficultés ne peuvent pas détruire cette obligation et annuler la parole du Seigneur qui dit: «c'est ici mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés (Jean 15: 12). Je crois donc qu'à cause même de ces difficultés et vu l'importance du sujet, il est d'autant plus nécessaire de nous appliquer et de nous exhorter à «avoir de l'amour entre nous».

«Quiconque aime celui qui a engendré, aime celui qui est engendré de lui» (1 Jean 5: 1). Voilà une déclaration importante au sujet de l'amour fraternel. Il ne s'agit pas dans ce passage d'exhortation ou de commandement; c'est l'affirmation du fait que quiconque aime Dieu, aime aussi les frères. En d'autres termes, si l'amour de Dieu est dans une âme, on est sûr d'y trouver aussi l'amour fraternel. Si je suis né de Dieu, non seulement je l'aime, lui qui m'a engendré, mais j'aime aussi ceux qu'il a engendrés. Il est dans la *nature* de la vie que j'ai reçue, d'aimer; d'aimer Dieu et d'aimer les frères. En face de cette déclaration, il est impossible d'admettre que ceux qui sont nés de Dieu *n'aient pas de l'amour entre eux*. La vie sans doute peut être languissante, chétive, misérable, et, dans ce cas, l'amour fraternel sera faible et pauvre; mais il n'en est pas moins vrai que partout où la vie de Dieu existe, là aussi se trouve l'amour des frères. Je puis dire avec certitude d'un enfant qui vient de naître: voilà un pécheur! le péché est dans la nature de cet enfant; et s'il vit, on verra le péché se manifester en lui. Mais je dis avec la même certitude de quiconque est né de Dieu: voilà quelqu'un qui aime et on verra infailliblement se manifester en lui l'amour fraternel, plus où moins sans doute, mais il se manifestera. Car Satan ne peut rien contre la vie que nous avons reçue de Dieu; il ne peut pas la détruire; ce qui aime en nous reste toujours là, mais ce que l'ennemi cherche, c'est d'entraver le développement de la vie, d'en empêcher la manifestation, d'en annuler les effets; c'est ce qu'il a fait avec Christ, c'est ce qu'il ne manque pas de faire avec nous, et avec nous, hélas! ses efforts ne sont pas toujours vains, comme ils l'ont été avec Christ.

Et voilà pourquoi, je pense, la parole nous fournit diverses exhortations au sujet de l'amour entre nous et nous fait sentir la nécessité *d'être enseignés de Dieu* à nous aimer l'un l'autre» (1 Thessaloniens 4: 9). «Ayez entre vous un amour fervent» (1 Pierre 4: 3). «Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi, nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre. Nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu aime aussi son frère» (1 Jean 4). Que l'amour fraternel demeure» (Hébreux 13: 1). Nous avons donc à prendre garde à ces exhortations; et «à prendre garde l'un à l'autre pour nous *exciter* à l'amour» (Hébreux 10: 25), Assez de choses tendent à refroidir l'amour, à le faire sommeiller, à l'endormir! Oh! prenons donc garde! et ne négligeons pas de nous exhorter l'un l'autre par la parole et de nous exciter l'un l'autre à l'amour! Et que Dieu lui-même nous enseigne à nous aimer l'un l'autre!

Le Seigneur dit: «que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés». — «Comme je vous ai aimés!» Si donc nous voulons entendre quelque chose à l'amour fraternel, il faut que nous connaissions l'amour de Jésus pour nous, puisque cet amour est la mesure et le modèle du nôtre: «comme je vous ai aimés». Or la première chose qu'on peut dire et qu'on doit dire de cet amour de Christ, c'est qu'il «surpasse toute connaissance» (Ephésiens 4: 19). On aura beau le contempler jour et nuit, il pourra nous apparaître et nous apparaîtra réellement toujours plus grand; mais nous n'en trouverons jamais le fond, nous n'en découvrirons jamais les limites, car il est sans fond et sans limites; il est infini comme Dieu, il surpasse toute connaissance et il faut nous résigner pour le moment à ne le connaître qu'imparfaitement; mais n'allons pas conclure de ce que cet amour passe toute connaissance, que nous n'avons pas à nous en occuper; tirons la conséquence opposée, et soyons-en sans cesse occupés. C'est notre sûreté et le désir du coeur de Jésus: «demeurez dans mon amour».

Je veux me borner à signaler deux ou trois traits de l'amour de Jésus envers nous, traits plus particulièrement intéressants en rapport avec le sujet qui nous occupe. Et, d'abord, c'est lui qui nous a aimés le *premier*. «Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). Il nous a donc aimés, non seulement quand nous n'avions rien d'aimable, mais alors même que tout en nous était digne de haine, alors que nous n'étions que des pécheurs corrompus et rebelles. Rapprochons de ce fait si bien constaté dans l'Ecriture,

l'enseignement du Seigneur. Voici ce qu'il dit à ses disciples: «Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent... Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? car les pécheurs aiment aussi ceux qui les aiment... Et vous serez fils du Très Haut, car il est bon envers les ingrats et les méchants» (Luc 6: 27-38).

Ainsi l'exemple même du Seigneur et son enseignement nous invitent à aimer *comme lui*, à aimer les premiers, à aimer ceux qui n'ont rien d'aimable, même les ingrats, même les méchants! On dira peut-être qu'il s'agit ici de l'amour du prochain, et non de l'amour fraternel. Soit! Mais je puis légitimement conclure de cet exemple et de cet enseignement que, si, parmi les frères, il y en a de peu aimables, de misérables, de faibles, de pauvres, de méprisés, c'est envers ceux-là, avant tout, que Jésus nous enseigne à exercer l'amour. Aimer ceux qui nous aiment, c'est le propre des pécheurs; peut-être sommes-nous encore un peu pécheurs à cet égard; cette disposition à aimer ceux qui nous aiment est si naturelle! ce penchant est si fort que dix fois on trouvera l'occasion de visiter ceux qui nous aiment et de leur faire du bien, pendant qu'on ne trouvera pas deux fois l'occasion d'agir ainsi envers ceux qui nous aiment moins, ou qui sont moins aimables, moins intéressants! Quoi qu'il en soit l'exemple et l'enseignement du Seigneur sont là pour nous dire comment il nous a aimés et comment nous devons nous aimer entre nous, «que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés».

Un autre trait de l'amour de Jésus envers nous, c'est que cet amour est toujours accompagné de la vérité. «La grâce (autre nom de l'amour) et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1: 17). L'amour divin a ceci de merveilleux, qu'il ne s'est manifesté aux dépens ni de la sainteté, ni de la vérité. Si grand que soit l'amour que Jésus a témoigné aux pécheurs, on n'a jamais pu dire de lui: «Voilà quelqu'un qui tolère le mal et pratique l'amour aux dépens de la Vérité; ou voilà quelqu'un qui flatte les hommes et cache leurs défauts, afin de se les attacher!» Non: Christ, témoin fidèle et véritable, a déclaré l'iniquité de l'homme aussi fidèlement que les compassions de Dieu. Il ne nous a pas caché nos misères; sans doute il ne les a pas exagérées; à cet égard, comme à tous les autres, il a dit la vérité. Quand ses ennemis lui amènent la femme adultère, ils voulaient le mettre dans la nécessité de proclamer la grâce en sacrifiant la vérité; celle-ci est rigoureusement maintenue par le Seigneur... mais aussi l'amour est proclamé... «je ne te condamne pas». L'amour de Jésus s'est exercé envers la Cananéenne, mais il lui dit la vérité sur sa condition avec une certaine apparence de dureté. Il jette dans l'âme de la Samaritaine une parfaite lumière sur son état: «tu as eu cinq maris et celui que tu as n'est pas ton mari...» voilà la vérité; mais l'amour coule là à pleins bords! Il en est de même avec la pécheresse qui vient chez Simon; de même avec le prodigue, de même partout et toujours la vérité accompagne l'amour, et l'amour la vérité.

Le monde peut dire de son amour qu'il est aveugle; mais l'amour divin est clairvoyant et dit vrai — «étant vrais dans l'amour» (Ephésiens 4: 15); il se réjouit avec la vérité (1 Corinthiens 13). Jamais donc l'amour fraternel ne consistera à fermer les yeux sur nos misères réciproques; il ne dira pas aux frères: «Passez sur mes défauts, je passerai sur les vôtres». Car nul ne nous aime comme celui qui nous dit notre fait, qui nous dit la vérité. Je fais des sottises indignes d'un chrétien, je déshonore le nom de Christ, et je marche dans un chemin qui me mène à un jugement, et mon frère qui le voit se tairait! L'amour serait muet! Non! L'amour reprend, l'amour censure, l'amour dit vrai. Quand il soigne une plaie, qu'il la nettoie, la lave, il fait mal au patient; celui-ci crie, s'irrite, repousse la main que l'amour fait mouvoir; mais l'amour lave, lave toujours, bande la plaie, et, la plaie étant lavée et bandée, l'amour est satisfait, son but est atteint. «Ainsi donc, frères, dépouillant le mensonge, parlons la vérité, chacun à notre prochain, car nous sommes membres les uns des autres» (Ephésiens 4: 15).

Le commencement du chapitre 6 aux Galates nous fait voir quel est *l'esprit* qui doit présider à l'exercice de l'amour entre nous, surtout lorsqu'il a pour but de s'occuper d'une faute, du mal. Celui qui veut exercer l'amour en redressant, en reprenant, doit le faire «dans un esprit de douceur et en prenant garde à lui-même».

Car si, avant tout, l'amour dit la vérité lors même qu'elle est dure à entendre, il «use aussi de longanimité; il est plein de bonté; il ne se vante pas, ne s'enfle pas, ne s'aigrit pas; il supporte tout, croit tout, espère tout et endure tout» (1 Corinthiens 13). Nous savons tous que s'occuper du mal est non seulement une affaire désagréable, mais aussi difficile et délicate. Cependant, si c'est vraiment en amour qu'on s'en occupe, en prenant garde à soi-même, le cœur purgé de toute prétention, alors les choses

seront bien simplifiées; le mal sera mis dans tout son jour par la vérité qui accompagne l'amour, et l'amour sera là pour soigner et bander la plaie. J'ai toujours vu que, si celui qui s'occupe du mal est enflé, celui en qui le mal se trouve et dont on s'occupe, oppose enflure à enflure; l'orgueil de l'un excite l'orgueil de l'autre; la conséquence en est que la plaie grandit, le mal s'étend et s'envenime; tandis que, s'il y a amour pur et vérité, celui qui se trouve sous l'action de ces deux *agents* résiste rarement.

Mais, grâce à Dieu! l'amour fraternel a à s'occuper d'autres choses que de fautes, de misères, de mal. Il y a des ignorants à instruire, des affligés à consoler, des malades à soigner, des pauvres à nourrir et à vêtir. L'amour a de quoi s'occuper, se satisfaire; les occasions ne manquent pas. Car «mes petits enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité» (1 Jean 3: 18). Car, «si un frère ou une soeur sont nus et manquent de leur nourriture de tous les jours et que quelqu'un d'entre vous leur *dise*: Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, et que vous ne leur donniez pas les choses nécessaires pour le corps, quel profit y aura-t-il?» (Jacques 3: 15, 16).

## Adorateur et ouvrier - 2 Timothée 2 - Mackintosh C.H.

---

Il n'y a rien de si préjudiciable aux âmes, que d'intervertir l'ordre des vérités de la Parole, d'en changer la place, et de faire confusion entre des choses qui diffèrent, d'après l'intention divine. — Si quelqu'un enseigne l'erreur d'une manière évidente et positive, nous pouvons nous mettre en garde contre lui; mais s'il vient à nous avec des vérités, il est vrai; mais des vérités hors de leur place, faussement appliquées, alors nous risquons beaucoup d'être induits en erreur.

Ainsi, par exemple, il se trouve dans le chapitre que nous avons indiqué plus haut, des expressions qui ne s'appliquent qu'à une personne qui est déjà *passée, de la mort à la vie*; comme celle de *ouvrier*, — *bon soldat*, — *vase sanctifié*. Si l'on faisait l'application de ces termes à une âme qui n'aurait pas encore trouvé, dans le parfait sacrifice de la croix, le repos de sa conscience chargée, elle se trouverait assurément plongée dans une confusion et une perplexité sans espoir. — En effet, si un pauvre pécheur, perdu sans ressource, tourne ses regards vers la porte de la maison du Père, et qu'il la trouve barricadée par les *si*, les *mais*, et les conditions d'un froid et sombre légalisme, que peut-il faire, sinon de tomber dans le désespoir? — Et pourtant que de fois il en est ainsi! Combien souvent n'arrive-t-il pas que les devoirs, les obligations, qui n'incombent qu'aux vrais croyants, sont néanmoins pressés sur la conscience des irrégénérés! Les effets d'une application si peu judicieuse de la Parole sont les plus déplorable. Les âmes angoissées tombent dans le découragement; — les consciences chargées voient s'aggraver encore leur pesant fardeau; — les coeurs qui pendant si longtemps ont soupiré après la paix, et qui ont fait tant et de si pénibles efforts pour la trouver, la cherchant partout et en tout, excepté en Jésus et en son précieux sang, ces pauvres coeurs sont jetés par terre, plongés dans une tristesse sans espoir; — et tout cela, par suite du déplorable système qui consiste à confondre ces deux choses si différentes, savoir: le moyen fixé de Dieu pour devenir un *adorateur* heureux, et celui qui est indispensable pour être un *ouvrier* utile.

De quelle importance n'est-il donc pas de les distinguer! Combien n'est-il pas essentiel de faire voir au pécheur, angoissé dans sa conscience, que l'oeuvre qui peut faire de lui un adorateur béni a été complètement achevée sur la croix, il y a déjà plus de 18 siècles! combien n'est-il pas nécessaire de conduire une telle âme entièrement en dehors d'elle-même, pour lui faire diriger ses regards, regards de foi, sur *le sacrifice de Jésus offert une fois pour toutes*. Il est absolument impossible qu'on puisse jouir d'une paix vraie, solide, éternelle; ou qu'on puisse présenter à Dieu un culte vraiment spirituel, jusqu'à ce que la conscience soit purifiée par le sang de la croix. Avant que je puisse respirer librement, pour marcher à l'aise, et que je sois en état d'adorer au dedans du voile, il faut que je sache que, non seulement, toutes les exigences de ma conscience, mais bien plus, que tous les droits du trône de Dieu, ont été pleinement satisfaits par Celui qui mourut à ma place. Il n'y a point là de *si*, ni de *mais*, ni aucune condition. La porte est tenue ouverte aussi largement que le coeur du pécheur puisse le désirer. Tout ce que le pécheur est dans *sa nature* — dans sa *condition*, — et dans les terribles *conséquences* de son état, tout cela a été divinement et parfaitement réglé à la croix.

Dieu peut dire maintenant: *Garantis-le, afin qu'il ne descende pas dans l'abîme*, — non pas parce qu'il a gardé tous mes commandements, ou même qu'il ait essayé de tout son coeur de les garder, sans pouvoir y réussir; non pas, parce qu'il s'est, sincèrement repenté et qu'il se propose de mener une vie toute nouvelle: — mais, parce que: *J'ai trouvé la propitiation* (Job 33: 24). — Voilà la source de la vraie paix. Dieu savait, d'une manière parfaite, à quel taux devait se monter la propitiation exigée; — cette propitiation, Il l'a *Lui-même trouvée*; — Il l'a trouvée *tout entière*; — et Il l'a trouvée *pour moi*.

Lecteur, arrêtez vous ici. Voyez, dans le sang précieux de Jésus, le taux complet de cette rançon, placé sous les yeux de la sainteté infinie! Considérez bien sa valeur! Ecoutez-en la voix! Croyez-y! Reposez-vous là-dessus avec une entière confiance! — Il ne vous est pas demandé de placer dans la balance divine le plus petit fétu venant de votre part, pour en compléter la valeur. Jésus a tout payé. Et Dieu, en ressuscitant Jésus d'entre les morts; en le faisant asseoir sur son trône, à la droite de la Majesté, dans les lieux très hauts, Dieu a, pour ainsi dire, publié par-là, en présence de toutes les intelligences créées, et proclamé dans l'univers entier, ce témoignage: *J'ai trouvé la propitiation*.

Il est inutile que vous disiez: — «Je suis trop méchant, pour avoir jamais le repos de mon âme. J'essaie bien de vivre mieux; et néanmoins je suis toujours le même. Plus je fais d'efforts pour cela, plus je me vois

mauvais. Je tâche de garder les commandements; j'assiste aux exercices religieux; quelquefois j'entends jusqu'à trois sermons, le jour du dimanche. Je fais tout ce que je puis; et cependant, je ne puis pas trouver la paix; je ne suis pas heureux: malgré tout, je ne puis pas parvenir à l'assurance que mes péchés me sont pardonnés». — Cher ami! Tout cela, c'est le *moi*. Il vous faut regarder entièrement ailleurs qu'à ce pauvre, à ce misérable, à ce coupable *moi*, qui ne mérite que l'enfer. — Dieu dit: *J'ai trouvé la propitiation*. — Est-ce qu'il l'a trouvée en vous, ou hors de vous? — Est-ce qu'Il dit: J'ai trouvé quatre-vingt-dix-neuf parties de la propitiation; et toi, tu dois trouver la centième? — Oh! non, Dieu l'a trouvée *tout entière*. Il a Lui-même fait *tout* ce qu'il savait être nécessaire; et Il vous en fait annoncer la bonne nouvelle, afin que vous puissiez *entendre et vivre*.

Mon cher lecteur, ne lisez pas une ligne de plus de cet article, que votre coeur fatigué n'ait trouvé le repos dans cette propitiation de Dieu. Il ne vous demande pas de payer la moindre obole; mais Il vous déclare qu'Il a Lui-même tout payé. Prenez-le sur sa parole; — Confiez-vous en son amour; — appuyez-vous sur *sa* propitiation. Que le Saint Esprit veuille ouvrir vos yeux pour voir, et votre coeur pour comprendre et croire les choses qu'Il a faites pour votre éternelle paix! Alors, — mais non pas auparavant, — vous serez un *adorateur*, — un adorateur purifié, — un adorateur heureux et béni.

Et, de plus, c'est seulement quand vous serez devenu ainsi un vrai adorateur, purifié, que vous pourrez être un *ouvrier*, appelé à vous purifier, pour être un vase utile au Seigneur. Essayer d'être ouvrier, avant d'être adorateur, c'est le rebours de l'ordre de Dieu; c'est faire naufrage quant à l'un et à l'autre de ces deux privilèges. Il faut mettre les choses où Dieu les met, et les y laisser. C'est quand le lépreux avait été déclaré net, qu'il commençait à laver ses habits (Lévitique 14: 8). S'il avait entrepris de le faire auparavant, il aurait souillé l'eau, au lieu de se purifier lui-même.

*Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu* (2 Corinthiens 7: 1). — Voilà le moyen d'être un ouvrier purifié, — un vase sanctifié, — un serviteur utile. *Si quelqu'un se purifie de ceux-ci*, dit l'Apôtre à son fils Timothée, en parlant des vases à déshonneur de la grande maison: — *il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au Maître*, un instrument *préparé pour toute bonne oeuvre* que son Maître lui donnera à faire (2 Timothée 2: 21). — *Etre purifié*, quant à ma conscience, par le sang de Jésus, c'est une chose; *me purifier* moi-même de toute la souillure de la scène qui m'entoure, par la puissante action de la vie divine qui est en moi, c'est une autre chose, toute différente. Ces deux choses doivent demeurer distinctes. Les confondre, c'est détruire la nature entière du christianisme; — c'est ravir à l'âme sa paix, — c'est anéantir le témoignage.

Le chrétien est appelé à un combat continu. Au moment où son âme trouve la paix en Jésus, le combat commence. C'est quand la proclamation de la victoire retentit pleinement et clairement à l'oreille de la foi, que la bataille commence. Ce que je viens de dire peut embarrasser l'intelligence naturelle; mais la foi le comprend parfaitement bien. Le chrétien est tout à la fois un vainqueur et un combattant. Il plante son pied sur *le fondement de Dieu, qui demeure ferme*, — si ferme que la puissance de Satan ne peut l'ébranler; — puis, dans la jouissance de la paix que ce ferme fondement lui procure, et non dans un esprit de servitude, de doute ou de crainte, *il se retire de l'iniquité* (verset 19). — Et quel est son but, en se retirant de l'iniquité, en se purifiant ainsi lui-même? Est-ce de pouvoir être un adorateur? En aucune manière. Il doit l'être déjà avant que le combat ne commence. Et pourquoi donc? c'est afin qu'il soit un ouvrier purifié, — un vase propre, — un instrument convenable, que le Maître puisse employer pour porter sa bénédiction à d'autres. Voilà qui est tout à fait simple et aussi pratique que c'est simple.

Lecteur chrétien! vous qui avez goûté la réalité d'une conscience purifiée, *est-ce que vous invoquez le Seigneur d'un coeur pur?* — Et ce que vous combattez pour *fuir les désirs de la jeunesse, et pour rechercher la justice, la foi, l'amour et la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur* (verset 22)?

Peut-être vous trouvez-vous disposé à dire: — «Je vois autour de moi une confusion si désespérante, et — des divisions si fâcheuses, que je ne sais *avec qui* me réunir, ni *où* trouver un sentier pour mes pieds». Eh bien! cela peut être; mais mettez ceci dans votre coeur: — Si l'église professante était brisée en dix mille fois plus de fragments qu'elle ne l'est; si les divisions, la confusion devaient, comme une marée dévastatrice, passer sur la chrétienté tout entière, cependant chaque chrétien serait encore tenu de se *séparer de l'iniquité*, dès le moment qu'elle lui serait évidente. Le chrétien est *toujours* appelé à se purifier

des vases à déshonneur. Et, bien plus, c'est en proportion de sa fidélité à se séparer ainsi, — à se purifier, — qu'il deviendra un vase utile au Maître.

Remarquez bien qu'il n'est pas question ici de vues ou d'opinions particulières, sur des questions ecclésiastiques. Non, il s'agit de choses bien plus profondes, bien plus personnelles, bien plus pratiques. Où que ce soit que vous vous trouviez placé, vous êtes appelé à ce sérieux combat, — à cette noble oeuvre, — de vous purifier, afin que le Seigneur Jésus puisse se servir de vous. — Comment répondez-vous à cet appel? Est-ce que vous aspirez à une communion plus étroite, et à une ressemblance plus grande avec Christ? Vous sentez-vous malade, en voyant cette profession froide et sans vie d'aujourd'hui; — ce formalisme desséchant qui semble se déployer toujours davantage sur l'Eglise professante? — S'il en est ainsi, alors marchez, marchez avec les besoins spirituels, que le Seigneur prendra plaisir à combler, en vous dirigeant dans tout ce qui Lui est agréable. Que «en haut et en avant» soit la devise distinctement inscrite, sur toutes vos démarches et sur tous vos sentiments. Ne vous contentez jamais de quoi que ce soit en dessous de *la jouissance de Christ*. C'est là votre privilège; que ce soit le tout de votre vie.

Ne demandez pas: Quelles difficultés y a-t-il dans telle ou telle marche? Quelles épines se rencontrent en ceci ou en cela? — Mais faites-vous plutôt cette question-ci: Où est-ce que je pourrai trouver le plus d'avantages pour mon âme? Où, et par quels moyens pourrai-je le plus possible goûter et savourer l'amour de Christ? — Ayez besoin de respirer l'atmosphère de sa présence; — cherchez les eaux vives de son Esprit; — désirez de marcher sur ses traces et de croître à sa ressemblance.

Enfin, souvenons-nous tous que c'est *la sincérité de nos efforts pour parvenir*, et non pas *la mesure à laquelle nous sommes parvenus*, — qui forme le doux lien de la communion fraternelle. — Si, par exemple, l'apôtre Paul s'était rencontré avec un jeune chrétien, en qui il eût aperçu des désirs et des efforts sincères pour Christ, il aurait été en pleine communion avec lui. Mais si l'apôtre eût dû prendre, comme condition de communion, la mesure de connaissance et le degré de spiritualité, auxquels il était lui-même parvenu, alors ce jeune frère en eût été exclu. — Pour la communion fraternelle, la question n'est pas: Etes-vous à ma hauteur? Mais c'est plutôt celle-ci: Invoquez-vous le Seigneur d'un coeur pur? Les désirs sincères de votre coeur sont-ils franchement tournés vers Christ?



## Le service

---

Le vrai service est pour Christ qui est à la fois Seigneur et Maître. Bien que nous puissions être les «serviteurs de l'assemblée» (Colossiens 1: 25; Romains 16: 3), l'assemblée n'est pas notre maître. Nous servons et nous devons servir l'église, mais en prenant les ordres du Seigneur, et c'est pour lui et dans sa dépendance, que nous devons servir qui il veut, là où il le veut, et de la manière dont il le veut. Le vrai service découle naturellement de la vie, c'est le travail de l'amour; il n'y a rien de forcé ni d'incertain. Ce que la main trouve à faire pour le Seigneur, elle le fait aussitôt et sans raisonner. Mais cette oeuvre ne peut être accomplie que dans la communion. Si l'âme n'est pas en communion avec le Seigneur, il ne peut y avoir de service véritable. Le Seigneur, comme Souverain, peut faire usage et fait usage en effet de qui il veut, et souvent il se sert de vaisseaux et d'instruments impurs, pour manifester sa puissance et sa grâce: toutefois ce n'est pas là le service, du moins tel que le coeur d'un chrétien l'ambitionnerait pour lui-même. On ne peut donner le nom de service véritable à ce qui n'est pas produit par une appréhension intelligente et dévouée de la volonté du Maître. Un instrument n'est pas un serviteur, pas du moins dans le sens heureux de l'expression; bien que, hélas! par suite de notre état spirituel, nous sommes plus souvent appelés à servir de cette manière, que lorsque nous sommes dans une communion réelle avec le Seigneur au sujet de ce qu'il est question de faire.

Il y a une chose cependant que nous pouvons tous faire, c'est de veiller à ce que nous soyons «*propres au service du Maître*» (2 Timothée 2: 21); et c'est là le secret de l'aptitude. L'aptitude n'est pas l'activité: ce n'est pas simplement être employé, c'est être disposé, en état; c'est la préparation, la purification, et la séparation du coeur, l'oeil simple, les affections tournées sur les choses d'en haut, en un mot tout ce qui découle du jugement du *moi* et du renoncement au *moi*, et de Christ demeurant dans le coeur par la foi.

Le vrai serviteur est toujours prêt: «Me voici» (1 Samuel 3: 4; Esaïe 6: 8); «Seigneur que veux-tu que je fasse» (Actes des Apôtres 22: 9)? telle est l'expression de sa pensée. Il ne choisit pas son travail; il obéit à son Maître. Si rien ne lui est donné à faire, il demeure tranquille et attend; reçoit-il l'ordre du Maître, il s'y conforme avec joie et sans hésitation.

Les neuf dixièmes au moins de nos difficultés quant au service proviennent de ce que nous ne discernons pas la volonté de notre Maître: nous nous attendons à quelque mission importante et ce qui est devant nous reste inaccompli. Reculant devant l'oeuvre que le Seigneur lui-même peut avoir placée devant nous, nous voulons être employés à un travail pour lequel il n'a que faire de notre service. La conséquence de cet état d'irrésolution et d'insoumission est que nous sommes dans une complète incertitude quant à ce que nous avons réellement à faire; et je suis persuadé que la majorité des saints avouera qu'il ne savent pas au juste ce que le Seigneur les appelle à faire. Ils aimeraient à le servir, et bien des fois ils essayent de le faire, mettant la main tantôt à ceci, tantôt à cela, sans résultat. C'est qu'avant de vouloir agir, ils ne se sont pas assis aux pieds de Jésus pour apprendre de lui quelle est sa pensée à leur égard.

Que de fois on entend formuler la plainte de Marthe: «Seigneur, ne te soucies-tu pas que ma soeur me laisse servir *toute seule*» (Luc 10: 40)? Ce petit mot *seule* trahit bien le caractère du service de Marthe! Si je sers mon Seigneur pour lui-même dans la foi et dans l'amour, je ne me plaindrai jamais de servir seul. A vrai dire, tout service véritable s'accomplit dans l'isolement, car il est fondé sur la responsabilité et la foi individuelles! C'est notre propre Maître et non celui d'un autre que nous servons. La communion dans le service, quand nous en jouissons, est certainement une chose très précieuse; toutefois le serviteur fidèle, qui connaît la pensée de son Seigneur et qui le sert, lui, ne se plaindra pas d'être seul, et ne tiendra nullement à être aidé par un autre qui n'est ni appelé, ni disposé au même travail. Il est très doux de trouver un compagnon d'oeuvre qui marche avec nous dans un même sentier et de servir conjointement avec lui, mais cela est bien rare. On ne rencontre pas souvent un «vrai compagnon de travail» (Philippiens 4: 3) et plus nous comprenons les voies du Seigneur et notre responsabilité propre, moins nous l'attendrons. La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers, et si chacun était occupé à son travail, il ne chercherait pas à être aidé par d'autres serviteurs qui sont occupés du leur. Il y a beaucoup de malentendus au sujet de la communauté dans le service; les saints s'en font une idée peu élevée et souvent fautive. Quelques-uns croient, par exemple, qu'ils peuvent sans difficultés agir de concert avec ceux avec lesquels ils n'ont pas de communion à la table du Seigneur. Ils ne voient pas que notre communion en Christ est la

première chose à maintenir et qu'elle est manifestée à sa place à la Cène de Christ. Si je ne suis pas d'accord avec quelqu'un sur ce point, comment puis-je consentir à abaisser cette base vitale de communion pour me placer avec lui sur le terrain inférieur du service?

Et cependant ce n'est pas *seulement* parce que nous avons pris place ensemble à la table du Seigneur, que nous pouvons servir ensemble. Il faut pour cela qu'il y ait cette confiance fraternelle dans le propos du coeur, la marche et les voies d'un autre, qui n'accompagne pas toujours — il n'est pas besoin de le dire (et il est pénible de l'avouer) — une position vraie dans l'église. Il en était ainsi du temps de Paul, et il en est ainsi de nos jours pour le serviteur de Dieu. Il n'y a donc qu'un coeur légal qui puisse murmurer d'avoir à servir dans l'isolement. Le serviteur fidèle pourra sans doute déplorer l'inactivité des autres; toutefois ce n'était pas là ce qui préoccupait Marthe. Elle ne pouvait pas précisément trouver à redire à la meilleure part que Marie avait choisie; mais elle succombait sous le fardeau d'un service entrepris dans sa force propre, à part de la foi, et que son Seigneur ne lui demandait pas; et ce qu'elle cherchait, c'était à être soulagée pour elle-même et non à faire partager à Marie une bénédiction qu'elle aurait trouvée dans son travail. C'est ce côté du caractère de Marthe qui caractérise le service de la plupart de ceux qui de nos jours professent le christianisme. Les associations, les efforts de l'homme, les directions, les organisations sont considérés comme autant de choses essentielles et excellentes dans l'oeuvre *religieuse*. Les travaux missionnaires, l'évangélisation, comme les entreprises philanthropiques, sont entre les mains de sociétés et de comités, où toute individualité disparaît dans la masse. Il est facile de servir avec et comme la multitude. Il est facile d'être membre d'un comité ou d'une société et d'agir d'après une ligne de conduite toute tracée d'avance. Mais ce n'est que lorsqu'un chrétien est amené à connaître sa position vraie et scripturaire dans l'église qu'il commence à voir, ou se trouve en mesure de voir, ce qu'est vraiment le service; et je crois que c'est là ce qui explique en grande partie l'accusation si souvent portée contre «quelques-uns» qui «cessent d'être utiles», quand ils se retirent des associations auxquelles ils étaient joints. Comme je le disais, il est facile de travailler dans une société où tout se fait d'après un règlement, ou selon une des mille méthodes d'après lesquelles agit le monde *religieux*. — Mais c'est quand nous abandonnons ces arrangements humains et que nous sommes rejetés sur notre responsabilité individuelle devant Dieu pour le servir, sans l'appui du bras de la chair, que nous découvrons ce que nous sommes véritablement. Alors l'homme qui, dans un système humain, s'est distingué dans son énergie, se trouvera parfois pour un temps arrêté, quand il aura pris la place qui lui appartient comme membre du corps de Christ, et qu'il attendra que l'Esprit lui montre le sentier du service qu'il doit suivre. Cependant si la foi est en exercice et quoique le chemin de la vue et des sens lui soit fermé, une autre voie s'ouvrira bientôt devant lui, et il ne sera pas longtemps inactif.

Quand il y a une vraie dépendance de Dieu, et le propos du coeur *d'être* ou de *faire* quoi que ce soit que le Seigneur puisse demander, on ne manquera pas de travail à faire, ou de joie en l'accomplissant; car il est bien certain que la bénédiction pour l'âme en servant Christ n'est pas en proportion de l'effet que notre oeuvre peut produire extérieurement, ou des résultats apparents de notre travail; mais qu'elle est en rapport avec la mesure de conscience que nous avons d'être guidés par son oeil et de communion où nous sommes avec les désirs et les desseins du coeur et de la pensée de Dieu.

Chez ceux au contraire qui ne savent pas ce que c'est qu'un service individuel, il y a de nombreuses déceptions et par suite du découragement. Pour *un* chrétien qui connaît le chemin où il est appelé à servir et qui est heureux d'y marcher humblement et paisiblement avec son Seigneur, il y a en cinquante qui sont incertains et inquiets, désirant être actifs, mais ne sachant à quoi s'occuper; et si le vrai serviteur entre dans une ligne d'activité, à laquelle le Seigneur l'appelle visiblement et qu'il approuve, les cinquante autres sont prêts à l'imiter dans ce qu'il fait. C'est de cette incertitude que naissent le mécontentement et les murmures de tant de saints quant au défaut de communion, au peu de souci des âmes, à l'absence de travaux d'évangélisation, etc.; et ceux qui se plaignent le plus sont ordinairement ceux qui ont le sentiment le moins élevé de la responsabilité individuelle, et le moins de puissance de la part de Dieu pour bien discerner leur propre chemin.

Toutefois nous avons tous à confesser de déplorables manquements et beaucoup de froideur, d'indifférence et de négligence; — mais le remède ne gît pas dans les murmures et les contestations, mais dans le jugement de soi-même et le désir du coeur d'apprendre quel est notre travail pour Dieu et dès lors, de l'accomplir. Tous les chrétiens ne sont pas prédicateurs, mais tous ont leur place dans le corps de Christ; et être membre de son corps indique l'activité et la vie, la responsabilité envers la Tête, et la sollicitude

pour les membres. Tous nous avons un Dieu et un Sauveur dont nous sommes appelés à orner la doctrine en toutes choses; et tous nous vivons au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle nous sommes appelés à reluire comme des luminaires, «présentant la parole de vie» (Philippiens 2: 15).

Si nous sommes propres pour le service du Maître et préparés pour toute bonne oeuvre, nous ferons bientôt l'expérience que ce n'est pas le temps de se plaindre, mais qu'au contraire le temps nous manque pour faire toutes les choses que le Seigneur place devant nous, jour après jour, et heure après heure. Nous pouvons ne pas être appelés à prêcher à de grandes congrégations ni même à des petites; mais il y a beaucoup à faire à côté de la prédication, et plus d'une oeuvre peu importante, vue et connue du Maître seul, trouvera sa récompense dans ce jour où chacun recevra sa louange de Dieu.

La conclusion de ceci, c'est que nous avons à nous tenir près de Dieu dans notre coeur et dans notre conscience avant de pouvoir servir d'une manière qui lui soit agréable. Recherchons donc, tout d'abord, cette proximité, pour que notre service soit comme un fleuve calme et paisible sortant d'un coeur plein, qui se préoccupe avant tout des intérêts du Seigneur que nous aimons. Ensuite, comme quelqu'un l'a dit: «que chacun apprenne de Dieu à voir ce qu'il a à faire et qu'il le fasse»; ou comme Paul disait à Archippe: «Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses» (Colossiens 4: 17).

## La religion des hommes et la religion qui est de Dieu

---

Je fus appelé, il y a quelque temps, auprès d'une pauvre femme, mourante, très inquiète au sujet de son âme, mais évidemment très ignorante de ce qui constitue le vrai fondement de la paix du pécheur avec Dieu. C'était un mardi. En entrant dans la chaumière qu'habitait la pauvre femme, je fus frappé de la propreté et de l'ordre qui régnait partout. Rien n'était hors de sa place. Une jeune femme me fit monter par un étroit escalier, dans la chambre où la malade était couchée. Il y avait là le même air de propreté et d'ordre, que dans les chambres du bas. Mes yeux se portèrent immédiatement sur la malade, et j'acquis bien vite la conviction qu'elle était en proie à de profonds exercices d'âme, et qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. Sa physionomie était intéressante. La pâleur de la mort couvrait son visage, tandis que ses grands yeux noirs pleins de vie exprimaient une profonde angoisse intérieure. Prenant sa main, je témoignai à la malade que je la trouvais bien faible. «Oui, Monsieur, me dit-elle, je suis bien faible; mais je suis bien aise de vous voir. Mademoiselle N. m'a parlé de vous».

- Pensez-vous que le Seigneur vous retire bientôt dans un autre monde?
- Oh! oui, monsieur; je ne suis plus pour longtemps ici.
- Mourir est toujours quelque chose de bien solennel, n'est-ce pas?
- Oh! oui, très solennel!
- Etes-vous heureuse à la perspective de paraître devant Dieu, après la mort?
- Pas toujours.
- L'êtes-vous quelques fois?
- Oui, quelques fois.
- Pourquoi n'êtes-vous pas toujours heureuse?
- Je suis loin d'être ce que je devrais être!
- Cette inconstance de sentiment ne provient-elle pas plutôt de ce sur quoi vous vous appuyez?
- Je le suppose; mais je n'en suis pas sûre. Je ne suis pas sûre d'être sauvée.
- Voulez-vous me dire quel est le fondement de votre espérance devant Dieu?

La malade rassembla alors toutes ses forces; et avec un air d'assurance et de propre satisfaction, elle répéta:

«C'est la religion qui, seule, nous procure  
De doux plaisirs pendant que nous vivons;  
C'est la religion qui, seule, nous assure  
Un sûr refuge, alors que nous mourons».

– Oui, en effet, lui répondis-je, «ce que vous dites est très vrai, pourvu que la religion dont vous parlez soit une religion divine». Cette réponse la troubla évidemment un peu; elle me regarda d'un oeil pénétrant. Les pharisiens, comme vous le savez, étaient très religieux et, cependant, ils rejetèrent Christ. Leur religion n'était pas divine. Ils méprisèrent Celui-là même, en qui Dieu prenait tout son plaisir.

- Oui, je le sais, dit-elle, tout cela est très vrai mais les pharisiens étaient des hypocrites.
- J'en conviens; mais qui savait qu'ils étaient des hypocrites? Jésus seul pouvait lever le voile, et montrer ce qu'ils étaient réellement. Le commun des hommes les croyait très bons; et plusieurs d'entre eux étaient, sans doute, sincères, bien qu'aveuglés. Paul lui-même, quand il était pharisien, était à la fois sincère et plein de zèle, bien qu'il haït le nom même de Christ. En sorte qu'une personne peut être aussi religieuse que l'était un Pharisien et n'être pas sauvée.
- Eh! bien, alors, s'écria-t-elle, quelle est la différence entre la religion divine et celle qui ne l'est pas?

– La *religion divine*, nous dit la bible, «est pure et sans tache» (Jacques 1: 27), elle ne peut venir que du ciel. Donc, être religieux comme Dieu l'entend, c'est être comme Christ; c'est posséder sa vie, être rempli de son Esprit, marcher sur ses traces. La *religion humaine* est la pratique des formes du christianisme, sans la vie divine dans l'âme; c'est la forme, sans la puissance, la profession sans la réalité. Vous savez aussi bien que moi, qu'une personne peut être très sincère, fréquenter régulièrement les lieux dits de culte, chanter des psaumes et des hymnes, écouter des sermons, réciter des prières, et avec tout cela, n'avoir en Christ aucun intérêt à salut, et ne pas posséder la vie divine. Les formes humaines, quelque sincèrement qu'un les observe, ne pourront jamais satisfaire aux justes exigences de Dieu, ni laver nos nombreux péchés. Et ce sont là, n'est-ce pas? les choses qui vous tiennent le plus à coeur.

– Oui, c'est cela! Mais que dois-je faire?

– Je vous demanderai une chose: est-ce que la question solennelle du péché est réglée entre Dieu et votre conscience?

Oh! dites-moi, s'écria la mourante, avec véhémence, suis-je sauvée? suis-je sauvée?

– Oui, si vous croyez vraiment au Seigneur Jésus.

– Oui, je crois! Mais est-ce que mes péchés sont lavés?

– «Le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché» (Jean 1: 7). «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Hébreux 9: 22). Pouvez-vous vous reposer entièrement sur le sang de Christ?

Ici la pauvre femme parut sentir le fondement, sur lequel elle s'était appuyée jusque là, crouler sous ses pieds, et toutes ses espérances s'évanouir. Elle pleura amèrement, disant: «Je ne suis pas sauvée! Je ne suis pas prête à mourir! que faut-il que je fasse?» Elle jetait sa tête d'un côté à l'autre de son oreiller, et me fixait de ses grands yeux noirs avec une angoisse qui fendait le coeur. Je gardai un moment le silence, élevant mon coeur à Dieu pour être enseigné. Je craignais qu'elle n'expirât. Plusieurs pensées me traversèrent l'esprit. Je me sentis encouragé à lui adresser encore quelques paroles, et lui répétai quelques passages de l'Écriture. Mais, bientôt, elle fut troublée de nouveau au sujet de ses péchés. Dès ce moment nous ne parlâmes guère plus d'autre chose que de la valeur du sang de Jésus, comme répondant aux besoins de tout pécheur qui croit en Lui. Elle parla beaucoup de ses nombreux péchés, et demanda si le sang de Jésus pouvait les effacer tous. Je lui montrai par l'Écriture que plusieurs, qui sont dans le ciel maintenant, avaient été coupables de péchés bien plus grands que les siens. Elle avait de la peine à le croire, et continuait à parler de son état de péché. Mais elle ne disait plus rien de cette religion dont elle avait parlé d'abord. Elle avait perdu tout espoir en sa religiosité précédente, mais elle ne voyait pas comment elle pouvait être sauvée simplement en croyant en Jésus. Ses péchés étaient ce qui la tourmentait, et la question de savoir comment ils pouvaient lui être pardonnés. Je l'assurai que le sang de Jésus est un remède parfait pour tout péché, pour les grands péchés et pour les petits péchés, et que si ce sang est nécessaire pour effacer le moindre des péchés, il est suffisant aussi pour effacer le plus grand. J'essayai de lui faire comprendre cette vérité, en la lui présentant de la manière suivante:

– Supposez, lui dis-je, que vous fussiez coupable de tous les péchés dont vous avez jamais entendu parler, et que vous les vissiez tous écrits sur ce mur-là, devant vos yeux en témoignage contre vous, péché de jurement, mensonge, vol, ivrognerie, meurtre. Supposez que vous fussiez réellement coupable de tous ces péchés et de beaucoup d'autres, — le sang de Jésus peut les laver tous, aussi parfaitement que s'il s'agissait du péché d'un petit enfant, qui a refusé d'obéir à sa mère. L'enfant qui, méchamment, dit «non» à sa mère, a tout aussi besoin du sang de Jésus, pour ôter son péché, que celui qui est coupable de tous les péchés. Pas un atome de péché ne peut être effacé devant Dieu autrement que *par le sang de son propre Fils*.

Ce que je disais intéressait évidemment beaucoup la malade; elle tenait ses yeux constamment tournés vers le mur, comme si elle y eût vu tous ses péchés écrits; c'était pour elle comme une réalité. Mais elle ne trouvait point de soulagement. Je cherchai de nouveau à tourner son attention sur Jésus. «Du moment que vous croirez en Lui», lui dis-je, «et que vous mettez votre confiance en son sang précieux, vous serez nettoyée et délivrée de tous vos péchés. Pensez à ce que dit la parole de Dieu: «*Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché*». Si donc maintenant vous croyez que cette parole est la vérité, et si vous

mettez votre confiance et votre espérance dans le sang de son Fils, non seulement vos péchés vous seront pardonnés et vous serez nettoyée et sauvée, mais encore vous serez parfaitement heureuse. Votre paix sera faite avec Dieu. Au moment même où vous vous confierez en Jésus, vous serez sauvée. *«Bienheureux sont ceux qui se confient en Lui»* (Psaumes 2: 12).

La pauvre femme commença alors à être plus calme, tout en étant évidemment sous une conviction profonde de péché. Elle fit encore plusieurs questions. Après une courte prière, je me disposais à la quitter, lorsqu'elle recommença encore à parler de ses péchés et du salut, et fut saisie d'une telle angoisse d'âme qu'elle s'écria: «Il faut que vous m'assuriez que je suis sauvée; je veux être sauvée». On aurait dit qu'elle voulait me saisir.

Quelque désirable qu'il fût de la calmer, il était difficile de lui répondre. Combien sont consolantes, lui dis-je, les paroles de Jésus à ceux qui sont fatigués et chargés: *«Venez à moi... et je vous donnerai du repos»* (Matthieu 11: 28). *«Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi»* (Jean 6: 37): là seulement, le coeur chargé trouve du soulagement, et l'âme fatiguée du repos, le repos éternel. Appuyez-vous sur Lui; reposez votre âme fatiguée sur Jésus; demeurez là et soyez tranquille, Il ôtera vos *péchés* et les jettera bien loin; mais vous, il vous gardera près de Lui. Rejetez sur Lui tout votre fardeau; confiez-Lui tout; ne vous confiez qu'en Lui. Abandonnez-vous toute entière entre ses bras. Il ne vous fera pas défaut, ni ne vous laissera jamais. Confiez-vous seulement en lui, et tout ira bien et pour toujours bien».

La voyant plus tranquille, je laissai la malade; mais l'expression de son regard, lorsque je m'éloignai de son lit, me suivra partout: il me disait tout ce qui se passait en elle.

Quelle solennelle leçon qu'un lit de maladie comme celui-là, pour tous ceux qui vivent dans l'insouciance ou qui se confient dans de vaines formes qui seront moins que rien sur un lit de mort. La religiosité humaine, et le christianisme divin, sont des choses bien différentes, quand la mort se présente à nous. Il ne faut rien de moins qu'être vitalement uni à Christ et se reposer sur l'inébranlable et sûr fondement de son oeuvre accomplie, pour être sauvé. Cher lecteur, êtes-vous sur *le Rocher*? La mort n'a-t-elle point d'aiguillon pour vous? Etes-vous prêt, attendant la venue du Seigneur?

Le jour suivant, mercredi, j'envoyai à ma pauvre malade quelques traités, en gros caractères, appropriés à son état. L'amie qui les lui porta ne la trouva pas encore mieux; elle était toujours agitée, et parlait de deux espèces de religion, et du sang de Jésus. Le jeudi, la même amie retourna auprès d'elle et la trouva plus malheureuse que jamais, ne parlant toujours que les mêmes choses. Le vendredi matin, la visite fut répétée; mais quel changement! Dès que mon amie vit le visage de la malade, elle eut la conviction qu'un heureux changement s'était opéré. La malade était calme et paisible. Son oeil ardent s'était adouci, et tous les traits de son visage étaient en repos. A la question, comment elle se trouvait, elle répondit aussitôt: «Tout à fait heureuse, maintenant!»

– J'en suis bien reconnaissante; qu'est-ce qui vous rend si heureuse?

– *«C'est de pouvoir me reposer sur le sang de Jésus!»*. Tout ce que M. M. m'a dit de ce sang m'est revenu dans l'esprit, pendant la nuit, si clairement. Tout ce qu'il m'a dit est vrai; je suis heureuse maintenant, me reposant sur ce sang.

Elle lira alors de dessous son oreiller les traités que je lui avais envoyés, et les posa sur une petite table à côté de son lit, voulant nous faire comprendre par là qu'elle n'en avait pas besoin, qu'elle avait trouvé Jésus et qu'elle avait le repos en Lui. — Elle s'en allait rapidement, mais tout était paix.

– Aimeriez-vous revoir M. M., lui demanda-t-on?

– Oui, beaucoup; mais dites-lui que je serai bientôt avec Jésus. Je le rencontrerai au ciel.

Elle s'endormit le même jour dans l'après midi.

Quelques jours après, j'allai voir la jeune femme qui m'avait introduit chez la malade. J'appris qu'elle était soeur de la défunte, et qu'elle avait quitté sa place de domestique, pour soigner sa soeur et les enfants de celle-ci, car le mari, étant homme de peine, était absent toute la journée. Quoique la jeune femme ne fût pas chrétienne, je désirais savoir ce quelle pensait de sa soeur et, en même temps, je désirais lui parler franchement à elle-même. Il peut être utile de rapporter ici une partie de notre conversation,

pour faire connaître l'effrayante ignorance qui règne dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, quant à la voie du salut.

— Dès le mardi, me dit-elle, ma soeur fut plus agitée, et plus difficile à contenir; mais le jeudi, elle était devenue tout à fait irritable. J'aurais souhaité que vous ne fussiez jamais venu la voir. Je ne pouvais ni lui arranger son oreiller, ni rien lui faire à sa guise. Mais, lui dis-je, qu'as-tu donc? «Oh! s'écria-t-elle, si je pouvais savoir que mes péchés sont pardonnés!» — Eh bien! prie Dieu; et je suis sûre qu'il te pardonnera tes péchés. — «*Les tiens sont-ils pardonnés?*» répliqua-elle vivement. — «Non, je sais que les miens ne sont pas pardonnés, parce que je ne l'ai jamais demandé!» — Non, non, ce n'est pas cela; M. M. dit que nous ne pouvons obtenir le pardon que par la foi au sang de Jésus.

La nuit arriva, et il fut convenu que la jeune femme se coucherait tandis que le mari resterait debout. Il s'étendit sur deux chaises, près du lit de la malade, de manière à ce que celle-ci pût le réveiller si elle avait besoin de quelque chose; mais à la grande surprise du mari aussi bien que de la soeur, elle ne les déranger pas jusqu'au matin. Le Dieu de toute grâce l'avait visitée, pendant ces heures solitaires de la nuit, et la lumière, la paix, et la joie de son salut avaient éclairé l'âme de la pauvre malade. Au matin, elle reposait paisiblement, parfaitement tranquille, et témoigna qu'elle n'avait besoin de rien. Elle voyait tout clairement maintenant: elle était heureuse. Le Seigneur avait fait l'oeuvre, par la puissance de son Esprit, et à son Nom en soit toute la louange, l'honneur, et la gloire!

## Riches en Dieu

---

Il est bon que nous apprenions à connaître la merveilleuse part que nous possédons en Dieu, la place que nous occupons dans ses affections, dans ses conseils, et dans ses opérations. Ces choses sont enseignées et présentées dans l'Écriture.

Dieu a fait de nous les objets de ses affections, de ses conseils, de ses opérations: c'est un bonheur de pouvoir le dire. Dans l'éternité passée, Dieu nous a préconnus, car alors il nous choisit, nous prédestina et inscrivit nos noms dans le livre de vie. Le temps, entre les mains de Dieu, dans toutes ses phases successives, s'est occupé de nous. L'éternité de Dieu qui est à venir devra une grande partie de sa joie et de sa gloire à notre histoire, à ce qui a été fait en grâce pour nous pécheurs.

Nous ayant choisis avant que le monde fût, Dieu nous a élevés et formés dans la sagesse de ses voies, durant tout le cours des âges du monde, et quand les cieux seront roulés comme un livre, nous serons encore les objets de l'intérêt du ciel. Le ciel apprend notre histoire, les anges en recueillent une lumière et une joie nouvelles, et la morale ou le résultat en sera la révélation et la pleine manifestation de la gloire de Dieu, dans ses perfections infiniment variées, à jamais. La *justice* de Dieu est à nous; son *amour* est à nous. Nous sommes faits «la justice de Dieu», et de l'amour dont Christ est aimé, nous sommes aimés.

Les hommes parlent de leur privilèges, de leurs nombreux avantages terrestres, des biens qu'ils possèdent ici et là; leur esprit les parcourt, en trace les limites, et se réjouit de la clarté et de la sûreté du droit qu'ils y ont. Mais nous, contemplons-nous avec un égal bonheur ce que nous possédons en Dieu, dans ses affections, dans ses conseils, dans son éternité passée ou future, dans le temps comme aux jours d'aujourd'hui sous sa main et sous son gouvernement, dans sa justice, dans ses oeuvres pour nous et dans ses opérations au dedans de nous par son Fils et par son Esprit; dans les souffrances que Christ a subies et les victoires qu'il a remportées? Quelles richesses, quelle précieuse vérité pour l'âme!

Les épîtres aux Romains et aux Ephésiens, entre autres, nous montrent abondamment quelle part nous avons dans les *conseils* divins; l'épître de Jean nous apprend celle que nous avons dans les *affections* divines. Toute l'Écriture nous dit comment Dieu travaillait pour nous dans tout ce qu'il a fait pendant les divers âges qui se sont succédé, et la place que nous avons déjà eue, ou que nous aurons dans l'*éternité*; et l'Évangile nous fait connaître la part que nous avons dans les souffrances de Christ, dans ses gloires, dans la *justice* de Dieu et dans les *opérations de son Esprit*.

Dieu nous révèle ces choses soit, par un enseignement direct, soit par des images ou des figures; et je voudrais ici attirer l'attention du lecteur sur ce que nous en apprennent la parabole prophétique de Jéhosuah, grand sacrificateur (Zacharie 3), et l'histoire du Fils prodigue (Luc 15). Il y a de l'analogie entre ces deux passages, et en même temps une différence bien caractérisée.

Jéhosuah nous représente comme objets des *conseils* divins, le fils prodigue comme objets de *affections* divines, — quoique l'un aussi bien que l'autre se trouvent en présence d'un ami et d'un accusateur, et qu'ils passent, l'un comme l'autre, par une opération qui les délivre d'un état de dégradation et les introduit dans un état de gloire et de joie.

D'un autre côté, on ne voit point en Jéhosuah d'exercice personnel. Il n'est question d'aucune oeuvre de la puissance de Dieu *en* lui; il n'est pas question davantage du fleuve d'amour qui vient du coeur du Père au-devant de lui. Il est simplement un objet d'élection et de l'oeuvre merveilleuse de la grâce de Dieu pour lui, n'ayant, quant à lui, qu'à laisser passivement le Seigneur agir pour lui et faire de lui ce qu'il trouve bon. Dans le fils prodigue, nous voyons l'oeuvre de l'Esprit, l'efficacité cachée et effective de l'opération de Dieu qui visite le pécheur et agit dans son âme, le ramenant à la maison du père, où l'attend une réception à tous égards telle que la plus tendre et la plus parfaite affection peut la suggérer.

Je pourrais rappeler ici également le récit que nous trouvons au chapitre 8 de l'évangile de Jean, car, dans ce chapitre aussi, la personne condamnée se trouve en présence, à la fois, d'un ami, et d'un accusateur, et passe d'un état honteux et périlleux à un état de liberté et de sécurité. Mais l'Écriture ne nous dit pas que la femme adultère ait été un objet des conseils divins, ou des affections divines. Mais les voies de Christ dans l'évangile nous sont présentées avec une exquise délicatesse. Qui est «aveugle» et



«sourd» comme le Seigneur, dans cette occasion? — prenant sa place dans le service de la grâce de Dieu envers les pécheurs, ne leur imputant pas leurs péchés (voyez Esaïe 43: 9; 2 Corinthiens 5: 19).

Toutes ces choses nous apprennent les richesses infiniment diverses que nous possédons en Dieu. Nous sommes faits les objets des conseils divins, des affections divines, des oeuvres et des opérations divines. Nous sommes «riches en Dieu». Chacun des saints de Dieu à part possède *tout* cela; la sagesse de Dieu a choisi, cette voie pour nous présenter les diverses faces de notre héritage en Dieu, dans les différentes portions de sa Parole.

Les saints seront riches dans leurs *circonstances*, ci-après; pour le présent, ils sont riches en *Dieu lui-même*. Le royaume sera établi «le monde à venir» brillera des gloires qui lui sont propres, et les saints seront là. Les saints devraient être maintenant riches *quant* à Dieu, comme ils sont riches *en* lui, déployant à son service leurs forces, leurs dons, leurs talents, quels qu'ils soient, selon l'enseignement de Luc 12: 21.

## Le vrai fondement de la paix avec Dieu

---

«Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous» (Exode 12: 13).

Le *sang* «sur le linteau» garantissait la paix à Israël. Il ne lui fallait rien autre pour jouir d'une paix assurée, relativement à l'ange destructeur, que l'application de ce sang. Dieu n'ajoutait pas quelque autre chose au sang, parce que rien de plus que le sang n'était nécessaire pour être sauvé de l'épée du jugement. Dieu ne dit pas: «Quand je verrai le sang *et* le pain sans levain ou les herbes amères, je passerai par-dessus vous». Non, ces choses avaient leur place et leur valeur propres; mais elles ne pouvaient pas être le fondement de la paix dans la présence de Dieu.

Il est très important d'avoir une intelligence claire de ce qui constitue le fondement de cette paix avec Dieu. On associe, dans la prédication de l'Évangile, tant de choses à l'œuvre de Christ, que les âmes sont plongées dans l'incertitude et l'obscurité quant à leur acceptation devant Dieu. Elles savent bien qu'il n'y a pas d'autre moyen pour être sauvé, que le sang de Christ; mais les démons le savent aussi, et cela ne leur profite de rien. Ce dont nous avons tous besoin, c'est de savoir que *nous sommes sauvés*, — absolument, parfaitement, éternellement sauvés. On ne peut pas être en partie sauvé et en partie perdu, en partie justifié et en partie coupable, en partie vivant et en partie mort, en partie né de Dieu et en partie non né de Lui. Il n'existe pas de condition où ces choses soient unies ensemble. Il n'y a que deux états à l'un ou à l'autre desquels nous appartenons nécessairement. L'Israélite n'était pas en partie abrité par le sang et en partie exposé à l'épée du destructeur. Il savait qu'il était en sûreté; il n'en était pas à espérer seulement qu'il le serait ou à prier qu'il le fût. Il était en parfaite sécurité. Et pourquoi? Parce que Dieu avait dit: «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». Il se reposait simplement sur le témoignage de Dieu à l'égard du sang versé. Il scellait que Dieu est vrai (Jean 3: 33). Il croyait que Dieu voulait dire ce qu'il disait: et *cela* lui donnait la paix. Il pouvait faire la fête de l'agneau pascal en paix, avec confiance et une pleine assurance, sachant que le destructeur ne pouvait pas le toucher, alors qu'une victime sans tache était morte à sa place.

Si on avait demandé à un Israélite s'il jouissait de la paix, qu'aurait-il répondu? Aurait-il dit: «Je sais qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut que le sang de l'Agneau; je sais que c'est là le moyen divinement parfait de salut; je sais de plus que ce sang a été versé et aspergé sur le linteau de ma porte, et, cependant, je ne suis pas tout à fait tranquille, je ne suis pas tout à fait sûr d'être en sécurité sous son abri. Je crains de ne pas apprécier le sang, de ne pas aimer le Dieu de mes pères comme je le devrais?» Est ce là ce qu'un Israélite aurait répondu? Non, assurément. Et pourtant, il y a un grand nombre de gens, faisant profession d'être chrétiens, qui parlent ainsi quand on leur demande s'ils ont la paix. Ils mettent leurs pensées relativement au sang à la place du sang lui-même, et le résultat en est qu'ils font dépendre leur salut d'eux-mêmes autant que s'ils devaient être sauvés par des œuvres.

Or, l'Israélite était sauvé par le sang *seul*, et non par les pensées qu'il avait à l'égard du sang. Ses pensées et ses sentiments pouvaient être profonds ou superficiels; mais profonds ou superficiels, ils n'avaient rien à faire avec la sécurité. L'Israélite n'était pas sauvé par ses pensées ou par ses sentiments, mais par le sang. Dieu n'avait pas dit: «Quand *vous* verrez le sang, je passerai par-dessus vous». Non; mais: quand «*Je* verrai». L'œil de Jéhovah reposait sur le sang; c'est là ce qui tranquillisait son cœur ce qui donnait la paix à un Israélite. Le sang était en dehors sur le linteau de la porte et l'Israélite, qui était dans la maison, ne pouvait pas voir le sang; mais *Dieu* le voyait, et cela était parfaitement suffisant.

L'application de ce qui précède à la question de la paix d'un pécheur avec Dieu est bien simple. Christ ayant répandu son sang, en expiation parfaite pour le péché, a porté ce sang dans la présence de Dieu, et là en a fait l'aspersion; et le témoignage de Dieu assure au pécheur qui croit que toutes choses ont été réglées ainsi en sa faveur. Toutes les exigences de la justice ont été parfaitement satisfaites; le péché a été entièrement ôté, en sorte que l'amour rédempteur peut couler librement et pleinement du cœur de Dieu dans le canal que lui a ouvert le sacrifice de Christ. Le Saint Esprit rend témoignage à cette vérité; il présente toujours aux âmes l'estimation que Dieu fait du sang de Christ; il dirige le regard du pécheur sur l'œuvre accomplie de la croix. Il déclare que tout est fait, que le péché a été ôté et éloigné; que la justice

s'est approchée de telle sorte qu'elle est «à tout croyant» (comparez Romains 1: 16, 17; 3: 21, 22); à tout homme qui croit — quoi? Qui croit ce que Dieu dit, parce que Dieu le dit, non pas parce que eux le sentent.

Nous sommes toujours portés à chercher en nous-mêmes quelque chose qui puisse constituer le fondement de notre paix; nous sommes enclins à regarder l'oeuvre de l'Esprit *en* nous, plutôt que l'oeuvre de Christ *pour* nous, comme le fondement de notre paix. Mais nous sommes là dans une grande erreur. Les opérations de l'Esprit de Dieu ont leur place à elles dans le christianisme; mais l'oeuvre de l'Esprit n'est jamais présentée comme étant ce de quoi dépend notre paix. Ce n'est pas le Saint Esprit qui a fait la paix; Christ l'a faite. Il n'est pas dit du Saint Esprit qu'il soit notre paix; mais il est dit de Christ qu'il est notre paix. Dieu n'a pas fait «prêcher la bonne nouvelle de la paix» par le Saint Esprit, mais «par Jésus Christ» (comparez Actes des Apôtres 10: 36; Ephésiens 2: 14, 17; Colossiens 1: 20). Le Saint Esprit révèle Christ, nous fait connaître Christ, nous fait jouir de lui et nous nourrit de Lui. Il rend témoignage à Christ, il prend les choses de Christ et nous les communique. C'est lui qui est la puissance de la communion, le sceau de notre adoption, celui qui rend témoignage, les arrhes de l'héritage, l'onction pour connaître toutes choses (comparez Jean 4: 13, 14; 2 Corinthiens 1: 21, 22; Ephésiens 1: 13, 14; 1 Jean 2: 20, 27, etc.). Les opérations de l'Esprit sont essentielles, absolument; sans lui, nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni sentir, ni expérimenter, ni manifester quoi que ce soit de Christ. L'écriture est on ne peut plus explicite sur ce point, compris et reçu par tout chrétien fidèle et bien enseigné.

Cependant, malgré tout cela, l'oeuvre de l'Esprit n'est pas le fondement de la paix, bien que ce soit lui qui nous rende capables de jouir de la paix. Ce n'est pas l'Esprit qui est notre titre devant Dieu, bien que ce soit lui qui nous le révèle et nous rende capables de jouir de ce qu'il implique. Le Saint Esprit poursuit toujours son oeuvre dans l'âme du croyant. «*Il intercède par des soupirs inexprimables*» (Romains 8: 26), Il travaille pour nous amener à une plus entière conformité avec le Seigneur Jésus. Son but est de «*présenter tout homme parfait en Christ*» (Colossiens 1: 28). Il est l'auteur de tout bon et saint désir, de toute affection pure et céleste, de toute expérience divine; mais son oeuvre *en* nous ne sera complète que lorsque nous aurons quitté la scène présente de ce monde pour prendre place avec Christ dans la gloire, tout comme le serviteur d'Abraham n'eut achevé son oeuvre que lorsqu'il eut présenté Rebecca à Isaac.

Il n'en est pas ainsi de l'oeuvre de Christ *pour* nous celle-ci est abondamment et éternellement complète. Christ a pu dire: «*J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donné à faire*» (Jean 17: 4); mais le Saint Esprit ne peut pas encore dire qu'il ait fini son oeuvre. Comme le vrai vicaire de Christ sur la terre, il travaille encore dans le coeur des enfants de Dieu pour les faire parvenir, d'une manière expérimentale et pratique, à la hauteur du modèle à l'image duquel ils doivent être rendus conformes; mais il n'enseigne jamais une âme à s'appuyer, pour ce qui concerne sa paix devant le Dieu saint, sur l'oeuvre qu'il opère en elle. La mission du Saint Esprit est de parler de Jésus; il ne parle pas de lui-même. «*Il prendra du mien*», dit, Christ, «*et il vous l'annoncera*» (Jean 16: 14), Il ne peut présenter que l'oeuvre de Christ comme le fondement sur lequel l'âme doit s'appuyer pour toujours. Bien plus, c'est en vertu de cette oeuvre que l'Esprit fait sa demeure dans le coeur du croyant et qu'il y accomplit ses opérations «*Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse*» (Ephésiens 1: 13). Aucune puissance, aucune énergie du Saint Esprit n'aurait pu ôter le péché. *Le sang* l'a ôté. «*Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché*» (1 Jean 1: 7).

Il est de la plus haute importance de distinguer entre l'oeuvre de l'Esprit *en* nous, et l'oeuvre de Christ *pour* nous: là où ces choses sont confondues, il est rare qu'on trouve une paix bien établie pour ce qui regarde la question du péché. Le type de la Pâque nous montre d'une manière bien simple la différence qui existe entre elles. La paix de l'Israélite n'était pas fondée sur les pains sans levain ou les herbes amères, mais sur le sang. Elle ne reposait pas non plus, en aucune manière, sur ce que l'Israélite pensait à l'égard du sang, mais sur ce que Dieu en pensait: c'est là ce qui soulage et tranquillise le coeur. Dieu a trouvé une rançon et il nous la fait connaître, à nous pécheurs, afin que nous nous reposions sur elle, sur l'autorité de sa parole et par la grâce de son Esprit. Et quoique l'appréciation que nous pouvons faire de cette rançon, reste toujours bien au-dessous de son excellence infinie, cependant puisque Dieu nous dit que Lui est parfaitement satisfait à l'égard de nos péchés, nous aussi nous pouvons être satisfaits. Notre conscience peut assurément trouver un vrai et immuable repos en ce en quoi la sainteté de Dieu trouve le sien.

Cher lecteur, si vous n'avez pas jusqu'à présent trouvé la paix en Jésus, nous vous supplions d'examiner sérieusement ce qui vient d'être dit. Voyez la simplicité du fondement sur lequel votre paix doit reposer! Dieu trouve sa satisfaction dans l'oeuvre achevée de Christ; il y trouve sa satisfaction à cause de sa justice. Cette justice n'est pas fondée sur vos sentiments ou sur votre expérience, mais sur le sang versé de l'Agneau de Dieu. Ainsi votre paix ne dépend pas de vos sentiments ou de votre expérience, mais de ce sang précieux dont l'efficace ne change pas, non plus que la valeur au jugement de Dieu.

Que reste-t-il donc à faire au croyant? A quoi est-il appelé? A faire la fête des pains sans levain, en rejetant tout ce qui est contraire à la sainte pureté de sa haute position. Son privilège est de se nourrir de ce Christ précieux, dont le sang a effacé toute culpabilité. Etant assuré que l'épée du «destructeur» ne peut le toucher, parce qu'elle est tombée sur Christ, à sa place, c'est son privilège de faire la fête, dans un saint repos, en dedans de la porte aspergée de sang, sous l'abri parfait que l'amour même de Dieu lui a préparé dans le sang de la croix.

Que le Saint Esprit veuille faire trouver à toute âme qui tremble et doute encore, le repos dans le témoignage divin que renferme ces paroles: «QUAND JE VERRAI LE SANG, JE PASSERAI PAR-DESSUS VOUS».

## Double phase de la seconde venue de Christ

---

### 1 Thessaloniens 4: 13 – 5: 11

Ces versets forment une partie bien distincte de cette instructive et précieuse épître, dans laquelle l'apôtre expose les deux grandes phases de la seconde venue de notre Seigneur Jésus Christ. La première de ces phases se rapporte à une *Eglise affligée*; la seconde concerne *un monde* insouciant et joyeux.

Le Saint Esprit emploie la même grande vérité à la fois pour fortifier les saints affligés et pour avertir ceux qui sont heureux et à leur aise dans le monde; il l'applique, aux premiers dans leurs larmes, et aux derniers dans leur vain orgueil.

On attribue d'habitude à la mort ce que l'apôtre attribue ici à «la venue du Seigneur». On entend dire souvent, après le départ pour le ciel d'un ami chrétien: «Nous le suivrons bientôt». L'apôtre parle autrement: il dit tout le contraire. «*Or, frères, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas d'espérance*». Et pourquoi? Est-ce parce qu'ils devaient bientôt les suivre? En aucune manière; ce serait mettre la mort à la place du retour de Christ. La consolation que le Saint Esprit présentait aux croyants qui étaient dans le deuil repose sur un fondement tout à fait différent: «*Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui*». La venue de Christ était si proche du coeur de l'apôtre; elle était si vivement et si naturellement présente à son esprit, comme l'objet propre de l'espérance, qu'il pouvait dire: «Nous, les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur». Un coeur attaché au monde aurait dit: «Mon Maître tarde à venir»; mais la vraie position d'un saint, en vue de la seconde venue de Christ, s'exprime ainsi: «Nous, les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur».

Les deux grands faits, qui limitent l'existence de l'Eglise ici-bas, sont la croix de Christ, et la venue de Christ. A la croix, la mort et le jugement sont pour toujours ôtés, pour ce qui concerne l'Eglise, et à leur place la gloire remplit toute la scène. «*Comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés; ainsi le Christ, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent*» (Hébreux 9: 27, 28). Christ n'a plus rien à faire avec le péché, puisqu'il l'a ôté; il reviendra «pour le salut».

Or, il est important de discerner clairement les deux phases de la seconde venue de Christ, telles qu'elles nous sont présentées dans la première épître aux Thessaloniens, par les deux expressions: «*la venue du Seigneur*»; et «*le jour du Seigneur*» (1 Thessaloniens 4: 15; 5: 2). La première de ces expressions se rapporte d'une manière spéciale à l'Eglise — la dernière, au monde: la première n'a rien à faire avec «les temps et les saisons»; elle est indépendante des événements qui se passent au milieu des nations; mais, pour la seconde, il en est autrement.

Le grand sujet de la prophétie, c'est le gouverne moral de Dieu, au milieu des nations de la terre, comprenant ses voies envers Israël, ce peuple particulier. Ce sujet est d'un immense intérêt pour les saints; non qu'ils y soient personnellement engagés, mais parce que les conseils de Dieu, et de ses voies envers l'homme sur la terre s'y déploient. Mais nous cherchons en vain, d'un bout à l'autre des prophètes de l'Ancien Testament, la doctrine de la position de l'Eglise, de son appel ou de son espérance: ces choses «n'ont pas été données à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations, comme elles ont été révélées maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes» (Ephésiens 3: 5).

Mais puisqu'il en est ainsi, il est évident que l'espérance de l'Eglise ne peut être affectée par ces événements qui font le sujet plus immédiat de l'Ancien Testament. «*La bienheureuse espérance*» (Tite 2: 13) resplendit dans toute sa gloire, sans que même le plus petit nuage l'intercepte. «*L'étoile brillante du matin*» (Apocalypse 22: 16) reluit à l'horizon de l'Eglise, et le coeur de celle-ci, réjoui par l'espérance de la voir, l'Eglise est encouragée, pendant que durent les sombres veilles de la nuit. «*Je lui donnerai l'étoile du matin*» (Apocalypse 2: 28), dit le Seigneur, et il est lui-même cette étoile.

Le Saint Esprit, par le prophète Malachie, présente Christ à l'espérance et à l'attente du résidu pieux d'Israël, sous l'emblème du «*Soleil de justice*» qui se lèvera, «*apportant la santé dans ses ailes*»; mais

«l'étoile brillante du matin» éveille dans l'âme un ordre de pensées tout différent. L'Eglise sera entrée dans la jouissance de son étoile du matin «avant que les rayons du «soleil de justice» réjouissent les coeurs affligés du résidu d'Israël. Ceux-là seuls qui veillent durant la nuit ont le privilège de voir l'Etoile du matin; quand le Soleil de justice resplendira sur la terre, au commencement du matin millénaire, le résidu pieux saisira ses premières lueurs; et, quand le midi sera venu, *«tout oeil le verra»* (Apocalypse 1: 7).

Au moment où Christ se lèvera du trône du Père, l'Eglise sera ravie de la terre à sa rencontre dans les airs: c'est ce moment que l'Eglise attend. Jusque-là, le Saint Esprit travaille en rapport avec l'évangile de Christ, pour rassembler le reste des élus de Dieu; jusque-là, il travaille aussi à présenter tout homme parfait en Jésus Christ. Mais quand le temps déterminé par les conseils divins sera venu, *«le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement et une voix d'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel»*. C'est là l'espérance spéciale de l'Eglise, la promesse pleine de grâce, que Christ a faite à ses disciples (Jean 15) : *«Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi»*. *«Le Seigneur lui-même descendra»*. Jésus dit: *«Je reviendrai»*; il n'enverra pas un ange, ni une légion d'anges; non, il viendra lui-même. Telle est la grâce; tel est aussi le privilège qui est accordé à son épouse bien-aimée.

Tout cela est fondé sur cette vérité: que *«Jésus mourut et qu'il est ressuscité»*. *«Si nous croyons»,* dit l'apôtre, que *«Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui»*. Le Seigneur Jésus ressuscita d'entre les morts par la gloire du Père; et tous ceux qui dorment en Jésus, étant une partie de son corps, seront ressuscités et présentés avec lui dans la gloire, dans laquelle il apparaîtra. Dieu a ressuscité Christ des morts; et si nous croyons cela, nous pouvons croire également, que tous ceux qui dorment en Jésus seront ressuscités et amenés avec lui lors de sa glorieuse apparition. *«Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus des morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous»* (Romains 8: 11). Tout repose sur notre union avec Christ. La Tête et le corps étant un, ils apparaîtront ensemble dans la gloire. *«Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles»*. Et encore, comme nous lisons ailleurs: *«Voici, je vous dis un mystère: nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés»* (1 Corinthiens 15: 51, 52).

L'espérance de l'Eglise est ainsi bien clairement et simplement exprimée; et il faut que les saints la saisissent avec la même simplicité, attendu que Satan a cherché à obscurcir ces choses par toutes sortes de moyens. Quelques-uns, par exemple, ont enseigné que les saints seraient foulés aux pieds par la bête, avant que la vue de l'Etoile du matin vienne réjouir leurs coeurs. Mais où trouvent-ils cela? Le chapitre 15 de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens et le chapitre 4 de la 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniens, qui s'occupent de ce sujet, ne sont-ils pas on ne peut plus explicites sur ce qui constitue l'espérance de l'Eglise? Ainsi, l'apôtre encore ne dit-il pas dans cette même épître aux Thessaloniens: *«Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre»* — quoi? La bête? Non. L'homme de péché? Non. Le faux prophète? Non. Le plein développement de la destruction finale de la statue de Nebucadnetsar? Non. Quoi donc? *«Pour attendre des cieux SON FILS»*. Cela est on ne peut plus simple et concluant, pour toute âme qui veut être soumise à l'autorité des saintes Ecritures.

Il n'est pas dit à l'Eglise qu'elle doive attendre quelque bouleversement des nations, le rétablissement des Juifs, le développement des dix doigts de la statue de Nebucadnetsar, la consolidation de l'empire romain, le dessèchement de l'Euphrate pour préparer le chemin aux rois de l'Orient, ou aucun événement terrestre quelconque; mais simplement le Fils qui vient des cieux — «l'étoile brillante du matin» (comparez Philippiens 3: 20, 21). Toutes ces choses sont, sans doute, le sujet direct du témoignage prophétique et, comme tel, elles sont d'un profond intérêt pour tout disciple de Christ, tout comme la destinée de Sodome intéressait Abraham, bien qu'il n'y eût personnellement aucune part.

Tout chrétien, quelle que soit la mesure de connaissance prophétique qu'il possède, devrait s'intéresser à l'étude de la prophétie, non afin d'établir un système, ou une théorie, mais simplement pour apprendre à connaître, plus ou moins, les voies et les conseils de Dieu, et ce à quoi ce monde-ci est destiné. Mais l'espérance du chrétien est une chose toute différente, et elle ne se trouve pas dans les pages de la prophétie de l'Ancien Testament. Ces pages, quelque riches et précieuses qu'elles soient, ne font pas mention de la Tête et du corps, elles ne parlent pas de l'Époux et de l'épouse se rencontrant dans les airs. Nous y lisons ce qui concerne l'Égypte, l'Assyrie, Babylone, Tyr, Gog et Magog, et les rapports de ces pays avec la ville de Jérusalem et le pays d'Israël. Mais tout cela n'a rien à faire avec le resplendissement de «l'Étoile brillante du matin». Cette étoile est l'emblème d'une gloire céleste, bien distante et éloignée des ténèbres et des orages de ce monde, d'une gloire qui apparaîtra à l'Église, pendant que le monde qui a rejeté Christ sera plongé encore dans l'assoupissement, ou enivré de son orgueil et de ses projets impies.

En considérant la *seconde* phase de la venue de Christ, telle qu'elle nous est présentée dans la première épître aux Thessaloniens (chapitre 5: 1-11), nous trouvons quelque chose de tout à fait différent. Ici, nous en venons à «*des temps et à des saisons*», à l'égard desquels l'apôtre ne sentait pas qu'il fût besoin d'écrire à l'Église, parce que l'Église n'avait rien à faire avec ces choses, pour autant qu'elle y était personnellement intéressée. L'Église appartient au jour et à la lumière, et par conséquent elle n'a pas besoin d'être guidée par «des temps et des saisons», ou par «les signes des temps». Ces choses se rapportent directement à ceux qui seront enveloppés dans les terreurs du «jour du Seigneur», et nullement à ceux qui ont affaire avec «l'Étoile du matin» et qui auront rencontré Christ dans les airs, avant la révélation du jour.

Il doit être évident maintenant, pour toute âme qui écoute et réfléchit, qu'il existe une immense différence entre l'apparition de l'Étoile du matin, et la révélation du Soleil de gloire. La différence entre ces deux événements n'est pas moins grande que celle qu'il y a entre l'arrivée d'un époux auprès d'une épouse qui l'attend, et l'irruption soudaine d'un voleur dans une maison de gens ivres ou endormis. C'est sous cette image frappante que les deux phases de la venue de Christ sont mises en contraste: «*Vous savez vous-mêmes très bien que le JOUR du Seigneur vient comme un larron dans la nuit. Quand ils (non pas vous) diront: «paix et sûreté» alors il leur (non à vous) surviendra une subite destruction, comme les douleurs à celle qui est enceinte, et ils n'échapperont pas*». Il y a là quelque chose de particulièrement solennel et de bien propre à frapper de terreur un cœur attaché au monde. La venue du voleur est aussi effrayante que la venue de l'époux a d'attrait; et on comprend à peine comment on a pu confondre deux choses aussi différentes l'une de l'autre que celles-là, et comment on n'est pas frappé à première vue du sérieux dommage qui en résulte pour les âmes. Il semble que les Thessaloniens avaient souffert pour avoir fait cette confusion; il semble qu'ils avaient craint d'abord que leurs amis décédés ne fussent pas participants des joies du retour de Christ; puis, leurs idées ayant été rectifiées à cet égard, qu'ils étaient tombés, il paraît, dans une autre erreur qui leur faisait craindre d'être eux-mêmes enveloppés dans les terreurs qui accompagneront «le jour du Seigneur». Cette dernière pensée est rectifiée dans la seconde épître; et en la corrigeant, l'apôtre présente d'une manière encore plus complète et plus claire, si possible, la double phase de la venue du Seigneur. «*Or, dit-il, nous vous prions, frères, par la venue de notre Seigneur Jésus Christ, et par notre rassemblement auprès de lui, de ne pas vous laisser promptement ébranler de votre sentiment, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si LE JOUR DU SEIGNEUR était là*» ou avait déjà commencé (2 Thessaloniens 2: 1). Ici les deux événements sont mis en contraste direct; et les saints sont exhortés, puisqu'ils doivent être participants des joies du premier, à ne pas craindre d'être enveloppés dans les terreurs du dernier. Ceci est on ne peut plus simple et concluant. La venue du Seigneur est l'espérance de l'Église; le jour du Seigneur est la terreur du monde; la première sera la consommation de la joie des saints; le dernier sera le glas funèbre de la joie des mondains.

«*Le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit*». Il n'est jamais dit que l'Étoile du matin vienne ainsi, comme un larron dans la nuit. Le Seigneur, il est vrai, dit à l'ange de Sardes: «*Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un larron, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi*» (Apocalypse 3: 8); mais ce passage, bien loin de présenter une difficulté, est au contraire une puissante confirmation de la vérité sur laquelle nous venons d'insister. L'Église de Sardes avait le nom de vivre, mais elle était morte; elle s'était abaissée au niveau du monde, et c'est pour cette raison que le Seigneur met devant elle la phase de sa venue qui est proprement la part du monde. Si les saints se mêlent avec le monde, ils doivent s'attendre à être menacés de la portion du monde. Si Lot descend à Sodome, il faut qu'il participe aux calamités de

Sodome. Mais nous savons très bien que ce n'est pas «un voleur» qui est la figure de Christ, pour l'Eglise. *«Vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, de sorte que ce jour-là vous surprenne comme un larron»* (chapitre 5: 4). Nous, chrétiens, nous appartenons au jour; mais si, par ignorance ou par infidélité, nous sortons de notre position, nous ne pouvons pas attendre que l'Esprit nous encourage par les espérances qui sont notre part, si nous nous abaissons au niveau du monde, nous verrons l'avenir du point de vue du monde. *«Vous êtes tous fils de la lumière et, fils du jour; nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. Mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque, l'espérance du salut. Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui»*. Voilà quelles sont notre vraie position et notre vraie espérance; et il ne faut pas perdre de vue que le fait que nous vivons ensemble avec Christ est fondé non sur notre fidélité à veiller, mais sur le fait que Christ mourut pour nous. C'est sa mort pour nous qui, soit que nous veillions, soit que nous dormions, assure notre vie avec lui. Il est bon d'observer ceci: nous apprenons ainsi d'une manière bien précieuse quelle est la grâce de Celui auquel nous avons affaire, — la grâce de Celui dont la mort pour nous assure infailliblement notre union avec lui dans cette gloire éternelle que Lui et ses saints attendent maintenant. C'est par cette consolante assurance, et non par aucun sentiment de crainte ou d'incertitude que le Saint Esprit voudrait nous former à veiller constamment. Un coeur, qui pourrait user de cette vérité comme d'une cause pour ne pas veiller, montrerait qu'il ne connaît guère la puissance réelle soit de la grâce, soit de la gloire; un tel homme dirait: «Péchons, afin que la grâce abonde».

L'apôtre termine son exposé des deux phases du retour de Christ, par ces deux précieuses exhortations: *«Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles»*, et *«Exhortez-vous l'un l'autre, et édifiez-vous l'un l'autre, chacun en particulier...»* (1 Thessaloniens 4: 18; 5: 11).



# La nourriture du désert pour les rachetés de Dieu

---

## Lisez Exode 16

Quand Dieu visita et racheta son peuple, et qu'il le fit sortir du pays d'Egypte, ce ne fut certainement pas pour le laisser mourir de faim et de soif dans le désert. C'était le dessein de sa grâce de pourvoir à tous les besoins des siens tout le long de leur voyage; et au chapitre 16 de l'Exode, nous apprenons de quel merveilleux aliment il avait fait provision pour eux.

«Et l'Eternel dit à Moïse: *Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieus du pain*» (verset 4). Ils venaient de dire: *«Ah! que ne sommes-nous morts par la main de l'Eternel au pays d'Egypte, quand nous étions assis près des potées de chair, et que nous mangions notre souïl de pain»* (verset 3)! Mais Dieu parle de *«pain venu des cieus»*. Bienheureux contraste! Quelle différence entre les «potées de chair; le «pain de l'Egypte», et «la manne céleste», «le pain des anges!» l'un de la terre, l'autre du ciel!

Mais cette manne d'en haut était un pierre de touche pour éprouver la condition morale d'Israël, ainsi qu'il est écrit: *«Afin que je l'éprouve, pour voir s'il observera ma loi ou non»* (verset 4). Il fallait un coeur sevré des influences de l'Egypte, pour être satisfait du «pain du ciel», ou pour en jouir. Par le fait, nous savons que les Israélites n'en furent pas contents, car ils le méprisèrent, le déclarant un «pain léger» (Nombres 21: 5), et ils convoitèrent de la chair. Ils montrèrent ainsi combien peu leur coeur était délivré de l'Egypte, ou disposé à observer la loi de l'Eternel. *«Ils retournèrent de leur coeur en Egypte»* (Actes des Apôtres 7: 39). Il faut avoir des affections célestes pour vivre de pain du ciel. La nature ne peut pas savourer une nourriture semblable; elle soupire toujours après l'Egypte, après les choses de ce monde; c'est pourquoi il faut qu'elle soit tenue à sa place dans l'assujettissement.

Quand nous contemplons les enfants d'Israël comme *«baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer»* et aussi comme *«mangeant de la viande spirituelle et buvant du breuvage spirituel»* (1 Corinthiens 10: 3, 4), souvenons-nous que ce qui leur arrivait leur arrivait *«en type»* pour nous chrétiens, car tous les vrais croyants ont été *«baptisés pour la mort de Christ», «ensevelis avec Lui dans le baptême», et «ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu»* (Romains 6: 3-11; Colossiens 2: 12), Nous nous nourrissons de Christ comme du *«pain vivant qui est descendu du ciel»* (Jean 6: 22-69). Notre nourriture dans le désert, c'est Christ, tel qu'il nous est présenté par le Saint Esprit, par le moyen de la Parole écrite; tandis que pour nous abreuver spirituellement, le Saint Esprit est venu comme l'eau qui jaillit du rocher frappé, de Christ frappé pour nous. Telle est notre bienheureuse part dans le désert de ce monde.

Or, il est évident que, pour jouir de cette part, il faut que notre coeur soit détaché de tout ce qui s'offre à nous comme hommes naturels. Un coeur mondain et charnel ne trouverait pas Christ dans l'Ecriture, ni ne jouirait de lui s'il l'y eût trouvé. La manne était si pure et si délicate, qu'elle ne supportait pas le contact avec la terre. Elle descendait sur la rosée (versets 13-16; Nombres 11: 9) et devait être recueillie le matin avant le chaud du jour (verset 21). Chacun devait donc se lever de bonne heure et chercher sa nourriture quotidienne. Il en est de même maintenant pour le peuple de Dieu: il faut qu'il recueille, fraîche tous les matins, la manne céleste. La manne de hier ne vaut plus rien pour aujourd'hui, ni celle d'aujourd'hui pour demain. Il faut que nous nous nourrissions de Christ chaque jour, avec une nouvelle énergie de l'Esprit, sans quoi nous cesserons de croître. De plus, il faut que nous fassions de Christ notre *premier* objet. Il faut que nous le cherchions de «bonne heure», avant que d'autres choses aient eu le temps de s'emparer de nos faibles coeurs. Beaucoup d'entre nous, hélas! manquent à cet égard. Nous ne donnons à Christ qu'une place secondaire, et la conséquence en est que nous restons faibles et stériles. L'ennemi, toujours vigilant, se prévaut de notre indolence spirituelle, pour nous priver de la bénédiction et de la force que reçoit celui qui se nourrit habituellement de Christ. La vie nouvelle, dans le croyant, ne peut être alimentée *que* par Christ. *«Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi»* (Jean 6: 57).

La grâce du Seigneur Jésus Christ, comme de celui qui est descendu du ciel, pour être la nourriture de son peuple, est, pour l'âme renouvelée, d'un prix inestimable; mais pour jouir ainsi de Christ, il est nécessaire que nous réalisons que nous sommes dans le désert, mis à part pour Dieu, dans la puissance d'une rédemption accomplie. Si je marche avec Dieu dans le désert je serai satisfait de la nourriture qu'il

me donne, c'est-à-dire de Christ comme étant descendu du ciel. «Le blé du pays», «le cru de la terre de Canaan» (Josué 5: 11, 12), a son antitype en *Christ monté en haut* et assis à la droite de la Majesté dans les cieux. Comme tel, il est la nourriture de ceux qui savent par la foi qu'ils sont ressuscités ensemble et assis dans les lieux célestes. Mais la manne, c'est-à-dire *Christ comme descendu* du ciel, est pour le peuple de Dieu, dans sa vie et ses expériences dans le désert: c'est par elle que Dieu soutient ses rachetés depuis l'Egypte jusqu'en Canaan.

Quelle image qu'Israël dans le désert! Il avait l'Egypte derrière lui, devant lui Canaan, et autour de lui le sable du désert; il était appelé à regarder au ciel pour sa nourriture de chaque jour. Le désert n'avait ni un brin d'herbe, ni une goutte d'eau à offrir à l'Israël de Dieu. En Jéhovah seul était la portion des rachetés. Le peuple pèlerin n'a rien ici-bas. Sa vie est céleste, et ne peut être entretenue que par des choses célestes. Bien que placés *dans* le monde, les rachetés ne sont pas du monde, car Christ les a choisis du monde et les en a tirés. Peuple céleste, ils sont en chemin vers leur patrie, et sont soutenus par la nourriture qui leur est envoyée de là; ils marchent vers le ciel. La gloire dirige de ce côté-là seulement. Il est inutile de regarder en arrière vers l'Egypte: on n'y peut découvrir aucun rayon de la gloire. «*Ils regardèrent VERS LE DESERT, et voici, la gloire de l'Eternel se montra dans la nuée*» (verset 10). Le chariot de Jéhovah était dans le désert, et tous ceux qui désiraient être en communion avec Jéhovah devaient être là aussi; et s'ils y étaient, ils y avaient la manne céleste pour nourriture, et elle seule.

Cette manne était, il est vrai, un étrange aliment, un aliment incompréhensible et sans goût pour un Egyptien, qui jamais n'eût pu en vivre; mais ceux qui avaient été «*baptisés dans la nuée est dans la mer*» (1 Corinthiens 10: 2) pouvaient, s'ils marchaient d'une manière conséquente avec la position dans laquelle ce baptême les avait introduits, jouir de cette manne, et en être nourris. Il en est de même maintenant pour le vrai croyant. L'homme du monde ne comprend pas comment le croyant vit; la vie et l'aliment de la foi dépassent son intelligence. Christ est la vie du chrétien et il vit de Christ. Il se nourrit par la foi des grâces puissantes de Celui qui, étant «*Dieu sur toutes choses béni éternellement*» (Romains 9: 5), «*prit la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes*» (Philippiens 2: 7); il le suit du sein du Père — la demeure éternelle de l'amour et de la lumière, jusqu'à la croix — le lieu de la honte et de l'opprobre — et de la croix jusqu'au trône, le lieu de la majesté, de la victoire et de la gloire; et il trouve en Lui, et à chaque pas de sa course glorieuse, un aliment précieux pour lui. Tout ce qui environne le chrétien, quoique, de fait, «*l'Egypte*», est, moralement, un désert aride et désolé, n'ayant rien à offrir à l'âme renouvelée; et dans la mesure dans laquelle il y trouve peut-être un aliment, ses progrès dans la vie spirituelle sont entravés.

Il est bien triste de voir des chrétiens rechercher les choses de ce monde. Cela prouve clairement qu'ils sont «*dégoûtés*» de la manne céleste, et que, comme Israël incrédule, ils l'estiment «*un pain léger*». Ils servent ce qu'ils devraient mortifier. L'activité de la vie nouvelle est toujours liée au dépouillement du «*vieil homme avec ses actions*» (Colossiens 3: 9); et plus ce dépouillement s'accomplit, plus on désirera de vivre du «*pain qui soutient le coeur de l'homme*» (Psaumes 104: 15). Comme au physique, plus on prend d'exercice, et plus l'appétit est bon, de même dans la vie spirituelle, plus nos facultés renouvelées sont mises en jeu, plus nous éprouvons aussi le besoin de nous nourrir de Christ chaque jour. C'est une chose que de savoir que nous avons la vie, le pardon et une pleine acceptation devant Dieu en Christ; et c'est une autre chose, et une chose toute différente que d'être habituellement en communion avec Lui, de se nourrir de Lui par la foi, faisant de Lui l'aliment exclusif de nos âmes, — «*mangeant sa chair et buvant son sang*». Beaucoup de personnes font profession d'avoir trouvé le pardon et la paix en Jésus, qui, en réalité, se nourrissent d'une foule de choses, qui n'ont aucun rapport avec Christ. Elles repaissent leur esprit de la lecture des journaux et de la littérature frivole et insipide du jour. Trouveront-elles Christ-là? Est-ce par de tels moyens que le Saint Esprit nourrit les âmes de Christ? Est-ce là cette pure rosée sur laquelle la manne céleste descend pour la nourriture des rachetés de Dieu dans le désert? La question ici n'est pas de savoir si ces choses sont bonnes ou mauvaises, mais simplement si elles sont Christ. Il est certain qu'elles ne le sont pas. Comment donc un enfant de Dieu peut-il en vivre? La parole de Dieu nous dit, qu'il y a, dans le chrétien, deux natures (voyez Galates 5: 17); et on peut se demander, laquelle de ces deux natures se nourrit des nouvelles et de la triste et profane littérature du monde. Est-ce la vieille nature ou la nouvelle? Est-ce «*la chair ou l'Esprit?*» La réponse n'est pas difficile. Laquelle donc des deux natures, de la chair ou de l'Esprit, désirons-nous entretenir et voir croître? Notre conduite en sera la meilleure démonstration. Si je désire sincèrement croître dans la vie divine, je chercherai certainement toujours cette nourriture que Dieu

a préparée pour moi, afin que je croisse spirituellement. Ceci est bien simple. Les actions d'un homme sont toujours le plus sûr indice de ses désirs et des objets qu'il poursuit. Ainsi, si je rencontre quelqu'un qui, faisant profession d'être chrétien, en négligeant sa Bible, trouverait néanmoins assez de temps, bien plus, peut-être pendant ses meilleures heures, pour lire les journaux ou la littérature du jour, il ne me sera pas difficile de juger de la vraie condition de son âme. Je suis sûr que ce chrétien ne peut pas être un chrétien spirituel: il ne se nourrit pas de Christ, il ne peut pas vivre pour lui, ni lui rendre témoignage.

Si un Israélite avait négligé de recueillir, à la fraîcheur du matin, sa portion du pain que la grâce de Dieu avait préparé pour lui, il aurait bientôt manqué de forces pour continuer son voyage. Pareillement, il faut que nous fassions de Christ le souverain objet de notre âme, sinon notre vie spirituelle déclinera inévitablement. Des sentiments et des expériences se rattachant à Christ ne peuvent pas même constituer notre nourriture spirituelle, parce que ces sentiments et ces expériences sont variables et sujets à mille fluctuations. Le «pain de vie», c'était *Christ* hier; il faut que ce soit *Christ* aujourd'hui et *Christ* éternellement.

Plût à Dieu que, tous, nous fussions plus profondément pénétrés de cette vérité et de la puissance de ces choses! Puisse le Saint Esprit réveiller dans nos coeurs des désirs plus ardents après la personne du Seigneur Jésus; alors, peu de chose d'ici-bas nous suffira pour la traversée du désert.

## Le désert ou Canaan

---

Pour entrer dans l'héritage de Dieu, il faut passer le Jourdain. Dans le désert, j'apprends à dépendre de lui, et l'étendue et la minutie de sa pensée et de ses soins à mon égard m'est révélée; cependant quel que soit l'avantage de connaître Dieu ainsi, je le connais dans son héritage d'une manière bien plus glorieuse et plus complète. Ici-bas, ce sont *mes* circonstances, là haut ce sont *les siennes*. C'est de *là haut* que Dieu maintenant par son Esprit, donne la justice par Christ et en Christ, qui a accompli toute justice et qui est là auprès de lui; de sorte que la gloire dans laquelle le Sauveur est placé et d'où procède toute justice, devient la demeure qui nous convient.

Mais d'où vient que nous ne sommes pas occupés davantage de la gloire? Par quelle cause en est-il ainsi? *C'est qu'avant de pouvoir être pleinement là où Christ est, il faut que nous soyons en lui complètement.* Au chapitre 2 de l'épître aux Colossiens, l'apôtre nous montre en premier lieu que nous sommes accomplis en Christ qui remplit toutes choses; et il nous fait voir ensuite notre entier renoncement à nous-mêmes dans la circoncision (le dépouillement du corps de la chair), comme dans le baptême (la mort). Il n'y a rien à quoi nous arrivions plus lentement qu'à un entier renoncement à nous-mêmes; et c'est là que gît la difficulté; car lorsque nous avons renoncé entièrement à nous-mêmes, il devient facile de ne plus être qu'en Christ, et *vice-versa*. Or pour parvenir pratiquement à cette complète acceptation de Christ et à ce renoncement complet à nous-mêmes, qui est le but de Dieu pour nous, deux choses sont nécessaires: la première c'est de marcher dans une bonne conscience; la seconde, de marcher dans la communion du Seigneur par l'Esprit. Une bonne conscience seule ne suffit pas. Un homme peut faire beaucoup de choses dans une bonne conscience, sans qu'il puisse dire qu'il marche dans la communion du Seigneur, bien que la communion doive nécessairement supposer une bonne conscience, car c'est une communion avec le Père et le Fils par le Saint Esprit. La conscience est l'intelligence que j'ai de ce que Dieu exige, et plus la conscience est vivante, plus elle cherchera à comprendre ce que Dieu commande (Hébreux 4: 12) — toutefois: Ce n'est pas la communion, bien que cela y conduise. La conscience, s'abandonnant à l'action de la Parole, me conduit par Christ, dans sa sympathie jusqu'au trône de la grâce. — Mais la communion est un pas de plus: c'est là que, dans la lumière, je sais que Christ n'a pas seulement lavé mes pieds, mais qu'il les a aussi essuyés, et qu'il y a, entre Lui et moi, une intimité que rien n'altère. Je suis avec Lui, *là où il est*; laissant là toutes choses, même ce qui est bien dans l'homme, pour être en lui — pour «*gagner Christ*» (Philippiens 3). C'est ainsi que l'on est *en Christ entièrement et dépouillé de soi-même* — et que l'on connaît la gloire comme la demeure qui nous appartient. Nous pouvons être amenés là par divers moyens. Paul *le comprit* lors de sa conversion; la lumière de la gloire l'aveugla et il devint aveugle *moralement* après l'avoir d'abord été réellement, aveugle à tout sauf à une chose: Christ dans la gloire. Abraham perd son Isaac; David sa Jérusalem; Jonas son kikajon; Paul est mis en prison; tout ce qui est de la nature est mis de côté, et Christ devient l'objet unique et distinct de l'âme; et c'est alors que je suis en pleine communion avec la pensée de Dieu. Je me réjouis dans le Christ Jésus. Je tiens ferme la Tête. La place où est Christ occupe et satisfait le regard de mon âme. — Je l'adore et ma joie est accomplie.

## «N'ai-je donc rien à faire?»

---

– «Et n'ai-je donc rien à faire», ainsi s'écriait à plusieurs reprises une pauvre femme mourante; et sans le profit qui peut en résulter pour d'autres, il n'y aurait pas de raison pour le rapporter. Mais l'état d'âme de cette femme se retrouve trop souvent, pour que le simple récit des voies de Dieu envers elle ne puisse pas être en bénédiction à plusieurs. Veuille le Seigneur, qu'il en soit ainsi!

C'est une chose effrayante que la manière dont, trop souvent, on se trompe soi-même; et, assurément, nous devrions toujours chercher à délivrer les âmes qui sont engagées dans cette voie, en agissant à leur égard avec franchise et fidélité dans la dépendance de Dieu.

La personne qui fait le sujet de ce récit avait atteint sa soixante-dixième année. Elle était arrivée bien près de la fin de sa carrière, mais elle était ignorante encore du chemin du salut. Après lui avoir adressé quelques questions générales, et avoir ainsi obtenu un aperçu de l'état réel de son âme, je lui parlai à peu près en ces termes:

- Avez-vous quelque espoir de vous relever de cette maladie?
- Non, Monsieur! Je suis vieille et j'ai travaillé péniblement toute ma vie. Je ne serai jamais mieux dans ce monde.
- Est-ce que vous pensez beaucoup à *l'autre* monde sur ce lit où vous êtes couchée?
- Oh! oui, Monsieur, c'est ce qui m'occupe. Je prie nuit et jour.
- Je m'en réjouis, lui dis-je, mais quel est l'objet particulier de vos prières?
- Je demande au Tout-Puissant de me pardonner tous mes péchés. Je sais que j'en ai un grand nombre.
- Désirez-vous vivement savoir si vos péchés vous sont tous pardonnés ou non?
- Certainement, Monsieur, je n'ai aucun autre objet de préoccupation maintenant que de prier le Tout-Puissant qu'il veuille me pardonner.
- Et croyez-vous qu'il veuille le faire?
- Oui, je suis sûre que Dieu m'a déjà pardonné beaucoup de péchés depuis que j'ai commencé à prier; mais je sais qu'il ne me les a pas encore tous pardonnés, et je continue à prier.
- Il convient, certainement, pour nous, pauvres créatures, que nous ayons par la prière recours à Dieu qui seul peut nous venir en aide. Mais nous serions dans une grande erreur si nous voulions faire de nos prières un *Sauveur*. Christ est le *seul* Sauveur qui délivre du péché. Le nombre des péchés pour lesquels vous avez à prier doit être bien grand, — ce sont les péchés de soixante-dix longues années! Que de péchés vous devez avoir commis pendant cet espace de temps! Souvenez-vous que vous aurez à répondre à Dieu pour chacun d'eux, à moins qu'un autre ne le fasse pour vous. Mais, dites-moi, croyez-vous réellement que *vos prières* puissent donner satisfaction à Dieu pour votre oubli de Lui et pour vos péchés de soixante et dix années?
- Non, Monsieur, je ne le pense pas. Je sais que le Sauveur est mort pour nos péchés et nous avons la promesse que si nous demandons, nous recevrons; mais il faut que nous demandions.
- C'est juste, quant à cela vous avez raison. Mais combien de temps pensez-vous que vous auriez encore prié, avant que tous vos péchés vous soient pardonnés?... Les Ecritures ne nous apprennent-elles pas que si nous faisons dépendre le pardon de la mort de Christ, et non de nos prières, le pardon nous est déjà acquis? Quand Dieu pardonne à un pécheur, il le fait une fois pour toutes, assurément non pas à demi! Dès que nous nous reposons, par la foi, sur la mort de Jésus, nous sommes entièrement et gratuitement pardonnés, soit que nous le sachions, soit que nous ne le sachions pas. Dieu fait parfaitement tout ce qu'il fait.

La pauvre femme était dans une ignorance désolante sur ce point important; mais elle était toute attention pour ce que je lui disais, bien qu'elle ne fût pas très angoissée au sujet de son âme. Après la lecture que je lui fis de quelques passages de l'Écriture, son esprit fut visiblement tourné vers la parole de

Dieu, tout particulièrement sur Actes 13: 28-39, où l'apôtre démontre que la mort et la résurrection de Christ sont le seul fondement du pardon et que Dieu ne pardonne qu'à ceux qui croient véritablement en son Fils.

– *Et n'ai-je donc rien à faire?* demanda-t-elle de la manière la plus pressante.

– Non, chère femme, vous n'avez rien à faire. Il a accompli l'oeuvre tout entière de notre salut. Il a fait tout ce que Dieu demandait; et maintenant, Dieu, ne demande rien de nous, si ce n'est de croire et de nous réjouir dans l'oeuvre accomplie et parfaite de son Fils bien-aimé. La parole de Dieu dit expressément que c'est *par la foi* au Seigneur Jésus que nos péchés nous sont pardonnés, et non par nos prières et nos oeuvres quelles qu'elles soient. *«Sachez donc, hommes frères, que PAR LUI vous est annoncée la rémission du péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié PAR LUI»*. Ici, à Antioche, vous le voyez, l'apôtre se lève au milieu d'une congrégation de Juifs et proclame un gratuit et complet pardon à tous sans exception. Or, tous ceux de cette assemblée qui crurent la bonne nouvelle que Paul annonçait, furent *immédiatement pardonnés et justifiés*; et ils surent qu'ils l'étaient, par la parole de Dieu, en sorte qu'ils purent sur-le-champ en retirer la consolation.

Remarquez que l'apôtre ne dit pas un mot de *faire* quelque chose; il ne parle que de *croire*. Tous ceux qui *crurent* ce qu'il annonçait touchant «Jésus et la résurrection» reçurent immédiatement le pardon, la justification et le salut éternel. Et maintenant, si *vous*, vous croyez cette même bonne nouvelle, et si vous n'avez de confiance qu'en Jésus ressuscité et glorifié, vous serez immédiatement et complètement pardonnée et sauvée. Vous recevrez le pardon et le salut là où vous êtes, sans avoir à attendre jusqu'à demain. Ce sera une chose vraie *dès à présent*. Dieu déclare qu'il est «juste, et le Justificateur de celui qui croit en Jésus» (Romains 3: 26).

La simplicité de l'évangile la confondit pour un moment; elle s'écria de nouveau émerveillée et étonnée: «Et n'ai-je rien à faire?»

– «L'apôtre dit que *tous ceux qui croient sont pardonnés et justifiés* et cela suffit. Nous ne devons rien dire qui soit différent de ce que lui dit; car ses paroles sont les paroles mêmes de Dieu par la bouche de son serviteur» (comparez 1 Thessaloniens 2: 13-21). Ne pensez donc pas à vos prières ou à ce que vous pouvez faire, comme moyens d'obtenir le pardon. Croyez la parole de Dieu; bénissez Dieu pour sa miséricorde, et demandez-lui qu'il vous garde «regardant à Jésus». Mettez toute votre confiance en Jésus Christ et dans l'oeuvre qu'il a accomplie sur la croix pour de pauvres pécheurs sans force. Son sang seul purifie de tout péché. Au moment même où vous croyez, vous êtes lavée dans le sang de Jésus, vous êtes revêtue de la justice de Dieu et propre pour habiter le ciel. Le lourd fardeau de vos péchés de soixante-dix années sera ôté de dessus vous, et vous trouverez en Jésus soulagement et repos pour votre coeur fatigué.

Avant de quitter, je pus bénir Dieu de la bénédiction d'esprit dans laquelle la pauvre mourante se trouvait. Elle passait par un profond exercice d'âme. Sa conscience paraissait être dans la lumière de la parole de Dieu. Au moment où, la main sur la poignée de la porte, je me retournai pour lui dire un dernier adieu, elle répéta encore profondément émue: «N'ai-je donc rien à faire?»

Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer. Quelques jours après, elle s'endormit en Jésus, témoignant clairement à ceux qui la visitaient qu'elle ne comptait plus sur ses prières pour être acceptée devant Dieu, mais sur le Seigneur Jésus Christ, le Sauveur béni dont le sang précieux nous purifie de TOUT péché (1 Jean 1: 7; comparez 1 Timothée 1: 15-17).

## «La paix – Ma paix» - Jean 14: 27

---

Deux choses sont placées devant nous dans ce passage: d'abord le fait même de la paix, la paix peut-être, non pas comme chez les Juifs dans la bénédiction et la prospérité terrestres, mais avec du trouble au dehors; ensuite ce qui caractérise la paix: ce que Christ appelle: «ma paix», possède lui-même et l'étendue de cette paix; et si Christ caractérise ainsi cette paix, cela implique que les disciples ne l'avaient pas pendant que Jésus était avec eux. Ils ne manquaient de rien; ils avaient des ceintures, des sacs, etc. Jésus aussi pouvait dire paix, en pardonnant les péchés; mais cette paix, *sa* paix, n'avait pas encore été donnée aux disciples.

La paix exclut le trouble, pour ce qui est de sa réalisation. Il ne s'agit pas ici de la paix de la conscience avec Dieu, mais de ce qui ne peut pas être détruit par la connaissance de Dieu. Ce n'est pas une paix sans Dieu; et elle est indépendante de toutes les circonstances. Pour autant qu'il y a du trouble dans celles-ci, la paix ne serait pas assurée si elle pouvait être ébranlée par elles.

La paix dont Jésus parle ici, c'est la possession d'une tranquillité qui n'est pas troublée par d'autres choses; c'est la paix avec Dieu en présence de sa justice et de sa sainteté, une chose qui absorbe. Supposez que je sois en paix avec une personne qui m'est plus ou moins indifférente, cela ne m'empêchera pas du tout d'être troublé par d'autres choses: la paix n'absorbe pas mes affections. Mais quand nous avons la vraie paix, elle-même, nous pouvons apprendre à connaître Dieu; notre âme satisfaite de la paix dont elle jouit, ne désire rien autre. Elle connaît Dieu et ne trouve rien qui la trouble, en Dieu ou hors de Dieu.

Cette paix maintient Dieu entre le trouble et nous-mêmes, au lieu de laisser le trouble se placer entre Dieu et nous, car le danger pour nous est là, et le remède est là.

Remarquez quelle est l'étendue de cette paix, — «ma paix»; et comment Jésus connaissait à fond ce qu'il possédait, en sorte qu'il pouvait le communiquer à ses disciples! il avait été tenté, rejeté; il avait souffert; il n'avait pas «où reposer sa tête»; il était poursuivi comme une perdrix dans les montagnes»; il était «l'homme de douleurs et qui savait ce que c'est que la langueur»; et cependant il avait tellement la conscience du bonheur qu'il possédait, qu'il pouvait parler à ses disciples de le leur laisser. Il y avait pour lui un repos inaltérable en Dieu, et Dieu était une source constante de bénédiction pour lui, tout le long de son chemin de souffrances et de peines, chemin si différent de celui que parcourent jamais tous autres que lui. Mais Christ avait expérimenté la vérité de cette parole: «Tu conserveras la vraie paix à celui qui se confie en toi»; et y eut-il jamais en lui un doute si son Père l'entendait? Non, il y avait en lui une certitude parfaite, que rien ne pouvait mettre en question. Il n'avait pas besoin de mettre Dieu à l'épreuve en se jetant du haut du temple en bas. S'il eût fait ce que Satan lui proposait, c'eût été tenter Dieu.

Les deux expressions, que nous trouvons dans le verset qui fait l'objet de ces pages, s'expliquent l'une par l'autre: «Ma paix» etc. et: «Que votre coeur ne soit pas troublé» etc. Je vous donne ma propre «paix». La chose que nous avons, nous savons qu'elle est à lui, non pas la connaissance de ce que nous sommes auprès de Dieu, mais de ce que lui est pour Dieu. Nous ne pouvons pas avoir la paix si nous avons la pensée: «Quand je connaîtrai Dieu, que pensera-t-il de moi?» J'ai besoin de connaître Dieu afin d'avoir la paix.

Si le Seigneur venait en ce moment, auriez-vous la paix et seriez vous en état de dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous l'avons attendu?» Si vous avez la conscience d'aimer quoi que ce soit que Dieu n'aime pas, vous ne pouvez pas être en paix. Quand même vous auriez trouvé la paix de la conscience au sujet de vos péchés par le sang de la croix votre communion avec Dieu et la paix de votre coeur seront détruites, si vous aimez quoi que ce soit que Dieu n'aime pas. S'il y a quelque chose à quoi vous n'avez pas renoncé dans votre volonté, il ne peut y avoir la paix. Mais si vous avez la paix, alors que Dieu viendrait, elle demeurerait.

La paix n'est jamais imparfaite: il ne peut y avoir en elle aucune imperfection. Si une chose quelconque intervient et produit de l'incertitude, c'est que la paix n'est pas là. L'eau d'une mare sale peut paraître claire à la surface, mais si on la remue, la boue s'élève et se montre: — Il en est ainsi du coeur.

Christ nous donne sa paix, et la colère peut-elle troubler cette paix? Christ ne connaissait-il pas la colère que méritait notre péché? Il porta la colère. Ne savait-il pas ce qu'était le péché? «Il a été fait péché» etc. Ne connaissait-il pas Dieu? Il venait de Lui.

Comment pouvons-nous avoir la paix? Parce que Christ a fait la paix — «par le sang de sa croix». Il a expié le péché. La question qui inquiète votre coeur, il l'a réglée entre lui-même et Dieu, non pas pour son propre compte, mais pour nous. Il était le Fils de Dieu. En présence de la colère, en présence de la sainteté aussi, il a réglé la question. «Il a mis son âme en oblation pour le péché. Dieu a donné son Fils pour nous, et peut-il ne pas nous réclamer comme les objets de son amour? Il nous a achetés à un prix inestimable.

Dieu a vu le péché, il a jugé le péché, il a ôté le péché en Christ. La paix est faite; la paix est donnée; la paix est connue par «le sang de la croix». Est-ce là une opinion à moi quant à l'acquisition de cette paix? Non; Jésus dit: «Je vous laisse ma paix». Il sait quelle est la colère de Dieu, quelle est la justice de Dieu, quelle est la sainteté de Dieu; il sait ce que sont les exigences de la gloire de Dieu, et nous recevons de ses propres lèvres l'assurance de sa paix. Est-ce moi qui ai mérité cette paix? Non, c'est lui qui l'a méritée. Peut-il me tromper? Quelle est ma garantie pour m'attendre à la faveur de Dieu? Si vous avez cru ce que c'est que la colère de Dieu, vous apprécierez la faveur de Christ. Christ renonça à sa vie plutôt que de renoncer à la faveur de Dieu pour nous.

Si Christ est votre paix, il est aussi bien sans péché pour vous qu'il l'était en lui-même. «Il nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption» (1 Corinthiens 1: 30).



## La veuve de Naïn - Luc 7

---

Le Seigneur a plusieurs fois touché ce qui pouvait souiller. Il semble avoir agi ainsi de propos délibéré, car il l'a fait quelquefois sans nécessité. Sa parole eut suffi pour opérer le dessein de sa volonté, sans l'attouchement de sa main. Néanmoins il toucha le lépreux et la bière, et l'un et l'autre l'auraient souillé, s'il eût été un autre que Lui-même, ou s'il eût été dans la relation d'un simple Juif vis-à-vis de la loi de Moïse. En pareil cas, au lieu que de la puissance, sortit de Lui, il eût eu besoin lui même d'être purifié. Mais il n'avait aucun besoin de purification. Aucune ordonnance de purification ne pouvait lui profiter. Il magnifiait la loi, en toute chose comme Juif obéissant, la rendant honorable, accomplissant toute justice; et cependant si, dans les occasions comme celle qui nous est présentée ici, il n'avait pas été dans une position particulière par rapport à la loi, il aurait été désobéissant à celle-ci; car la loi pour les souillures de ce genre, à la fois, exigeait, cette purification, et en fournissait les moyens. Mais nous savons que Christ n'a pas été désobéissant. La révélation de sa personne explique tout. Quoiqu'il fût Juif, et très certainement et simplement «un homme», participant à la chair et au sang, il était sans tache comme aucun autre ne l'a été, au milieu de la souillure, et la souillure ne pouvait le toucher.

Avec cela, il y a en lui une vie qui déborde. Il fait face à *la puissance* de la mort sous toutes ses formes et dans tous ses degrés, dans des maladies de toutes sortes, et à *la mort elle-même*, sur les différentes étapes de ses victoires, sur un lit, dans une bière, ou dans un sépulcre. Il y avait en Lui une exubérance, une plénitude de vie qui faisait qu'il pouvait aller, triomphant toujours, au-devant de toute la puissance de la mort et de la mort elle-même. C'était la vie en victoire.

Ce qui frappe aussi, dans la résurrection du fils de la veuve de Naïn, c'est l'aise avec laquelle, par cette vertu qui est en Lui, Christ accomplit son œuvre divine au milieu de cette scène de la puissance de la mort. Il parle, et la chose a lieu; la maladie et la mort font place à la santé et à la vie; au jour d'ancienneté, il avait dit: «*Que la lumière soit, et la lumière fut*»; ici, avec la même simplicité, il dit: «*Je le veux, soit net*». En Lui, la vie n'a rien perdu de sa plénitude et de son autorité primitives. Il vivifie tout ce qu'il rencontre; il porte la vie là où il veut, par une parole, comme par un attouchement.

C'est ce que nous voyons dans le récit qui nous occupe. Ce que je voudrais faire remarquer encore, d'une manière particulière, c'est la grâce avec laquelle cette vie, qui est dans le Fils de Dieu se manifeste et opère. Elle déborde pour guérir, et pour guérir parfaitement. Elle déborde pour se *communiquer*, mais non pas pour *s'enrichir*.

Par la résurrection du fils de la veuve de Naïn, une double guérison fut opérée: le corps du jeune homme fut ramené à la vie, et le cœur de la mère fut consolé; et chacune de ces guérisons fut parfaite dans son genre. Lorsque le jeune homme fut revenu à la vie, «*il s'assit et commença à parler*» (verset 15), montrant la plénitude de la vie qui était en lui; tandis que la mère, non seulement voyait son fils revenu à la vie, mais encore le recevait pour elle-même, car nous lisons que: «*Jésus le donna à sa mère*». C'était agir en parfaite grâce envers elle. Elle ne perdit rien. Jésus ne réclama pas le fils pour lui-même, comme fruit de la vie qu'il lui avait communiquée. Il y aurait eu contradiction de sa part; la vie eût cherché quelque chose pour elle-même: Mais la vie ne fait pas ainsi. Elle déborde en agissant selon la grandeur de sa propre nature, et, riche par elle-même, elle ne se répand que pour donner. *Jamais le Seigneur ne réclame la personne, ou les services de ceux qu'il guérit*, il faut le remarquer. Les paroles de Jésus sont: «*Va-t'en en paix*», «*va-t'en*», «*va-t'en en ta maison*», «*prends ton petit lit*», ou quelque chose de semblable. Il ne se prévaut jamais de ses droits sur ceux qu'il a délivrés. Il ne permit pas que le pauvre démoniaque, appelé *Légion*, restât avec lui, bien qu'il le lui demandât avec instance (Luc 8: 30-38); mais il le renvoya dans sa maison; il laissa la fille de Jaïrus au sein de sa famille (Luc 8: 42); il rendit à son père l'enfant que sa grâce et son pouvoir guérirent d'un terrible fléau au pied de la sainte montagne (Matthieu 17: 14, etc.). La grâce donne ou partage; elle ne s'enrichit pas. Le Seigneur ne nous sauve pas dans le but que nous le servions, car, alors, *la grâce ne serait plus la grâce*».

Le fait que le Seigneur n'exige rien de ceux qu'il guérit, n'est pas une chose accidentelle, mais un propos arrêté, l'expression nécessaire de ce qu'il est. Son temps pour guérir, serait-il, pour lui, un temps de «*recevoir de l'argent et des vêtements, des oliviers et des vignes, des brebis et des boeufs*» (2 Rois 5: 26).

Christ donne-t-il afin de recevoir en retour? L'esprit d'Elisée pourrait nous répondre; combien plus l'esprit du Seigneur d'Elisée!

Le Seigneur faisait du bien et prêtait sans rien espérer en retour. Il donnait, — et sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa droite. Il trouva, il est vrai, des serviteurs dans le monde; mais ils étaient le fruit de son appel et de l'énergie de son Esprit; le fruit aussi des affections de coeurs pressés par son amour. Il appela Lévi, et Lévi le suivit. Il appela André et Simon, Jacques et Jean, et ils le suivirent. Il ne les guérit pas d'abord pour les appeler ensuite. Il les appela et les doua pour l'oeuvre à laquelle ils les appelait, puis, en les envoyant, il leur dit: *«Vous l'avez reçu gratuitement, DONNEZ-LE GRATUITEMENT»* (Matthieu 10: 8). Il les choisit, afin qu'ils allassent et qu'ils portassent du fruit, et que leur fruit demeurât, pour leur être une récompense et un honneur au jour où le royaume sera établi; mais c'est là tout autre chose que de donner pour recevoir. Ils ont pu dire en eux-mêmes: *«L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi son morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux»* (2 Corinthiens 5: 14, 15), et cela était parfaitement juste; mais cela encore est autre chose. Jésus aimait, il guérissait, il sauvait, sans rien attendre en retour, ne réclament jamais, en aucun cas, les promesses ou les services de ceux qu'il avait guéris ou délivrés: la grâce autrement eût failli dans sa plus belle expression. Mais Christ était venu, afin que, en Lui et dans ses voies, la grâce brillât dans les immenses richesses et la gloire qui lui sont propres. La grâce agit, comme nous le répétons, pour guérir, et pour guérir parfaitement; non pour s'enrichir, mais pour se donner.

Le premier devoir de la foi, c'est de nous placer devant cette grâce. Si nos coeurs s'appliquent à connaître ce secret, au lieu de nous tourmenter en nous-mêmes pour savoir si nous payons de retour le Fils de Dieu pour les guérisons qu'il a opérées en nous et la vie qu'il nous a donnée, nous croirons plutôt qu'il nous a visités afin que de sa plénitude nous recevions et grâce pour grâce: comme dans l'ancienne création, il trouve ses délices et sa gloire dans ses propres oeuvres, car nous sommes *«son ouvrage»* (Ephésiens 2: 10; comparez Genèse 1: 31; Esaïe 53: 11).

# La miséricorde de Dieu est la ressource de l'homme

---

## Lisez le Psaume 5

– J'admets que je suis un pécheur; je sais que j'ai péché; mais je ne comprends pas ce que vous entendez quand vous dites, que je suis un pécheur sans force et *perdu*. Je ne suis pas perdu! Je ne suis pas sans force comme vous le dites!

– Je sais bien que vous n'êtes pas  *finalement*  perdu, sans quoi vous ne seriez pas ici. Bénissez Dieu de cette grâce. Mais si vous n'êtes pas  *perdu* , le Sauveur n'est rien pour vous: car il est venu «chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 19: 10) et si vous n'êtes pas  *mort dans le péché* , qu'avez-vous besoin de Christ? Il est la vie éternelle de Dieu pour des âmes mortes. Vous ne pouvez avoir de rapport quelconque avec Lui, jusqu'à ce que vous ayez appris que vous êtes un pauvre pécheur perdu, «mort dans vos fautes et dans vos péchés» (Ephésiens 2: 1, 2, 5). «Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais  *celui qui ne croit pas est déjà jugé* , parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Or, c'est ici le sujet du jugement, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises»... «Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui désobéit au Fils  *ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui* » (Jean 3: 18, 19, 36).

– C'est très bien; mais nous ne pouvons pas prendre ces paroles littéralement.

Tel était le langage d'un homme qui croyait avoir examiné le sujet avec soin et être arrivé à une conclusion juste. Mais, hélas! combien n'arrive-t-il pas souvent que les conclusions de l'homme sont en complet désaccord avec la parole de Dieu, même sur les sujets les plus importants. Celui qui faisait ces objections était très sincère, je n'en doute, pas; mais il faut quelque chose de plus que de la sincérité. Il ne comprenait pas la signification scripturaire de l'expression «*perdu*», appliquée à sa propre condition; et il y a, assurément un grand nombre de personnes qui sont dans le même état, encore qu'elles ne s'en doutent pas, ou qu'elles n'expriment pas aussi hardiment ce qu'elles pensent.

La vérité fondamentale que l'homme est perdu est clairement enseignée d'un bout à l'autre de l'Écriture. Elle fut déclarée pour la première fois en Eden, lorsque Dieu dit: «*Adam, où es-tu?*». L'homme était perdu alors, et Dieu dans sa grâce le cherchait. Mais le Saint Esprit, dans le chapitre 3 de l'épître aux Romains, nous fournit la démonstration complète de la condition véritable et du vrai caractère de l'homme, et il prononce un jugement solennel sur cet état.

«Il n'y a point de juste, non, pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence; il n'y a personne qui recherche Dieu... Il n'y a pas de crainte de Dieu devant leurs yeux. Or, nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi,  *afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu* ».

Ainsi l'Évangile s'adresse à l'homme comme à un pécheur perdu, et pas autrement. Il parle de l'amour divin qui s'en va après la brebis PERDUE, qui cherche la drachme *perdue*, et qui court au-devant du pauvre prodigue *perdu* pour le recueillir dans ses bras. Merveilleuse vérité! personne, si ce n'est les enfants une fois perdus, ne connaîtra jamais la douceur de cet invariable amour. Ce n'est qu'au cou de celui qui est perdu que le père se jette, baisant et étreignant son fils. Le frère aîné était étranger à tout ce genre d'affection et de joie; et c'est cette affection-là seule qui est capable d'ouvrir et d'attendrir nos coeurs.

Le Psaume 5 développe ces vérités en montrant que l'homme est complètement déchu en lui-même, mais que la miséricorde de Dieu est pour lui une ressource infaillible. Ce Psaume établit trois choses quant à l'homme; 1° Il est «vain» ou «insensé». 2° Il est un «ouvrier d'iniquité». 3° Il est «trompeur». Ne nous occupons pour le moment que du premier de ces caractères. «Les hommes vains ne subsisteront point devant toi». Qui pourrait dire, à la lumière scrutatrice de cette parole: «Je ne suis pas déchu?» Qui peut dire qu'il n'a jamais été vain ou insensé? «La folie (\*) est liée au coeur du jeune enfant». Et «le discours de la folie n'est que péché» (Proverbes 22: 15; 24: 9). Où est le fils, où la fille d'Adam, que ces paroles ne condamnent pas? «Le discours de la folie n'est que péché». Nous avons bien lieu de dire avec le psalmiste: «N'entre point en jugement avec ton serviteur: car nul homme vivant ne sera justifié devant toi» (Psaumes 143: 2). Lorsque, comme un pécheur divinement convaincu de péché, je lis de telles paroles, j'ai bien sujet

de demander comment je pourrais m'approcher de Dieu qui a les yeux trop purs pour voir le mal! La réponse du Psaume est aussi claire et aussi simple que celle que l'évangile m'apporte — «Mais moi, dans l'abondance de la *faveur*, j'entrerai dans ta maison» (verset 7). Telle est la réponse. Elle parle de faveur, de la faveur de Dieu, d'une faveur qui est infinie. Par la grâce, je me tourne vers Dieu au nom de Jésus. Je vois alors que, quelque pécheur que je sois en moi-même, «*Dieu est pour moi*». Ce n'est pas dans l'abondance de mes bonnes oeuvres, de mes bons sentiments, ou de mes sincères efforts, que je trouve Dieu ainsi; — mais «dans l'abondance de *ta miséricorde*». La miséricorde divine est la seule espérance de l'homme perdu. Il ne peut entrer que par la porte de la miséricorde de Dieu (comparez Matthieu 9: 13), et cette porte, Dieu en soit béni, est grande ouverte, de jour et de nuit, pour le premier des pécheurs. Dans sa miséricorde, Dieu a posé, dans la personne de Jésus, un fondement sur lequel le pécheur peut s'approcher de Lui; il est descendu jusqu'à nous, là où nous gisions dans notre misère et notre souillure.

(\*) Le même mot signifie à la fois *orgueil* et *folie*.

Ce n'est pas tout. «Eternel, conduis-moi par *ta justice* à cause de mes ennemis» (verset 8). Aucune justice qui soit de l'homme ne tiendrait soit devant Dieu, soit devant les ennemis. Mais Dieu, dans sa grâce, infinie, est non seulement descendu en Christ jusque dans les profondeurs de ma misère, pour en prendre connaissance et m'en retirer; mais il m'a délivré et m'a placé dans un état de justice divine et éternelle dans sa présence; en sorte que tout ennemi est réduit au silence, vaincu pour toujours. Christ est ma justice. Ayant ôté le péché par le sacrifice de lui-même, il est monté vers son Père comme le Juste. «*Jésus Christ le juste*» (1 Jean 2: 1). C'est là une vérité d'un prix infini. La justice dans laquelle le croyant se trouve devant Dieu est Christ lui-même. Il est «*l'Eternel notre justice*» (Exode 39: 30; Jérémie 23: 6); Christ «qui nous a été fait de la part de Dieu *justice*» (1 Corinthiens 1: 30), Lui qui n'ayant pas connu le péché a été fait péché, «afin que nous devinssions *justice de Dieu en lui*» (2 Corinthiens 5: 21). Dieu veut de la justice. Jamais un pécheur n'a pu, ni ne pourra se tenir dans la sainte présence de Dieu autrement que dans sa justice, la justice de Dieu. Cette justice est révélée à la foi dans l'évangile. La loi *exigeait* la justice, l'évangile la *donne*. La justice de Dieu est *maintenant* manifestée; Dieu l'a fait connaître. Ceux qui ont la foi en Jésus possèdent «la justice de Dieu», «*la justice de Dieu par la foi de Jésus Christ envers tous et sur tous ceux qui croient*; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Romains 3: 21, 26).

Ce fait règle toute question, éloigne toute crainte, et ferme la bouche à tout ennemi. Christ a répondu à Dieu pour tout ce que nous sommes, et tout ce que nous avons fait comme pécheurs, et il est dans la présence de Dieu pour nous, notre Chef ressuscité et vivant; et nous sommes là, toujours là, *en Lui*. Ma folie ne peut subsister dans la présence de Dieu, mais bien sa justice. «Et le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7).

Mais il y a plus même que cela. Objet de la miséricorde divine, qui a bien voulu descendre jusqu'à moi, et revêtu de la justice divine, qui m'élève si haut, j'ai à marcher ici-bas au milieu des ronces et des épines du désert. Que me faut-il pour cela? — «Dresse *ton* chemin devant moi» (verset 8). Ainsi, tout devient facile. Il n'y a ni doute, ni obscurité, ni incertitude dans le chemin de Dieu. Puisse nous avoir toujours un oeil simple, un corps tout éclairé, et un chemin «bien dressé».

Peut-il y avoir quelque chose de plus pour l'âme jadis perdue, qui a été amenée au «Père des miséricordes» par la foi en Jésus? Oui, béni soit son nom, il y a quelque chose de plus. Il accompagne de la joie, de la faveur, de la bénédiction et de la protection de sa présence l'enfant de la miséricorde, tout le long de sa course: «*Que tous ceux qui se retirent vers toi se réjouissent, qu'ils soient toujours comblés de joie; sois leur protecteur, et que ceux qui aiment ton nom se glorifient en toi. Car, ô Eternel, tu béniras le juste, et tu l'environneras de bienveillance comme d'un bouclier*» (versets 11, 12).

Telles sont les ressources infinies de la grâce pour tout pauvre pécheur insolvable qui croit en Jésus et se confie en Lui seul.

Lecteur, possédez-vous cette riche part? Elle est révélée sur le principe de la foi pour la foi. Les richesses insondables de Christ sont ouvertes à tout croyant. Si donc, vous avez foi en Lui, «*toutes choses sont à vous*» (1 Corinthiens 4: 21, 22); elles sont la part *actuelle* du pèlerin, la provision pour le désert; une part tout autre que de périr de faim sur une terre étrangère. Oui, ce sont là les grâces du voyage pour le croyant; et (précieuse espérance!) «*encore un peu de temps*» (1 Pierre 5: 10), et il aura traversé le désert, il

aura passé le Jourdain, et sa part et sa place seront d'être «toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 17), la gloire sans nuage, la victoire complète, la vie éternelle «*Viens, Seigneur Jésus, viens!*».

## La ressource du croyant

---

«Quand je suis faible, alors je suis fort» (Lisez 2 Corinthiens 12: 1-10).

Mon but n'est pas de m'occuper ici de ce que pouvait être l'écharde dans la chair de Paul, ni de la nature des révélations qu'il reçut dans «le troisième ciel», non plus de ce qu'il écrivit plus tard qu'il n'était «pas permis à l'homme d'exprimer ces choses»; je désire parler d'un point d'une importance infiniment plus pratique, c'est-à-dire des conditions auxquelles la grâce et la force de Christ sont communiquées aux croyants pour leur marche et leur service de tous les jours.

Quand il est question du salut, il n'est pas parlé de conditions, car on a affaire à la grâce de Dieu envers des pécheurs; mais lorsqu'il s'agit de la marche du croyant avec Dieu, la chose est différente et des conditions sont mentionnées.

Est-ce la certitude de la connaissance divine que l'on considère? Il est dit: «Si quelqu'un *veut faire sa volonté*, il connaîtra de la doctrine si elle est de lui» (Jean 7: 17); ou bien est-ce l'âme qui doit être soutenue dans l'épreuve, ou est-il besoin d'une communication de force pour le service? Dieu dit: «Ma grâce te suffit, *car* ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12: 9). Car si le cas de l'apôtre est un cas spécial quant aux révélations et au contrepoids qu'elles rendaient nécessaire, sous la forme d'une écharde dans la chair et de soufflets d'un ange de Satan, le principe qui est mis en avant dans la réponse du Seigneur à la supplication trois fois répétée de son serviteur, pour que la cause de sa souffrance soit ôtée, ce principe est universel et absolu.

Il y a deux côtés dans cette réponse: d'abord, la suffisance parfaite de la grâce de Christ pour subvenir au besoin; ensuite les conditions auxquelles seule cette grâce est communiquée. Or la grâce du Seigneur Jésus est *la seule chose nécessaire* pour un chrétien. «La chair ne profite de rien». Cependant bien des chrétiens agissent comme s'ils étaient eux-mêmes suffisants pour toutes choses; sauf cependant quand ils ont à se trouver en face de quelque grande épreuve ou à se débattre contre quelque grande difficulté; — alors ils fléchissent le genou et sont obligés de reconnaître leur faiblesse et de rechercher la puissance de Christ.

Ceci toutefois n'était pas le cas chez l'apôtre. Il s'appuyait habituellement sur cette grâce et non pas sur sa propre force: «Non que nous soyons capables de nous-mêmes de penser quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu» (2 Corinthiens 3: 5). Voilà ce qu'il dit. Il ne marchait pas, comme le font tant d'autres, dans un esprit d'indépendance négligente et insouciant, jusqu'à ce qu'il rencontrât quelque moment difficile pour son expérience ou quelque circonstance inusitée, qui lui fit sentir combien il était dépendant de Dieu et le fit se tourner vers la source de toute force.

Cependant Paul lui-même avait à apprendre qu'il y avait dans la grâce de Christ une suffisance plus complète qu'il ne l'avait encore expérimentée ou même soupçonnée. L'épreuve qui le terrassait l'avait fait courir au Seigneur comme à son unique ressource, et l'on reconnaît l'intensité de sa souffrance à la ferveur de sa prière pour en être délivré; mais il n'avait aucune idée d'une grâce qui pouvait le soutenir sous l'épreuve même, et faire de celle-ci l'occasion d'un déploiement plus entier de la puissance glorieuse de Christ. Et pourtant quand la réponse lui est donnée, on voit avec quelle simplicité il cherche la gloire de Christ seul et non pas son propre bien-être ou sa réputation. Nous n'entendons plus parler de l'aiguillon de l'écharde, ni d'aucune prière pour que l'ange de Satan le quittât. Au contraire il dit: «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi» (verset 9). Le paradoxe: «Quand je suis faible, alors je suis fort» (verset 9), par lequel il clôt ce récit, montre combien son cœur acceptait pleinement les conditions auxquelles la puissance lui était communiquée, et avec quelle réalité il avait saisi la portée de cette parole: «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité».

Que de leçons pratiques sont contenues pour nous dans ce récit!

Il est évident, en premier lieu, que plus nous avancerons dans la connaissance des choses célestes, plus nous serons placés bas dans notre propre estime, et dans notre condition quant à ce monde. Celui qui était élevé le plus haut dans la gloire et les dignités célestes, se trouvait placé le plus bas quant aux circonstances

terrestres et dans l'estime des hommes. «Je suis un ver et non point un homme» (Psaumes 22: 6), dit le Seigneur au jour de sa douleur, et cette autre parole: «Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête» (Luc 9: 58), montre la condition dans laquelle il poursuivait son service ici-bas. Mais en ceci même il est notre modèle: «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus, lequel étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix» (Philippiens 2: 5-8). Et si Paul avait été ravi jusqu'au «troisième ciel», où nul autre que lui n'avait été, cette élévation céleste devait être contrebalancée par un fardeau terrestre correspondant; sans cela il n'aurait pu faire servir ce signe de la faveur de Dieu qu'à se glorifier lui-même, détournant ainsi les dons de Christ de leur vrai but.

De là vient la nécessité que la chair soit mortifiée dans la mesure du progrès spirituel. Si je réalise pratiquement la vérité que je suis «ressuscité avec Christ», il est ajouté aussitôt: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre» (Colossiens 3). Un vaisseau doit avoir du lest dans la proportion de sa voilure, sinon il fera naufrage inmanquablement. Dans l'école de Jésus, l'esprit est enseigné d'une part, et de l'autre la chair est fustigée jusqu'à ce qu'elle soit soumise; et s'il y a un progrès dans la connaissance de Christ, il se manifestera par une méfiance toujours plus grande de soi-même.

Ensuite, une autre leçon que ce récit nous donne, c'est qu'il condamne cet orgueil de la pensée qui fait que l'on regarde une chose comme étant sans valeur, dès qu'elle ne peut pas être étalée devant l'admiration des autres. La simple allusion à ce qu'il avait appris quant à «des visions et des révélations du Seigneur», l'apôtre la juge comme ayant parlé «en insensé». Ces visions étaient données dans un autre but que celui de le faire valoir, *lui*; et si Paul ne pouvait pas parler de ses expériences, dans l'acceptation la plus favorable, c'est-à-dire de ce que Christ lui avait enseigné et avait opéré par lui, sans être en danger de «devenir insensé» (verset 11), je me demande ce que sont ceux qui parlent constamment d'eux-mêmes relativement à ce que la chair et le diable accomplissent en eux! — En outre, l'apôtre ne pouvait pas faire part à d'autres de ce qu'il avait entendu au troisième ciel; les révélations avaient été abondantes, mais il n'était «pas permis à l'homme de les exprimer». Quelqu'un dira peut-être qu'autant vaudrait ne pas les avoir reçues si l'on ne pouvait pas en faire usage. Mais pourquoi faudrait-il que le coeur découvrit à d'autres tous ses trésors, comme Ezéchias quand il montra ses richesses au roi de Babylone (Esaïe 39)? Christ ne m'enseigne-t-il rien pour *moi seul*? dois-je considérer comme inutile ce que je ne puis pas étaler devant les autres ou même employer pour leur édification? Pourquoi empêcherais-je Christ de me «donner un caillou blanc, et sur le caillou un nouveau nom écrit, *que nul ne connaît sinon celui qui le reçoit*» (Apocalypse 2: 17)?

Par l'écharde de Paul qui ne lui est pas ôtée, nous apprenons encore combien on a tort de croire qu'il faille un changement de circonstances ou la fin d'une épreuve pour que l'on puisse servir le Seigneur. Si nous cherchons à *briller* nous-mêmes, évidemment une situation d'épreuve y mettra obstacle, et Christ nous l'envoie tout exprès pour nous empêcher de paraître; mais si c'est sa grâce, à *Lui*, que nous désirons voir briller, elle ressortira d'autant plus par l'épreuve et la difficulté dont nous aurions voulu être délivrés. «Ma grâce te suffit; car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Et Dieu parla ainsi, afin que l'apôtre pût dire: «C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les persécutions, dans les difficultés pour Christ, car quand je suis faible, alors je suis fort» (verset 10).

Les circonstances peuvent avoir leur influence sur notre esprit, à nous, mais à moins qu'il ne s'y trouve du péché (et alors nous devons en sortir), elles ne seront pas un obstacle pour l'Esprit de Dieu. Un homme peut avoir les mains constamment salies au service du monde, et cependant, s'il s'appuie sur la grâce de Christ qui lui suffit, son coeur peut être toujours pur pour jouir du Seigneur et le servir. Un tel homme sert Christ au milieu de son travail de chaque jour, et s'il ne peut pas toujours lire et prier, il peut cependant se tenir dans une communion constante avec Jésus. Une mère entourée d'une demi-douzaine d'enfants, qui lui donnent à faire toute la journée et la tiennent réveillée pendant une partie de la nuit, ne peut pas servir Dieu comme peut-être elle le voit faire par d'autres; mais si elle s'occupe de Christ dans les circonstances où elle se trouve et compte sur sa grâce, tout en berçant un de ses enfants et en raccommodant les vêtements de l'autre, son coeur sera nourri par la «manne cachée» reçue de la main même de Christ, et elle le servira, Lui qu'elle aime, avec plus d'efficacité peut-être que si tout son temps était à sa disposition

et qu'elle ne sentit pas autant la nécessité de cette injonction: «Ceignez les reins de votre entendement et, étant sobres, espérez parfaitement dans la grâce» (1 Pierre 1: 13).

Il n'est pas besoin d'un changement de circonstances ni de la fin d'une épreuve pour être rendus capables de servir le Seigneur; ce qu'il faut, c'est de réaliser pratiquement la vérité de cette parole: «Ma grâce te suffit; car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Mais la nature recule devant la conscience de faiblesse qui seule donne entrée à la force de Christ. Bien des fois on entend dire à un chrétien: «Je suis *si* faible!» ce qui signifie la plupart du temps que l'on attend de la force de soi-même, au lieu d'en attendre de Christ, ou bien que l'on s'est appuyé jusqu'alors sur une force qui vient de faire défaut. Quel que soit le cas, on a encore à connaître le mot de l'énigme: «Quand je suis faible, alors je suis fort». Un chrétien devrait toujours se sentir tellement faible qu'il craignit d'entreprendre la moindre chose dans sa force propre, et pourtant en même temps, tellement fort en Christ qu'il fût capable de tout exécuter par sa grâce. La conscience de faiblesse qui déplaît à la nature, est nécessaire au déploiement de la puissance de Christ. Sans cette conscience nous ne connaîtrions jamais jusqu'à quel point nous dépendons de Dieu, ni ne saurions faire usage de la grâce communiquée, pour la gloire de Christ. «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts» (2 Corinthiens 1: 9). «Non que nous soyons capables de nous-mêmes de penser quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu» (2 Corinthiens 3: 5). «C'est lui qui donne de la force à celui qui est las, et qui multiplie la force de celui qui n'a aucune vigueur. Les jeunes gens se lassent et se travaillent; même les jeunes gens d'élite tombent sans force; mais ceux qui s'attendent à l'Eternel prennent de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles; ils courent et ne se fatigueront point; ils marcheront et ne se lasseront point» (Esaïe 40: 29-31).



## 2 Rois 5: 17, 18

---

Bien des choses édifiantes ont déjà été dites au sujet de Naaman, — de sa foi en la puissance de Dieu, et des merveilleux effets qu'elle opéra en lui; ce n'est donc pas de cela que je veux vous entretenir en ce moment; mais je désire, chers frères, fixer votre attention sur les versets 17 et 18, en particulier, parce qu'ils nous font faire un pas de plus en avant dans la connaissance des effets de la grâce souveraine de Dieu en Naaman.

Ce qui démontre d'une manière sensible les progrès de la grâce en lui, ce sont les scrupules sérieux qui s'élevèrent dans son coeur et qu'il exprima au prophète, à propos de sa manière ordinaire de faire, en matière religieuse. D'abord, remarquez avec quelle chaleur il exprime sa nouvelle condition à cet égard: «Voici, dit-il, maintenant je connais qu'il n'y a point d'autre Dieu en toute la terre qu'en Israël». C'était clair pour lui, la foi avait produit cette conviction bien arrêtée en son coeur; c'est pourquoi, la question était pour lui maintenant, d'en manifester publiquement les effets.

C'était le moment de rendre témoignage à la vérité; aussi Naaman ne tarda-t-il pas d'apercevoir que là où un tel témoignage devait être rendu, là était le siège de la puissance qui lui était opposée. Dans l'état actuel des choses, le témoignage et le combat vont toujours ensemble. Maintenant, Naaman est net, à la grande satisfaction de tout son entourage; mais là ne gisait pas la difficulté: ce n'était pas le témoignage propre de Naaman, mais celui de Dieu qui était rendu. Ce n'était pas au bord du Jourdain proprement qu'était le lieu du témoignage du *purifié*; mais à Damas, là où le faux Dieu Rimmon avait sa maison. C'était donc là que Naaman devait montrer ce qu'il était et ce qu'il croyait. La difficulté était grande et sérieuse et d'un coup d'oeil il en mesure l'étendue et cela l'amena au prophète. Naaman sentait vivement qu'il ne pouvait jeter derrière son dos les scrupules qui parlaient si impérieusement à sa conscience. Avant d'être devenu l'objet de la puissance et de la vérité de Dieu, Naaman n'avait pas eu de semblables scrupules; d'ailleurs, Rimmon n'était pas le vrai Dieu, il n'était que l'ouvrage de l'homme!

C'est dans ces préoccupations de son esprit que Naaman vint à Elisée; et suivant l'usage ordinaire en pareil cas, il offre un présent au prophète; celui-ci, opposant un refus formel, le général syrien est mis en demeure de découvrir au prophète toute sa pensée et de lui exprimer les scrupules qu'il éprouvait; aussi, continuant de parler, il dit: «Mais, je te prie, ne pourrait-on pas donner à ton serviteur de la terre d'Israël la charge de deux mulets, car ton serviteur ne fera plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux, mais seulement à l'Eternel?» De la terre d'Israël et non une autre devait, à son point de vue, servir de base à l'autel du nouvel adorateur. Il est intéressant de voir comment, en cette circonstance, tout ce qui était, de sa part, accepté comme *don* lui est accordé, comme aussi ce qui serait, de sa part, l'expression de sa reconnaissance envers Dieu serait accepté pareillement. Jusqu'ici, il n'y a pas de difficultés; les serviteurs de Naaman, n'ayant ni les mêmes motifs, ni les mêmes scrupules que leur maître, pouvaient trouver fort bizarre que l'on emportât de cette terre; celle de Damas ne la valait-elle pas?

Toutefois, on pouvait se soumettre à l'ordre donné, les mulets étaient là pour cela. La difficulté, pour Naaman, était le moment où il serait appelé à se prononcer et à rendre témoignage de sa croyance. Son retour allait s'effectuer, — son maître, comme d'ordinaire, requerrait l'appui de son bras pour se prosterner devant son idole; alors, que faire? Ne pourrait-il pas garder ses idées nouvelles pour lui et faire comme du passé? Le coeur et la conscience de Naaman étaient trop engagés envers l'Eternel, pour qu'il en pût être ainsi; le lépreux avait en lui la preuve de la puissance de Dieu, nul autre que Lui n'avait pu le délivrer; Lui seul était Dieu. Qui pourrait dire toutes les pensées, toute la lutte intérieure du coeur de Naaman? Avant que le combat n'eût commencé, il en éprouvait l'amertume; sa foi naissante était fortement mise à l'épreuve, il en sentait les premières étreintes; mais arrivé à ce point de sa lutte intérieure, il est beau de voir quelle est sa manière de faire. Ce ne fut pas à ceux qui l'entouraient qu'il fait part des choses qui le préoccupent si fort, ils ne l'auraient certes pas compris; mais c'est au prophète, à l'homme expérimenté dans le combat et qui peut le comprendre, qu'il ouvre pleinement son coeur. Elisée, à l'ouïe des paroles de Naaman, juge du travail qui se passe en lui, — il voit qu'il est entre les mains de Dieu — du Dieu dont il connaît l'amour et la puissance; qu'a-t-il à faire? Quel conseil donner? Elisée le renvoie avec cette seule parole «*Va en paix*». Comment cette réponse doit-elle être interprétée? N'avait-il aucune recommandation à lui faire, ou bien était-il indifférent à l'égard de la manière dont Naaman se conduirait, à

l'avenir? On ne peut rien supposer de pareil. La seule réponse vraie me paraît être celle-ci: Elisée connaissait par une douce expérience le Dieu qui avait commencé *son oeuvre* dans le Syrien, il savait par conséquent qu'Il l'achèverait. Il laisse donc Naaman entre les bonnes mains de Dieu. Il y a des cas où il n'y a pas de prescriptions à donner, mais où l'on doit se borner à compter sur la *sollicitude* et la *puissance* de Dieu, à l'égard de ceux auxquels nos coeurs s'intéressent, comme on le ferait pour soi-même. C'était évidemment le cas pour Elisée, et sa conduite en cette circonstance est instructive.

Maintenant, chers frères, venons-en à la fin du chapitre et remarquez le frappant contraste que nous offre la conduite de Guéhazi en cette même circonstance.

Guéhazi, occupant une position plus heureuse que Naaman (il était serviteur d'Elisée), était à même de pouvoir profiter du témoignage que rendait le prophète en Israël. En outre, il était constamment témoin oculaire des actes qu'opérait la puissance du Dieu d'Israël; mais tout cela ne lui profita de rien. Nous le voyons donc, au moment où Dieu venait de donner, envers un pauvre étranger lépreux, un éclatant témoignage de sa grâce souveraine, — au moment où le prophète venait de refuser le présent de Naaman, tirer parti de la circonstance pour satisfaire sa cupidité. Remarquez ici le contraste entre le Syrien et Guéhazi.

Nous avons vu quels scrupules la grâce avait produits dans le coeur de l'étranger purifié; mais, en Guéhazi, on ne découvre rien de semblable; il ne prend aucune part à cette oeuvre de grâce gratuite, son coeur n'avait nullement été impressionné par tout ce qui s'était passé sous ses propres yeux. Hélas! bien loin de là, il s'indigne que son maître n'ait rien voulu recevoir de toutes ces richesses. En conséquence, employant la formule ordinaire du serment, il jure qu'il ira après Naaman et qu'il prendra de lui quelque chose (verset 20). D'abord, tout alla selon ses désirs: Naaman lui fait bon accueil, — l'argent est mis dans des sacs, — il s'en met en possession; un moment, il pouvait se flatter que Dieu l'approuvait dans sa mauvaise voie. Mais, attendons, les écrasantes paroles du prophète vont lui apprendre comment Dieu en juge.

«D'où viens-tu, Guéhazi?» Telle fut la question d'Elisée. Question foudroyante, s'il en fut une. — «D'où viens-tu?» Ces mots indiquent clairement qu'il était sorti de sa place, — qu'il avait agi sans l'ordre du prophète. Pareille à une sonde, cette question entraînait dans la conscience de l'homme cupide qui était là debout. Mais avec un sang-froid, plus apparent que réel, Guéhazi répond: «Ton serviteur n'a été ni çà, ni là». Voilà le mensonge ajouté à la cupidité. Le prophète sera-t-il satisfait, sera-t-il sans réplique? Non! «Mon esprit, dit-il, n'est-il pas allé là, quand cet homme s'est tourné de son chariot au-devant de toi?» Le mensonge était découvert.

D'un autre côté, vu le triste état d'Israël, menacé du jugement, Guéhazi aurait dû savoir que ce n'était pas le temps «de prendre de l'argent et des vêtements, pour acheter des oliviers, des vignes, du gros et du menu bétail, des serviteurs et des servantes». Le jugement allait atteindre Israël, quelle devait être la conduite d'un homme qui occupait une position telle que la sienne? S'attendre à Dieu et compter sur sa grâce pour chaque jour, vu que rien ne manque à qui sait se confier en Lui. Hélas! Guéhazi n'en était pas là: il aimait l'argent, et l'amour de l'argent, comme dit l'Écriture, «est la racine de tous les maux». La grâce tire sa louange du fait qu'elle agit *gratuitement* envers des pécheurs, mais une telle chose n'entraînait pas dans la pensée de Guéhazi: ses vues ambitieuses y étaient opposées.

Maintenant, permettez-moi, chers frères, quelques réflexions pratiques. Combien n'y a-t-il pas d'âmes qui, pareilles à Guéhazi, sont, durant des années, témoins des faits merveilleux qu'opèrent la grâce et la vérité au milieu des hommes, — des âmes qui fréquentent les assemblées chrétiennes, et chez lesquelles cependant on ne voit aucun changement, — aucune atteinte de la vérité? — des âmes qui ne se font scrupule de rien, qui apprennent toujours et qui ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité. La cause de cela n'est-elle pas expliquée par la conduite de Guéhazi?

Combien il est plus heureux, — plus agréable, de se tourner vers Naaman purifié de sa lèpre, sentant dans son coeur tout ce que Dieu avait fait en sa faveur, et comprenant aussi ce qui, désormais, devrait caractériser son témoignage en face de l'idolâtrie et de son peuple. Pourtant, de nos jours, permettez-moi encore de le dire, il existe une chose qui afflige, en vérité; c'est de voir bon nombre d'âmes, réellement purifiées par le sang de Christ, ne manifester aucun scrupule touchant le culte qu'elles pratiquaient dans le

temps de leur éloignement de Dieu. Ce sont les mêmes formes religieuses, — rien *extérieurement* n'est changé dans leur culte; c'est le même train qu'avant leur conversion. Mais, je le demande, étaient-elles alors dans la vérité? Leur culte était-il vrai dans ses formes, avant leur conversion? Cependant, aucun scrupule de conscience! on prend la cène du Seigneur avec les incrédules comme du passé! Est-ce donc qu'une telle chose était selon le coeur de Dieu, — selon sa volonté, qu'il n'y ait absolument rien à y corriger, — rien à y revoir? N'est-il pas à craindre que, chez de telles âmes, la grâce n'ait pas été comprise et que les conséquences n'en aient été méconnues. Naaman, dès l'abord, comprit que l'ordre de choses religieux, dans lequel il avait vécu jusqu'à sa purification, n'était pas de Dieu; le fait même d'entrer dans le temple de l'idole était considéré comme un péché qu'il demandait à Dieu de lui pardonner (verset 18). N'y a-t-il donc, pour le chrétien, aucune inconséquence à pratiquer, dans tous ses détails, le culte qu'il pratiquait étant dans l'incrédulité, quelle que soit, au fond, la différence entre ce soi-disant culte et l'idolâtrie? Plût à Dieu que les âmes chères au Seigneur, qui sont dans ce cas y réfléchissent pour leur propre bien et pour la gloire du nom de Jésus; et ne craignons pas nous-mêmes, chers frères, d'être trop scrupuleux dans le détail de la vie à l'égard des choses qui ne sont pas selon le Seigneur; il y a plutôt à craindre de ne l'être pas assez.

Que Dieu nous multiplie sa grâce pour *le* glorifier en tout! Amen.

## Le voile déchiré - Matthieu 27: 50, 51

---

Sous le système juif, Dieu avait conféré des privilèges, donné des lois; il avait sanctionné celles-ci par des jugements; mais il avait tenu l'homme à distance: Dieu ne s'était jamais révélé lui-même. Il demeurait «au milieu de l'obscurité» (Exode 20: 21; Deutéronome 5: 23; 1 Rois 8: 12); et s'il condescendait à habiter parmi les hommes, il restait caché derrière le voile, dans un lieu inaccessible. En un mot, on ne voyait pas Dieu; il gouvernait du haut de son trône, mais l'entrée directe auprès de Lui était interdite; l'obscurité et les barrières de Sinaï, ou le voile d'un «Saint des saints» sans lumière, le séparait des hommes. Si Dieu s'était manifesté en lumière à un monde pécheur, c'eût été pour la condamnation de ce monde; les ténèbres n'avaient pas de communion avec la lumière. Un Dieu caché pouvait, en grâce, user de patience à l'égard de beaucoup de choses que l'ignorance de l'homme commettait et gouverner en miséricorde. Toutefois «au temps convenable», quand l'homme ayant été complètement mis à l'épreuve de toutes les manières possibles, — sans loi, sous la loi, sous la promesse, sous les prophètes, sous le gouvernement de Dieu et même sous la grâce par la présence du propre Fils de Dieu envoyé du ciel, l'homme eut été trouvé totalement corrompu, le moment vint pour Dieu de se faire connaître en grâce tel qu'il est réellement. S'il l'eût fait plutôt, l'homme n'eût pas pu être suffisamment mis à l'épreuve. Mais l'homme a été mis à l'épreuve; et maintenant, dans une grâce infinie, quand nous étions encore sans force, au temps convenable, Christ meurt pour des impies (Romains 5). Or, si Dieu s'était manifesté seulement comme lumière ou comme sainteté, quand l'homme était totalement mauvais, ayant une volonté qui résistait à Dieu, comme l'admet le sceptique, Dieu aurait dû, d'après la nature des choses, chasser l'homme de sa présence, à moins que la sainteté ne signifie la tolérance du péché, alors qu'elle est précisément le contraire.

Cependant Dieu doit être saint; il ne peut pas tolérer le péché quand il s'occupe du péché; autrement il serait moralement semblable à lui, ce qui serait un blasphème et le déniement de ce que Dieu est. De quelle manière donc Dieu agit-il? Dans la mort de Christ il manifeste sa sainteté dans l'abolition parfaite du péché, pour que son amour parfait puisse se répandre, cet amour qui ne se montra jamais aux hommes comme dans cet acte; et *maintenant* Dieu peut se révéler lui-même pleinement sans voile. Sa sainteté est parfaite bénédiction, parce qu'elle luit dans l'amour absolu, le péché étant ôté.

Comme un signe de ce grand et merveilleux changement, le voile qui jusque-là cachait, Dieu est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, figure de la mort de Christ selon tout l'ordre des images employées pour typifier ces choses. Et le Nouveau Testament nous présente cet événement ainsi, disant: «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par un chemin nouveau et vivant, qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, approchons avec un coeur vrai en pleine assurance de foi» (Hébreux 10: 19-22). Et encore: «Dans le second (c'est-à-dire le *tabernacle* qui venait après le second voile), entre le seul souverain sacrificateur une fois l'an, non sans du sang... l'Esprit saint indiquant ceci, que le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté, tandis que le premier tabernacle avait encore sa place, lequel était une figure» etc. (Hébreux 9: 7, 8).

Nous voyons ici que le voile et ce qui l'accompagnait ont précisément, dans la pensée du Saint Esprit, le sens que nous leur attribuons. Selon tout le système des Ecritures, — et cela dans ses éléments moraux les plus profonds, soit pour ce qui concerne les relations de l'homme avec Dieu, soit la position particulière d'Israël qui, nous le savons, historiquement, s'approchait de sa fin, — le déchirement du voile avait la plus claire et la plus importante signification. Rien ne pouvait en avoir davantage. Il était l'expression par excellence du changement complet que Dieu apportait dans ses voies envers l'homme, et du changement de la relation de l'homme avec lui par la croix. Il ne faut pas perdre de vue ici que, pour constater l'importance et le sens d'un fait, il faut envisager en lui-même le système auquel il se rattache. C'est une autre question de savoir si le système tout entier est bon ou mauvais. Mais dans le système en lui-même — et le voile était une partie, et une partie centrale et essentielle du système, — rien ne pouvait avoir une signification plus claire et plus positive que le déchirement du voile. Il représentait, comme je l'ai dit, le changement de la relation tout entière de Dieu avec l'homme. Il faut, si je parle d'un voile et de son déchirement, que je considère pourquoi ce voile était placé là, pour comprendre l'importance du fait qu'il a été déchiré. Que la personne de Dieu soit cachée ou révélée n'est pas une chose de peu d'importance; et le déchirement, à la mort de Christ, du voile qui cachait le trône et la gloire de Dieu, n'est pas difficile à

comprendre. Il est *une figure*, cela va sans dire, comme l'étaient toutes les parties du tabernacle ou du temple, mais une figure de la plus intelligible simplicité et de la plus haute signification.

## Les lames d'or

---

**«Or, on étendit des lames d'or, et on les coupa par filets pour les brocher parmi la pourpre bleue, le cramoisi, l'écarlate et le fin lin, d'ouvrage exquis» (Exode 39: 3).**

Le «fin lin» est un type de l'humanité immaculée du Seigneur Jésus Christ, les «filets d'or» sont un type également beau et frappant de sa divinité.

L'Esprit de Dieu prend plaisir à mettre sous nos yeux la personne et l'oeuvre de Christ. Tous les types, toutes les figures et les ordonnances du rite mosaïque sont pleins du parfum de son nom précieux. Quelle que soit l'insignifiance apparente d'un détail, dès qu'il présente quelque chose de Christ, il a une valeur inexprimable au jugement du Saint Esprit.

«La pourpre bleue, le cramoisi, l'écarlate et le fin lin» représentent les différents caractères de l'humanité de Christ. Mais la manière dont «l'or» est introduit dans la confection des habits sacerdotaux d'Aaron, mérite l'attention spéciale du lecteur. Les «filets d'or» étaient brochés d'une manière merveilleuse parmi les autres matières, de façon qu'ils étaient inséparablement unis à ces dernières, et qu'ils en étaient néanmoins parfaitement distincts. Pareillement, dans les récits de l'Evangile, nous discernons facilement, à la fois, et la rare beauté de la mystérieuse union de l'humanité et de la divinité dans la personne du Seigneur Jésus, et le caractère distinct de chacune des deux natures dans cette glorieuse personne. Voyez, par exemple, Christ sur la mer de Galilée: au milieu de la tempête, «il dormait sur un oreiller» (Marc 4: 38), précieuse manifestation de son humanité! Mais, soudain, il apparaît dans toute la grandeur et la majesté de la déité, et comme gouverneur suprême de l'univers; il tance le vent et impose silence à la mer. Il n'y a chez lui ni effort, ni précipitation, ni préparation préalable. Le repos de l'humanité n'est pas plus naturel que l'activité de la divinité. Christ est aussi complètement dans son élément dans l'une que dans l'autre.

Voyez Christ encore, quand les receveurs des drachmes viennent à Pierre, réclamant le tribut (Matthieu 17: 24-27). Comme le «Dieu Fort Souverain, possesseur des cieux et de la terre», il étend sa main sur les trésors de l'océan, et il dit: «ils sont à moi» (Psaumes 50: 12; 24: 1; Job 41: 2); et après avoir montré que c'est «à lui qu'appartient la mer; car lui-même l'a faite» (Psaumes 95: 5), il change de langage et, manifestant sa parfaite humanité, il s'associe à son pauvre serviteur par ces paroles touchantes: «Prends-le et le leur donne *pour moi et pour toi*». Paroles pleines de grâce, ici surtout devant le miracle, qui manifestait, d'une manière si complète, la divinité de Celui qui s'associait ainsi, dans une condescendance infinie, avec un pauvre faible ver de terre.

Voyez encore, au tombeau de Lazare (Jean 11). Christ frémit et pleure, et ce frémissement de son âme et ces larmes surgissent des profondeurs d'une humanité parfaite, de ce coeur humain parfait qui sentait, comme nul autre coeur humain ne pouvait le faire, ce que c'est que de se trouver au milieu d'une scène où le péché a produit d'aussi terribles fruits. Mais alors comme «la Résurrection et la Vie», comme Celui qui tenait dans sa main toute-puissante «les clefs de la mort et du hadès» (Apocalypse 1: 18), il s'écrie: «*Lazare, sors dehors!*» et la mort et le sépulcre, à sa voix, ouvrent leurs portes, et laissent sortir leur captif (Jean 11: 43).

D'autres scènes se présenteront à l'esprit du lecteur, comme illustrations de cette union des «filets d'or» avec «la pourpre bleue, le cramoisi, l'écarlate, et le fin lin retors». Ce fait de la préfiguration de l'union de la divinité avec l'humanité dans la personne mystérieuse du Fils de Dieu, n'est assurément rien de nouveau pour le lecteur attentif de l'Ancien Testament; mais il est toujours profitable, pour nos âmes, de se tourner vers le Seigneur Jésus comme vers Celui qui est vrai Dieu et vrai homme. Le Saint Esprit a uni ensemble, par un «travail exquis», la divinité et l'humanité, et les présente à l'âme renouvelée pour qu'elle en jouisse et qu'elle les admire.

Puissent nos coeurs apprécier ces enseignements! Rien ne peut entretenir l'énergie et la fraîcheur de la vie spirituelle si ce n'est une communion constante avec la personne de Christ. Au milieu des ordonnances et des cérémonies religieuses, des confessions de foi, des doctrines, des réunions, en un mot de tout ce qui constitue la «religion», l'âme peut rester apathique, stérile, sans vie; mais quand elle est remplie de Christ, sa vie a de la fraîcheur et de la puissance.

Puisse le lecteur goûter tout le bonheur qu'il y a d'avoir la conscience purifiée par le sang de Jésus, d'avoir le nom de Jésus gravé dans le coeur, et d'avoir pour objet d'espérance la venue de Jésus.

## Regardant à Jésus - Hébreux 12

---

Il y a une chose digne de remarque dans ce chapitre, c'est que, tout en étant rempli d'avertissements, nulle part nous ne sommes plus encouragés, et exhortés à une entière confiance en Dieu. Rien ne conduit une âme à une entière confiance en Dieu, comme d'être encouragée dans la grâce. C'est ainsi que l'apôtre dit: Vous n'êtes pas venus à la Loi; mais «vous êtes venus à la montagne de Sion» (verset 22), à la grâce. Il n'oublie pas les difficultés, il les relève toutes au contraire, mais il fait voir que la véritable manière d'en triompher, c'est de les traiter comme n'existant pas.

«C'est pourquoi nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau» etc. (verset 1); comme s'il voulait dire: quant à tout ce qui vous entoure, eh bien! débarrassez-vous-en! Combien cela paraît étrange à une âme qui se travaille sous le faix! Mais rappelez-vous qu'il parle ici des *difficultés*, — non pas de la *position*: les chapitres 9 et 10 ont traité de celle-ci. Or il y a deux choses qui sont un obstacle quand on «court la course»: il peut y avoir un fardeau, et un embarras. De quelle manière simple l'apôtre les traite tous les deux! Il nous dit de les rejeter!

Quand une âme est devenue faible, elle s'est éloignée de Christ, voilà tout. C'est ce qu'avaient fait les Hébreux. Ils regardaient vers des choses visibles, des ordonnances, etc., et s'étaient détourné d'un Christ invisible. Autrefois ils l'avaient connu comme la part de leur âme, car nous lisons au chapitre 10 verset 34: «Sachant que vous avez pour vous-mêmes dans les cieux des biens meilleurs et permanents». Et c'est là-dessus que l'apôtre insiste ici; c'est à ce principe-là de la foi que la nuée de témoins rendait témoignage. La raison pourquoi une difficulté acquiert de la puissance, c'est que nous, nous sommes éloignés de Christ. Si Christ est ma part, que signifie la difficulté? Rien. Paul dit au chapitre 3 de l'épître aux Philippiens, qu'il a fait la perte de toutes choses, les estimant comme des ordures à cause de l'excellence de la connaissance de Christ Jésus son Seigneur. Si Christ est ma joie, il n'est pas difficile d'abandonner des ordures.

Les Hébreux avaient tous ces autres témoins d'une vie vécue dans les choses invisibles: — Abel, Enoch, Abraham, Moïse, etc. Mais en Christ nous avons le Chef et le consommateur de la foi, quelqu'un qui a achevé la course entière, de sorte qu'il n'y a pas un seul pas dans la vie de la foi qui n'ait été foulé dans la personne de Jésus. Il avait tout contre lui; toutefois, «à cause de la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix etc.» (verset 2). La joie n'était cependant pas son motif: son motif, c'était son amour. La récompense n'est jamais placée devant nous comme un motif pour notre conduite, mais comme un encouragement pendant que nous courons la course. Christ, l'objet de l'amour de Dieu, est un motif; et c'est en ayant Christ à la fois comme motif et comme puissance, que nous aurons la force de fournir la course et de nous débarrasser de tout obstacle.

Mais cela suppose que nous nous trouvons distinctement sur le terrain de la grâce — sur le fondement que «Dieu est pour nous». Il ne s'agit pas du tout de la conscience. Le terrain sur lequel nous sommes ici est celui de la marche du chrétien; il n'y a point de vraie marche *chrétienne* avant d'être amené à Dieu en grâce. Il peut y avoir des exercices de conscience, mais ceux-ci sont en rapport avec l'acceptation. Si je rattache l'acceptation à la glorification de Dieu, je ne sais pas ce que c'est que la grâce; — je ne comprends rien à une justice qui n'est pas la mienne et qui cependant m'appartient. Il est si difficile de renoncer à tout ce que *nous* sommes, et de croire que «par l'obéissance d'un seul plusieurs sont constitués justes» (Romains 5)! Et si c'est par l'obéissance du Seigneur Jésus Christ, la chose est aussi parfaite que Dieu peut la faire. Voilà pourquoi on ne peut pas être heureux aussi longtemps que l'on attend quelque chose de soi-même. Ce n'est pas se soumettre à la justice de Dieu; mais lorsque je me soumetts, et que Christ m'est fait justice de Dieu, alors j'ai à marcher comme un chrétien, et c'est de cela que nous parle ce chapitre. Alors commence la course. Jésus ne l'accomplit pas afin d'être accepté, et pourquoi? parce qu'il était le bienheureux Fils de Dieu tout le long du chemin.

En «courant cette course», les difficultés mêmes qui exercent la foi deviennent des châtiments. La fidélité peut nous conduire dans l'épreuve; mais le Seigneur se sert des épreuves mêmes de la foi comme d'une discipline morale pour tuer la chair. Le châtiment est une discipline — une correction — non pas nécessairement à cause du péché; toutefois les troubles qui sont le résultat de notre fidélité servent à mettre en évidence et à corriger la chair. Tout ce qui est *de nous*, entrave la pleine jouissance de ce que Dieu est pour nous. Remarquez la grâce de Dieu en observant et en faisant ressortir chacun des pas de la



marche; — le soin constant de son amour et de sa sagesse en nous disciplinant, afin que tout ce qui empêche notre pleine jouissance de lui-même soit détruit. Nous trouvons ici à la fois une exhortation et un avertissement — à quelle fin? A celle de nous rendre participants de la sainteté de Dieu, pour que sa nature en nous soit pratiquement réalisée. Que peut-il y avoir de plus élevé? La sainteté de Dieu! Tout ce par où nous sommes appelés à passer tend à ce but, et pourtant bien souvent, hélas! nous n'aimons guère les moyens! Ce n'est pas que Dieu exige de la sainteté (il est évident qu'elle est exigée); mais ici c'est la grâce qui nous en rend participants; une grâce positive qui nous communique l'essence de la sainteté divine. Dieu veut rendre son peuple tel qu'Il est Lui-même, afin qu'il jouisse de Lui, car il nous a donné une nature qui en est capable, et il nous a donné son amour. Or en nous amenant là, il dit: je dois renverser ceci, et cela et puis cela.

Cependant l'apôtre continue en disant: ne soyez pas découragés. Dieu est pour vous dans chacun des pas du chemin, «c'est pourquoi redressez vos mains qui sont lasses» etc. (verset 12). Si vous étiez à Sinäi, vous auriez raison de craindre et de trembler, je ne pourrais pas vous dire à Sinäi: redressez vos mains»; je dirais: «ne vous approchez pas trop près»; car nul homme ne peut se tenir devant la gloire de Dieu quand elle exige de lui qu'il y satisfasse». «Mais vous n'êtes pas venus à la montagne qui se peut toucher» etc. (verset 18); mais «vous êtes venus à la montagne de Sion». Quel est le caractère de Sion? Israël avait complètement failli: l'arche de Dieu était entre les mains des Philistins. L'arche était le lieu où était le trône de grâce, sur lequel le sang était répandu. Israël ne pouvait point offrir de sacrifice, car le lieu même où le sang était offert était entre les mains des ennemis. Qu'est-ce donc que Sion? C'est la grâce royale, souveraine. C'est Dieu qui intervient et qui ramène l'arche et la place en Sion. C'est la grâce triomphante en puissance, accomplissant toutes les promesses lorsque Israël avait failli.

Dans ce passage du chapitre (versets 22-24), nous trouvons toutes les parties de la gloire millénaire; le fruit complet des conseils de Dieu concernant Christ.

D'abord, nous avons la montagne de Sion, la grâce pleine, royale; puis la cité céleste, Jérusalem, la capitale céleste du royaume et la multitude innombrable des anges, — l'assemblée universelle, toute l'armée du ciel. Ensuite l'Esprit met à part ce qui est le plus privilégié parmi cette foule — l'assemblée des premiers-nés — ceux qui sont avec nous unis à Christ. Puis Dieu, Juge de tous; et l'apôtre lui donne ce caractère, parce qu'il est en rapport avec le déploiement de sa gloire; les esprits des justes consommés, — les saints de l'Ancien Testament qui avaient accompli la course, mais n'étaient pas encore glorifiés — qui n'avaient pas encore reçu leurs corps. L'Esprit revient ensuite sur la terre, pour parler de la nouvelle alliance par le sang criant de la terre: «A Jésus, médiateur de la nouvelle alliance», parce que c'est par la nouvelle alliance qu'Israël est introduit alors; «le sang de l'aspersion» etc. La terre a reçu le sang de Christ, comme elle a reçu celui d'Abel; mais maintenant étant arrivé sur le terrain de la grâce, ce sang prononce de meilleures choses que celui d'Abel.

C'est ainsi que nous avons ici tous les conseils de Dieu pour la glorification du Christ: — la montagne de la grâce souveraine, la cité céleste, l'armée céleste, l'Assemblée de Dieu, Dieu Lui-même, les Juifs établis dans la nouvelle alliance, Jésus, qui en est le médiateur, et son sang qui parle de paix. C'est là que je suis amené, c'est pourquoi je dois prendre courage. «*Vous êtes venus*». Ce n'est pas de l'espérance seulement. Si je suis rejeté sur l'espérance, je suis rejeté sur les efforts; mais je ne suis pas rejeté sur l'espérance, car je possède. Je possède, il est vrai, au milieu de l'épreuve; mais regardez à tous ces témoins, ou plutôt à Jésus «qui, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, a méprisé la honte», etc. Nous sommes en relation avec tout cela, non pas seulement familiarisés par la foi, mais nous y sommes associés d'une *manière vivante*. C'est là qu'est la force; car nous sommes venus à ce qui ne peut être ébranlé. La grâce nous a conduits à tout ce qui se rattache au déploiement des conseils de Dieu pour la glorification de Christ.

Le Seigneur voit qu'il nous est nécessaire d'apprendre ce que nous sommes; mais du moment où nous avons Jésus, nous possédons la force de Jésus et un objet. Rejetez tout fardeau. Comment le puis-je? dira l'âme; il vous est facile de parler ainsi, vous qui n'êtes pas chargé. Mais pourquoi ces choses ont-elles cette puissance? *Parce que vous y mettez voire coeur au lieu de le mettre sur Jésus*. Quand le coeur est fixé sur Jésus, elles perdent leur puissance. Ne méprisez pas le châtement, il est nécessaire; il y a quelque chose à faire en nous, mais ne soyez pas découragés, car c'est l'amour qui agit.

Ce qui repose le coeur, c'est la merveilleuse grâce qui est sans cesse occupée de nous — de toute notre folie et de nos manquements. La grande affaire, c'est d'être *avec Jésus*, et non pas seulement de courir à Lui quand nous avons commis une faute. Nous pourrions alors ne pas le trouver tout de suite. Si nous sommes restés éloignés pendant longtemps, nous passerons par des exercices avant d'être restaurés. Mais soyez avec Christ; c'est là qu'est la puissance pour rejeter toutes les difficultés. Tenez-vous près de Jésus *pour lui-même*, et alors vous le posséderez pour toutes choses.

## 1 Samuel 8-13

---

Saül, nous offre un exemple, à la fois triste et solennel, de la possession d'un don qui n'est pas accompagné de la vie pour Dieu; d'un don versé dans un vase non purifié, non sanctifié. Le roi Saül était le fruit du coeur révolté d'Israël. Ce fut l'abandon qu'ils firent du Seigneur qui le suscita, et en conséquence, si je puis m'exprimer ainsi, le Seigneur et Samuel étaient dans le secret quant à l'espèce de roi que serait Saül (chapitre 8). Il ne pouvait pas être un homme selon le coeur de Dieu, puisqu'il était le fruit du coeur et des désirs du peuple. Il en est autrement de David: lui était le don de Dieu au peuple, et procédait de Dieu lui-même.

Saül cependant est donné au peuple selon le désir de l'homme; il est dûment oint et doué et changé en un autre homme; c'est-à-dire qu'il est fait un instrument, don de Dieu, un vase propre pour le service d'Israël (chapitre 9). Son élévation au royaume est constatée par la bouche des témoins et par des signes, après quoi il est appelé à agir selon que l'occasion l'exige, et à obéir à la parole du Seigneur (chapitre 10: 7, 8).

C'est ainsi qu'il est placé sur la scène. Mais il n'y a chez Saül aucun exercice de conscience; point de pieuse acceptation de sa place sous la main et l'autorité de Dieu, rien qui indique un changement dans «le sens» ou dans «les goûts» de la nature; tout ce que nous avons en lui, c'est un vase rempli, un instrument doué de dons.

Une occasion se présente qui fait appel à Saül. Nakhash l'Ammonite a porté un défi insolent contre Jabès de Galaad et contre tout Israël (1 Samuel 11: 1); c'était précisément une occasion comme celle-là qui réclamait l'intervention du don de Saül. Il se met à la tête d'une armée sous la puissance de l'Esprit; il combat l'ennemi et abaisse l'orgueil du roi de Hammon.

Le peuple est dans l'enthousiasme; il veut aussitôt tirer vengeance des hommes qui avaient auparavant méprisé le fils de Kis, car le don qui était dans la main de Saül avait été profitable aux enfants d'Israël en les délivrant d'un insolent oppresseur, et ils se réjouissent dans le roi. Ils s'abritent sous son ombre pour être à couvert, se souciant peu que l'ombre soit celle d'une ronce ou d'un cèdre.

Mais Samuel n'a pas la même pensée. Ce vain exercice d'un don, ce déploiement de puissance n'est pas ce qui le satisfait. Sans doute, il reconnaît la délivrance, et l'onction de la main qui l'a accomplie; mais il n'est pas tout à la joie comme le peuple. Il y a un coeur châtié en lui; il ne peut pas ne pas se souvenir de quel rocher ce roi avait été taillé; il ne peut pas oublier la parole du Seigneur à son sujet, non plus que ne pas discerner le caractère tout entier du moment présent. C'est pourquoi il avertit les enfants d'Israël et leur parle, en leur donnant à entendre qu'ils feraient bien de modérer leur triomphe. Le don de Saül avait été manifesté en effet, mais Saül lui-même n'avait pas encore été manifesté en effet, mais Saül lui-même n'avait pas encore été éprouvé. Une occasion avait mis à l'épreuve le don, mais le commandement de l'Eternel n'avait pas encore éprouvé le coeur du roi. C'est pourquoi la joie de Samuel est remise à plus tard (chapitre 12). Mais le moment du commandement arrive et «la parole du Seigneur» éprouve Saül. C'était l'obéissance de Saül à l'Eternel et non pas le don qu'il avait reçu dans l'Esprit, qui devait maintenant être mise à l'épreuve (chapitre 13: 8-12).

C'était un moment bien sérieux; j'en ai le sentiment moi-même en m'en occupant ici. Le vase avait dépensé le trésor qui lui avait été confié; mais qu'est-ce que le vase était par lui-même? Où en était le coeur du roi devant Dieu? Sa main, par la sagesse, et la puissance de l'Esprit, avait soumis les Ammonites; mais lui-même est-il réduit à l'obéissance de son divin Seigneur?

Telle est la question maintenant: Saül avait tenu tête à l'ennemi dans le gouvernement du peuple; mais la parole du commandement doit manifester maintenant où il en est quant à Dieu.

C'est là une question bien solennelle. Le don peut dépasser la grâce, comme la forme peut exister sans la puissance. Le coeur de Saül est vide, hélas! quant à Dieu, bien que sa main ait fait valoir son talent à l'admiration des hommes! Que le Seigneur nous donne de prendre garde à ceci.

Aux jours du Nouveau Testament, les Corinthiens «ne manquaient d'aucun don» (1 Corinthiens 1: 7); cependant il y avait chez eux un grand relâchement moral, et ils avaient besoin de «ceindre» leurs reins de

nouveau dans la vie et l'énergie de la piété personnelle. L'amour du bien-être, l'indulgence pour soi-même à bien des égards, les habitudes d'une vie corinthienne, prédominent assez de nos jours.

Paul avec ses dons était différent du Corinthien avec ses dons. Paul asservissait son corps tandis qu'il prêchait à d'autres, son don ne se trouvait pas dans un vase corinthien, et comme il dit à Timothée de faire, nous pouvons être assurés qu'il s'exerçait lui-même à faire: «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement, persévère en ces choses, car en faisant ainsi tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 16). Balaam a prophétisé; Caïphe, le souverain sacrificateur, a prophétisé également; également, Saül aussi et il avait le don d'un roi. Tous ont été «dans l'Esprit» et sous l'onction, mais ils étaient des vases souillés. — Tout cela est bien sérieux, et peut trouver son application morale de nos jours.

L'exemple de Saül nous montre aussi, dans ces chapitres, qu'il peut y avoir des exercices attrayants de la nature, qui cependant ne doivent inspirer aucune confiance. Saül reconnaît qu'il n'est rien, quand Samuel lui parle du royaume; il était peu de chose à ses propres yeux, alors; quand on jetait le sort, il se cachait au milieu des bagages; aux jours de sa victoire, il ne veut pas que l'on touche à aucun de ses adversaires. Mais avec tout cela, il n'y avait aucun principe d'obéissance en lui, aucune soumission de coeur à Dieu.

C'est un tableau solennel en effet — un don magnifique dans un vase impur! un grand étalage d'affection sans un coeur soumis!

## Romains 5: 18, 19

---

«Comme par une seule offense [les conséquences de cette offense furent] envers tous les hommes en condamnation, ainsi aussi par une seule justice accomplie [les conséquences de cette justice furent] envers tous les hommes en justification de vie». Telle est la teneur du passage, dont nous pouvons rendre ainsi la pensée: en supposant que nous n'eussions que le seul acte d'Adam en lui-même, cet acte eût amené la condamnation sur tous les hommes, comme, d'autre part, la seule oeuvre de Christ en elle-même eût apporté une délivrance complète à tous les hommes. Mais l'Ecriture ne parle ici que de la tendance de l'acte envers tous les hommes, non pas de son effet réel sur eux. Le verset 18 parle de la tendance de l'acte; le verset 19 de son effet: «Car comme par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul plusieurs seront constitués justes.». Les «*plusieurs*» qui eurent affaire avec l'homme qui désobéit étaient tous les hommes, parce qu'ils étaient tous enfants d'Adam; de même aussi, par l'obéissance de Christ, les «*plusieurs*» qui ont affaire à Christ — qui sont sa catégorie — seront constitués justes. Dans la première partie de la phrase, par conséquent, l'expression «*les plusieurs*», embrasse tous les hommes, tandis que, dans la seconde, «*les plusieurs*» sont tous les saints; dans la première partie le mot «*plusieurs*» peut être appliqué à tous les hommes, mais il n'en est pas de même dans la seconde partie. Les familles respectives d'Adam et de Christ sont placées devant nous.

«Ainsi donc, comme par une seule offense [les conséquences de cette offense furent] envers tous les hommes en condamnation, ainsi aussi, par une seule justice accomplie [les conséquences de cette justice furent] envers tous les hommes en justification de vie». Il s'agit de la conséquence qui serait résulté d'un acte, si aucun empêchement n'était apporté. Si tous les hommes s'étaient soumis et avaient accepté la mort de Christ et sa résurrection, ils auraient tous été justifiés, — telle était la tendance de l'acte. Mais le verset 19 nous donne le résultat positif: «Par l'obéissance d'un seul, plusieurs (ceux qui ont affaire à Christ) seront constitués justes».

La primauté d'Adam d'abord, puis celle de Christ, telle est la grande vérité qui est développée ici. La «*justification de vie*» est la vraie condition d'un chrétien; la vie qu'il possède actuellement est celle de Christ ressuscité, et comme rien ne peut toucher à la position de Christ ressuscité, rien ne peut non plus toucher à la position du chrétien.

## Moïse et Christ. La loi et les commandements. La loi, et la grâce et la vérité - Jean 1: 17 - Kelly W.

---

«La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». La loi a été *donnée* par Moïse; elle ne fut pas envoyée, mais elle fut donnée. C'est une personne qui *vient*, mais la loi fut *donnée*. Quand Dieu ne vint pas, il donna la loi.

La loi n'est pas la révélation du caractère de Dieu: il est absurde de lui donner ce sens. La loi n'est pas une image du caractère de Dieu, mais du caractère de la créature. Comment voulez-vous que Dieu aime son prochain comme Lui-même? Dieu a-t-il un prochain? La loi est l'expression de ce que la créature devrait être; non pas de ce que Dieu est. Si la loi était accomplie sur la terre, nous aurions un ciel sur la terre.

Christ n'a pas été simplement parfait selon la loi; il a été bien plus: il a aimé les pécheurs. Se donner soi-même pour les autres, ce n'est pas seulement aimer les autres comme soi-même, mais plus que soi-même. Comme créature, je suis tenu d'aimer mon prochain comme moi-même; mais Christ n'était pas tenu de mourir pour des pécheurs; ce qu'il a fait dépasse de beaucoup la portée de la loi. Comme chrétien, je dois agir comme Christ a agi.

Christ vint toutefois pour faire la volonté de Dieu: «Voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté». C'est pourquoi toute cette volonté devint un devoir pour Lui. Il en est de même pour nous. Nous sommes des créatures; et, comme créatures, nous devons à Dieu tout ce que son amour exige de nous. Le mot de «commandement» n'a rien qui doive nous effrayer. Dieu a des commandements pour ses enfants, pour qu'ils les gardent; Christ a les siens. Ce n'est pas là une *loi* dans le sens scripturaire de ce mot, mais c'est cependant un commandement. L'amour est l'accomplissement de la loi: *c'est pourquoi, si j'aime, je n'ai pas besoin de loi, mais j'ai besoin de commandements*, de l'expression de la volonté de Dieu. Christ n'a pas été un législateur, quoiqu'il ait donné des commandements. Moïse a été le législateur: la loi fut donnée par lui. Nous chrétiens, nous avons affaire avec l'obéissance, non pas avec la loi. Je n'appelle pas mon père un législateur, quoiqu'il me donne des commandements, et que j'obéisse à ces commandements: je suis assujetti à mon père; et les saints sont ainsi assujettis à Christ.

La loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ. Le contraste est bien établi: la loi fut *donnée* par Moïse: mais la grâce et la vérité *vinrent* par Jésus Christ, par une personne. Dieu lui-même est venu, et il a apporté la grâce et la paix. La loi m'est donnée pour me prescrire une ligne de conduite, par laquelle j'apprenne ce qui est mon devoir, et elle réclame le jugement; mais Christ vient quand la loi a été violée et que le jugement doit être la condamnation; et il apporte avec lui la grâce et la vérité. La vérité n'est pas le jugement, quoiqu'elle nous porte à nous juger nous-mêmes; elle manifeste tout: mais elle est *au sujet* de quelque chose, et quand elle vient, elle vient avec la grâce, autrement elle nous renverserait. La vérité est quelque chose au sujet d'une autre chose: Dieu n'est pas la vérité (\*) mais Celui de qui la vérité vient: — de fait, Christ est la vérité, et il a mis toutes choses dans leur vrai jour. C'est un fait d'une portée immense, que la grâce et la vérité soient venues. Dès que je possède Christ, j'ai tout ce qui est nécessaire pour la connaissance de Dieu, de Satan, de l'homme, de l'état de ma propre âme, et j'ai en même temps la grâce parfaite. Il est impossible de séparer la vérité de la grâce dans ce verset, parce que Dieu se révélait en Christ. Dieu est amour, c'est pourquoi si Dieu se révèle lui-même, il faut qu'il y ait de la grâce. La vérité, si elle avait été donnée sans que Christ vînt, eût été le jugement. Dieu peut donner une loi sans se révéler lui-même, mais quand Dieu vient, la grâce et la vérité doivent apparaître.

(\*) «L'Écriture n'a pas, en effet, cette expression. Cela n'ôte évidemment rien au fait que Dieu est «vrai»; il est le «Dieu de vérité», «vérité» c'est un de ses caractères (Psaumes 31: 5; Esaïe 65: 10; Jérémie 10: 10). Mais *la vérité* s'entend ici de ce qui révèle Celui qui est en lui-même inconnaissable, parfait, sans point de comparaison possible, et qui ne se donne à connaître que quand et comme Il le veut. La vérité lui est subordonnée, elle-même n'est pas Dieu. Christ, qui a fait connaître Dieu, est *la vérité*, exprimée par *la Parole de vérité*, et communiqué par le Saint Esprit, qui lui aussi est *la vérité*». (Réd., réédit. de 1974)

## Ce que Christ a fait, ce qu'il fait et ce qu'il fera en faveur de son peuple

---

Il s'est donné Lui-même pour leurs péchés (Galates 1: 4).

Il les vivifie par sa voix (Jean 5: 25).

Il les scelle de son Esprit (Ephésiens 1: 13).

Il les nourrit de sa chair et de son sang (Jean 6: 56, 57).

Il les nettoie par sa parole (Jean 13: 5; Ephésiens 5: 26).

Il les maintient par son intercession (Romains 8: 34; Hébreux 7: 25; 1 Jean 2: 1).

Il les prend individuellement auprès de Lui (Actes des Apôtres 7: 59; Philippiens 1: 23).

Il veille sur leurs cendres (Jean 6: 39, 40).

Il les ressuscitera par sa puissance (Jean 6: 39, 40; 1 Corinthiens 15: 52; 1 Thessaloniens 4: 16).

Il viendra à leur rencontre dans les airs (1 Thessaloniens 4: 17).

Il les rendra conformes à son image (Philippiens 3: 21; 1 Jean 3: 2).

Il se les associera dans son royaume éternel (Jean 14: 3; 17: 24).

Ainsi l'oeuvre de Christ en faveur de son peuple comprend, dans son étendue, le présent, le passé et l'avenir, Elle s'étend comme une ligne d'or, d'éternité en éternité; et c'est bien avec raison que l'on peut dire: «Bienheureux le peuple qui est dans ce cas! Bienheureux le peuple duquel l'Eternel est le Dieu» (Psaumes 144: 15)!

«Heureux ceux qui se confient en Jésus,  
Leur part est excellente et sûre».

## **Le corps animal, et le corps spirituel - Darby J.N.**

---

L'expression: «corps spirituel» (sòma pumaticçn) signifie seulement que le corps ressuscité n'est plus grossier comme celui que nous avons maintenant. Dieu peut nous donner un corps comme il l'entend; il peut nous en donner un autre tout aussi facilement qu'il nous a donné celui que nous avons maintenant. Ce qu'on appelle existence matérielle n'est que relatif: la matière existe pour la matière. Dieu ouvre la porte pour Pierre (Actes des Apôtres 12); l'ange entre sans avoir à y penser.



## Expérience - Darby J.N.

---

Pour moi le Seigneur et la Parole sont mon tout ici-bas, et ils ne sont dans un certain sens qu'un. Et je sens toujours davantage que le Saint Esprit seul peut opérer du bien. Mais je trouve toujours davantage que dans les cieux on est chez soi. La Parole est toujours plus claire, plus précieuse. Je sens que notre position, quelque faibles que nous soyons, est celle du témoignage de Dieu; mais tout en jouissant beaucoup de la Parole, je sens aussi que nous ne connaissons qu'en partie. Ce que le Saint Esprit nous donne, nous le possédons de la part de Dieu et nous avons à y marcher: c'est notre tout. La sagesse de Dieu lui-même y est; cela se coordonne nécessairement avec ce que nous ne savons pas; nous sentons par cette ignorance notre entière dépendance de Dieu, mais que nous apprenons de Lui. Cela inspire de la confiance. Suivre la Parole, voilà notre affaire; nous jouirons ainsi de la présence du Seigneur. Puis, ce ne sera que pour peu de temps et nous le verrons.

# L'Assemblée de Dieu, ou la pleine suffisance du nom de Jésus

---

**Mackintosh C.H.**

Dans un temps comme celui-ci, où presque chaque nouvelle idée devient le centre ou le point de ralliement de quelque nouvelle association, nous avons d'autant plus sujet de sentir combien il est précieux d'avoir des convictions divinement formées sur ce qu'est réellement l'Assemblée de Dieu. Nous vivons dans un temps d'activité intellectuelle inaccoutumée; et il en résulte pour nous le plus urgent besoin d'étudier la Parole de Dieu avec calme et prière. Cette Parole, béni soit son Auteur, est comme un rocher au milieu de l'océan de la pensée humaine, demeurant inébranlable, malgré la fureur de la tempête et le choc incessant des vagues. Et non seulement il demeure ainsi immobile lui-même, ce rocher, mais il communique sa stabilité à tous ceux qui prennent simplement place sur lui. Quelle grâce que d'échapper, ainsi aux agitations et aux secousses de l'océan orageux, et de trouver le calme et le repos sur le rocher des siècles!

C'est vraiment là une grande bénédiction. Si nous n'avions pas «la loi et le témoignage», où en serions-nous? Où irions-nous? Que ferions-nous? Quelle obscurité! Quelle confusion? Quelle perplexité! Dix mille voix discordantes arrivent parfois aux oreilles, et chaque voix semble parler avec une telle autorité, que, si l'on n'est pas bien enseigné, et fondé dans la Parole, il y a grand danger d'être renversé, ou du moins bien tristement ébranlé et troublé. L'un vous dira que *ceci* est bien; un autre vous dira que *cela* est bien; un troisième vous déclarera que *tout* est bien; et un quatrième vous affirmera que *rien* n'est bien. Eu égard à la question de la position ecclésiastique, vous rencontrerez des chrétiens qui vont *ici*; d'autres qui vont *là*; quelques-uns qui vont *partout*; et quelques-uns encore qui ne vont *nulle part*.

Or, dans de telles circonstances, qu'y a-t-il à faire? Il est impossible que tout soit bien. Et pourtant il y a, pour sûr, quelque chose de bien. Il ne se peut que nous soyons *obligés* de vivre dans l'erreur, dans les ténèbres ou dans l'incertitude. «*Il y a un sentier*», béni soit Dieu, quoique «l'oiseau de proie ne l'ait point connu, et que l'oeil du milan ne l'ait point découvert. Les jeunes lions n'y ont point marché; le vieux lion n'a point passé par là». Où est cette voie sûre et bénie? Ecoutez la réponse divine: «Voilà, *la crainte du Seigneur* est la sagesse; et se *détourner du mal*, c'est l'intelligence» (Job 28).

Qu'ainsi donc, dans la crainte du Seigneur, à la lumière de sa vérité infaillible, et dans l'humble dépendance de l'enseignement de son Saint Esprit, nous procédions à l'examen du sujet indiqué en tête de cet écrit — et qu'il nous soit donné de ne point nous confier dans nos pensées et dans les pensées d'autrui, afin de nous soumettre sincèrement à être enseignés de Dieu seul.

Or, pour traiter utilement le grand et important sujet de l'Assemblée de Dieu, nous avons, d'abord, à établir *un fait*; et, en second lieu, à poser *une question*. Le fait est celui-ci: *Il y a une Assemblée de Dieu sur la terre*. La question est — *Qu'est-ce que cette Assemblée?*

## 1. Le fait

Voyons donc premièrement le *fait*. Il existe sur la terre quelque chose qui s'appelle et qui est l'Assemblée de Dieu. C'est un fait très important assurément: Dieu a une Assemblée sur la terre. Ce que j'entends par là ne se rapporte à aucune organisation purement humaine, telle que l'église grecque, l'église de Rome, l'église anglicane, l'église d'Ecosse; ni à aucun des systèmes variés, issus d'elles, formés et façonnés par la main de l'homme, et soutenus par les ressources de l'homme. J'ai en vue simplement cette Assemblée, qui est réunie par le Saint Esprit, autour de la personne du Fils de Dieu, pour adorer Dieu le Père, et avoir communion avec Lui. Notre capacité pour reconnaître et apprécier cette Assemblée est une tout autre affaire, et dépendra de notre spiritualité, du dépouillement de nous-mêmes, de notre volonté brisée, de notre soumission enfantine à l'autorité de l'Écriture Sainte. Si nous commençons nos recherches au sujet de l'Assemblée de Dieu ou de ce qui peut en être l'expression avec des esprits remplis de préjugés, de pensées préconçues et de prédilections personnelles; ou si, dans nos recherches, nous recourons à la lumière vacillante des dogmes, des opinions, et des traditions des hommes, nous pouvons être parfaitement sûrs que nous n'arriverons pas à la vérité. Pour reconnaître l'Assemblée de Dieu, il nous faut être exclusivement enseignés par la Parole de Dieu, et conduits par l'Esprit de Dieu; car ce qui est dit des enfants de Dieu, on peut le dire aussi de l'Assemblée de Dieu: «Le monde ne la connaît pas».

En conséquence, si nous sommes, en quelque manière que ce soit, gouvernés par l'esprit du monde; si nous désirons exalter l'homme; si nous cherchons à nous recommander nous-mêmes auprès des hommes; si nous avons surtout à coeur d'atteindre ce qui nous paraît des plus attrayants, savoir, une position honorable qui pourtant serait en piège à notre âme, nous pouvons tout aussi bien abandonner sur-le-champ nos recherches sur le sujet de l'Assemblée de Dieu, et chercher notre refuge dans celle des formes de l'organisation humaine, qui se recommande le plus à nos pensées, ou à nos convictions intimes.

De plus, si tout notre objet consiste à trouver une association religieuse, où la Parole de Dieu soit lue; ou bien dans laquelle se trouvent des enfants de Dieu, nous pouvons aussitôt nous satisfaire, car il serait difficile, en effet, de trouver une section du corps professant, dans laquelle l'un de ces objets ou tous deux ne fussent pas réalisés.

Enfin, si nous visons simplement à faire tout le bien que nous pouvons, sans examiner comment nous le faisons; si «*per fas aut nefas*» est notre devise, quoi que nous entreprenions; si nous sommes disposés à renverser les graves paroles de Samuel, et à dire: «Le sacrifice vaut mieux que d'obéir, et la graisse des moutons vaut mieux que de se rendre attentif»; alors il est plus qu'inutile pour nous de poursuivre nos investigations sur l'Assemblée de Dieu, d'autant que cette Assemblée ne peut être découverte et approuvée que par quelqu'un qui a appris à fuir les dix mille sentiers fleuris de la convenance humaine, et à soumettre sa conscience, son coeur, son intelligence, tout son être moral à la suprême autorité de: «Ainsi dit l'Eternel».

En un mot donc, le disciple obéissant sait qu'il existe une Assemblée de Dieu; et c'est lui aussi qui sera qualifié, par grâce, pour la trouver, et pour reconnaître que sa propre place est là. Celui qui étudie avec intelligence l'Ecriture sent très bien la différence qu'il y a entre un système fondé, formé et gouverné par la sagesse et la volonté de l'homme, et cette Assemblée qui est rassemblée autour de Christ le Seigneur, et gouvernée par Lui. Que la différence est immense! C'est justement celle qui existe entre Dieu et l'homme.

Mais on peut nous demander des preuves scripturaires du fait, qu'il y a sur cette terre une Assemblée de Dieu, et nous allons les fournir tout de suite; car il nous sera permis de dire que, sans l'autorité de la Parole, toutes les assertions sur des points tels que celui-ci sont absolument sans valeur. Que dit donc l'Ecriture?

Notre première citation sera ce fameux passage de Matthieu 16: «Et Jésus venant aux quartiers de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, disant: Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme? Et ils dirent: Les uns disent: Jean le Baptiseur; les autres: Elie, et d'autres: Jérémie ou l'un des prophètes. Il leur dit: Et vous, qui dites-vous que je suis? Et Simon Pierre répondant, lui dit: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant, lui dit: Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et sur ce rocher je bâtirai mon assemblée (\*) (Ⓜcccljs°an) et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle» (versets 13-18).

(\*) Le mot grec signifie «assemblée»; c'est de là que l'on a fait le mot «église», qui ne veut donc pas dire autre chose que «assemblée».

Ici, notre Seigneur annonce qu'il a le dessein de bâtir une assemblée, et révèle le vrai fondement de cette assemblée, savoir: «Christ le Fils du Dieu vivant». C'est un point de toute importance dans notre sujet. L'édifice est fondé sur le Rocher, et ce Rocher n'est pas le pauvre Pierre qui peut faillir, broncher, errer, mais Christ, le Fils éternel du Dieu vivant; et chaque pierre dans cette construction participe à la vie du Rocher qui est indestructible, comme étant victorieux de tout le pouvoir de l'ennemi.

De plus, un peu plus loin dans le même Evangile de Matthieu, nous arrivons à un passage également bien connu: «Si ton frère pêche contre toi, va, et reprends-le, entre toi et lui seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère. Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que par la bouche de deux ou trois témoins, toute parole soit établie. Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée; et s'il ne veut pas écouter l'assemblée, qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain. En vérité, je vous dis: tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose

quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon Père qui est aux cieux; car où deux ou trois sont *assemblés en mon nom*, je suis là au milieu d'eux» (18: 15-20).

Nous aurons occasion de rappeler encore ce passage dans la seconde division de notre sujet. Nous le citons ici simplement comme un anneau de la chaîne des preuves que donne l'Écriture, sur le fait qu'il existe une Assemblée de Dieu sur la terre. Cette assemblée n'est pas un nom, une forme, une prétention, une supposition. Elle est une réalité divine, une institution de Dieu, dont elle a le sceau, et la sanction. Elle est ce à quoi on en appelle dans tous les cas d'offenses personnelles et de disputes, qui ne peuvent pas être arrangées entre les parties intéressées. Cette Assemblée peut consister en «deux ou trois» personnes seulement — la moindre pluralité, si vous voulez; mais alors même elle est, elle est reconnue de Dieu, et ses décisions sont ratifiées dans le ciel.

Or, nous ne devons pas nous laisser effrayer et détourner de la vérité sur ce sujet, par le fait que l'église de Rome a essayé de baser ses monstrueuses prétentions sur les deux passages que nous venons de citer. Cette église n'est pas l'Assemblée de Dieu, bâtie sur le Rocher Christ, et rassemblée au nom de Jésus; mais elle est une apostasie humaine, fondée sur un fragile mortel, et gouvernée par les traditions et les doctrines des hommes. Il ne faut donc pas nous laisser dépouiller de la réalité qui est de Dieu, par les contrefaçons qu'en a faites Satan. Dieu a son Assemblée sur la terre, et nous sommes responsables de la reconnaître, et d'y trouver notre place. Ce sera difficile dans un temps de confusion comme à présent. Cela demandera un oeil simple — une volonté soumise — un esprit mortifié. Mais que le lecteur soit assuré que c'est son privilège d'avoir une certitude divine quant à sa place dans l'Assemblée de Dieu, tout comme quant à ce qui se rapporte à la vérité de son propre salut par le sang de l'Agneau; et il ne devrait pas être satisfait sans cela. Je ne serais pas content de vivre une heure sans l'assurance que je suis, en esprit et en principe, associé à l'Assemblée de Dieu. Je dis, en esprit et en principe; parce qu'il peut m'arriver d'être dans un endroit, où ne se trouve aucune expression locale de l'Assemblée; dans ce cas, je dois me contenter d'avoir communion, en esprit, avec tous ceux qui sont sur le terrain de l'Assemblée de Dieu, et m'attendre à Lui pour qu'il me fraye le chemin de telle sorte que je puisse jouir du privilège réel d'être présent, en personne, avec son peuple pour goûter les bénédictions de son Assemblée, aussi bien que pour en partager les saintes obligations.

Voilà ce qui simplifie étonnamment la question. Si je ne puis avoir l'Assemblée de Dieu, je n'aurai rien sous ce rapport. Il ne me suffit pas de me rendre à une réunion religieuse, où il y a quelques chrétiens, avec l'évangile prêché et les ordonnances administrées, Il faut que je sois convaincu, par l'autorité de la Parole et de l'Esprit de Dieu, que cette réunion est, en toute vérité, rassemblée sur le principe de l'Assemblée de Dieu et qu'elle en porte tous les traits; autrement je ne puis la reconnaître. Je puis reconnaître les enfants de Dieu qui y sont, s'ils veulent me le permettre en dehors des barrières de leur système religieux; mais ce système, je ne puis, le reconnaître, ni le sanctionner d'aucune manière. Si je le faisais, ce serait absolument comme si j'affirmais qu'il est tout à fait indifférent que je prenne ma place dans l'Assemblée de Dieu ou dans les systèmes de l'homme, — que je reconnaisse la Seigneurie de Christ ou l'autorité de l'homme — que je m'incline devant la parole de Dieu, ou devant les opinions de l'homme.

Sans doute, plusieurs seront choqués par de telles assertions. On parlera de bigoterie, de préjugé, d'étroitesse, d'intolérance, et autres choses semblables. Mais cela ne doit pas nous chagriner beaucoup. Tout ce que nous avons à faire est d'affirmer la vérité à l'égard de l'Assemblée de Dieu, et d'y demeurer attachés de coeur et avec énergie, à tout prix. Si Dieu a une Assemblée — et l'Écriture le dit — en ce cas-là, je dois être là et pas ailleurs. Il est évident, chacun doit en convenir, que là où il y a plusieurs systèmes en conflit, ils ne peuvent pas tous être divins. Que dois-je faire? Dois-je me contenter de choisir le moindre de deux maux? Assurément non. Quoi donc? La réponse est simple, clairement indiquée: — l'Assemblée de Dieu ou rien. S'il se trouve là où vous demeurez une expression locale de cette Assemblée, bien; joignez-vous-y personnellement. Sinon contentez-vous d'être en communion spirituelle avec tous ceux qui, humblement et fidèlement, confessent et occupent cette sainte position. On pourrait prendre pour du libéralisme la disposition à tout sanctionner et à aller avec tout et avec tous. Il peut paraître très facile et très agréable d'être dans un lieu, où la volonté de chacun est tolérée, et où la conscience de personne n'est exercée — où nous pouvons retenir ce qui nous plaît, dire ce qu'il nous plaît, faire ce qu'il nous plaît, aller où il nous plaît. Tout cela peut sembler très plausible, très populaire, très attrayant; mais il y aura stérilité

et amertume à la fin; et au jour du Seigneur, tout cela sera certainement brûlé, comme du bois, du foin et du chaume qui ne peuvent subsister devant l'action de son jugement.

Mais poursuivons nos preuves scripturaires. Dans les Actes des Apôtres, où plutôt les Actes du Saint Esprit, nous trouvons l'Assemblée formellement établie. Un passage ou deux suffiront: — «Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple; et rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et avec simplicité de coeur, louant Dieu et ayant la faveur de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés (*ou* ceux qu'il épargnait)» (Actes des Apôtres 2: 46, 47). Tel était l'ordre apostolique, simple, originel. Quand une personne était convertie, elle prenait sa place dans l'Assemblée; il n'y avait aucune difficulté à l'admission, il n'y avait ni sectes ni partis, prétendant chacun être considéré comme une église, ayant une cause à elle, ou un intérêt particulier. Il n'y avait qu'une seule chose, et c'était l'Assemblée de Dieu, où Il habitait, agissait et gouvernait. Ce n'était pas un système formé selon la volonté, le jugement ou même la conscience de l'homme. L'homme n'avait pas encore entrepris de faire une église. C'était l'oeuvre de Dieu. C'était tout aussi exclusivement du ressort et de la prérogative de Dieu de rassembler les sauvés, que de sauver les dispersés (\*).

(\*) On ne trouve nulle part dans l'écriture l'idée d'être membre d'une église ou d'une assemblée. Tout vrai croyant est membre de l'église de Dieu — du corps de Christ, et ne peut donc proprement pas plus être membre de quelque autre chose que mon bras ne peut être membre de quelque autre corps.

Le seul vrai terrain, sur lequel les croyants peuvent rassembler, est révélé dans cette grande déclaration, «Il y a un seul corps et un seul Esprit». Et encore: «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps» (Ephésiens 4: 4; 1 Corinthiens 10: 17). Si Dieu déclare qu'il n'y a qu'un seul corps, il est contraire à sa pensée qu'il y ait plusieurs corps, sectes ou dénominations.

Or, quand même il est vrai que ce n'est pas un nombre donné de croyants, dans quelque endroit donné, qui peut être appelé: «Le corps de Christ», ou «L'Assemblée de Dieu», toutefois ils devraient se rassembler sur le pied de ce Corps et de cette Assemblée, et sur aucun autre pied. Nous appelons l'attention particulière du lecteur sur ce principe, qui demeure en tout temps, en tous lieux, et dans toutes les circonstances Le fait de la ruine de l'église professante ne le touche pas. Il a été vrai depuis le jour de la Pentecôte; il est vrai dans ce moment; et sera vrai jusqu'à ce que l'église soit enlevée à la rencontre de son Chef et Seigneur dans les nuées, qu'«Il y a un seul corps». Tous les croyants appartiennent à ce corps; et ils devraient se réunir sur ce pied, et sur aucun autre.

Pourquoi, demanderons-nous, en serait-il différemment à présent? Pourquoi les régénérés chercheraient-ils quelque chose en dehors ou différent de l'Assemblée de Dieu? N'est-ce pas suffisant d'être dans l'Assemblée de Dieu? Est-ce que le lieu, où Il habite, et agit et gouverne, n'est pas justement le lieu où tous les siens devraient être? Assurément. Devraient-ils se contenter de quelque autre chose? Assurément non. Nous le répétons hautement: «*Cela ou rien*».

Il est vrai, hélas! que la chute, la ruine et l'apostasie sont intervenues. La marée montante de l'erreur a emporté plusieurs des anciennes bornes de l'Assemblée. La sagesse de l'homme et sa volonté, ou, si vous voulez, sa raison, son jugement et sa conscience ont été à l'oeuvre dans les affaires ecclésiastiques, et le résultat s'en montre à nos yeux dans les sectes et les partis presque sans nombre du temps présent. Cependant, nous osons dire que l'Assemblée est toujours l'Assemblée, malgré toute la déchéance, l'erreur et la confusion qui en est la conséquence. La difficulté à arriver à la connaissance de l'Assemblée peut être grande; mais sa réalité une fois trouvée est inaltérée et inaltérable. Au temps des Apôtres, l'Assemblée surgit hardiment, laissant derrière elle la région ténébreuse du Judaïsme, d'un côté, et du Paganisme, de l'autre. Il était impossible de s'y méprendre; elle était là comme une grande réalité! une compagnie d'hommes vivants, rassemblés, habités, gouvernés et dirigés par le Saint Esprit; de sorte que, s'il entrait quelque incrédule ou quelque ignorant, il était convaincu par tous, et forcé de reconnaître que Dieu était là (lisez avec soin 1 Corinthiens 12; 14).

Ainsi dans l'Evangile, notre Seigneur révèle son dessein de bâtir une Assemblée. Cette Assemblée nous est historiquement présentée dans les Actes des Apôtres. Puis quand nous en venons aux épîtres de Paul, nous le voyons s'adresser à l'Assemblée, en sept lieux distincts, savoir à Rome, à Corinthe, en Galatie, à Ephèse, à Philippes, à Colosses et à Thessalonique; et finalement à l'ouverture du livre de l'Apocalypse, nous avons des épîtres à sept assemblées distinctes. Or, dans tous ces endroits, l'Assemblée de Dieu était une chose évidente, palpable, réelle, établie et maintenue par Dieu lui-même. Ce n'était pas une organisation humaine, mais une institution divine — un témoignage — un chandelier pour Dieu dans chaque endroit.

Voilà autant de preuves scripturaires du fait que Dieu a sur la terre une Assemblée réunie, habitée et gouvernée par le Saint Esprit, qui est le seul et vrai Vicaire de Christ sur la terre. L'Évangile, prophétiquement, annonce l'Assemblée, les Actes, historiquement, présentent l'Assemblée; et les Épîtres, formellement, s'adressent à l'Assemblée. Tout cela est clair. Et qu'on ait soin de remarquer que, sur ce sujet, nous ne voulons prêter l'oreille qu'à la voix de l'Écriture Sainte. Que la raison ne parle pas, car nous ne la reconnaissons pas. Que la tradition n'élève pas la voix, car nous n'en faisons aucune espèce de cas. Que la convenance ou ce qui paraît expédient ne s'attende pas à ce que nous lui accordions aucune attention. Nous croyons à la pleine suffisance des Saintes Écritures — elles suffisent pour rendre l'homme de Dieu accompli — pour le rendre accompli pour toute bonne oeuvre, (2 Timothée 3: 16, 17). La Parole de Dieu est suffisante ou elle ne l'est pas. Nous la croyons amplement suffisante pour tout ce qui est nécessaire à l'Assemblée de Dieu. Il ne peut en être autrement, si Dieu en est l'Auteur. Il nous faut nier la divinité ou admettre la suffisance de la Bible. Il n'y a pas de milieu; il est impossible que Dieu ait écrit un livre insuffisant, imparfait.

C'est là un principe bien sérieux en rapport avec notre sujet. Plusieurs des écrivains protestants ont, en attaquant le Papisme, maintenu la suffisance et l'autorité de la Bible; mais il nous paraît clair qu'ils sont toujours en défaut quand leurs opposants retournent leur attaque contre eux et leur demandent une preuve, tirée de l'Écriture, à l'appui de maintes choses sanctionnées et adoptées par les congrégations protestantes. Il y a beaucoup de choses reçues et pratiquées dans l'Établissement national et dans les autres Communautés protestantes, qui manquent de sanction dans la Parole; et quand les rusés et intelligents défenseurs du Papisme ont attiré l'attention sur ces choses, et demandé sur quelle autorité biblique elles se fondaient, la faiblesse du Protestantisme a été mise en évidence d'une manière frappante. Si nous admettons un instant que, sur quelque point, il nous faut avoir recours à la tradition et à la convenance, qui entreprendra alors d'en déterminer la limite? S'il est permis, en quoi que ce soit, de s'écarter de l'Écriture, jusqu'où pouvons-nous aller dans cette direction? Si l'on admet, en quelque chose, l'autorité de la tradition, qui doit en fixer l'extension? Si nous quittons le sentier étroit et bien tracé de la révélation divine, et que nous entrons dans le champ vaste et inextricable de la tradition humaine, est-ce qu'un homme n'a pas, autant qu'un autre, le droit d'y choisir ce qu'il veut? Bref, il est de toute impossibilité de faire face aux adhérents du Catholicisme romain sur un autre terrain que celui sur lequel l'Assemblée de Dieu prend position, savoir, la pleine suffisance de la Parole de Dieu, du nom de Jésus et de la puissance du Saint Esprit. Telle est, Dieu en soit béni, la position inexpugnable occupée par son Assemblée; et quelque faible et méprisable que puisse être cette Assemblée aux yeux du monde, nous savons, car Christ nous l'a dit, que «les portes du hadès ne prévaudront point contre elle». Ces portes-là prévaudront certainement contre tout système humain — contre toutes ces corporations et ces associations que les hommes ont érigées. Et jamais jusqu'ici, ce triomphe du hadès n'a été rendu plus terriblement manifeste, que dans le cas de l'Église de Rome elle-même, quoiqu'elle ait arrogamment formulé la prétention de faire de cette déclaration de notre Seigneur le boulevard de sa force. Rien ne peut résister au pouvoir des portes du hadès, si ce n'est cette Assemblée, qui est bâtie sur «la Pierre vivante»; et l'expression locale de cette Assemblée peut être «deux ou trois assemblés au nom de Jésus», une pauvre, faible, misérable poignée — les balayures de la terre, et le rebut de tous.

Il est bon d'être au clair et décidé sur ce sujet. La promesse de Christ ne peut jamais manquer. Béni soit son Nom, Il est descendu au plus bas point possible où son Assemblée puisse être réduite, même à «deux». Qu'Il est miséricordieux! Qu'Il est semblable à Lui-même! Il attache toute la dignité — toute la valeur — toute l'efficacité de son Nom divin et immortel à un obscur petit nombre, assemblé autour de Lui-même, il doit être bien évident pour l'entendement spirituel, que le Seigneur Jésus, en parlant de «deux ou trois», ne pensait pas à ces vastes systèmes qui ont surgi dans les jours anciens, au moyen âge, et au temps moderne, en Orient et en Occident; comptant leurs adhérents et leurs fauteurs, non par «deux ou trois», mais par royaumes, par provinces et par paroisses. Il est bien clair qu'un royaume baptisé, et «deux ou trois» âmes vivantes, assemblées au Nom de Jésus, ne signifient et ne peuvent signifier la même chose. La Chrétienté baptisée est une chose, et l'Assemblée de Dieu en est une autre. Nous verrons bientôt ce qu'est celle-ci, et nous déclarons ici qu'elles ne sont pas et ne peuvent être la même chose. On les confond constamment, bien qu'il n'existe pas deux choses qui puissent être plus distinctes.

Si nous voulons savoir sous quelle figure Christ présente le monde baptisé, nous n'avons qu'à regarder au «levain» et au «grain de sénevé devenu un grand arbre», de Matthieu 13. Le premier nous présente le caractère interne, et le dernier le caractère externe du «royaume des cieux» — de ce qui avait été à l'origine établi dans la vérité et la pureté — comme quelque chose de réel, quoique petit, mais qui, par l'action perfide de Satan, est devenu intérieurement une masse corrompue, bien que, extérieurement, une chose populaire, de grande apparence et fort étendue sur la terre, en rassemblant toutes sortes de gens sous l'ombre de son patronage. Telle est la leçon — la simple, mais profondément sérieuse leçon à tirer, par l'entendement spirituel, du «levain» et «de l'arbre de moutarde» dans Matthieu 13. Et nous ajouterons que, de cette leçon bien comprise, résulterait la capacité de distinguer entre «le royaume des cieux», et l'Assemblée de Dieu». Le premier peut être comparé à un vaste marais, la dernière à une rivière coulant au travers du marais et en danger constant de perdre son caractère distinctif, ainsi que sa propre direction, en se mêlant avec les eaux environnantes. Confondre les deux choses, c'est donner le coup de mort à toute pieuse discipline et, conséquemment, à la pureté dans l'Assemblée de Dieu. Si le royaume et l'Assemblée signifient une seule et même chose, comment alors devons-nous agir dans le cas de «ce méchant» de 1 Corinthiens 5? L'apôtre nous dit de «l'ôter». Où devons-nous le mettre? Notre Seigneur lui-même nous dit positivement que «le champ, c'est *le monde*»; et encore, dans Jean 17, il déclare que les siens ne sont pas du monde: ce qui rend tout assez clair. Mais les hommes nous disent, en face même de la déclaration de notre Seigneur, que le champ c'est l'église, et que l'ivraie et le bon grain, les impies et les gens pieux, doivent y croître ensemble, qu'ils ne doivent, sous aucun motif, être séparés. Ainsi le clair et positif enseignement du Saint Esprit, dans 1 Corinthiens 5, est mis en opposition ouverte avec l'enseignement également clair et positif de notre Seigneur dans Matthieu 13; et tout cela découle de la confusion de deux choses distinctes, savoir, «le Royaume des cieux», et «l'Assemblée de Dieu».

L'objet que je me propose ici ne me permet pas de m'occuper davantage de l'intéressant sujet du «Royaume». On en a dit assez si le lecteur a été par là convaincu de l'immense importance de distinguer, d'une manière convenable, ce Royaume d'avec l'Assemblée. Nous allons examiner ce qu'est cette dernière; et que le Saint Esprit soit notre Docteur!

## 2. qu'est-ce que l'Assemblée de Dieu?

En traitant cette question: qu'est-ce que l'Assemblée de Dieu? pour donner de la clarté et de la précision à nos pensées, nous considérerons les quatre points suivants, savoir:

Premièrement, quel est le *terrain* sur lequel l'Assemblée se réunit?

En second lieu, quel est *le centre* autour duquel l'Assemblée se réunit?

En troisième lieu, quelle est la *puissance* par laquelle l'Assemblée se réunit?

En quatrième lieu, quelle est *l'autorité* d'après laquelle l'Assemblée se réunit?

### 1. quel est le terrain sur lequel l'Assemblée se réunit?

Premièrement donc, quant au terrain sur lequel l'Assemblée de Dieu se réunit, c'est, en un mot, le salut, ou la vie éternelle. Nous n'entrons pas dans l'Assemblée en vue d'être sauvés, mais comme étant sauvés. La parole est: «*Sur ce rocher je bâtirai mon église*». Il ne dit pas, «sur mon église je bâtirai le salut des âmes». Un des dogmes dont Rome se glorifie est celui-ci: «Hors de l'Eglise point de salut». Oui, mais nous pouvons aller plus profond et dire: «En dehors du vrai Rocher, il n'y a pas d'église». Otez le Rocher, et vous n'avez rien qu'une fabrique sans base d'erreur et de corruption. Quelle misérable tromperie, que de penser d'être sauvé par cela! Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Nous n'arrivons pas à Christ par l'Eglise, mais à l'Eglise par Christ. Renverser cet ordre, c'est déplacer Christ entièrement, et n'avoir ainsi ni le Rocher, ni l'Eglise, ni le salut. Nous rencontrons Christ comme un Sauveur vivifiant, avant que nous ayons quoi que ce soit à faire avec l'Assemblée; de là vient que nous pourrions posséder la vie éternelle, et jouir pleinement du salut, quand même il n'existerait pas une Assemblée de Dieu sur la terre<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le lecteur fera bien de remarquer le fait que, dans Matthieu 16, nous avons la toute première allusion à l'Eglise, et là notre Seigneur en parle comme d'une chose future. Il dit: «Sur ce Rocher je *bâtirai* mon

église». Il ne dit pas: «*J'ai bâti, ou je bâtis*». L'Eglise n'eut pas d'existence jusqu'à ce que Christ notre Seigneur fût ressuscité d'entre les morts et fût glorifié à la droite de Dieu. Alors, mais seulement alors, le Saint Esprit fut envoyé pour baptiser les croyants, soit Juifs soit Gentils, en un corps, et les unir à la Tête ressuscitée et glorifiée dans les cieux. Ce corps a été sur la terre, depuis la descente du Saint Esprit; il est encore ici-bas; et y sera jusqu'à ce que Christ vienne l'enlever auprès de Lui. C'est une chose parfaitement unique. On ne la trouve pas dans l'Ancien Testament. Paul nous dit expressément qu'elle ne fut pas révélée dans d'autres générations; elle était cachée en Dieu, et ce mystère ne fut jamais donné à connaître jusqu'à ce qu'il fût confié à Paul (voyez avec soin Romains 16: 25, 26; Ephésiens 3: 3-11; Colossiens 1: 24-27). Il est vrai — très heureusement vrai, que Dieu avait un peuple dans les temps de l'Ancien Testament. Pas simplement la nation d'Israël, mais un peuple spirituel, sauvé, vivifié, qui vécut par la foi, parvint au ciel, où il est «les esprits des justes consommés». Mais l'Eglise n'est jamais mentionnée avant Matthieu 16, et là seulement comme une chose future. Quant à l'expression employée par Etienne, «l'église (l'assemblée) dans le désert» (Actes des Apôtres 7: 38), il est assez généralement connu qu'elle se rapporte simplement à la congrégation d'Israël. Les deux *termes* de l'histoire terrestre de l'Eglise sont la Pentecôte (Actes des Apôtres 2), et l'enlèvement, (1 Thessaloniens 4: 16, 17).

Nous ne pouvons pas être trop simples en saisissant cette vérité, dans un temps comme celui-ci, où les prétentions cléricales s'élèvent si haut. L'église, faussement ainsi nommée, ouvre son sein avec une tendresse trompeuse, et invite les pauvres âmes chargées de péchés, fatiguées du monde et accablées, à y prendre leur refuge. Avec une perfide libéralité, elle ouvre la porte de ses trésors, et les met à la disposition des âmes dénuées et gémissantes. Et vraiment ces ressources ont un attrait puissant pour ceux qui ne sont pas sur «le Rocher». Il y a une Sacrificature avec ordination, qui prétend se rattacher, par une ligne non interrompue, aux Apôtres. — Hélas! qu'ils sont différents les deux bouts de la ligne! Il y a un sacrifice continu. Hélas! un sacrifice sans effusion de sang et par conséquent sans valeur (Hébreux 9: 22). — Il y a un splendide rituel. Hélas! il tire son origine des ombres d'un temps passé — ombres qui ont été pour toujours remplacées par la Personne, l'oeuvre et les offices du Fils éternel de Dieu. Son Nom sans égal soit adoré à jamais!

Le croyant a une réponse très concluante à toutes les prétentions et les promesses du système romain. Il peut dire qu'il a trouvé son *tout* dans un Sauveur crucifié et ressuscité. Qu'a-t-il affaire du sacrifice de la messe? Il est lavé dans le sang de Christ. Qu'a-t-il affaire d'un pauvre prêtre pécheur et mortel qui ne peut se sauver lui-même? Il a le Fils de Dieu pour son sacrificateur. Qu'a-t-il affaire d'un pompeux rituel avec tous ses imposants accessoires? Il rend son culte en esprit et en vérité, dans l'intérieur du saint des saints, où il entre avec assurance par le sang de Jésus.

Et ce n'est pas uniquement avec le Catholicisme Romain que nous avons affaire en développant notre premier point. Nous craignons qu'il n'y ait, à part des Catholiques romains, des milliers de gens qui, dans leurs coeurs, regardent à l'Eglise, sinon pour le salut, au moins comme si elle était un pas pour y arriver. De là l'importance de bien voir que le terrain, sur lequel l'Assemblée de Dieu se réunit, est le salut ou la vie éternelle; de sorte que quel que soit l'objet de cette Assemblée, il n'est très certainement pas de procurer le salut à ses membres, vu que tous ses membres sont sauvés avant qu'ils en franchissent le seuil. L'Assemblée de Dieu est une maison de délivrance d'un bout à l'autre. Fait béni! Elle n'est pas une institution établie dans le dessein de pourvoir au salut des pécheurs, ni même de pourvoir à leurs besoins religieux. Elle est un corps vivant sauvé, formé et assemblé par le Saint Esprit, afin de donner à connaître «aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes, la sagesse diversifiée de Dieu», et pour déclarer à tout l'univers la parfaite suffisance du Nom de Jésus.

Or, le grand ennemi de Christ et de l'Eglise sait bien quel grand et puissant témoignage l'Assemblée de Dieu est appelée et destinée à rendre sur la terre; c'est pourquoi il déploie toute son énergie infernale pour écraser ce témoignage de toute manière possible. Il hait le nom de Jésus, et tout ce qui tend à glorifier ce Nom. De là vient son ardente opposition à l'Assemblée comme un tout, et à chaque expression locale de l'Assemblée, en quelque lieu qu'elle puisse exister. Il n'a pas d'objection contre un simple établissement religieux, érigé dans le but de pourvoir aux besoins religieux de l'homme, établissement maintenu par le gouvernement ou par des dons volontaires. Vous établirez ce que vous voudrez. Vous associerez ce que vous voudrez. Vous serez ce que vous voudrez; quelque chose et tout pour Satan, excepté l'Assemblée de Dieu; car c'est là ce qu'il hait cordialement, et cherchera par tous les moyens en son pouvoir à noircir et à



ruiner. Mais ces accents consolateurs de Christ le Seigneur frappent avec une force divine l'oreille de la foi: «Sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle».

## 2. quel est le centre autour duquel l'Assemblée se réunit?

Ceci nous conduit naturellement au second point, savoir, quel est le centre autour duquel se réunit l'Assemblée de Dieu. Le centre est Christ — la Pierre vivante, ainsi que nous lisons dans la première épître de Pierre (2: 4, 5): «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante, rejetée des hommes, mais précieuse et choisie auprès de Dieu, vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ»

C'est donc autour de la Personne d'un Christ vivant que l'Assemblée de Dieu est réunie. Ce n'est pas autour d'une doctrine, quoique vraie; ni autour d'une ordonnance, quoique importante; mais autour d'une Personne divine, vivante. C'est ici un point capital et vital qui doit être saisi distinctement, retenu fermement, fidèlement et constamment retenu et réalisé. «Duquel vous approchant». Il n'est pas dit: «De *quoi* vous approchant». Nous ne nous approchons pas d'une chose, mais d'une Personne. «Sortons donc vers *Lui*» (Hébreux 13). Le Saint Esprit nous conduit *uniquement* à Jésus. Bien en deçà ne profitera. On peut parler de se joindre à *une* église, de devenir membre d'une congrégation, de s'attacher à un parti, à une cause ou à un intérêt. Toutes ces expressions tendent à obscurcir et à brouiller l'entendement et à cacher de devant nos yeux l'idée divine de l'Assemblée de Dieu. Ce n'est pas notre affaire de nous associer à quelque chose. Quand Dieu nous a convertis. Il nous a associés, par son Esprit, à Christ, et cela devrait être assez pour nous. Christ est le seul centre de l'Assemblée de Dieu.

Et n'est-il pas suffisant, demanderons-nous? N'est-ce pas bien assez pour nous d'être «unis au Seigneur» (1 Corinthiens 6: 17) ? Pourquoi y ajouter quelque chose?

«Où deux ou trois sont assemblés *en mon nom*, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). Que nous faudrait-il de plus? Si Jésus est au milieu de nous, pourquoi penserions-nous à établir un président humain? — Pourquoi ne pas l'admettre, Lui, d'une manière unanime et cordiale à prendre le siège du président, et nous soumettre humblement à Lui en toutes choses? Pourquoi élever une autorité humaine, sous une forme ou sous une autre, dans la maison de Dieu? Mais c'est ce qui se fait, et il est bon de s'expliquer clairement là-dessus. L'homme est établi dans ce qui professe être l'Assemblée. Nous voyons l'autorité humaine exercée dans cette sphère, où l'autorité divine seule devrait être reconnue. Il importe peu, quant au principe fondamental, que ce soit un pape, un pasteur, un prêtre ou un président. C'est un homme établi à la place de Christ. Ce peut être le pape nommant un cardinal, un légat ou un évêque pour sa sphère d'oeuvre; ou ce peut être un président désignant un homme pour exhorter ou prier, pendant dix minutes. Le principe est un et le même. C'est l'autorité humaine agissant dans cette sphère où la seule autorité de Dieu devrait être reconnue. Si Christ est au milieu de nous, nous pouvons compter sur Lui pour toute chose.

Or en disant cela nous prévoyons une objection fort probable, de la part des défenseurs de l'autorité humaine: «Comment, diront-ils, une assemblée pourrait-elle jamais marcher sans quelque présidence humaine? Ne serait-on pas conduit à toute sorte de confusion et de désordre? Cela n'ouvrirait-il pas la porte à ce que chacun, même sans être doué ni qualifié, pût s'imposer à l'assemblée? N'aurions-nous pas des hommes se levant en toute occasion et nous tourmentant de leur vain babillage et de leur fatigante présomption?»

Notre réponse est très simple: Jésus est tout ce qu'il nous faut. Nous pouvons compter sur Lui pour garder l'ordre dans sa maison. Nous nous sentons beaucoup plus en sûreté dans sa bonne et puissante main qu'entre les mains du président humain le plus habile. Nous avons tous les dons spirituels accumulés en Jésus. Il est la source de toute autorité et de tout ministère. «Il a en main les sept étoiles». Confions-nous en Lui, et il sera pourvu à l'ordre de notre assemblée, aussi parfaitement qu'au salut de nos âmes. C'est justement la raison qui nous a fait, dans le titre de cette brochure, ajouter les mots: «La pleine suffisance du Nom de Jésus», à ceux-ci: «l'Assemblée de Dieu». Nous croyons que le Nom de Jésus est réellement suffisant, non seulement pour le salut personnel, mais pour tous les besoins de l'Assemblée — pour le culte, la communion, le ministère, la discipline, le gouvernement, pour tout, en un mot. En l'ayant, Lui, nous avons tout et en abondance.

C'est là la vraie moelle et la substance de notre théorie. Notre seul but est d'exalter le Nom de Jésus; et nous croyons qu'il a été déshonoré dans ce qui s'appelle sa maison. Il a été détrôné et l'autorité de l'homme a été établie. En vain, il accorde un don pour le service; le possesseur de ce don n'ose pas l'exercer sans le sceau, la sanction et l'autorisation de l'homme. Et non seulement cela, mais si l'homme trouve à propos de donner son sceau, sa sanction et son autorisation à quelqu'un, ne possédait-il pas même un atome de don spirituel — oui, cela peut-être, pas même un atome de vie spirituelle, il est néanmoins un ministre reconnu. En résumé, l'autorité de l'homme, sans un don de Christ, fait d'un homme un ministre; tandis qu'un don de Christ sans l'autorité de l'homme ne le fait pas. Si ce n'est pas là un déshonneur fait au Seigneur Christ, qu'est-ce donc?

Lecteur chrétien, arrêtez-vous ici et pesez très sérieusement ce principe de l'autorité humaine. Nous confessons que nous désirons beaucoup que vous alliez jusqu'à sa racine, et que vous le jugiez à fond, à la lumière de l'Écriture Sainte et de la présence de Dieu. Ce principe est, soyez-en sûr, le grand point de distinction entre l'Assemblée de Dieu, et tout système humain de religion sous le soleil. Si vous examinez tous ces systèmes, depuis le Romanisme jusqu'à la forme la plus raffinée d'association religieuse, vous trouverez partout l'autorité de l'homme reconnue et demandée. Avec celle-ci vous pouvez fonctionner, sans elle vous ne le devez pas. Au contraire, dans l'Assemblée de Dieu, un don de Christ, *uniquement*, fait d'un homme un ministre, à part de toute autorité humaine. «Non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Galates 1: 1). Voilà le grand principe du ministère dans l'Assemblée de Dieu.

Or si le Romanisme est mis au même rang que tous les autres systèmes religieux du jour, il est bien entendu, une fois pour toutes, que c'est *seulement* par rapport au principe de l'autorité du ministère. Dieu nous garde de penser à assimiler un système qui exclut la Parole de Dieu, et enseigne l'idolâtrie, le culte des saints et des anges, et une masse d'erreurs et de superstitions grossières et abominables, de penser à assimiler ce système à ceux où la Parole de Dieu est haut élevée, et où plus ou moins de vérité scripturaire est répandue. Rien ne peut être plus loin de nos pensées. Nous croyons que le Papisme est le chef-d'oeuvre de Satan en fait de système religieux, bien que plusieurs enfants de Dieu y aient été, et puissent encore y être enveloppés.

A cette occasion, nous tenons à déclarer très explicitement que nous croyons que des saints de Dieu se trouvent dans toute communauté ou congrégation protestante, soit comme ministres, soit comme simples fidèles; et que le Seigneur les emploie de plusieurs manières — bénit leur oeuvre, leur service et leur témoignage personnel.

Enfin, nous devons déclarer aussi que nous ne voudrions pas remuer un doigt pour toucher aucun de ces systèmes. Ce n'est pas avec les systèmes que nous avons affaire. Le Seigneur s'en occupera. Notre affaire est avec les saints dans ces systèmes, pour chercher, par toute action scripturaire et spirituelle, à les en retirer et à les amener à prendre leur vraie position dans l'Assemblée de Dieu.

Cela dit en vue de prévenir toute méprise, nous revenons avec une nouvelle force à notre principe, savoir que le fil de l'autorité humaine court à travers tous les systèmes religieux dans la Chrétienté, et que, en bonne vérité, il n'existe pas la largeur d'un cheveu d'un terrain conséquent, entre l'Église de Rome et l'Assemblée de Dieu. Nous croyons qu'une âme qui cherche sincèrement la vérité, en sortant des ténèbres du Papisme, ne peut point s'arrêter jusqu'à ce qu'elle se trouve dans la lumière claire et bénie de l'Assemblée de Dieu. Celui qui cherche mettra peut-être des années à parcourir l'espace intermédiaire. Ses pas seront lents et mesurés; mais si seulement il suit la lumière en simplicité, avec sincérité et piété, il ne trouvera pas de repos entre ces deux extrêmes. L'Assemblée de Dieu est la vraie place de tous les enfants de Dieu. Hélas! Ils n'y sont pas tous; mais c'est uniquement à leur détriment et au déshonneur de leur Seigneur. Ils devraient être à cette place, non seulement parce que Dieu y est, mais parce que c'est là qu'Il est admis à agir et à *gouverner*.

Ce motif est de toute importance, d'autant qu'on peut vraiment dire: Dieu n'est-il pas partout? et n'agit-il pas en divers lieux? Sans doute, Il est partout, et agit au milieu de l'erreur et du mal palpables. Mais on ne l'admet pas à *gouverner* dans les systèmes des hommes, vu que l'autorité de l'homme y est réellement suprême, comme nous l'avons déjà fait voir. En outre, si le fait que Dieu convertit et bénit des âmes dans un système, est une raison pour nous d'y être, alors nous devrions être dans l'église de Rome, car combien

de gens ont été convertis et bénis dans cet affreux système! Même dans le récent réveil, nous avons entendu parler de personnes *frappées* dans des chapelles catholiques romaines. Qui prouve trop ne prouve rien du tout; aussi ne peut-on baser aucun argument sur le fait que Dieu opère dans un endroit. Il est Souverain et peut agir où il lui plaît. Nous devons être soumis à son autorité et travailler là où il nous a commandé de le faire. Mon Maître peut aller là où il lui plaît, mais il me faut aller où il m'a dit d'aller.

Mais quelqu'un demandera: N'y a-t-il pas danger que des hommes incompetents imposent leur ministère à l'Assemblée de Dieu? Et dans cette éventualité, où est la différence entre cette Assemblée et les systèmes des hommes? Nous répondrons: Assurément, ce danger existe. Mais alors une telle chose arriverait en dépit, non en vertu du principe. Cela fait toute la différence. Hélas! hélas! nous voyons souvent debout, au milieu de nos assemblées, des hommes que le sens commun, sans parler de spiritualité, devrait faire rester, assis. Nous nous sommes souvent arrêté à regarder avec étonnement quelques frères. que nous avons entendus s'efforçant d'agir comme ministres dans l'assemblée. Nous avons parfois eu l'idée qu'une certaine classe d'ignorants, aimant fort à s'entendre parler, considéraient l'Assemblée comme une sphère où ils pouvaient aisément figurer sans travail et sans études quelconques. (\*)

(\*) Voir article "[Sur une phrase de «l'Assemblée de Dieu»](#)" page 472 [pagination de l'original].

Tout cela est affreux et très humiliant. Que personne ne s'imagine que, tout en luttant pour la vérité de l'Assemblée de Dieu, nous ignorions ou oublions les écueils et les épreuves, auxquels cette Assemblée est exposée. Loin de là. Personne ne pourrait, comme nous, avoir passé vingt-huit ans sur ce terrain, sans avoir le sentiment pénible de la difficulté de le maintenir. Mais alors les épreuves mêmes, les dangers et les difficultés ne se montrent que comme autant de preuves — pénibles, si vous voulez, mais preuves de la vérité de la position; et n'y eût-il d'autre remède qu'un appel à l'autorité humaine — un établissement de l'homme à la place de Christ — un retour aux systèmes mondains, nous prononcerions sans hésitation que le remède serait beaucoup pire que le mal. Car si nous en venions jamais à adopter ce remède, cela ne manifesterait autre chose que les plus fâcheux symptômes du mal, savoir, le refus de mener deuil sur le mal, dont, au contraire, on se vanterait comme étant les fruits d'un soi-disant ordre.

Mais, Dieu soit béni, il y a un remède. Quel est-il? «*Je suis là* au milieu d'eux». Cela suffit. Ce n'est pas. «Il y a un pape, un prêtre, un ministre ou un président au milieu d'eux, à leur tête, dans le fauteuil ou dans la chaire». Pas l'idée d'une telle chose d'un bout à l'autre du Nouveau Testament. Même dans l'assemblée de Corinthe, où régnaient la confusion et le désordre des plus graves, l'apôtre inspiré ne suggère jamais une chose, telle qu'un président humain sous quelque nom que ce soit. «*Dieu est l'auteur* de la paix dans toutes les assemblées des saints» (1 Corinthiens 14: 33). Dieu était là pour maintenir l'ordre. On devait regarder à Lui, non à un homme sous un titre quelconque. Etablir l'homme pour maintenir l'ordre dans l'Assemblée de Dieu, c'est pure incrédulité, c'est une insulte manifeste à la Présence Divine.

On nous a souvent demandé de citer l'Écriture à l'appui de l'idée d'une présidence divine dans l'Assemblée. A cela nous répondons, «Je suis là»; et «Dieu n'est pas un Dieu de désordre». Sur ces deux piliers, n'en eussions-nous pas davantage, nous pouvons avec succès étayer la glorieuse vérité de la présidence divine — vérité qui *doit* sauvegarder tous ceux qui la reçoivent et la tiennent de Dieu — et les délivrer de tout système de l'homme, de quelque nom que vous l'appeliez. Il est, à notre jugement, impossible de reconnaître Christ comme le centre et le souverain directeur dans l'Assemblée, tout en continuant à y sanctionner l'établissement de l'homme. Quand une fois nous avons goûté la douceur d'être soumis à Christ, nous ne pouvons plus jamais nous replacer sous le servile esclavage de l'homme. Cela n'est pas de l'insubordination ni la crainte impatiente de tout contrôle. C'est uniquement le refus absolu de s'incliner devant une fausse autorité — de sanctionner une coupable usurpation. Dès l'instant que nous voyons l'homme usurper l'autorité dans ce qui s'appelle l'Église, nous demandons simplement: «Qui êtes-vous?» et nous nous retirons dans une sphère où Dieu seul est reconnu. «Mais, ensuite, il y a des erreurs, il y a du mal et des abus même dans cette sphère». Sans doute; mais s'il y en a, nous avons Dieu pour les corriger ou pour y remédier. Puis si une assemblée est troublée par l'intrusion d'hommes insensés et ignorants — d'hommes qui ne se sont jamais mesurés en la présence de Dieu — d'hommes qui, franchissant effrontément le vaste domaine où préside le sens commun, le bon goût, et la justesse morale, se vantent néanmoins d'être conduits par le Saint Esprit — d'hommes inquiets qui *veulent* être quelque chose, et qui tiennent l'assemblée dans un état continu d'appréhension nerveuse, dans la crainte de ce qui peut arriver; — eh bien! une assemblée fût-elle réduite à une aussi pénible épreuve, que devrait-on

faire? Abandonner le terrain avec impatience, avec chagrin et désappointement? Lâcher tout comme une fable, une vaine chimère? Retourner à ce qu'on avait quitté une fois? Hélas! C'est ce que quelques-uns ont fait, prouvant par là qu'ils ne comprirent jamais ce qu'ils faisaient, ou que, s'ils le comprenaient, ils n'avaient pas la foi de le poursuivre. Que le Seigneur ait compassion d'eux, et leur ouvre les yeux, afin qu'ils voient d'où ils sont déçus, et acquièrent l'exacte notion de l'Assemblée de Dieu en contraste avec les plus attrayants des systèmes humains.

Mais que doit faire l'assemblée quand des abus se glissent dans son sein? Simplement regarder à Christ comme au Seigneur de sa maison. Le reconnaître dans la place qui Lui appartient. Amener le Nom de Jésus à agir sur l'abus quel qu'il soit. Quelqu'un dira-t-il que cela ne suffit pas? Ce moyen a-t-il jamais été essayé et démontré inefficace? Nous ne le croyons pas, nous ne pouvons le croire. Et très certainement nous pouvons dire que, si le Nom de Jésus ne suffit pas, nous n'aurons jamais recours à l'homme et son ordre misérable. Avec le secours de Dieu, nous n'effacerons jamais ce Nom incomparable de l'étendard autour duquel le Saint Esprit nous a rassemblés, pour y mettre à sa place le nom périssable d'un mortel.

Nous ne connaissons, que trop bien les immenses difficultés et les pénibles épreuves, qui se rattachent à l'Assemblée de Dieu. Nous croyons que ses difficultés et ses épreuves sont parfaitement caractéristiques. Il n'est rien sous la voûte azurée, que le Diable hâisse autant que l'Assemblée de Dieu. Il remuera ciel et terre contre cette Assemblée. Nous en avons vu bien des exemples. Un évangéliste va dans un endroit prêcher la pleine suffisance du Nom de Jésus pour le salut de l'âme, et il a des milliers d'auditeurs suspendus à ses lèvres. Que le même serviteur y retourne plus tard, et que tout en prêchant le même évangile, il fasse un pas de plus et proclame la pleine suffisance du même Jésus pour répondre à tous besoins d'une assemblée de croyants, et il se verra combattu de tous côtés. Pourquoi cela? Parce que Satan hait la plus faible expression de l'Assemblée de Dieu. Voyez une ville laissée pendant des siècles et des générations à son ignorante et stupide routine de formalisme religieux — un peuple mort se réunissant une fois la semaine, pour entendre un mort accomplir un service de mort, et tout le reste de la semaine vivant dans le péché et dans la folie. Il n'y a pas là un souffle de vie, pas une feuille qui remue. Le Diable aime bien cela. Mais qu'il vienne quelqu'un déployer l'étendard du Nom de Jésus — Jésus pour l'âme et Jésus pour l'Assemblée, et vous verrez bientôt un puissant changement. La rage de l'Enfer est excitée, et la sombre et redoutable marée de l'opposition s'élève.

C'est là, nous le croyons pleinement, le vrai secret de plusieurs des mordantes attaques, récemment dirigées contre ceux qui occupent le terrain de l'Assemblée de Dieu. Sans doute, nous avons à déplorer des méprises, des erreurs et des chutes. Nous n'avons que trop donné occasion à l'adversaire par nos folies et nos inconséquences. Nous avons, été une pauvre épître effacée, un témoignage faible et languissant, une lumière vacillante. Pour toutes ces choses nous avons à nous humilier profondément devant notre Dieu. Rien ne serait plus malséant à nous que de nous arroger orgueilleusement des titres pompeux et des droits ecclésiastiques élevés. Notre place est dans la poussière. Oui, bien-aimés frères, la place de la confession et du jugement de soi-même nous convient en la présence de Dieu.

Mais avec tout cela, nous ne devons pourtant pas laisser échapper la glorieuse vérité de l'Assemblée de Dieu, parce que nous avons si honteusement failli à la réaliser; nous ne devons pas juger la vérité par l'exposition que nous en avons faite, mais juger ce que nous en avons fait par la vérité.

Occuper le terrain qui est selon Dieu est une chose, et marcher d'une manière convenable sur ce terrain est une autre chose; et tandis qu'il est parfaitement juste de juger notre pratique par nos principes, toutefois la vérité est la vérité pour tout cela, et nous pouvons demeurer certains que le Diable hait la vérité de l'Assemblée. Une simple poignée de pauvres gens, rassemblés au nom de Jésus pour rompre le pain, sont une épine au côté du Diable. Il est vrai qu'une telle assemblée excite la colère des hommes, d'autant plus qu'elle jette leur office et leur autorité par-dessus bord, ce qu'ils ne peuvent supporter. Cependant nous croyons que la racine de toute l'affaire se trouve dans la haine de Satan contre le témoignage spécial, rendu par l'Assemblée à la pleine suffisance du Nom de Jésus pour répondre à tous les besoins possibles de l'Assemblée de Dieu.

C'est là vraiment un noble témoignage, et nous désirons ardemment de le voir plus fidèlement mis en vue. Nous pouvons compter sur une violente opposition. Il en sera de nous comme il en fut des captifs de retour au temps d'Esdras et de Néhémie. Nous pouvons nous attendre à rencontrer plusieurs Rehum et

plusieurs Sanballat. Néhémie aurait pu aller bâtir quelque part, dans le monde entier, une muraille quelconque, autre que celle de Jérusalem, et Sanballat ne l'aurait jamais molesté. Mais rebâtir les murailles de Jérusalem était une offense impardonnable. Et pourquoi? Précisément parce que Jérusalem était le centre terrestre de Dieu, autour duquel Il veut encore rassembler les tribus rétablies d'Israël. C'était là le secret de l'opposition de l'ennemi. Et remarquez son mépris affecté: «Si un renard y monte, il fera brèche à leur muraille de pierres». Et pourtant Sanballat et ses alliés ne furent pas capables de la renverser. Ils pouvaient faire cesser l'ouvrage à cause du manque de foi et d'énergie des Juifs; mais ils ne pouvaient pas renverser la muraille, quand Dieu l'aurait relevée. Combien cela ressemble au temps actuel! Assurément il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Aujourd'hui aussi il y a un mépris affecté, mais une alarme réelle. Si ceux qui s'assemblent au Nom de Jésus étaient seulement plus fidèles de coeur à leur centre béni, quel témoignage serait le leur? Quelle puissance! Quelle victoire! Avec quelle force il parlerait à tous ceux d'alentour! «Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là». Il n'est rien de pareil sous le soleil, tant faible et misérable que cela soit». Le Seigneur soit loué de susciter un tel témoignage pour Lui-même dans ces derniers jours». Puisse-t-il en augmenter grandement l'efficacité par la puissance du Saint Esprit!

### 3. quelle est la puissance par laquelle l'Assemblée se réunit?

Venons-en maintenant à notre troisième point, savoir: quelle est la puissance par laquelle l'Assemblée est réunie? Ici encore l'homme et son action sont mis de côté. Ce n'est pas la volonté qui fait un choix; ni la raison de l'homme qui découvre; ni le jugement de l'homme qui prescrit; ni la conscience de l'homme qui exige: c'est le Saint Esprit rassemblant les âmes au tour de Jésus. Comme Jésus est le seul centre, de même le Saint Esprit est le seul pouvoir qui rassemble. L'un est aussi indépendant de l'homme que l'autre. C'est là «où deux ou trois sont *rassemblés*». Il n'est pas dit: là «où deux ou trois *se rencontrent*». Des personnes peuvent se rencontrer autour d'un centre, sur un terrain, par une influence quelconque, et simplement former un club, une société, une association, une communauté. Mais le Saint Esprit assemble des âmes vers Jésus, sur le terrain du salut; et partout où cela a lieu, c'est l'Assemblée de Dieu. Elle peut ne pas embrasser tous les saints de Dieu dans la localité, mais elle est réellement sur le terrain de l'Assemblée de Dieu, et rien autre ne l'est. Elle peut ne consister qu'en «deux ou trois», et il peut y avoir des centaines de chrétiens dans les divers systèmes religieux qui l'entourent; toutefois les «deux ou trois» seraient sur le terrain de l'Assemblée de Dieu.

C'est une vérité bien simple. Une âme, conduite par le Saint Esprit, assemblera uniquement au Nom de Jésus; si nous assemblons autour de quoi que ce soit d'autre, fût-ce autour d'un point de la vérité, ou de quelque ordonnance, nous ne sommes pas, dans cette affaire, conduits par le Saint Esprit. Ce n'est pas une question de vie ou de salut. Des milliers sont sauvés par Christ, sans pourtant le reconnaître comme leur Centre. Ils sont assemblés autour de quelque forme de gouvernement d'église, autour de quelque doctrine favorite, de quelque ordonnance spéciale, de quelque homme doué. Le Saint Esprit n'assemblera jamais ainsi autour de quelqu'un ou de quelque chose. Il assemble seulement autour d'un Christ ressuscité. Cela est vrai de toute l'Eglise de Dieu sur la terre; et chaque assemblée locale, en quelque lieu qu'elle soit réunie, devrait être l'expression de l'Eglise entière.

Or la *puissance* de l'Assemblée dépendra beaucoup de la mesure en laquelle chaque membre du corps se réunit là en intégrité de coeur autour du Nom de Jésus. Si je me joins à un parti arborant des opinions particulières — si je suis attiré par les personnes ou par l'enseignement — en un mot, si ce n'est pas la puissance du Saint Esprit qui me conduit au vrai centre de l'Assemblée de Dieu, je ne serai qu'un obstacle, un fardeau, une cause de faiblesse. Je serai pour l'Assemblée ce que nous appelons *un voleur* est pour une chandelle, et au lieu d'ajouter à la lumière et à l'utilité générales, je ferai précisément l'inverse.

Tout cela est profondément pratique, et devrait exercer nos coeurs et produire en nous le jugement de nous-mêmes quant à ce qui nous a attirés à l'Assemblée, et quant à notre marche au milieu d'elle. Nous sommes pleinement persuadés que le ton et le témoignage de l'Assemblée ont été grandement affaiblis par la présence de personnes qui ne comprenaient pas leur position. Quelques-uns s'y présentent, parce qu'ils y trouvent un enseignement et une bénédiction qu'ils ne peuvent trouver nulle part ailleurs. Quelques-uns y viennent, parce qu'ils aiment la simplicité du culte. D'autres viennent parce qu'ils recherchent l'amour. Rien de tout cela n'est à la hauteur de notre Centre de réunion. Nous devons être

dans l'Assemblée simplement parce que le Nom de Jésus est le seul étendard élevé là et que le Saint Esprit nous a «rassemblés» alentour.

Sans doute, le ministère est très précieux, et nous devons l'avoir, en plus ou moins de puissance, là où tout est bien ordonné. De même quant à la simplicité du culte, nous sommes sûrs d'être simples et vrais, quand la présence divine est réalisée, la souveraineté du Saint Esprit pleinement reconnue et qu'on y est soumis. Quant à l'amour, si c'est là ce que nous allons *chercher*, nous serons certainement désappointés; mais si nous sommes rendus capables de *le cultiver* et de *le manifester*, nous pouvons être sûrs d'en rencontrer une beaucoup plus grande mesure que ce que nous attendons ou méritons. En général, on trouvera que ceux qui se plaignent constamment du manque d'amour chez les autres, en manquent complètement eux-mêmes; et d'un autre côté, ceux qui marchent réellement dans l'amour, vous diront qu'on leur en témoigne mille fois plus qu'ils ne méritent. Souvenons-nous que le meilleur moyen de tirer de l'eau d'une pompe à sec, c'est d'y mettre un peu d'eau. Vous travaillerez à la brimbale jusqu'à être fatigué, puis vous vous en irez dépité, impatient, vous plaignant de cette horrible pompe; au lieu que si vous y versiez un peu d'eau, vous obtiendriez en retour un jet capable de satisfaire tous vos désirs.

Nous ne pouvons nous faire qu'une bien faible idée de ce que serait l'Assemblée, si chacun se laissait directement conduire par le Saint Esprit, et si c'était *uniquement* autour de Jésus que chacun était rassemblé. Nous n'aurions pas alors à nous plaindre de réunions lourdes, sans profit, fatigantes. Nous ne verrions pas l'intrusion profane et l'action agitée de la nature humaine se permettre de *faire* une prière — de parler pour l'amour de parler — de prendre son livre de cantiques pour remplir un vide. Chacun connaîtrait sa place en la présence immédiate du Seigneur — chaque vase doué serait rempli, approprié, et employé par la main du Maître, — chaque regard serait dirigé vers Jésus — chaque coeur occupé de Lui. Un chapitre lu serait écouté comme la voix même de Dieu. Si une parole était dite, elle parlerait puissamment au coeur. Si une prière était offerte, elle amènerait l'âme en la présence même de Dieu. Si une hymne était chantée, elle élèverait l'esprit jusqu'à Dieu, elle résonnerait comme les cordes de la harpe céleste. Nous n'aurions pas de sermons préparés — pas d'enseignement ou de prédication dans les prières, comme si nous voulions expliquer des doctrines à Dieu, ou lui dire une quantité de choses de nous-mêmes — pas de prières à *l'adresse* de nos voisins, ou demandant pour eux toutes sortes de grâces dont nous sommes lamentablement dépourvus — pas de chant pour l'amour de la musique, ou troublent notre tranquillité d'esprit si l'harmonie nous préoccupe. Toutes ces misères seraient évitées. Nous nous sentirions dans le sanctuaire même de Dieu, et nous jouirions des avant-goûts de ce temps où nous adorerons dans les parvis célestes, et où nous n'en sortirons plus.

On nous demandera: «Où voulez-vous trouver tout cela ici-bas?» Ah! voilà la question. C'est une chose de présenter un *beau idéal* sur le papier; c'est une autre chose de le réaliser au milieu de l'erreur, de la chute et de l'infirmité. Par la grâce, quelques-uns de nous ont goûté, parfois, un peu de cette bénédiction. Nous avons occasionnellement joui de moments du ciel, sur la terre. Oh! puissions-nous en avoir davantage! Puisse le Seigneur, dans sa grande miséricorde, élever le ton de l'Assemblée en tous lieux! Puisse-t-il nous rendre beaucoup plus capables de goûter une communion intime et un culte spirituel! Qu'il nous donne aussi de marcher dans la vie privée de jour en jour — en nous jugeant nous et nos voies, en sa sainte présence, de telle sorte que, tout au moins, nous ne devenions pas une masse de plomb ou un *voleur* pour l'assemblée.

Et puis, quand même nous ne sommes peut-être pas capables de parvenir, en expérience, à la vraie notion de l'Assemblée, toutefois ne nous contentons jamais de quelque chose de moins. Visons franchement au degré le plus haut, et demandons ardemment d'y être élevés. Quant au terrain de l'Assemblée, nous le maintiendrons avec une fermeté jalouse, et ne consentirons, jamais un seul instant, à en occuper un autre. Quant au ton et au caractère de l'Assemblée, ils peuvent varier et varieront immensément, et dépendront de la foi et de la spiritualité de ceux qui sont rassemblés. Là où on a le sentiment que ce ton est bas — quand on sent que les réunions sont sans profit — quand on dit et fait, fréquemment, des choses que les frères spirituels sentent être hors de place, que tous ceux qui le sentent s'attendent à Dieu — s'attendent continuellement — s'attendent en confiance, et assurément Il exaucera et répondra. De cette manière, les épreuves et les exercices mêmes, particuliers à l'Assemblée de Dieu, auront l'heureux effet de nous pousser d'autant plus vers Lui; et ainsi, de celui qui dévorait procédera la viande, et du fort procédera la douceur. Nous pouvons compter d'avoir des épreuves et des difficultés dans

l'Assemblée, précisément parce qu'elle est *la vraie et seule* chose divine sur cette terre. Le diable déploiera tous ses efforts pour nous éloigner de ce terrain saint et vrai. Il éprouvera la patience, il éprouvera le tempérament, il blessera les sentiments, fera du tort de mille manières — il fera tout, en un mot, pour nous faire oublier l'Assemblée.

Il est bon de nous le rappeler. Ce n'est que par la foi que nous pouvons tenir sur le terrain divin. C'est là ce qui signale l'Assemblée de Dieu et la distingue de tout système humain. Vous ne pouvez y marcher que par la foi. Et de plus, si vous sentez le besoin d'être quelque chose ici-bas, si vous cherchez une place, si vous désirez de vous élever, vous ne devez pas penser à l'Assemblée. Vous y trouveriez bientôt votre niveau, en quelque mesure. Une grandeur charnelle ou mondaine quelconque ne sera jamais prise en considération dans l'Assemblée de Dieu. La présence divine flétrit tout ce qui est de cette nature, et nivelle toute prétention humaine. Enfin vous ne pouvez continuer à marcher dans l'Assemblée si vous vivez dans un péché secret. La présence divine ne vous convient pas. N'avons-nous pas souvent éprouvé à l'assemblée un sentiment de malaise, causé par la réminiscence de bien des choses qui nous avaient échappé pendant la semaine? De mauvaises pensées, — des paroles folles, — des voies peu ou point spirituelles — toutes ces choses se pressent sur notre esprit, et exercent la conscience dans l'Assemblée! D'où vient cela? De ce que l'atmosphère de l'Assemblée est plus tonique que celle que nous avons respirée durant la semaine. Nous n'avons pas été en la présence de Dieu dans notre vie privée. Nous ne nous sommes pas jugés; aussi quand nous prenons notre place dans une assemblée spirituelle, nos cœurs sont découverts — nos voies sont exposées à la lumière; et cet exercice qui aurait dû se passer en particulier — l'exercice nécessaire du jugement de soi-même, doit se passer à la table du Seigneur. C'est là un pauvre, misérable travail pour nous, mais il prouve la puissance de la présence de Dieu dans l'Assemblée. Il faut que l'état des choses soit bien misérablement bas dans l'Assemblée, quand les cœurs ne sont pas ainsi découverts et mis à nu. C'est une admirable évidence de puissance spirituelle dans l'Assemblée, quand des personnes sans principes, insouciantes, charnelles, mondaines, ambitieuses, aimant l'argent, en sont repoussées par l'intensité même de l'atmosphère divine. L'Assemblée de Dieu n'est pas une place pour de telles personnes. Elles respirent plus librement au dehors.

Impossible de ne pas juger que plusieurs ont quitté le terrain de l'Assemblée, parce que leurs voies, leur marche ne s'accordaient pas avec la pureté du lieu. Sans doute il est facile, dans tous les cas semblables, de trouver une excuse dans la conduite de ceux qu'on laisse. Mais si les *racines* des choses étaient dans chaque cas mises à découvert, nous trouverions que plusieurs abandonnent l'Assemblée à cause de leur impuissance ou de leur répugnance à en supporter la lumière scrutatrice. «Tes témoignages sont très certains; Eternel, la sainteté orne ta maison pour toute la durée des jours» (Psaumes 93: 5). *Il faut* que le mal soit jugé, car Dieu ne peut le sanctionner, Si une assemblée le tolère, elle n'est pas du tout l'Assemblée de Dieu, bien que composée de chrétiens, comme nous disons. Prétendre être une assemblée de Dieu, et ne pas juger de fausses doctrines et des voies mauvaises, impliquerait le blasphème de dire que Dieu et la méchanceté peuvent habiter ensemble. L'Assemblée de Dieu doit se garder pure parce qu'elle est son habitation. Les hommes peuvent sanctionner le mal et appeler cela du libéralisme et de la largeur de cœur; mais la maison de Dieu doit se conserver pure. Que cette grande vérité pratique pénètre au fond de nos cœurs, et produise son influence sanctifiante sur notre course et notre caractère.

#### 4. quelle est l'autorité d'après laquelle l'Assemblée se réunit?

Peu de mots suffiront pour montrer, en dernier lieu, quelle est «l'autorité» par laquelle l'Assemblée de Dieu s'assemble. C'est la Parole de Dieu uniquement. La charte de l'Assemblée est la Parole éternelle du Dieu vivant et vrai. Ce ne sont pas les traditions, les doctrines, ni les commandements des hommes. Un passage de l'Écriture, auquel nous avons plus d'une fois fait allusion dans le cours de cet écrit, contient à la fois: l'étendard autour duquel l'Assemblée est réunie, la puissance par laquelle elle est réunie, et l'autorité par laquelle elle est réunie: — «Le Nom de Jésus» — Le Saint Esprit» — «La Parole de Dieu».

Or, ces trois éléments sont les mêmes par tout le monde. Que j'aie à la Nouvelle-Zélande, en Australie, au Canada, à Londres, à Paris, à Genève ou à Amsterdam, le centre, le pouvoir qui rassemble et l'autorité sont une seule et même chose, nous ne pouvons reconnaître d'autre centre que Christ; d'autre énergie

pour rassembler que le Saint Esprit; d'autre autorité que la Parole de Dieu; d'autre caractéristique que la sainteté de la vie et la pureté de la doctrine.

Telle est l'Assemblée de Dieu, et nous n'en pouvons reconnaître aucune autre. Nous pouvons reconnaître, aimer et honorer les saints de Dieu comme tels, en quelque lieu que nous les trouvions; mais nous regardons les systèmes humains comme déshonorants pour Christ, et hostiles aux vrais intérêts des saints de Dieu. Nous souhaitons avec ardeur de voir tous les chrétiens sur le vrai terrain de l'Assemblée. Nous croyons qu'elle est la place de bénédiction réelle et de témoignage efficace. Nous croyons qu'il y a un caractère de témoignage présenté par l'Assemblée, qui ne pourrait l'être si l'Assemblée était rompue, alors même que chaque membre serait un Whitfield pour la puissance d'évangéliser. Nous ne disons pas cela pour rabaisser l'oeuvre de l'évangélisation. Dieu nous en garde. Nous voudrions que tous fussent des Whitfields. Mais aussi nous ne pouvons fermer les yeux sur le fait, que plusieurs affectent de mépriser l'Assemblée, sous le prétexte d'aller évangéliser; et quand nous suivons leurs traces, et que nous examinons les résultats de leur oeuvre, nous trouvons qu'ils n'ont rien à donner aux âmes qui ont été converties par leur moyen. Ils semblent ne pas savoir que faire d'elles. Ils détachent de la carrière des pierres, mais ne les ajustent pas ensemble pour être une édifice. La conséquence en est que les âmes sont dispersées çà et là, quelques-unes poursuivent une course inconstante, d'autres vivent dans l'isolement, toutes au dépourvu quant au vrai terrain de l'Eglise.

Or, nous croyons que toutes ces personnes trouveraient leur place dans l'Assemblée de Dieu. Elles devraient être ajoutées à l'Assemblée pour avoir « communion à la fraction du pain et aux prières ». Elles devraient « s'assembler le premier jour de la semaine pour rompre le pain », en s'attendant au Seigneur Jésus Christ, pour qu'Il les édifie par la bouche de celui qu'Il voudra. C'est là le chemin simple — l'idée normale, divine, exigeant peut-être plus de foi pour la réaliser, à cause des nombreuses sectes en conflit de nos jours, mais néanmoins le chemin simple et vrai, sous le rapport du rassemblement.

Nous prévoyons bien que tout cela sera taxé de prosélytisme, de préjugé, et d'esprit de parti, par ceux qui semblent regarder comme le vrai *beau idéal* de libéralisme et de largeur de coeur chez le chrétien, d'être à même de dire: « Je n'appartiens à rien ». Position étrange, anormale, qui se résume à ceci: c'est *quelqu'un professant le nihilisme (\*)* en vue d'échapper à toute responsabilité, et d'aller avec tous et avec tout. C'est un chemin aisé pour la nature et la nature aimable, mais nous verrons ce qu'il en adviendra au jour du Seigneur. Pour le présent, nous le regardons comme une positive infidélité envers Christ; de laquelle veuille le Seigneur, dans sa bonté, délivrer tous les siens.

(\*) N'être de rien.

Mais que personne ne s'imagine que nous voudrions par là mettre en opposition l'évangéliste et l'Assemblée. Rien n'est plus loin de nos pensées. L'évangéliste devrait sortir du sein de l'Assemblée en pleine communion avec elle; il devrait travailler, non seulement à rassembler des âmes autour de Christ; mais aussi à les amener dans l'Assemblée, où des pasteurs, doués de Dieu, veilleraient sur elles, et où des docteurs, doués de Dieu, les enseigneraient. Nous n'avons pas la moindre envie de couper les ailes à l'évangéliste; nous voudrions seulement guider ses mouvements. C'est avec peine que nous voyons une vraie énergie spirituelle, dépensée dans un service incertain ou incomplet. Sans doute, c'est un grand résultat que d'amener des âmes à Christ. L'union d'une âme à Christ est une oeuvre faite pour toujours. Mais est-ce que les agneaux et les brebis ne doivent pas être rassemblés et soignés? Quelqu'un se contenterait-il d'acheter des brebis et puis de les laisser errer partout où il leur plairait? Assurément non. Mais où devraient être rassemblées les brebis de Christ? Est-ce dans les parcs établis par l'homme, ou dans l'Assemblée de Dieu? Dans celle-ci, sans contredit, car l'Assemblée, quoique faible, quoique méprisée, quoique calomniée et maltraitée, est, nous pouvons en être sûrs, le seul lieu qui convienne à tous les agneaux et à toutes les brebis du troupeau du Christ.

Ici, cependant, il y aura responsabilité, soin, anxiété, travail, un besoin constant de vigilance et de prière, tout ce que la chair et le sang aimeraient à éviter, si possible. Il y a quelque chose de bien agréable et de bien attrayant dans l'idée de parcourir le monde comme évangéliste, d'avoir des milliers d'auditeurs suspendus à ses lèvres, et des centaines d'âmes comme sceaux de son ministère; mais que faire ensuite de ces âmes? De toute nécessité, il faut leur montrer que leur vraie place est dans l'Assemblée de Dieu, où, nonobstant la ruine et l'apostasie du corps professant, elles peuvent jouir de la communion spirituelle, du



culte et du ministère. Cela impliquera beaucoup d'épreuves et d'exercices pénibles. Il en était ainsi au temps des apôtres. Ceux qui réellement prenaient soin du troupeau du Christ avaient à répandre des larmes, à faire monter des prières ferventes. à passer des nuits sans repos. Mais aussi, dans toutes ces choses, ils goûtaient la douceur de la communion avec le souverain Berger; et quand Il apparaîtra, leurs larmes, leurs prières, leurs veilles seront rappelées et récompensées; tandis que les faux bergers qui, sans compassion, ne prennent la houlette pastorale que pour s'en servir comme d'un instrument de cruauté contre le troupeau, et de gain honteux pour eux-mêmes, auront la face couverte d'une confusion éternelle.

Ici nous pourrions terminer, si nous n'avions pas à coeur de répondre à trois questions qui pourraient se présenter à l'esprit du lecteur.

Et d'abord, on peut nous demander: «Où devons-nous trouver ce que vous appelez l'Assemblée de Dieu, depuis les jours des apôtres jusqu'au dix-neuvième siècle? Et où devons-nous la trouver maintenant?» Notre réponse est simplement ceci: «Alors et maintenant nous trouvons l'Assemblée de Dieu dans les pages du Nouveau Testament. Peu importerait pour nous que Néander, Mosheim, Milner, et nombre d'autres historiens ecclésiastiques, n'eussent pas réussi, dans leurs intéressantes recherches, à apercevoir une seule trace de la vraie notion de l'Assemblée de Dieu, depuis la fin de l'ère apostolique jusqu'à notre siècle actuel. Il est tout à fait possible qu'il y ait eu, ici et là, au milieu des ténèbres épaisses du moyen-âge, «deux ou trois» réellement «assemblés au Nom de Jésus»; ou du moins qui soupiraient après la vérité d'une telle chose. Mais, quoi qu'il en ait été, cette vérité n'en demeure pas moins entièrement intacte. Ce n'est pas sur les récits des historiens que nous bâtissons, mais sur la vérité infaillible de la parole de Dieu; aussi alors même qu'on pourrait prouver que, durant dix-huit cents ans, il n'y eut pas même «deux ou trois assemblés au Nom de Jésus», cela n'affecterait pas le moins du monde la question, laquelle n'est, pas: «Que dit l'histoire de l'Eglise?» mais: «Que dit l'Ecriture?».

S'il y avait quelque force dans l'argument fondé sur l'histoire, elle s'appliquerait également à la précieuse institution de la Cène du Seigneur. Car que devint cette ordonnance pendant plus d'un millier d'années? Elle fut dépouillée d'un de ses grands éléments, enveloppée dans une langue morte, ensevelie dans un tombeau de superstition, portant cette inscription: «Sacrifice non sanglant pour les péchés des vivants et des morts». Et même lorsque, au temps de la Réformation, il fut de nouveau permis à la Bible de parler à la conscience de l'homme, et de répandre sa vive lumière sur le sépulcre où gisait l'Eucharistie, que vit-on se produire? Sous quelle forme la Cène du Seigneur nous apparaît-elle dans l'église luthérienne? Sous la forme de la consubstantiation. Luther nia que le pain et le vin fussent changés au corps et au sang du Christ; mais il soutint, et cela encore en opposition violente et inflexible, aux théologiens Suisses, qu'il y avait une présence mystérieuse du Christ *avec* le pain et le vin.

Eh bien, devrions-nous donc ne pas célébrer la Cène du Seigneur au milieu de nous, selon l'ordre consigné dans le Nouveau Testament? Devrions-nous adhérer au sacrifice de la messe, ou à la consubstantiation, parce que la vraie notion de l'Eucharistie semble avoir été perdue par l'Eglise professante pendant tant de siècles? Certainement pas. Que devons-nous faire? Prendre le Nouveau Testament et voir ce qu'il dit sur ce point — nous incliner avec soumission et respect devant son autorité — dresser la Table du Seigneur dans sa divine simplicité, et célébrer la fête conformément à l'ordre laissé par notre Seigneur et Maître qui dit à ses disciples, et par conséquent à nous: «Faites ceci en mémoire de moi».

Mais on nous demandera encore: «N'est-ce pas plus qu'inutile de chercher à réaliser la vraie notion de l'Assemblée de Dieu, en voyant que l'Eglise professante est dans une ruine si complète?» Nous répondons en demandant: «Si l'église est en ruine, est-ce une raison pour nous d'être désobéissants? De ce que la dispensation a failli, s'ensuit-il que nous devions persister dans l'erreur?» Assurément non. Nous reconnaissons la ruine, nous menons deuil sur elle, nous la confessons, nous en prenons notre part, ainsi qu'à ses tristes conséquences, nous cherchons à marcher sans bruit et humblement au milieu d'elle, en reconnaissant que nous sommes nous-mêmes très infidèles et indignes. Mais quoique nous ayons manqué, Christ n'a pas manqué. Il demeure fidèle; Il ne peut se renier lui-même. Il a promis d'être avec les siens jusqu'à la fin du siècle. Matthieu 18: 20 est une promesse tout aussi assurée aujourd'hui que il y a dix-huit cents ans. «Que Dieu soit vrai, et tout homme menteur». Nous repoussons absolument l'idée que des hommes se mettent à faire des églises, ou se croient en droit d'ordonner des ministres. Nous la regardons comme une pure prétention, entièrement dénuée d'autorité scripturaire. C'est l'oeuvre de Dieu

d'assembler une église et de susciter des ministres. Ce n'est pas notre affaire de nous former en église ou d'établir des hommes officiels. Sans doute, le Seigneur est très miséricordieux et plein de compassion. Il supporte notre faiblesse, et domine nos méprises, et si notre cœur est fidèle envers Lui, quoique dans l'ignorance, Il ne manquera pas de nous amener à une plus grande lumière.

Mais il ne faut pas nous servir de la grâce de Dieu comme d'un prétexte à des actes contraires à l'Écriture, pas plus que nous ne devons nous servir de la ruine de l'Église comme d'une excuse pour sanctionner l'erreur. Nous avons à confesser la ruine, à compter sur la grâce et à marcher dans une obéissance simple à la Parole du Seigneur. Tel est le chemin de la bénédiction en tous temps. Le résidu, au temps d'Esdras, ne prétendait pas à la puissance et à la splendeur des jours de Salomon, mais ils obéissaient à la Parole du Seigneur de Salomon, et ils furent abondamment bénis dans leur oeuvre. On ne disait pas: «Les choses sont en ruine, et par conséquent ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rester à Babylone, et de ne mettre la main à rien». Non, ils confessaient simplement leur propre péché et celui de leur peuple, et ils comptaient sur Dieu. C'est précisément ce que nous avons à faire. Nous avons à reconnaître la déchéance, et à compter sur Dieu.

Enfin, si l'on nous demandait: «Où est cette Assemblée de Dieu maintenant?» nous répondrions: «Là où deux ou trois sont assemblés au Nom de Jésus». C'est là l'Assemblée de Dieu. Et qu'on ait soin de remarquer, que pour atteindre les résultats divins, il faut être dans les conditions divines. Prétendre à ces résultats, sans être dans ces conditions, n'est qu'une vaine déception. Si nous ne sommes pas réellement assemblés au Nom de Jésus, nous n'avons aucun droit d'attendre qu'Il sera au milieu de nous; et s'Il n'est pas au milieu de nous, notre assemblée sera une pauvre affaire. Mais c'est notre heureux privilège d'être assemblés de manière à jouir de sa présence bénie au milieu de nous: et en l'ayant, Lui, nous n'avons pas besoin d'établir un pauvre mortel pour présider sur nous. Christ est Seigneur de sa propre maison; qu'aucun mortel ne se permette d'usurper sa place. Quand l'Assemblée est réunie pour le culte, Dieu préside au milieu d'elle, et s'Il est pleinement reconnu, le courant de la communion, de l'adoration et de l'édification coulera sans agitation, sans entraves et sans, déviation (\*). Tout sera en douce harmonie. Mais si l'on permet à la chair d'agir, elle attristera et éteindra l'Esprit, et gâtera tout. Il faut que la chair soit jugée dans l'Assemblée de Dieu, tout comme elle doit être jugée dans notre marche individuelle de jour en jour. Nous devons rappeler aussi que les erreurs et les fautes de l'Assemblée ne sont pas plus des arguments valables contre la vérité de la Présence Divine là, que nos fautes et nos erreurs individuelles ne le sont contre la vérité scripturaire de l'habitation du Saint Esprit dans le croyant.

(\*) Nous devons rappeler qu'il y a une importante différence entre ces occasions où l'assemblée est réunie pour le culte, et les services particuliers des Frères. Dans ces derniers cas, l'évangéliste ou le docteur, le prédicateur ou celui qui enseigne sert dans sa capacité individuelle, étant responsable à son Seigneur. Peu importe que de tels services aient lieu dans les salles habituellement occupées par l'assemblée, ou ailleurs. Ceux qui font partie de l'assemblée peuvent être présents ou non, selon qu'ils se sentent disposés. Mais quand l'Assemblée, comme telle, se réunit pour le culte, s'il arrivait à un homme, quelque doué qu'il fût, de s'attribuer une autre place que celle de frère, ce serait éteindre l'Esprit.

«Etes-vous donc le peuple de Dieu?» dira quelqu'un. Eh bien! la question n'est pas: Sommes-nous le peuple de Dieu? Mais: sommes-nous sur le terrain de Dieu? Si nous n'y sommes pas, plus tôt nous le quitterons sera le mieux. Qu'il y ait un terrain divin, malgré toute l'obscurité et la confusion, c'est ce qu'on aurait de la peine à nier. Dieu n'a pas laissé son peuple dans la nécessité de demeurer en liaison avec l'erreur et le mal. Et comment devons-nous savoir si nous sommes sur le terrain divin ou non? Simplement par la Parole divine. Eprouvons droitement et sérieusement, en confrontation avec les Écritures, tout ce avec quoi nous nous trouvons liés, et abandonnons sur-le-champ tout ce qui ne peut soutenir cette épreuve. Oui, à l'instant. Si nous nous arrêtons à raisonner ou à peser les conséquences, nous manquerons pour sûr notre chemin. Arrêtez-vous, il le faut, pour vous assurer de la pensée du Seigneur; mais jamais pour raisonner quand une fois vous êtes au clair sur son intention. Le Seigneur ne donne jamais la lumière pour faire deux pas à la fois. Il nous donne de la lumière et, quand nous agissons en conséquence, Il nous en donne davantage. «Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui *augmente* son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection». Précieuse devise, encourageante pour l'âme! La lumière luit de plus en plus. Il n'y a pas d'arrêt — pas d'immobilité — on ne s'arrête pas à ce qu'on a acquis. Cela va «en augmentant» jusqu'à ce que nous soyons introduits dans la pleine lumière du jour parfait de la gloire.

Lecteur, êtes-vous sur ce divin terrain? S'il en est ainsi, tenez-vous-y de toute votre âme. Etes-vous dans ce sentier? S'il en est ainsi, tendez en avant de toutes les forces de votre être moral. Ne vous contentez jamais de quoi que ce soit au-dessous de son habitation en vous, et de la conscience de votre proximité de Lui. Que Satan ne vous dépouille pas de votre propre portion en vous induisant à rester dans ce qui n'est qu'un nom. Qu'il ne vous tente pas au point de vous faire prendre votre *position* ostensible pour votre *condition* réelle. Cultivez la communion intime — la prière secrète — le jugement continu de vous-même. Soyez surtout sur vos gardes contre toute forme d'orgueil spirituel. Cultivez l'humilité, la douceur, l'esprit brisé, la délicatesse de conscience dans votre marche en particulier. Cherchez à combiner la grâce la plus douce envers les autres, avec le courage d'un lion là où il s'agit de la vérité. Alors vous serez en bénédiction dans l'Assemblée de Dieu, et un témoin efficace de la pleine suffisance du Nom de Jésus.

## Sur la sacrificature de Christ - Exode 28

---

L'apôtre dit que Moïse fit «toutes choses selon la forme qui lui avait été montrée sur la montagne» et que ces choses étaient le «modèle et l'ombre des choses célestes» (Hébreux 8: 5). Les doctrines elles-mêmes sont données dans le Nouveau Testament; les détails des choses qui s'y rapportent se trouvent dans les types.

La sacrificature suppose une rédemption accomplie elle n'est pas là pour nous introduire dans la présence de Dieu, mais pour nous fournir de la part de Dieu ce dont nous avons besoin quand nous avons été amenés à Lui. «Vous avez vu... comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle», dit l'Eternel à Israël, «et vous ai amenés à moi» (Exode 19: 4). Comme peuple, délivrés d'Egypte, les Israélites étaient amenés à Dieu; mais ils étaient un peuple faible et infirme; ils avaient besoin de secours dans le chemin; et c'est pour cela que la sacrificature leur fut donnée. La rédemption nous amène dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, mais ici-bas nous avons besoin de la sacrificature de Christ pour que notre marche soit maintenue dans la lumière.

Le sacrificateur était habillé de vêtements particuliers; et ces vêtements sont simplement des figures de réalités qui sont en Christ, exerçant la sacrificature. Le vêtement sacerdotal par excellence, c'était l'éphod. Doëg, Iduméen, se tourna, et se jeta sur les sacrificateurs; et il tua en ce jour-là quatre-vingt-cinq hommes qui portaient l'éphod de lin» (1 Samuel 22: 18). David consulta l'Eternel par l'éphod, etc. (1 Samuel 23: 9 et suivants.; 30: 7 et suivants). Cet éphod était fait de deux pièces: l'une formant le devant, l'autre le dos du vêtement; il avait deux épaulettes qui se joignaient par les deux bouts, et un ceinturon pour le corps; par-dessus, il y avait une pièce carrée et double, «le pectoral», sur lequel étaient gravés les noms des enfants d'Israël. De plus le sacrificateur devait porter sur la tête la sainte tiare, et au bas du rochet de l'éphod il y avait les clochettes et les grenades.

Tous ces détails des vêtements du sacrificateur se rapportaient au peuple de Dieu. S'agit-il du pectoral? Les noms des enfants d'Israël sont gravés dessus. S'agit-il des épaulettes? Les noms des douze tribus s'y trouvent encore. S'agit-il de «l'Urim et du Thummim», leurs noms sont là encore. Ce n'était pas, je le répète, pour que les enfants d'Israël obtinssent la justice, c'était pour maintenir leur cause devant Dieu. Le sacrificateur était là, agissant devant Dieu en faveur du peuple. Ce n'est pas que nous ayons à chercher quelqu'un qui aille à Dieu pour nous; Christ est là pour nous et la grâce est en exercice, non pas parce que nous revenons à Dieu, mais pour nous ramener à Lui. Il n'est pas dit: «Si quelqu'un se repent», mais: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père» (1 Jean 2: 1). L'amour que Christ exerce envers nous procède directement de lui-même en qui il a sa source. Ce n'est pas après, mais avant la chute de Pierre, que Jésus dit à Pierre: «J'ai prié pour toi» (Luc 22: 32), et son intercession en faveur de Pierre n'a pas discontinué. C'est parce que nous sommes sujets à nous dévoyer et non parce que nous marchons bien que Christ intercède; notre faiblesse et nos manquements deviennent l'occasion de l'exercice de cette grâce. Lorsque l'intercession de Christ agit comme avertissement, le châtiment n'est pas nécessaire. Christ regarda Pierre, et cela avant que Pierre pleurât: son regard intervient au bon moment. Si Pierre avait été abandonné à lui-même, nous ne savons pas ce qu'il eût fait après avoir renié son Maître; mais le regard de Jésus le fait pleurer. Le sacrificateur va à Dieu pour nous, non pas nous au sacrificateur. La justice et la propitiation sont déjà là en vertu de la présence du Christ devant Dieu, et en vertu de cette présence et parce qu'il est là ce qu'il est, il peut garder et restaurer les siens.

La sacrificature, c'est Christ prenant en mains la cause de son peuple pendant la marche à travers le désert, pour le maintenir dans la présence de Dieu, et dans la mémoire de Dieu, si je peux dire ainsi, «pour mémorial», comme dit l'Ecriture (verset 12). Cette sacrificature de Christ est autre chose que son caractère de Berger, pour fortifier ses brebis ici-bas. Comme sacrificateur, il les soutient selon la puissance de la grâce intérieure devant Dieu; il les porte toutes sur son coeur et sur ses épaules, leur nom à chacune en particulier étant gravé sur lui. Comme un Berger il appelle ses brebis; mais aussi, selon notre individualité personnelle, il nous porte sur son coeur et sur ses épaules. Dieu regarde vers nous selon l'affection qu'il a pour Christ lui-même. Si un homme m'envoie son enfant, j'accueillerai celui-ci selon l'affection que j'ai pour le père.

Le sacrificateur se tenait devant Dieu dans le vêtement propre à son office. Quand nous pensons à Christ comme sacrificateur, nous devrions nous rappeler notre imperfection personnelle. Dans un sens nous sommes «parfaits», comme membres de Christ, un avec Lui notre «Tête», (Ephésiens 1 et 2; comparez aussi Hébreux 10).

Le pectoral ne devait jamais être séparé de l'éphod: «Que le pectoral ne bouge point de dessus l'éphod» (verset 28). Toutes les fois que le sacrificateur entrait dans la présence de Dieu, il était revêtu de ses saints vêtements. Il ne pouvait aller à Dieu sans représenter le peuple. Christ ne peut pas se tenir dans la présence de Dieu sans nous.

La ceinture était le signe du service; elle est ce qui caractérise une personne qui sert Christ est serviteur éternellement. Quand il devint homme, il prit la forme d'un «serviteur». Il aurait pu demander douze légions d'anges et s'en aller libre, mais alors il s'en serait allé seul. Mais il dit: Non; j'ai mon oeuvre à faire, j'aime ma femme; et ainsi il choisit d'être «Serviteur à toujours» (comparez Exode 21: 5, 6 et Psaumes 40: 6). Il devint un serviteur lors de son incarnation, mais il s'engagea comme serviteur à toujours quand il laissa sa vie. Et il sera en effet le «Serviteur», car «Il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira» (Luc 12: 37). Sa gloire divine ne change jamais, assurément, mais Christ ne veut jamais abandonner ce caractère de Serviteur: d'éternité en éternité nous aurons ce «premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29), ce nouvel Adam comme Chef de la famille.

«Ainsi Aaron portera sur son coeur les noms des enfants d'Israël» etc. (verset 29). Quelle que soit la valeur du sacrificateur aux yeux de Dieu, le sacrificateur fait descendre cette valeur sur les siens. Il les porte sur son coeur, il les porte devant Dieu selon tout l'amour qu'il a pour eux. Ensuite, ils reçoivent tout ce dont ils ont besoin; le châtiment peut-être, ou la force. Christ obtient pour nous toutes les bénédictions qui nous sont nécessaires, selon l'affection que Dieu lui porte. Il n'y a pas seulement la faveur personnelle, il y a «les Urim et les Thummim», c'est à dire le fondement de cette faveur, lequel est en Dieu lui-même. La bénédiction est donnée selon les lumières et les perfections de Dieu (Urim et Thummim signifient, en effet «lumières» et «perfections»). Christ porte notre jugement selon la lumière et la perfection de Dieu. C'est là que nous sommes quant au jugement journalier. Nous marchons dans la lumière comme Dieu est dans la lumière (1 Jean 1: 7) et comme nous avons à être purifiés, le sang est là, le sang qui purifie de tout péché. Si j'ai commis une faute, suis-je condamné pour cela? Non, car Christ le juste est là devant Dieu pour moi; cependant il faut que Dieu agisse envers moi selon cette lumière et ces perfections. Il s'occupe de nous et nous conduit selon nos besoins et notre faiblesse. Il nous ouvrira une issue afin que nous soyons capables de supporter la tentation, parce que Christ est là. Il prend soin de nous et intervient en notre faveur, là où nous nous trouvons, tenant compte, cela va sans dire, de notre position quant à la grâce. Quand Israël avait à apprendre quelque chose de la part de Dieu, c'était aussi par les Urim et les Thummim que Dieu le communiquait; et c'est en rapport avec la lumière et les perfections de Dieu que lui-même m'enseigne et me dirige.

La faiblesse, les manquements, l'infirmité, au lieu d'être l'occasion de la condamnation pour moi, deviennent une occasion pour mon enseignement. Les noms que le sacrificateur porte sur ses épaules et sur son coeur sont ceux pour lesquels il n'y a pas de colère. Christ portait Pierre sur son coeur, et il ne demanda pas que Pierre ne fût pas criblé, parce qu'il voyait que la présomption de Pierre avait besoin d'être détruite; toutefois il portait Pierre sur son coeur et obtint pour lui ce dont il avait besoin, c'est-à-dire, que sa foi ne défailût point (Luc 22). La sacrificature de Christ s'exerce en ma faveur, en plaçant mon coeur dans une position vraie et juste devant Dieu (non pas quant à la colère), et Christ nous porte continuellement devant Dieu sur son coeur.

Le chapitre qui nous occupe renferme une allusion à une autre chose encore que nous possédons en vertu de l'ascension de Christ, c'est le Saint Esprit. Ayant été exalté par la droite de Dieu, il reçut du Père le don du Saint Esprit; il le reçut seul, en vertu de son oeuvre accomplie et acceptée; — mais nous, les bords de son vêtement, nous le recevons de lui (Psaumes 133).

Les «sonnettes et les grenades» peuvent représenter les dons, témoignage et fruit du Saint Esprit, lorsque Christ entra dans le ciel et quand il reviendra. «Et on en entendra le son lorsqu'il entrera dans le lieu saint, devant l'Eternel, et quand il en sortira, afin qu'il ne meure pas» (verset 35). La *tiare* était «la sainteté à l'Eternel» et elle devait être continuellement sur le front d'Aaron.

Ce n'est pas seulement quand j'ai péché que Christ intercède pour moi, mais aussi dans les choses saintes. Quand je vais pour rendre culte à Dieu, une chose peut intervenir qui ne s'accorde pas avec la sainteté de Dieu, quelque chose qui n'a rien de saint en soi, une pensée qui me distrait, quelle qu'elle soit, — l'admiration d'une belle musique ou toute autre chose, et cela par suite du manque de communion habituelle avec le Seigneur. Eh bien! est ce que, en pareil cas, je puis dire: j'ai péché, et penser que tout est en règle? Il y a la sainteté en Christ pour notre culte. Sans doute nous ne devrions pas être satisfaits si toutes les affections du coeur ne montent pas de nous vers lui; toutefois nous sommes acceptés à cause de sa sainteté. L'iniquité ne peut pas être agréée, mais elle ne monte jamais vers Dieu; et le chrétien est toujours accepté parce qu'il est «en Christ». Je puis toujours aller à Dieu, parce que la sacrificature est continuellement exercée. Christ porte mes manquements pour qu'ils soient jugés; il porte ma faiblesse pour que je sois fortifié; mais son coeur est toujours actif pour nous: non pas seulement l'amour de Dieu pour nous dans le sens abstrait, bien que cela soit toujours vrai; mais cet amour de Christ toujours prêt à répondre à nos besoins. Il peut y avoir du mal qui exige la correction, toutefois Christ ne nous éloignera pas de sa présence à cause de cela; mais, parce que nous sommes acceptés, il y porte remède.

Le but de tout ce service du Sacrificateur, c'est que nos âmes soient dans le ciel devant Dieu avec Christ et que nous marchions selon la perfection de Dieu lui-même. En voyant Christ devant Dieu pour nous, nous pouvons oser appliquer cette lumière et cette perfection à nos voies. Comme Christ a pourvu à tout pour nous en amour et en sainteté! Car la sainteté est imprimée en grands caractères sur Lui et sur tout ce qu'il fait. Christ est l'apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession» (Hébreux 3: 1). Le pécheur a besoin de l'apôtre, du message de Dieu concernant l'acceptation; le saint a besoin du Souverain Sacrificateur.

## La prière du chapitre 3 de l'épître aux Ephésiens comparée à celle du chapitre 1

---

Le chapitre 1 de l'épître aux Ephésiens nous fait connaître notre position en Christ. Il ne faut pas perdre de vue cette place que Dieu nous a faite devant lui en Christ; il ne faut pas la laisser ébranler ou rabaisser. J'apprends par elle que tout ce que j'étais, comme le vieil homme, n'existe plus pour la foi: je vois que je suis mort et que ma vie est cachée avec le Christ en Dieu. Dans la chair il n'existe point de bien; il n'y a que du péché, de la propre volonté, des convoitises qui m'éloignent de Dieu; mais je crois le témoignage de Dieu, et je vois que Christ est mort et que, par sa mort pour les péchés et au péché, Dieu a mis fin pour la foi à tout le vieil homme mauvais. Ensuite, mon *moi*, le vieil homme, ayant pris fin ainsi, Christ devient en moi l'homme nouveau, et je suis placé dans la présence de Dieu comme en Christ lui-même, ayant le droit de regarder mon vieil homme comme n'existant plus. Telle est ma place et ma position devant Dieu: ce n'est pas seulement que le péché est ôté, mais ma position devant Dieu est la conséquence de ce qu'il est ôté.

Ce n'est pas tout, car je sais que non seulement je suis en Christ; mais aussi Christ est en moi. Ces deux choses ne peuvent pas être séparées; mais elles sont toutes différentes. L'une exprime quelle est ma position, l'autre quel est mon état. Le Seigneur lui-même, avant de quitter le monde, dit: «En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14: 20): Christ en effet m'a introduit dans la position, et c'est d'elle que traitent les chapitres 1 et 2 de l'épître aux Ephésiens. Christ est envisagé comme ayant été couché dans la mort, mais comme étant ressuscité maintenant, et nous sommes ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes en Lui (2: 6) Nous sommes là, et telle est notre position en relation avec «le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ» (1: 17). Mais au chapitre 3, verset 14, nous entendons Paul s'adresser au «Père de notre Seigneur Jésus Christ». Au chapitre 1 aussi nous lisons: «afin que nous soyons à la louange de sa gloire» (verset 12); tandis qu'au chapitre 3, verset 16, l'apôtre fonde sa prière sur «les richesses de sa gloire». Dans le chapitre 1, Dieu est appelé «le Père de gloire» (verset 17); au chapitre 3, la position est considérée comme une affaire réglée; mais il y a quelque chose de plus: «Afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur». Ici il s'agit d'un état, non d'une position. Nous ne demandons pas à Dieu de nous ressusciter: c'est un fait accompli et c'est notre position. Mais au chapitre 3, l'apôtre demande à Dieu de faire quelque chose, c'est-à-dire de faire que, selon les richesses de sa gloire, nous soyons «fortifiés en puissance par son Esprit». L'état de l'âme doit répondre à la place à laquelle elle a été amenée: «De sorte que le Christ habite dans vos coeurs par la foi et que vous soyez fondés et enracinés dans l'amour, afin que vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (3: 17-19).

Je sais que Christ est en moi et moi en Lui; mais cela ne doit pas me suffire sans la conscience que je jouis de lui. «De sorte que le Christ habite dans vos coeurs», est une prière qui concerne un état; ce n'est pas la déclaration d'une position. Ce à quoi nous avons à veiller, c'est à ne pas ébranler la vérité quant à la position; mais à appliquer le privilège de la position au jugement de l'état.

Ainsi, si vous dites que vous avez communion avec le Père et le Fils, je dis: Eh bien, venez; voyons. Ne vous voyais-je pas, il n'y a qu'un instant, vous amuser d'une folie dont vous étiez témoin? N'était-ce pas là être en communion avec un fou? Ainsi la position sert à juger l'état; et c'est ici que l'intercession de Christ intervient et lie la perfection de la position avec l'état. *Puis-je* avoir une meilleure place et une meilleure position qu'en Christ? Je suis juste comme Lui est juste. Mes péchés sont tous ôtés. — Et maintenant? — J'ai été amené dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. — Cependant vos péchés? — Hélas! oui. Est-ce là la lumière? Non; mais allez-vous me replacer sous la loi? — Non; je vais vous faire reconnaître que vous avez besoin d'un Avocat, auprès du Père, Jésus Christ le Juste, et que vous l'avez (1 Jean 2: 1). L'état de l'âme ne dépend pas de la position mais de la grâce présente.

Si quelqu'un dit: Je suis en Christ et cela me suffit, il est à craindre et même il est probable, qu'il n'est pas en Christ. La personne peut être très au clair quant à la doctrine, mais si elle était réellement en Christ,

elle ne pourrait pas être satisfaite sans communion. «La connaissance enfle» (1 Corinthiens 8); mais l'effet d'être dans la lumière, c'est de nous faire apprécier non seulement la place qui nous est faite, mais la communion avec le Père et le Fils (la communion aussi les uns avec les autres, naturellement, mais cette communion est une conséquence de l'autre). La manière selon laquelle la lumière agit, est telle que l'essence même de la condition d'une âme qui est dans un bon état, c'est une *dépendance dont l'âme a conscience*. Or, je peux faire servir le fait de ce que je suis accompli en Christ à me rendre indépendant. La dépendance implique deux choses: premièrement le sentiment que je ne puis me passer de Dieu en aucune circonstance; et secondement, que Dieu est pour nous. En d'autres termes, il y a la confiance en l'amour et la puissance de Dieu à notre égard, comme il y a la conscience que sans lui nous ne pouvons rien faire.

Voilà pourquoi vous trouverez que l'Écriture parle toujours de miséricorde quand elle parle d'un homme individuellement ou qu'elle s'adresse à lui ainsi. Quand elle parle à l'Assemblée elle dit «grâce» et rien que «grâce, grâce et paix» (comparez Romains 1: 7; 1 Corinthiens 1: 3; 2 Corinthiens 1: 2; Galates 1: 3; Ephésiens 1: 2; Philippiens 1: 2; etc.). Dans l'épître de Jude seule, nous trouvons: «la miséricorde et la paix et l'amour vous soient multipliés» (verset 2), et plus tard, au verset 21: «attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle», alors que l'Esprit contemple la chute de la chrétienté et que toutes choses marchent rapidement vers le jugement. Aussi les saints sont-ils exhortés ici à se «conserver dans l'amour de Dieu». Ceci se rapporte de nouveau à l'état, et montre que, lorsque la profession chrétienne avait faibli et faillissait, une mesure plus grande de dépendance personnelle était urgente. Du moment où j'introduis ceci, j'introduis la lumière tout entière, et peu à peu mes yeux apprennent à voir clair. Christ est cette lumière, et quand nous avons affaire à lui, nous découvrons la subtilité du mal. Toutefois avec la lumière, il faut la grâce et une dépendance présente.

Sachons trouver notre plaisir dans la dépendance, dans la pensée que quelqu'un qui est au-dessus de nous pourvoit à nos besoins et prend soin de nous.

Que penserions-nous des rapports d'un enfant avec son père et sa mère, alors, que cet enfant dirait: Je n'aime pas avoir affaire avec mon père et ma mère? Ne dirions-nous pas: ce ne sont pas là les sentiments d'un enfant? Vous pouvez avoir une haute opinion de vous-même en étant indépendant, mais, vous n'êtes pas comme l'enfant d'un père.

Au chapitre 3 encore, remarquons-le, ce n'est pas que nous soyons glorifiés avec lui, dont il est question, mais de ce que Dieu soit glorifié. Ainsi au verset 21 nous lisons: «A lui soit gloire dans l'assemblée par le Christ Jésus». Mais cet état est produit parce que Christ habite en nous par la foi: Ce n'est pas une question quant à la position que nous avons en Christ, et il apporte avec lui la pleine bénédiction dans le sens pratique, selon qu'il est dit: «afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Au chapitre 1, au contraire, il s'agit de ce que Dieu a assujéti toutes choses sous les pieds de Christ, et l'a donné, pour être Chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous (1: 22, 23). C'est pourquoi aussi, ce même chapitre 1, nous parle de l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts (versets 19, 20); tandis que le chapitre 3 nous dit: «Or à celui qui, selon *la puissance qui opère en nous*, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons: ...» et cette «puissance qui opère en nous» n'est pas la puissance qui a opéré pour nous dans la résurrection de Christ, en nous ressuscitant avec lui.

Quand le cœur comprend ceci selon ce chapitre 3 de l'épître aux Ephésiens, il est plus en sûreté, plus vigilant quant à lui-même et dans une disposition humble, — en un mot, il est avec Dieu et non pas sans Lui. Je suis parfait, je n'ai besoin de rien, — voilà quelle est ma position en Christ; mais si je veux jouir de la communion, j'ai besoin de Dieu chaque jour et à chaque instant. Si au contraire, je pense à ma position, voici comment les choses se présentent: j'avais des dettes, par exemple; vous les avez payées et vous m'avez donné en outre un capital; j'ai la chose qu'il me fallait, et je n'ai plus besoin de vous sous ce rapport. De la même manière je n'attends pas que Dieu me donne la position dans laquelle il m'a déjà placé devant lui en Christ; mais j'ai besoin de lui pour la communion, et si je trouve en moi une pensée mauvaise, je vais à lui pour trouver la grâce afin d'en être débarrassé! Voulez-vous être parfaits devant Dieu en Christ et ne pas avoir l'ombre de communion? L'oeuvre est accomplie. Si tous vos péchés ne sont pas effacés, ils ne peuvent jamais plus l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois; non seulement un sacrifice pour



le péché a été offert, mais le péché a été ôté. Voilà ce que j'appelle ma «position», en partie du moins, et cette position est aussi parfaite que Dieu peut la faire. Ce par quoi Dieu a été glorifié est ma place devant lui. Je suis revêtu de la plus belle robe; pour moi, tout est grâce; pour Dieu, c'est sa propre gloire. Mais suis-je pour cela comme un bois mort? N'aurai-je pas de communion? Non seulement il faut qu'il y ait communion, mais votre joie devrait être accomplie. Eh bien, dites-moi en toute simplicité et vérité, votre joie est-elle accomplie? Non. Eh bien! c'est là ce qu'il faudrait qui fût et c'est là ce que nous trouvons à la fin du chapitre 3, c'est-à-dire Christ habitant dans le coeur par la foi, non pas Christ notre vie, quoique ceci soit une précieuse vérité, mais que nous soyons rendus capables de comprendre tous les effets produits par la réalité de cette bienheureuse présence de Christ, par le fait qu'il est en nous ainsi. Quelle étendue infinie de bénédiction! (versets 18, 19). Quand la position est connue, ce n'est encore que le commencement de la vie chrétienne. Si je suis sauvé, je suis dans la maison, mais une fois entré dans la maison, j'ai à apprendre à connaître ce qui s'y trouve. D'abord, il faut que l'âme soit fondée dans ce qui est la substance de toute la vérité; mais si, après, l'âme n'est pas maintenue dans un état qui corresponde à la position, elle pourra faire pis même qu'un incrédule. Le diable peut lui faire tout rejeter pour un temps.

## Quelques réflexions sur Josué 4

---

Deux faits remarquables nous sont présentés dans ce chapitre: l'érection des douze pierres au milieu du Jourdain, et les douze pierres prises du fond du Jourdain et dressées à Guilgal en delà du fleuve du côté de Canaan. Tout ceci est plein de signification pour nous. Comme Dieu a voulu que les enfants d'Israël se souvinssent à jamais de cette nouvelle intervention de sa puissance en leur faveur, en en plaçant le mémorial devant leurs yeux d'une manière qui était en harmonie avec la dispensation, ainsi il veut que nous nous rappelions continuellement les voies infiniment plus admirables et plus glorieuses, par lesquelles il a travaillé pour nous en Christ.

La double portée de ce type du Jourdain mérite d'être méditée; elle correspond clairement à ce que nous trouvons dans les chapitres 2 et 3 de l'épître aux Colossiens. A la fin du chapitre 2, Paul rappelle aux Colossiens qu'ils étaient morts avec Christ; les versets 12 et 13 vont plus loin, ne parlant pas seulement de «mort» mais aussi de «résurrection». «Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts». Puis l'apôtre répète la même double vérité, sous une forme différente pour faire comprendre aux Colossiens quelle était leur condition une fois que ce changement immense avait été produit en eux: «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, etc...» Au verset 20, il reprend de nouveau une des deux vérités: «morts avec Christ», celle qui se lie aux pierres dressées au centre du Jourdain, là où les eaux de la mort coulaient ordinairement et font complètement disparaître de devant les yeux tout ce qui se trouve enseveli sous elles. «Si vous êtes *morts* avec Christ aux éléments du monde» etc. Puis, au commencement du chapitre 3, nous lisons: «Si donc vous êtes *ressuscités* avec Christ»; vérité qui a son type dans les pierres prises hors du fleuve et dressées sur l'autre rive. «Cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu. Le verset 3 de ce chapitre 3 nous donne de nouveau les deux vérités: «Car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu», et placées devant nous tels que nous sommes maintenant: «Vous êtes morts,» ce sont les pierres dressées au milieu du Jourdain, et «votre vie est cachée avec le Christ en Dieu», ce sont les pierres prises du fond des eaux et placées de l'autre côté du fleuve. Notre Seigneur est ressuscité d'entre les morts et assis dans les lieux célestes et nous sommes là en Lui; alors, donc: «Cherchez les choses qui sont en haut».

Remarquez l'association: ce n'était pas une seule pierre isolée qui était dressée comme mémorial, c'étaient douze pierres, dans le fleuve aussi bien que sur la rive au delà du fleuve. Si la mort de Christ seule avait dû être représentée, une seule pierre eût pu suffire pour la rappeler, mais Christ, qui est notre vie, est dans la présence de Dieu. «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; et dans cette vérité nous avons ce qui devrait être aussi constamment dans notre pensée, que les pierres étaient devant les yeux d'Israël, quoique nous ayons à confesser qu'elle nous est très peu familière. Quand nos âmes étaient troublées à cause du péché, nous avons tourné nos regards vers la mort de Christ pour avoir du secours et nous avons trouvé l'assurance du pardon. Ne nous sommes-nous pas arrêtés-là? et ceci n'est-il pas l'histoire de bien des âmes? Il est évident cependant que faire ainsi, c'est rester bien en deçà de ce que nous trouvons ici et que la connaissance du passage à travers le Jourdain est un pas merveilleux dans les voies de la grâce de Dieu. C'est pourquoi nous pouvons demander: avons-nous réalisé que nous sommes morts à toutes choses ici-bas comme étant devant Dieu? sommes nous morts à la loi, au péché, au monde? Avons-nous vu, si je puis dire ainsi, les douze pierres prises dans le Jourdain, dressées dans le propre pays de Dieu?

Quand cette vérité est comprise et réalisée par l'esprit, il ne s'agit plus des épreuves du désert seulement, pour le coeur; le croyant n'est plus uniquement occupé du soulagement que lui apporte une parole comme celle-ci: «Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été une tentation humaine» (1 Corinthiens 10: 13); mais il triomphe des circonstances présentes dans la puissance de ce qu'il possède au delà. Il est digne de remarque que, dans son épître aux Corinthiens, auxquels l'apôtre s'adresse comme à des «enfants», à des gens qui sont devenus tels qu'ils ont besoin de lait, — il est digne de remarque, dis-je, que dans cette épître, il soit si souvent fait allusion à Israël dans le désert (1 Corinthiens 10). La chair tombe toujours dans le désert; elle doit être jugée là. Il faut que tout homme soit mis à l'épreuve par les difficultés et les tentations du chemin, et le Seigneur sait comment accomplir cette oeuvre. Mais le Jourdain clôt à jamais, pour la foi, la question des circonstances du désert; et ce que nous trouvons ici, c'est le mémorial

perpétuel de ce fait, le témoignage permanent que la mort et la résurrection étaient nécessaires pour introduire Israël dans le pays. Et ainsi nous sommes placés en esprit dans le ciel, où la lutte avec Satan a lieu, et ce qui se passe maintenant est quelque chose de plus profond que les exercices de l'âme dans les choses extérieures. Ces exercices nous apprennent des leçons profitables, mais ils ne sont pas véritablement le combat. Lorsque par la foi nous avons saisi notre unité avec Christ, la mortification de la chair vient immédiatement en question, et nous sommes dans la présence de Dieu pour jouir de ce qu'il nous a donné, et là nous apprenons quelle est la source de ces choses qui mettent obstacle à notre communion avec lui, et que Satan est toujours vigilant à employer pour empêcher notre jouissance de la pleine bénédiction.

En même temps il y a l'oeuvre de la discipline, dont Dieu use pour nous amener à une plus grande connaissance de lui-même. Il veut aussi que nous sachions ce que c'est que d'offrir et de manger des fruits du pays. La manne était adaptée au désert, mais quand l'expérience du désert fut passée, les enfants d'Israël mangèrent du blé du pays, le pain de la résurrection.

La grande vérité que je voudrais faire pénétrer dans nos âmes et y faire demeurer, c'est la peine merveilleuse que Dieu a prise pour que nous goûtions un repos et une joie sans réserve en étant un avec Christ. En Lui nous sommes morts à tout ce que la chair prise et ambitionne dans ce monde. Un chrétien est mort non seulement au mal qui est dans le monde, mais aussi à tout ce qui s'y trouve de meilleur; — à tout ce que l'homme aime le plus et qui tend à l'élever et à lui donner une place sur la terre. La mort et la résurrection de Christ nous ont appris que la chair n'est bonne à rien, que tout ce à quoi l'homme peut être façonné, par une éducation morale ou religieuse, ne fait que démontrer que la chair ne peut servir à rien pour Dieu, — qu'elle est haïssable et déjà condamnée. L'homme dit: «Ne prends, ne touche, ne goûte pas» (Colossiens 2: 21); mais Dieu montre que, pour ce qui nous concerne, il en a fini pour toujours avec ce principe. Tout le système de contrainte se liait au vieil homme, que la foi maintenant doit traiter comme mort. Ma condition était si absolument désespérée, qu'il m'a fallu une création nouvelle, et Dieu l'a opérée pour moi en Christ; je ne suis plus identifié avec la chose vieille, mais avec la condition de Christ, et ce fait doit désormais gouverner mes voies. Quoi de plus important pour nous à garder pratiquement dans notre esprit? Quelle vérité pourrait toucher davantage à tous les détails de la marche du chrétien ici-bas, pendant qu'il attend Christ? Une union quelconque avec le monde, dans ses desseins, ses objets, ses voies, est une union aussi contre nature que le mariage d'un cadavre avec une créature vivante. Nous ne sommes pas seulement morts avec Christ, nous sommes vivants avec lui. Est-ce que nous nous souvenons suffisamment que Dieu, en Lui, nous a ressuscités d'entre les morts? Je ne parle pas, cela va sans dire, de nos corps quant à présent, mais quant à notre vie nouvelle. Je suis si réellement un avec Christ que tout ce qui est un objet d'intérêt pour lui devrait être un objet d'intérêt pour moi. Il n'est que trop facile même de s'occuper des âmes, en prêchant, ou en faisant tout autre chose, en rapport avec soi-même, au lieu de le faire en rapport avec Christ. Nous avons à veiller contre cette tendance continuellement. Le «moi» est bien propre à être un piège corrompteur. Mais rappelons-nous, pour que nous nous jugions nous-mêmes habituellement sans nous épargner nous-mêmes, que nous sommes ressuscités avec Christ et que, comme tels, nos coeurs devraient rechercher tout ce qui a du prix pour Dieu.

## Le ciel

---

**«Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3: 13).**

**«Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il accomplit toutes choses» (Ephésiens 4: 10).**

Ce qui seul peut attirer le cœur vers le ciel, c'est d'avoir les affections dirigées sur le Seigneur Jésus Christ. Il est venu du ciel qui était sa demeure, et après avoir donné sa vie pour nous dans un amour et une grâce infinis, il est retourné au ciel, afin d'en faire notre demeure, à nous.

Lorsque Jésus était sur la terre, il parle à ses disciples, avec la plus grande simplicité, de la «maison du Père», comme étant leur demeure aussi bien que la sienne propre, et il ajoute: «Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). Ainsi le ciel nous attire dans la mesure où nos pensées et nos affections sont fixées sur Celui qui y est allé, et qui a promis de nous y introduire, dans la puissance de cette vie que nous possédons par lui et en lui. Personne ne nous aime jamais comme Jésus nous a aimés; personne n'a autant de droit à notre confiance et personne ne s'en est montré aussi digne. Je parle de *confiance* là où tout doit être confiance, et de l'immense importance de pouvoir dire: «Je *sais* en qui j'ai cru» (2 Timothée 1: 12), ou: «Je sais en qui je me suis confié». Et en supposant que nous ayons à passer par la mort, pour arriver à la maison de notre Père et à notre demeure céleste, Christ y a passé avant nous, et a ouvert le chemin de la vie, ainsi qu'il le dit quand il avait lui-même la mort devant les yeux: «Tu me fais connaître le chemin de la vie; ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à ta droite pour jamais» (Psaumes 16: 11).

Le «Père», révélé par le Fils, devient aussi en grâce et en miséricorde l'objet qui nous attire, et c'est dans sa maison que le Seigneur Jésus nous prépare une place. Connaissant Dieu et étant «nés de Dieu» (Jean 1: 13), nous possédons une nature qui peut se réjouir en lui, et le Seigneur Jésus a posé les bases de notre confiance éternelle dans la présence de Dieu, quand il prononça ces merveilleuses paroles: «Va vers mes frères, et dis-leur: je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17).

Rien n'inspire de la confiance comme la certitude que c'est dans cette relation bien connue de Père que nous nous trouverons avec notre Dieu dans le ciel.

Sans doute le ciel a ses gloires particulières, surpassant tout ce qui est brillant et élevé sur la terre; toutefois ce qui lui donne surtout un attrait pour nos cœurs, c'est que nous y avons un gage et des intérêts *d'affection*. Le ciel est l'habitation de Dieu, «qui nous a aimés et a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4: 10); il est la demeure du Seigneur Jésus Christ, de qui l'apôtre dit: «Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20); et ce n'est que lorsque nous considérons le ciel sous cet aspect qu'il peut attirer puissamment nos cœurs. Aucune description d'un monde invisible, aucune peinture imaginaire de jouissances célestes n'a jamais pu détacher quelqu'un des choses de la terre, là où Christ n'était pas le centre des aspirations du cœur. Il n'est pas rare cependant d'entendre certaines personnes parler du ciel comme de leur demeure; mais chez la plupart ce langage signifie simplement qu'elles pensent posséder le ciel, après en avoir fini avec la terre, et que ce monde est un lieu de jouissance pour le corps, tandis que, après leur mort, le ciel doit recevoir leurs esprits. Même parmi les croyants, considérés en masse, il y en a qui ne sont chrétiens qu'en espérance et guère plus que Juifs en pratique, car lorsqu'ils pensent au ciel, ils ne l'aperçoivent que dans une vague perspective tout à la fin de la vie, tandis que la terre est le théâtre de leurs préoccupations et de leurs projets, si même encore les intérêts passagers et les associations éphémères de cette vie ne sont pas le véritable foyer de leurs affections. Il est à craindre que la plupart d'entre nous n'accordent que peu d'attention à cette parole: «Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes» (1 Corinthiens 15: 19) et à ce qui en est la contrepartie: «Car la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu» (Romains 8: 19).

Mais «nous avons été sauvés en espérance» (Romains 8: 24), et il n'y a pas, dans les écrits du Nouveau Testament de pensée plus positivement exprimée, que celle que l'Eglise, tout comme le chrétien

individuellement, *appartiennent*, par leur vocation même, au ciel et non pas à la terre. La bourgeoisie actuelle du chrétien (pol<sup>teuma</sup>), comme son espérance future, est dans le ciel, Lorsque Christ fut rejeté de la terre, la bénédiction y devint impossible, non pas «la patience du Seigneur, qui est salut» (2 Pierre 3: 15); à moins que les hommes ne dussent y être heureux en dehors de Dieu, ou que Dieu ne voulût les maintenir dans la paisible jouissance de l'héritage, après qu'ils avaient *tué «l'héritier»* (Matthieu 21). Sans doute, lorsque Christ, à son retour, sera reçu par Israël, la terre sera véritablement bénie; alors «la vérité germera de la terre, et la justice regardera des cieux» (Psaumes 85: 11). Mais si, à la mort du Seigneur, les ténèbres couvrirent la terre, si le voile du temple fut déchiré, c'est que nous avons à apprendre ainsi, que désormais la bénédiction s'était retirée de la terre et qu'elle n'existait plus que dans le ciel; par conséquent que l'homme qui voulait être béni avait à suivre Jésus en haut, là où il est entré pour nous comme précurseur» (Hébreux 6: 20).

Rien ne doit frapper davantage tout esprit sérieux que le contraste que nous trouvons dans les Ecritures entre un ciel caché, tel que nous le présente l'Ancien Testament, et un ciel dévoilé, tel que nous en parle le Nouveau. Pour le Juif, par exemple, Jéhovah habitait dans les cieux comme le dominateur suprême, afin d'y faire régner la justice. Il est vu «se promenant dans le circuit des cieux» (Job 22: 14), prêt à délivrer par sa puissance et offrant des motifs d'encouragement à ceux qui se confiaient à lui sur la terre, parce que «Dieu est le père des orphelins et le juge des veuves» (Psaumes 68: 5). Toutefois il n'y avait pas, comme à présent, une *relation révélée actuelle* avec le ciel. Les croyants pouvaient y rattacher leurs espérances comme à leur héritage final, ainsi que le faisait Abraham, qui cherchait une «patrie céleste», et «attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur» (Hébreux 11: 10); toutefois l'Ancien Testament ne nous montre Dieu en général que comme la ressource des habitants de la terre. Tandis que maintenant, en vertu de la rédemption et de la révélation des desseins de la grâce de Dieu en Jésus Christ, les croyants *sont du ciel*. Il ne leur est pas simplement ouvert, en sorte qu'ils y trouvent le secours en force ou en confiance dont ils ont besoin; mais leur vie elle-même est là, ainsi que toutes leurs aspirations, et de plus il est dit: qu'ils ont «une espérance qui leur est réservée dans les cieux» (Colossiens 1: 5).

Il n'est pas étonnant cependant qu'il y ait ce contraste, si nous réfléchissons un moment à ce qu'implique le fait merveilleux, que le propre Fils de Dieu est descendu du ciel pour accomplir la rédemption et qu'il y est retourné, revêtu de notre nature; et si nous pensons à la relation dans laquelle cette oeuvre nous place à l'égard du Père et du Fils, et même aussi, on peut le dire, à l'égard du Saint Esprit. Et à côté de ces merveilles de grâce infinie, il n'y a pas lieu de s'étonner que le ciel soit ouvert à ceux auxquels Dieu a prodigué ainsi les richesses de son amour, ou qu'il soit placé devant eux comme étant la seule demeure qui leur convienne.

Quoi qu'il en soit, c'est un ciel révélé et non pas un ciel de l'imagination qu'il faut à l'âme; bien que peu d'entre nous peut-être soient en état de dire jusqu'à quel point, c'est un ciel imaginaire qui occupe leurs pensées. — Toutefois, c'est dans le ciel qu'est *le lieu* de la gloire de Dieu; c'est là qu'est la gloire dans laquelle Christ est entré et où il veut nous introduire, et c'est là aussi que se trouve la maison du Père. Cependant nous voyons que pour Paul le ciel était de déloger et d'être avec Christ» (Philippiens 1: 13), et que le ciel qu'il présente aux Thessaloniens, c'est: — «Ainsi nous serons toujours *avec le Seigneur*» (1 Timothée 4: 17).

Il peut ne pas être sans utilité de remarquer en passant quelle était la notion que se faisaient les Juifs concernant *trois ciels*, notion qu'on peut regarder comme exacte, puisque l'Ecriture mentionne au moins trois ciels. Il est parlé des «oiseaux du ciel» (Matthieu 6: 26); de «la rosée du ciel» (Genèse 27: 28); des «nuages du ciel» (Psaumes 18: 11); des «vents du ciel» (Zacharie 2: 6); etc., ce qui se rapporte à l'atmosphère qui environne la terre; c'est le *ciel aérien*. Ensuite vient le firmament ou «l'étendue qu'il a faite par sa force» (Psaumes 150: 1); «le soleil et la lune, toute l'armée des cieux» (Deutéronome 4: 19), en un mot «*le ciel des étoiles*». Et enfin il y a «les cieux des cieux qui sont à l'Eternel (Psaumes 115: 16), ou le «troisième ciel» (2 Corinthiens 12), si du moins les deux désignations peuvent être considérées comme coïncidant. Le ciel inférieur appartient à la terre par ses influences qui sont la pluie, la rosée, etc. Le second ciel lui appartient également selon son ordre primitif, comme portant les luminaires du firmament, «le soleil pour dominer sur le jour» (Psaumes 136: 8); «le plus excellent entre les choses que la lune fait produire» (Deutéronome 33: 14); «les délices des Pléiades» et «la constellation d'Orion» (Job 38: 31), etc.

Ce sont là, comme la Parole l'exprime: «Les cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as arrangées» (Psaumes 8: 4). Ce ciel-là a la gloire qui lui est propre, quoique «l'Eternel ait sa gloire par-dessus les cieux» (Psaumes 113: 4) et que le Seigneur Jésus soit élevé plus haut que les cieux» (Hébreux 7: 26).

L'esprit de l'homme est naturellement attiré par les manifestations de la grandeur et de la magnificence matérielles, et celles-ci sont répandues avec tant de profusion dans les champs extérieurs de la gloire de Dieu dans la création, que l'homme n'aperçoit souvent rien de plus glorieux au delà. Mais celui qui est dirigé par la réflexion divine, discerne, à mesure qu'il se rapproche davantage du lieu où la gloire de Dieu habite, comment ce qui est moral l'emporte sur ce qui est matériel. Les livres de la création et de la providence, comme celui de la rédemption, auront été lus avec peu de fruit, si l'on n'a pas su y découvrir que le but de toutes choses est de faire connaître la gloire morale et le *caractère* de Celui «de qui, par qui et pour qui sont toutes choses» (Romains 11: 36)!

Quand je lis les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse, j'y vois le ciel dans son caractère gouvernemental, comme le lieu où est le trône; et autour du trône de Celui qui est au-dessus de tout, sont rangés les trônes des anciens, qui portent des couronnes et qui sont là comme une assemblée de rois et de sacrificateurs. A la dignité du gouvernement est jointe l'adoration continuelle de Celui qui est assis sur le trône, et la ferveur de ce culte ne peut jamais languir dans l'écho de cette voix solennelle: «Saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, qui étais, qui es, et qui viens» (Apocalypse 4: 8). Cependant à travers les harpes et les coupes d'or pleines de parfums, et les myriades d'anges qui se pressent dans ces parvis célestes, et s'unissent aux rachetés dans le chœur universel, le regard s'arrête instinctivement sur celui dont la présence et le caractère sont la source de toute cette joie et de toutes ces louanges. C'est «l'Agneau», se tenant au milieu des anciens et de cette multitude innombrable; sa présence tranquillise le cœur sous la majesté et la grandeur presque, accablantes de la scène. De même aussi, parmi les symboles brillants et glorieux sous lesquels «la sainte Jérusalem» est offerte à notre vue: — la symétrie de la cité et ses portes en perle; ses fondements éclatants et ses rues d'or; les rachetés des nations qui marchent à sa lumière et les rois de la terre qui lui apportent leur gloire — il y a un côté de la description qui seul intéresse surtout le cœur, c'est celui-ci: «Et je ne vis point de temple en elle, car le Seigneur Dieu, le tout-puissant et l'Agneau en sont le temple. Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'a illuminée et l'Agneau est sa lampe» (Apocalypse 21: 22, 23). Quelle signification cela donne à cette parole: «Rendant grâce au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière» (Colossiens 1: 12)!

A la fin du chapitre 12 de l'épître aux Hébreux, il me semble voir non seulement un tableau dispensationnel de la position dans laquelle les croyants sont placés par la venue et le sacrifice accompli du Fils de Dieu, mais aussi tous ceux qui occupent la scène dans le sein de laquelle ils doivent être bénis, quand le ciel et la terre sont unis dans la gloire millénaire sous le règne de Christ. Voici ce que nous lisons: «Mais vous êtes venus à la montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle; et à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux; et à Dieu, juge de tous; et aux esprits des justes consommés; et à Jésus, médiateur de la nouvelle alliance; et au sang d'aspersion qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel» (versets 22-24).

Ce sont là maintenant, je n'en doute pas, les invisibles réalités de la foi; mais par cette raison même, il est certain que ces réalités deviendront plus tard les substances du bonheur et de la gloire du ciel. «La montagne de Sion», symbole concis et expression de la grâce, est simplement citée en contraste avec la montagne de Sinaï, symbole de la loi. La grâce est la base nécessaire, le principe primitif de toute bénédiction dans le ciel et sur la terre, car il s'agit d'amener à Dieu des pécheurs et non des justes. Mais «Dieu donne la grâce et la gloire» (Psaumes 84: 11). La gloire, nous le savons, est la conséquence assurée et le résultat indubitable de la grâce. Voilà pourquoi il est dit: «Vous êtes venus», non pas seulement, «à la montagne de Sion», mais «à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste»; et si nous consultons ici le Psaume 122, il nous aidera à mieux comprendre cette expression. Dans le Psaume, c'est la Jérusalem terrestre qui est présentée; ici, au contraire, c'est «la Jérusalem céleste», et sa gloire est transcendante, car elle est la métropole, non pas d'un seul royaume terrestre, mais du ciel et de l'univers, et le lieu où sera le trône de gloire. Nous pouvons plus ou moins nous rendre compte de ce que sera cette «cité du Dieu vivant, cette Jérusalem céleste», si nous nous souvenons que Jérusalem était le point central de réunion de toutes les tribus élues d'Israël, la scène de leurs saintes solennités. C'était le lieu où se rassemblaient tous ces

adorateurs qui «se réjouissaient à cause de ceux qui leur disaient: nous irons à la maison de l'Éternel» (Psaumes 122: 1), car ce qui faisait surtout la gloire de Jérusalem, c'était que le temple où Jéhovah demeurait était là. Tandis que de la «Jérusalem céleste» il est dit: «Et je ne vis point de temple en elle, car le Seigneur Dieu le tout-puissant, et l'Agneau en sont le temple»; et de même que maintenant l'assemblée est «édifiée ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22), quand elle sera transférée dans le ciel, là où est sa place, elle sera tellement entourée de la présence bénie de Dieu et de l'Agneau, que cette présence même sera son temple.

Cependant le ciel vers lequel nous allons n'est pas une solitude dépeuplée: «la Jérusalem céleste» ne nous présente pas le froid tableau d'une grandeur solitaire — où des palais inhabités et des rues désertes font penser à une «cité des morts». C'est là que doivent se rassembler des myriades d'anges; et une «assemblée universelle». Et au delà de ces rangs d'anges, de cette assemblée universelle et, plus rapprochée du trône, se trouve «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux». Ils sont vus dans la place qui leur appartient, et qui leur a été assignée dans les richesses de la grâce de Dieu, comme héritiers prédestinés de cette gloire, citoyens reconnus de cette «cité du Dieu vivant». Le Seigneur «Jésus, quand il était sur la terre, dit à ses disciples de se réjouir de ce que leurs noms étaient *écrits dans les cieux*» (Luc 10: 20). Et au milieu des épreuves et des séductions de ce monde, les croyants sont exhortés à se souvenir que «leur bourgeoisie est dans les cieux» (Philippiens 3: 20). Cela est manifesté ici dans son accomplissement, car il est du domaine de la foi de voir les choses comme Dieu les voit, bien que en même temps elle ait à comprendre que ce qui a été le premier dans le conseil de Dieu peut n'être accompli que le dernier.

Mais qu'est-ce que le ciel et que sont les armées innombrables de saints qui le peuplent, sans le Dieu dont la présence lui donne seule son caractère? L'effet de la grâce est d'amener l'âme à Dieu, pour qu'elle attende de lui tout secours, qu'elle trouve la vie dans sa faveur, et qu'elle fasse l'expérience que «sa gratuité vaut mieux que la vie» (Psaumes 63: 3). En outre «Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu» (1 Pierre 3: 18), et l'effet de ceci *maintenant*, par la foi, est de donner à l'âme un lieu de repos, un chez-soi, dans la présence de Dieu, tels qu'elle n'en peut trouver nulle part ailleurs. Par conséquent, si l'on se trouvait transporté tout d'un coup dans le ciel, le cœur, au milieu des émotions de surprise et d'extase qu'il éprouverait à la vue de la magnificence, de la gloire et du bonheur célestes, le cœur demanderait encore: «où est Dieu?» J'ai *besoin* d'aller «vers le Dieu fort de l'allégresse de ma joie» (Psaumes 44: 4). Et il ne peut qu'en être ainsi. Mais il est dit; «Vous êtes venus... à Dieu, juge de tous». Dieu est en effet présenté ici dans sa Majesté d'Arbitre suprême et Souverain de toutes choses; toutefois le Dieu juge qui marque à chacun son sort et sa place, est aussi le Dieu qui est la source éternelle du bonheur des anges et dont la miséricorde fait couler des flots de bonté vers ce pauvre monde; tandis que pour nous il est «le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ», — et ce qui est la conséquence de ceci: «Dieu *notre Père*», par Lui.

Mais Dieu est plus entouré encore que nous ne l'avons vu jusqu'à présent, car il est ajouté: «et aux esprits des justes consommés», qui sont les saints des âges passés, ayant vécu avant l'établissement de l'Eglise, vue déjà à sa place dans «la cité du Dieu vivant». Car ne croyons pas que ces habitants du ciel, après avoir cessé d'être les types de la foi et de l'espérance, soient destinés à disparaître de la scène: «Les choses qui se *voient* sont pour un temps, mais celles qui *ne se voient point* sont éternelles» (2 Corinthiens 4: 18). La résurrection donnera à ces «esprits des justes consommés» leur place dans ce lieu de félicité; mais, ainsi que cela est dit au sujet de la résurrection, à chacun dans son propre rang»; ces saints des premiers jours sont vus «dans leur propre rang» («Dieu, juge de tous», l'a ainsi réglé), comme l'Eglise des «premiers-nés», se trouve dans le sien. C'est de ceux-là, qui forment la nuée de témoins et qui ont terminé dans la foi la course que nous avons encore à courir, qu'il est dit: «Et tous ceux-ci, ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu l'effet de la promesse, Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous» (Hébreux 11: 40).

Cependant ce qui fait la joie et le bonheur du ciel est loin d'être complet ainsi: son centre d'unité, comme ciel de grâce, ne peut pas lui faire défaut, ce qui serait le cas si Celui-là était absent ou invisible, dont la grâce et l'amour et le sang répandu ont seuls amené là chacun des pauvres pécheurs. Jésus en effet est là, mais sous un titre spécial, en rapport avec la portée directe de la scène pour la foi de ceux qui avaient particulièrement besoin d'être stimulés et encouragés. «Vous êtes venus... à Jésus, médiateur de la nouvelle alliance»; à lui qui, sous ce nom, unit ensemble le ciel et la terre sur un même fondement de

bénédition, rattachant les saints ressuscités dans le ciel aux adorateurs acceptés sur la terre; car c'est avec «la maison d'Israël et avec la maison de Juda», que cette alliance sera faite (Jérémie 31: 31). Alors sera accomplie cette parole du prophète: «Et il arrivera en ce temps-là, que je répondrai, dit l'Eternel, que je répondrai *aux cieux*, et *les cieux* répondront à la *terre*; et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et *eux* répondront à Jizreël» (Osée 2: 21, 22) — la semence de Dieu.

Monter plus haut dans le ciel, même *par la pensée*, est impossible; nous avons donc à descendre; si l'on peut dire que l'on *descend* quand on a devant soi la manifestation du cours de cette grâce céleste qui sait recueillir une Eglise parmi des pécheurs «morts dans leurs offenses et leurs péchés» (Ephésiens 2), pour la planter dans la gloire tout près du trône de Dieu, faisant «des derniers les premiers, et des premiers les derniers» (Matthieu 19: 30), et donnant en même temps à tous leur place dans la gloire du ciel; puis, en Jésus, se tournant de nouveau vers la terre, pour présenter, dans «la nouvelle alliance et le sang d'aspersion», le point de contact avec Israël; Israël qui verra encore des jours de félicité sur la terre, au temps de la bénédiction millénaire. Et dans la bénédiction d'Israël il y aura «la vie d'entre les morts» pour ce pauvre monde (Romains 11: 15)! Les hommes, et particulièrement Israël, comme Caïn, s'étaient rendus coupables de la mort de Celui qui était venu dans le monde comme le seul Juste, et s'était, en amour, identifié avec l'homme; mais son sang est entendu maintenant, montant de la terre, non pas en cris de vengeance contre les meurtriers, mais en accents de miséricorde envers ceux qui ne méritaient que le jugement et la condamnation.

Mais «la moitié n'en a pas été rapportée» (1 Rois 10: 7)! Qui peut décrire dans son entier un pareil sujet! Toutefois, le peu qui en a été dit peut éveiller le désir d'en savoir davantage, quoique aucun homme ne saura dépeindre le ciel de manière à y attirer le coeur. L'attachement pour Christ a seul été le secret des hommes qui ont languie après le ciel, et que Dieu nous donne qu'il devienne aussi le nôtre!



## Consolation

---

Dieu met nos larmes dans ses vaisseaux, non pas seulement nos louanges; et le gémissement des prisonniers vient jusque dans sa présence. Quand nos âmes se pâment, il faut lui demander de nous conduire sur un rocher qui est trop haut pour nous.

## Sur les voies de Dieu et sa discipline - Darby J.N.

---

Je ne m'étonne pas que l'Ennemi vous ait ravi la paix en vous faisant regarder à vous-même. Il est impossible d'avoir de la paix en regardant à soi-même et en mettant en question sa relation avec Dieu. C'est en Lui qu'on trouve la paix dans la grâce, et la grâce est en Lui: il l'a manifestée en Jésus. Si la conscience parle et cherche à détruire cette confiance, la réponse est dans l'oeuvre de Jésus. Au reste, après un long orage, lors même que le vent est tombé, la mer, tout en n'étant plus soulevée, est encore tranquillement houleuse. Mais Dieu est fidèle et, en regardant à Lui, vous trouverez la paisible et permanente assurance de sa bonté. Il ne peut pas nous faire défaut.

## La foi et le sentiment

---

La différence qui existe entre la *Foi* et le *Sentiment* est souvent peu comprise; de là vient que bien des âmes sincères demeurent, pendant un temps plus ou moins long, loin de l'état de paix, dans lequel la foi simple à la Parole place l'âme devant Dieu.

On ne distingue, généralement, pas assez nettement ces deux choses, et l'effet de cette confusion ne tarde pas à se manifester, par l'absence d'assurance, qui se remarque chez tous ceux qui n'ont pas compris ce qu'est la foi.

C'est donc dans l'espoir de me rendre utile aux âmes qui pourraient être dans ce cas, et avec l'aide de Dieu, que je suis encouragé à présenter quelques remarques sur ce sujet qui, par le fait qu'il se rattache à l'expérience de bien des âmes, ne manque pas d'importance, ni même d'opportunité.

Disons d'abord ce qu'est le *sentiment*. Le sentiment est une *impression* produite dans l'âme par des causes très diverses et, parfois même, opposées les unes aux autres. Par exemple, tel événement dans la vie produira intérieurement de la tristesse; et tel autre de la joie, et cela indépendamment et tout à fait en dehors de tout besoin religieux. La vue de la souffrance d'autrui, par exemple, produira dans l'âme un sentiment de pitié et de sympathie. Pareillement, la nouvelle de l'heureuse arrivée d'un ami donnera de la joie, de la satisfaction. En tout cela, évidemment, la foi n'est pas la cause de ces sentiments; ils sont indépendants d'elle, et se réveillent naturellement sans elle. En outre, ils sont en rapport avec la nature de la cause qui les produit: tantôt ce sera de la joie, tantôt de la tristesse, — de l'indignation ou de l'attendrissement. Aussi arrivera-t-il de dire d'une personne insensible à tout, sauf à ce qui se rapporte à elle-même: elle n'a pas de sentiments!

Maintenant, qu'est-ce que la foi? La foi est une *persuasion* intime de l'âme, concernant les choses révélées de Dieu: on croit la Parole qui les révèle parce qu'elle a le cachet de l'autorité même de Dieu.

Quelle en est la conséquence pour celui qui a la foi?

Si on parle d'une âme encore inconvertie, mais placée devant la Parole qui révèle quel sera le jugement réservé à ceux qui n'auront pas cru; et en supposant qu'elle ajoute foi à cette déclaration de l'Écriture, bien persuadée que la chose arrivera, selon que Dieu l'a dite, cette âme se trouvera sur-le-champ troublée et dans l'angoisse au sujet de ce qu'elle deviendra, quand la colère de Dieu éclatera.

Ces sentiments de trouble et de frayeur, bien légitimes, en vérité, seront l'effet produit par la foi, ou cette persuasion intérieure, que ce que Dieu a dit aura très certainement son accomplissement. Remarquons ici, que le sentiment ou l'impression produite par la vérité en cette âme, n'aura pas *précédé* la foi, mais qu'il en aura été l'effet. Or cette âme restera-t-elle sous le poids écrasant du trouble et de l'anxiété qu'elle ressent? Hélas! cela peut arriver quelquefois, comme dans le cas de Félix (Actes des Apôtres 24: 25) qui fut «tout effrayé» de ce que Paul venait de dire du «jugement à venir», mais qui, comme la suite semble le montrer, en demeura là. Ainsi, il arrive, peut-être assez souvent, que des âmes ont assez de foi, pour être malheureuses et troublées, mais pas assez pour jouir de la paix et du bonheur. Ce lamentable état peut conduire au suicide, comme Judas, ou à l'aliénation que l'on attribue à *la religion*, mais qui ne provient que d'un manque de foi à la *bonne nouvelle* de Dieu. Néanmoins, en général, on peut bien espérer de ceux qui sont convaincus de péché, car c'est Dieu qui a commencé l'oeuvre en eux, et Il est puissant et fidèle pour l'achever. On peut et l'on doit espérer que la foi qui a produit une telle conviction quant au jugement, produira la même conviction à l'égard du moyen ordonné de Dieu pour éviter le jugement. Le travail propre à amener le coeur à l'acceptation du moyen ordonné de Dieu sera peut-être plus ou moins long (car, dans sa folie, l'homme imagine toujours vouloir y mettre du sien); mais, tôt ou tard, ce travail l'amènera à chercher en Christ un refuge, dans lequel il sera en parfaite sûreté.

Le sentiment est donc une impression tout à fait générale, pouvant être produite par n'importe quelle cause, mais il se liera toujours, sans la précéder, à la cause qui le produira intérieurement.

A ce sujet, un exemple frappant, entre beaucoup d'autres, de sentiment et de foi, nous est fourni dans l'évangile de Luc, au chapitre 23. Je veux parler de la crucifixion de notre Seigneur Jésus Christ.

A cette occasion, on vit plusieurs femmes qui le suivaient, et qui «se frappaient la poitrine et pleuraient». Rien, extérieurement, de plus touchant que cette démonstration de douleur et de sympathie qu'elles manifestaient à l'égard du Seigneur; mais était-ce *la foi* en Lui qui produisait de tels sentiments; ou bien était-ce simplement l'effet causé par la vue de ce qui se passait sous leurs yeux? — Sans vouloir ici rabaisser en rien la valeur, à leur place, de sentiments naturels de ce genre, je crois, néanmoins, que les propres paroles du Seigneur sont une réponse décisive: «Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-même et sur vos enfants». — S'il se fût agi, en cette circonstance, de sentiments provenant de la foi, elles auraient, dans la conviction de leur état de péché, pleuré sur elles-mêmes et non sur le Seigneur; et cela, dans la conviction que leurs propres péchés étaient cause (abstraction faite de la cruauté des hommes) de tout ce qui arrivait au Seigneur. Or, dans cette supposition, le Seigneur Jésus aurait-il répondu à de tels sentiments par une menace de jugement (versets 29, 30)? Il n'est certes pas permis d'avoir une telle pensée, car de nombreux exemples du contraire nous sont fournis dans les Evangiles. C'était un attendrissement tout naturel en pareil cas, mais qu'il ne faut pas confondre avec la foi, ni avec les sentiments qu'elle fait naître. En nos jours, du reste, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui répandent des larmes, tout en lisant le récit de la passion de notre Seigneur (\*), condamnant comme des hommes cruels ceux qui mirent les mains sur Jésus, en disant: Si nous avons été là, nous n'aurions pas ainsi agi! Un tel langage est une pure appréciation de soi-même; il ne prouve nullement que l'on soit meilleur que ceux que l'on blâme. Ces personnes, en général, avec tous leurs bons sentiments naturels, demeurent invariablement dans leur propre justice et leur incrédulité.

(\*) Un des coryphées de l'incrédulité, du matérialisme et de l'athéisme dans le 18<sup>e</sup> siècle, Diderot déclarait lui-même qu'il n'avait jamais pu lire ce récit dans les évangiles sans fondre en larmes.

Passons, maintenant plus avant dans le récit que nous donne le même chapitre, parce que nous y trouvons un remarquable exemple de foi. «Et deux autres [qui étaient] des malfaiteurs furent menés avec Lui, pour être mis à mort». Quelle fut leur conduite vis-à-vis de Jésus, et comment se montra l'état de leurs coeurs? Dès l'abord, tous deux firent la même chose: ils outrageaient le Seigneur (Matthieu 27: 44). Toutefois, la suite fit voir que, en l'un d'eux, l'oeuvre puissante de la grâce était commencée, comme le prouvèrent les sentiments tout différents qu'il manifesta à l'égard de la personne de Jésus. «Ne crains-tu point Dieu», dit-il à son complice, «car tu es dans la même condamnation? Et pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises: mais *celui-ci* n'a rien fait qui ne se dût faire». Voilà, certes, un changement de dispositions fort subit et même inespéré, et cependant très réel. C'est ce que peut seule produire, dans un coeur en révolte contre Dieu, la grâce puissante de Dieu. Mais la grâce n'opère pas sans la foi; c'est ce que confirme la suite de notre récit.

Conséquemment, sur quoi la foi de ce malfaiteur put-elle reposer la plante de son pied? — Quelle fut son assurance? La réponse est simple: ce fut sur le témoignage de Dieu. Quel témoignage? Celui qui était affiché au-dessus de la tête de Jésus: «*Celui-ci est le roi des Juifs*». — Voilà ce que lut et ce que crut ce malfaiteur. Ce fut par ce témoignage que son coeur apprit ce qu'était Jésus et qu'il mit sa confiance en Lui. Quant à Pilate, il fut providentiellement conduit à afficher cette vérité, afin que tous pussent la lire; vérité méconnue des Juifs, mais qui devait être en salut à un misérable à deux doigts de la mort. Il crut donc à ce divin témoignage et, se tournant vers Jésus, il lui dit: «Seigneur, souviens-toi de moi, *quand tu viendras dans ton royaume*». Il mettait en Lui, en dépit des apparences, toute sa confiance, car il croyait que ce qui était écrit de Lui était de Dieu et non de l'homme. Il put donc, en son extrémité, s'attendre à Christ et mettre son espérance en Lui. Par la foi (car que n'enseigne-t-elle pas en un moment!) il comprit ce qu'était Christ; la nation des Juifs, il est vrai, le rejetait; toutefois, les conseils de Dieu à son égard ne pouvaient être et ne serait jamais anéantis; Cette conviction profonde de son âme était le point de départ et l'espérance de sa foi. Il ne comprend rien à l'Eglise ni à la question d'une vocation céleste; mais ce qu'il lui était donné de comprendre, c'est ce qui avait rapport aux conseils de Dieu envers Christ, et à l'avenir de la nation incrédule. Jésus était pour lui, selon le propre témoignage de Dieu: le Roi des Juifs! — et comme tel, Il était le Rocher et l'espérance de sa foi.

Avant d'aller plus loin, remarquons la bonté et la beauté qui se voient dans la réponse que Jésus fit à ce malfaiteur; c'est comme s'Il lui eût dit: Je ne veux pas attendre jusqu'à l'établissement de mon royaume, d'être et de faire quelque chose pour toi et pour ton bonheur: «En vérité je te dis, qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». — La mort expiatoire du Sauveur donnait effectivement lieu au déploiement

d'une grâce surabondante, là où le péché avait abondé; de sorte que le pauvre coupable pouvait participer, avec Christ, au bonheur et au repos du Paradis. La grâce et le coeur de Jésus dépassaient ainsi la demande de celui qui ne le connaissait encore que comme Roi rejeté. Le temps viendra, sans doute, où le royaume du Seigneur Jésus sera établi avec puissance et avec gloire; mais en attendant ce jour, une grâce toute puissante agit dès lors dans le monde, pour la réalisation de cette parole de Jésus: «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous [les hommes] à moi-même».

Voilà, cher lecteur, ce que produit la foi, et où elle amène quiconque croit à la parole de Dieu, *indépendamment de toute impression intérieure*, dans notre âme. C'est ainsi que la Parole, bénie de Dieu, devient *la source* et le point de départ des sentiments de paix, de joie et d'espérance qu'elle produit dans le coeur du croyant. Après avoir cru ce qui était écrit, le brigand fut *convaincu* et quand il eut cru à la parole de Jésus, il fut *en repos* dans son âme, en sorte qu'il put déloger de ce corps en pleine paix. Mais toute âme qui ne se soumet pas humblement et joyeusement à ce que Dieu nous dit, et qui tient beaucoup plus compte de ses impressions particulières, que de ce qui est écrit, sera toujours dans le combat; par conséquent point de paix, point d'assurance de salut, mais la crainte, — toujours la crainte!

Quoi, en vérité, de plus clair, de plus simple, que des témoignages tels que ceux-ci: «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle». — «Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé» — «Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies en ton coeur, que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» — «Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé». — Pourquoi donc s'obstiner contre la vérité et l'autorité de la parole de Dieu, en y opposant sans cesse des: Je ne sens pas ceci, ou je n'éprouve pas cela, — je ne suis pas assez fidèle, — je n'aime pas assez, — je suis trop grand pécheur! etc. Je vous en prie, cher lecteur; si vous êtes dans ce triste cas, considérez bien que vos sentiments, si élevés qu'ils puissent vous paraître, ne peuvent avoir et n'auront jamais l'autorité, ni la valeur, d'un seul témoignage de l'Ecriture. Si donc, par la bénédiction d'en-haut, ces lignes vous convainquent de votre erreur, jetez-vous sans défiance dans les bras de Celui qui a tout enduré pour que vous puissiez être sauvé. C'est l'unique chemin à prendre pour avoir la paix — la paix avec Dieu *par notre Seigneur Jésus Christ*; vous n'y parviendrez jamais par votre imagination ou vos impressions, quelles qu'elles soient.

Appuyez-vous, cher lecteur, sur le seul témoignage de l'Ecriture; c'est là ce que Dieu demande; c'est là, ce qu'il vous faut. Alors, vous pourrez dire avec le Psalmiste: «*Tes témoignages sont mes plaisirs et les gens de mon conseil*» (Psaumes 119: 24).

## Le service dans le repos

---

### «Ses serviteurs le serviront» (Apocalypse 22: 3, 4).

Tout ce que nous lisons dans ces versets indique les bénédictions abondantes et remarquables qui résulteront de l'établissement du royaume de Dieu, sur la terre. Chacune des bénédictions qui y sont mentionnées rappelle l'amour, la grâce et la gloire, dont, selon ses conseils éternels, il plaira à Dieu de combler ses bienheureuses créatures. Des jugements terribles signaleront l'inauguration de ce règne de joie et de gloire, mais ce qui en sera le résultat s'harmonisera en tout avec le bon plaisir de Dieu. Non, toutefois, que cet état de bénédiction soit aussi excellent que celui indiqué au chapitre précédent (21: 1-5); car alors, Dieu sera tout en tous; c'est l'état éternel. Il n'y aura plus de malades à guérir, comme ici, où les feuilles de l'arbre de vie sont encore employées pour la guérison des Gentils.

Or, ce qui me préoccupait, à propos de ces versets, c'est l'idée qu'un service aurait lieu dans le repos: «ses esclaves le serviront»; — comment cela pourra-t-il être? Ordinairement, quand il s'agit du repos qui est réservé au peuple de Dieu, l'esprit est plein de cette pensée que le repos consiste dans la cessation complète de tout travail, de toute peine. Assez fréquemment même, en parlant des affaires et du train de la vie, on entend dire: cela finira bientôt et alors nous jouirons du repos! Dans un sens cela est très vrai; mais ici, nous avons *un service* — une occupation au sein du repos. Il y a, dans ce fait, une grande bénédiction pour nous, en ceci, qu'il fait ressortir le contraste entre la *nature* de notre travail actuel en tant qu'hommes descendant d'Adam, et celle du travail des saints glorifiés.

En conséquence de la chute de l'homme, le travail n'eut plus pour lui le même caractère; ce n'était plus un plaisir, mais un jugement. La peine, non les délices d'Eden, fut sa portion sur une terre désormais maudite, produisant des épines et des chardons; et cet état de choses durera aussi longtemps que cette création est au pouvoir de l'Usurpateur. Pour le pauvre enfant d'Adam, amené par la foi, par la grâce, à Christ, il y a, sans aucun doute, un changement apporté à sa condition d'homme assujetti au travail par le juste jugement de Dieu, en ce sens que, tout en étant laissé, quoique croyant, sous la loi du travail et de la peine, le travail n'est plus pour lui que *l'occasion* de montrer sa soumission et son obéissance à Dieu. Agissant dans cet esprit, le châtement infligé à l'homme revêt un caractère nouveau, par lequel la porte est ouverte au cœur régénéré, pour éprouver une jouissance inconnue de l'homme déchu: celle d'obéir à Dieu.

Dans le repos et la gloire à venir, le service qui sera réalisé dépendra d'une autre cause que celle en conséquence de laquelle l'homme fut assujetti au travail et à la peine qui l'accompagne; cette cause est la rédemption! — Par elle, le croyant entre dans une nouvelle manière d'agir à tous égards; il trouve là la source des motifs de sa nouvelle vie, qu'il s'agisse de choses terrestres ou de celles qui ont rapport au ciel. Ce n'est plus *servilement* que le chrétien agit, mais dans l'amour, aussi est-il écrit: «que tout ce que vous faites se fasse dans *l'amour*». C'est ainsi que le chrétien a le privilège de réaliser ce qui est normal, c'est-à-dire, ce en quoi le péché n'entre pour rien. Telle a été la vie de Christ, l'homme parfait, ici-bas; son amour pour Dieu était le constant mobile de tous ses actes, aussi bien en travaillant comme *charpentier*, que dans son ministère public. C'est la voie dans laquelle, par grâce, nous entrons, bien que, comme tous les autres membres de la famille humaine nous soyons matériellement assujettis au travail et à toutes les difficultés qui en sont l'effet. Toutefois, les motifs qui gouvernent les hommes (il en devrait toujours être ainsi) ne sont pas ceux qui gouvernent le chrétien; et c'est pourquoi il est *moralement* au-dessus de ce qui a été imposé à l'homme.

Il y aurait bien certainement pour nos cœurs une plus grande — plus réelle jouissance, si nous agissions toujours ainsi. Sans doute notre peu d'expérience à cet endroit peut laisser apparaître des impossibilités à réaliser une telle marche souvenons-nous de cette parole de Jésus: «toute chose est possible à celui qui croit». Agir dans l'amour est le principe propre du chrétien; c'est par lui qu'il entre dans la voie de Dieu et qu'il peut *dès maintenant* réaliser le *travail* de l'amour qui se poursuivra dans la gloire. Là, on le comprend sans peine, le service sera d'un genre différent; ce ne sera plus «le verre *d'eau froide*» donné à un petit qui croit en Christ; mais le principe en sera le même. Voilà comment a été réconciliée avec mon esprit, la pensée, de prime abord inadmissible, d'un service — d'un travail dans le repos.

Quelle chose bénie ce sera donc pour nous, d'avoir l'insigne honneur de servir Dieu à toujours! Quelle joie et en même temps quelle gloire d'être là, servant le Seigneur et le trouvant, lui-même, *ceint* pour *servir*, et servant les siens! car Il se ceindra, et les faisant mettre à table, Il les servira (Luc 12). La perspective assurée d'être dans le repos et d'y être en pleine activité de service, et d'un service que n'accompagneront ni ennuis, ni peines, ni détresses, mais qui ajoutera encore au bonheur «d'être avec le Seigneur» — «de voir sa face et d'avoir son Nom sur le front»; quelle perspective! Quelles ineffables délices! — que dans sa bonté, Dieu, nous donne de revêtir, d'une manière plus intelligente et plus pratique, le caractère de *serviteur!* — serviteur de Dieu *dans les choses ordinaires de la vie*, aussi bien que dans les choses spirituelles; quelle grâce, quel soulagement pour le coeur! — Etre serviteur à toujours. — en prendre la marque (Exode 21: 6), est la preuve, que l'on est content du maître que l'on sert. Que notre manière de servir le Seigneur montre qu'il en est ainsi de nous-mêmes!

## Sur une phrase de «l'Assemblée de Dieu»

---

**Mackintosh C.H.**

Nous apprenons avec peine qu'une phrase de l'excellent article sur «l'Assemblée de Dieu», si apprécié d'ailleurs et qu'on nous demande de tous côtés, a blessé quelques-uns de nos frères. Cette phrase se trouve, [page 392 \[pagination de l'original\] de notre N° 20 et page 30 de la brochure](#). La voici: «Nous avons parfois eu l'idée qu'une certaine classe d'ignorants, aimant fort à s'entendre parler, considéraient l'Assemblée comme une sphère où ils pouvaient aisément figurer sans travail et *sans études quelconques*».

C'est surtout les mots que nous avons soulignés qui ont attiré des critiques: on a vu là comme une négation ou un abandon d'un principe qui nous est cher, parce qu'il est de Dieu: que c'est du Seigneur seul que viennent les dons et, par conséquent, les services. Nous sommes étonné qu'on ait pu se méprendre à ce point sur la pensée du pieux auteur de «l'Assemblée de Dieu». Il suffit, pour la comprendre, de lire *bien*, cette phrase en rapport avec ce qui la précède et ce qui suit ou avec l'ensemble du traité.

D'abord, remarquez qu'elle ne concerne que des «ignorants qui aiment fort à s'entendre parler», et qui ne voient dans l'Assemblée qu'un terrain où chacun peut prendre la parole «sans travail et sans études quelconques»: ce qu'ils trouvent très commode pour satisfaire leur vain babillage. A leurs yeux l'Assemblée n'est pas autre chose. Désapprouver la phrase, c'est approuver de telles gens.

Quant à nous, autant nous avons été souvent édifié par tel ou tel frère campagnard ou artisan, prononçant quelques paroles simples et des pensées qui lui étaient données de Dieu; autant nous avons été parfois lassé d'entendre tel autre se lever pour débiter des pauvretés, des non-sens où tout au moins:

Un déluge de mots sur un désert d'idées.

C'est un abus qu'il faut accepter tout en cherchant à le combattre. Les hommes, les chrétiens mêmes ont abusé de tout, de la grâce de Dieu, en particulier. Ne nous étonnons donc pas trop qu'il y en ait, parmi nous, qui abusent d'un principe que nous aimons à proclamer et selon lequel nous nous réunissons. Ils prennent, hélas! le droit que nous attribuons au Saint Esprit seul de faire parler qui Il veut, pour un droit donné à tous les individus. N'est-il pas vrai que nous devons protester contre une pareille erreur? Cependant nous avons de quoi nous consoler à cet égard, si nous considérons ce qui se passe ailleurs. Parmi nous, on peut abuser de l'ordre établi de Dieu, en ne le comprenant pas. Cela arrivera toujours plus rarement à proportion qu'il y aura plus de vie dans une assemblée et qu'on s'y attendra à Celui qui est un Dieu d'ordre. Et puis l'assemblée et, en particulier, ceux qui ont le don de prophétiser sont là pour juger ce mal et pour l'arrêter (1 Corinthiens 14: 29). Dans les systèmes humains règne un abus d'autant plus grave qu'il leur est inhérent et que l'ordre selon Dieu y serait considéré comme un affreux désordre. On y trouve un homme chargé de parler d'office, n'eût-il rien à donner de la part du Seigneur, fût-il même étranger au salut et à la vie de Dieu; tandis que peut-être, sur les bancs de ses auditeurs, il y a un frère ou des frères qui se sentiraient pressés d'adresser à l'assemblée quelques sérieuses et fidèles paroles et qui ne pourraient le faire sans exciter un trouble et un scandale général.

Ensuite, chers frères, si vous voulez même appliquer les mots *sans études quelconques*, aux vrais et fidèles ouvriers du Seigneur, à ceux que des dons de l'Esprit qualifient pour parler dans les assemblées, eh bien! nous y consentons, tout en rappelant que ce n'est pas là le sens de la phrase incriminée, et nous déclarons que nous ne connaissons aucun de ces chers ouvriers qui le soit devenu sans études quelconques. Qu'est-ce que *l'étude*? Le dictionnaire répond que c'est «un travail ou une application d'esprit pour apprendre ou approfondir une science».

Quant à moi, je plaindrais beaucoup le chrétien qui blâmerait ou mépriseraient *l'étude*, surtout chez les ouvriers de Jésus Christ. Blâmer *l'étude*, c'est blâmer ceux que le Saint Esprit appelle *nobles*, les Béréens qui examinaient [étudiaient] chaque jour les Ecritures pour savoir si ce que Paul et Silas leur annonçaient y était conforme [Actes des Apôtres 17: 11]. C'est blâmer Apollos, homme éloquent, qui parlait et enseignait diligemment les choses qui concernent le Seigneur — et qui, cependant, malgré son savoir et son éloquence, ne craignit pas d'aller se remettre à l'école chez de simples faiseurs de tente, Aquilas et Priscilla



«qui lui expliquèrent plus exactement la voie de Dieu» (Actes des Apôtres 18: 24-26). Ne fit-il pas là de bonnes études?

Et, de nos jours, blâmeriez-vous donc des frères qui, lorsque le Seigneur leur eut fait comprendre qu'ils devaient prendre leur place dans l'Assemblée de Dieu, ont bientôt senti le besoin de se mettre ou de se remettre à *l'étude* du grec et même de l'hébreu, afin de pouvoir lire les Ecritures, telles qu'elles ont été données de Dieu et d'être par là même mieux en état d'exercer le don de l'enseignement qu'ils avaient reçu? Blâmerions-nous d'autres frères qui, pendant bien des mois, faisaient chaque jour un long chemin, par tous les temps et le plus souvent de nuit, pour assister à des réunions où il pensaient recevoir des lumières et des instructions qui leur fissent mieux comprendre nos saints livres? — Et tel de ceux qui s'élèvent contre notre phrase ne devrait il pas se rappeler avec reconnaissance les heures et les journées qu'il a passées à *étudier* les Ecritures sous la direction d'un docteur que Dieu nous a donné et que nous révérons tous? Ne sommes-nous pas contents aussi de pouvoir, au besoin, consulter l'ouvrage intitulé: «*Etudes* sur la parole de Dieu, destinées à aider le chrétien dans la lecture du saint Livre», et qui est souvent pour nous un guide précieux pour l'intelligence de la Bible?

Enfin, laissons parler Dieu. N'est-il pas écrit: «Ajoutez à votre foi la vertu; et à la vertu, *la connaissance*»; et encore: «Croissez dans la grâce et dans *la connaissance* de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ». Et ailleurs: «Avançons vers l'état d'hommes faits» (2 Pierre 1: 5; 3: 18; Hébreux 6: 1)? Impossible d'obéir à ces commandements «sans travail et sans études». Il en est de même de ces recommandations de l'apôtre Paul à son «fils» Timothée, qui s'adressent directement aux ouvriers du Seigneur: «Attache-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement... Ne néglige pas le don qui est en toi... Occupe-toi de ces choses, et y sois tout entier... Sois attentif à toi-même et à l'enseignement». «C'est pourquoi je te rappelle de ranimer le don de Dieu qui est en toi... Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus, et les choses que tu as entendues de moi... commets-les à des hommes fidèles qui soient capables d'enseigner aussi les autres... Etudie-toi à te rendre approuvé de Dieu... exposant justement la parole de la vérité etc.». Voilà *le travail*, voilà *les études* que Il on ne saurait trop recommander aux chrétiens et surtout à ceux que la grâce appelle à agir dans les assemblées. Ce n'est qu'en s'y appliquant que ceux-ci seront vraiment utiles au Maître et à leurs frères. Celui qui les négligerait ne serait pas un serviteur fidèle et prudent, et serait bientôt au bout de la nourriture qu'il doit donner à ses frères dans le temps qu'il faut. Il ne serait pas un scribe bien instruit pour le royaume des cieux et pouvant toujours tirer de son trésor des choses nouvelles et des choses vieilles (Matthieu 24: 45-47; 13: 52).

## «Mes temps sont dans ta main» - Psaume 31: 15

---

Recordon C.F.

O Dieu! nos temps sont dans ta main:  
C'est un lot bien digne d'envie;  
Et sans souci du lendemain,  
A tes soins, ô Dieu souverain!  
Nous remettons notre âme et notre vie.

O Dieu! nos temps sont dans ta main,  
Tous nos temps, quels qu'ils puissent être:  
Le jour sombre et le jour serein,  
Sentier fleuri, rude chemin,  
Selon tes plans, O sage et tendre Maître!

O Dieu! nos temps sont dans ta main:  
Pourquoi serions-nous en alarme?  
Jamais notre Guide divin  
Ne veut faire verser en vain  
A son enfant seulement une larme.

Jésus! nos, temps sont dans ta main:  
Quelle sainte et douce pensée!  
Ta main, que notre coeur malin  
Et les péchés dont il est plein,  
En Golgotha, sur la croix ont percée!

Jésus! nos temps sont dans ta main:  
Jésus, notre Avocat suprême!  
Qui ne plaides jamais en vain  
La cause du salut certain  
De ceux pour qui tu te livras toi-même.

Seigneur! nos temps sont dans ta main:  
En toi ton peuple se confie  
Quand il traverse, en pèlerin,  
Le désert qui paraît sans fin,  
Mais qui conduit à ta gloire infinie.